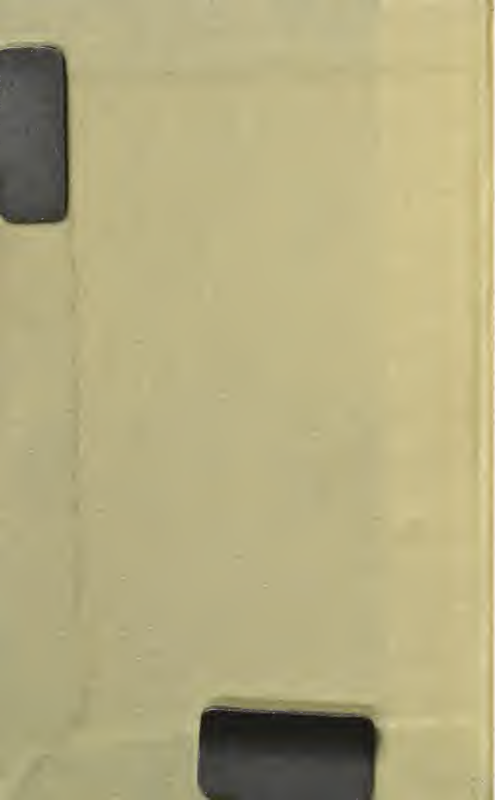






CAUSERIES DE VOYAGE

DE

PARIS A BUCHAREST

PAR VICTOR DURUY



PREMIÈRE PARTIE

DE PARIS A VIENNE



PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

—
1864

4.263

CAUSERIES DE VOYAGE

DE

PARIS A BUCHAREST

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

CAUSERIES DE VOYAGE

DE

PARIS A BUCHAREST

PAR VICTOR DURUY



PREMIÈRE PARTIE

DE PARIS A VIENNE



PARIS

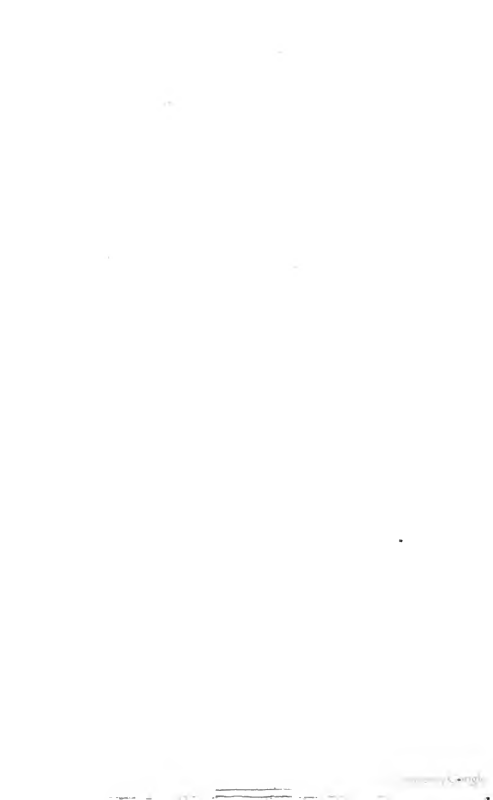
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^e

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1864

Tous droits réservés





Ces *Causeries* sont des lettres écrites en 1860, durant un voyage qui devait conduire l'auteur jusqu'à Constantinople. Elles ont été publiées dans *le Tour du Monde*, avec des dessins de paysages, de monuments et de costumes pris sur les lieux mêmes.



DE PARIS A BUCHAREST.

CAUSERIES DE VOYAGE.

I

Villeneuve-Saint-Georges.

Mon cher ami,

Vous êtes bien fidèle à votre titre et, chaque semaine, vous faites faire le tour du monde à vos quarante mille lecteurs. Grâce à vous, nous savons ce qu'il y a sous le pôle et ce qui se trouve sous l'équateur. Vous levez, d'une main fort peu discrète, les voiles dont l'Afrique centrale s'était jusqu'à ce jour enveloppée, et vous suivez pas à pas, sous toutes les latitudes, ces infatigables pionniers de la science, qui veulent

achever la reconnaissance de notre globe, pour en livrer la possession au génie de la civilisation moderne.

Il est fort agréable de voyager si lestement et si loin. Vous pensez que ce ne le serait pas moins d'aller un peu plus près, et de laisser un moment les antipodes pour regarder autour de nous. L'Europe vous semble aussi curieuse à étudier que l'Australie ou le pays des Yakoutes; et le Rhin ou l'Elbe ne vous paraissent pas moins intéressants que le fleuve Jaune ou le Mackensie. Je suis assez de votre avis, puisque je me propose de descendre le Danube durant quatre ou cinq cents lieues. Vous me demandez les notes que je ramasserai en courant; je vous les enverrai volontiers; parce qu'après le plaisir de voir et de comprendre, il n'y en a pas de plus grand que de raconter à ses amis, et tout lecteur bienveillant en est un, ce que l'on a vu et ce que l'on a compris.

Seulement je vous préviens que je ne serai probablement le Christophe Colomb d'aucun nouveau monde. Je ne prétends découvrir ni l'Allemagne, ni l'Autriche, ni la Hongrie, pas même les Carpathes ou la Roumanie, comme Alexandre Dumas, à ma place, le ferait certainement. Je ne verrai que de vieilles choses. Il

est vrai que le vieux vaut quelquefois le neuf; il ne s'agit que de savoir s'y prendre pour regarder.

Donc je me mettrai demain en route pour aller aussi loin que possible, sans sortir toutefois de notre bonne Europe. J'évite la mer, non pas que je ne l'aime beaucoup pour le plaisir des yeux, mais parce qu'elle ne garde rien, l'oublieuse qu'elle est, des hommes, des grandes choses et des peuples qu'elle a vus passer. La vague qui suit le navire efface le sillon qu'il a creusé, et là où le sort des batailles a fait s'abîmer un empire, on n'aperçoit que le flot qui se joue dans son éternelle mobilité. Comme le paysan de Virgile dont la charrue met à découvert des casques vides, des glaives brisés et les grands os des aïeux :

Grandiaque effossis mirabitur ossa sepulcris.

j'aime à sentir sous mes pieds une terre sonore, pleine de souvenirs. La nature toute seule est bien belle, mais l'homme ajoute à la beauté immuable la variété infinie de ses pensées et de ses aventures. La terre où il a vécu et conquis la renommée conserve quelque chose de lui-même. Si le paysage de la campagne romaine a une incomparable grandeur, c'est qu'au-dessus de cette plaine nue et dévastée planent tou-

jours les innombrables et imposantes images d'un passé deux fois glorieux.

Et voilà pourquoi je vais partir pour Strasbourg au lieu de m'en aller à Marseille.



II

Strasbourg.

DANS L'ÎLE-DE-FRANCE ET LA CHAMPAGNE.

Le chemin de fer et la diligence. — Les Mortemart et les Clicquot. — La craie champenoise. — L'Ay et l'empereur Wenceslas. — La maréchale d'Estrées et le duc de Montébello. — Gloire récente du moussoux. — Quatre-vingt-dix-neuf moutons. — Un paysage de la Champagne Pouilleuse. — Pourquoi Champaubert et Montmirail sont-ils où les Prussiens les ont trouvés?

Le chemin de fer est décidément la pire manière de voyager. A peine parti, on arrive; le beau plaisir! Ah! pour le commis voyageur qui veut rattraper une affaire; pour le diplomate qui court à un protocole oublié; pour les amoureux qui volent à leur nid, ah! pour ceux-là, à la bonne heure, que le convoi s'élance à toute vapeur; ils ont mille raisons de se hâter, et, tout en faisant soixante kilomètres à l'heure,

ils se plaindront que la télégraphie électrique n'ait pas encore trouvé le moyen d'expédier les hommes aussi vite que les dépêches. Laissez faire, ô gens pressés, on y viendra. Mais pour ces grands enfants d'artistes et de poètes qui, à la majestueuse rigidité des rails, préfèrent une route, même défoncée, entre deux haies d'aubépines en fleur, et, au sifflement aigu ou aux lourds gémissements de la locomotive hale-tante, le cri joyeux de l'oiseau qui se balance sur un épi doré dont il courbe à peine la tige, pour ceux-là le voyage même est le but, et l'arrivée le désenchantement.

Vous souvient-il du temps où la diligence régnait sans partage, où c'était admirablement aller que de faire ses trois petites lieues dans une heure? Alors on s'établissait dans sa voiture comme dans sa maison. Le conducteur y commandait en maître absolu; on lui appartenait. Mais il avait tant d'histoires à vous conter, tant de choses à vous faire voir le long du chemin! Et les montées trop roides, et les descentes trop rapides pour lesquelles il nous donnait la clef des champs! et le déjeuner, le dîner à la table d'hôte avec des incidents et des personnages chaque jour nouveaux! et toutes les têtes curieuses qui se mettaient aux fenêtres, à la traversée des villages, quand le conducteur

sonnait sa fanfare, et que le postillon, si leste et fanfaron dans ce costume vert, rouge et jaune à boutons d'argent, qu'on ne voit plus qu'à l'Opéra, faisait si vaillamment claquer son fouet et réveillait à grand fracas toute une ville, rien que pour attraper au passage un sourire sur un visage aimé ! Un jour, dans les Pyrénées, j'en vis un arrêter sans façon la voiture au beau milieu de la route, sauter à terre et courir à une fillette qui l'attendait au bord du chemin ; c'était sa fiancée. Tandis que le couple amoureux revenait à petits pas au village, une amie bienveillante prenait gaillardement la place laissée libre et nous lançait à fond de train sur la route poussiéreuse.

Le voyageur, lui, n'avait pas de ces bonnes fortunes du cœur à travers champ, mais il avait celle des yeux. On regardait d'assez près pour voir, d'assez loin pour ne saisir que le côté pittoresque ou gracieux des choses ou des gens. Et que de bonnes observations faites du haut de l'impériale ! combien même de romans commencés dans le coupé, qui allaient, à quelque temps de là, finir à l'église ou autrement !

On voyageait enfin, aujourd'hui on arrive. On monte dans le wagon en cravate blanche et en gants jaunes, comme pour une visite ; et on s'y ennuit, comme dans un salon, un jour

de première présentation. A quoi bon lier conversation et connaissance quand il faudra se quitter si vite.

Je deviens vieux, mon cher ami, car me voilà occupé à faire le procès au temps présent, ce qui a toujours été un signe infaillible de vieillesse survenante. C'est que me voici à Strasbourg, après avoir traversé une moitié de la France, sans avoir rien vu, fatigué de cette succession rapide et violente d'aspects toujours fuyants; la tête brisée de ce bruit infernal que les poètes d'autrefois réservaient pour les damnés; les yeux perdus de poussière et l'esprit vide, car je n'ai ramassé que bien peu de faits et pas la plus petite aventure le long de ces cinq cents kilomètres parcourus en dix heures.

Ne me demandez rien de la route. Jusque vers Épernay, j'ai vu un tourbillon au travers duquel j'ai distingué à grand'peine un pays assez riche qui ne doit pas manquer d'agrément pour ceux qui y ont du bien au soleil. C'est cette zone de terres fertiles qui, se continuant tout autour de Paris, l'enveloppe de l'oasis de verdure si bien appelée l'Ile-de-France, et qui a été comme le noyau autour duquel le fruit s'est formé et a grossi. Là est née la France. La géographie explique Paris, comme elle explique bien d'au-

tres choses. Faites arriver jusqu'aux lieux où la Seine, la Marne et l'Oise se rencontrent, les landes de la Champagne, les marais de la Sologne, les collines pierreuses du Perche, et la grande cité n'aurait pu croître sur ce sol ingrat.

A quelque distance en avant d'Épernay, je parvins cependant à apercevoir, sur une éminence, un château féodal, mais si bien conservé qu'il semble avoir été oublié par le temps et par la Révolution. C'est qu'il n'a jamais rien eu à démêler avec ces deux puissances redoutables. Cette vieillerie est toute neuve. Ces tourelles inoffensibles, ces remparts innocents sont bâtis d'hier, et c'est une main très-bourgeoise qui les a élevés, celle d'une marchande de vins d'Épernay. Mme veuve Clicquot a voulu donner à sa fille le luxe d'un gendre ayant autant de parchemins qu'elle avait de billets de banque, un Mortemart; et elle lui a fait la galanterie de lui bâtir un château qui, heureusement pour ses habitants, n'a de féodal que certaines apparences extérieures. Cette fantaisie a coûté deux millions; mais l'Angleterre et la Russie les ont payés. Le champagne Clicquot n'a pas plus de rivaux à Pétersbourg ou à Londres que l'esprit des Mortemart n'en avait à Versailles.

..

Cette prospérité date pourtant d'une époque funeste, de 1814. Mme Clicquot reçut alors chez elle l'empereur Alexandre et dépensa trente mille francs pour faire les honneurs de sa maison. C'était de l'argent bien placé. L'empereur, de retour à Pétersbourg, ne voulut boire que du champagne fourni par son hôtesse de Reims. Point n'est besoin d'ajouter que la cour le trouva excellent, et, à l'exemple du maître, déclara qu'on n'en pouvait boire d'autre. Voilà comment Mme Clicquot a patriotiquement rattrapé quelques-uns des écus que les Russes d'alors nous emportèrent. Saluons donc en passant cette grande fortune gagnée sur nos ennemis d'autrefois.

Le commerce des vins de Champagne porte bonheur : il paraît qu'on y gagne santé, richesse et longue vie : trois choses qui forment un bien beau capital. Mme Clicquot a aujourd'hui quatre-vingts ans ; M. Moët, dont le nom n'est pas moins fameux, avait aussi beaucoup de millions, un château, celui de Romont, et quatre-vingt-dix années. Ah ! la belle industrie ¹ !

1. Un de mes amis, Champenois pur sang et excellent mathématicien, ce qui ne l'a pas empêché d'être vigneron (tous les Champenois le sont, l'ont été ou le seront), me fait observer que le château de Boursault a

Dans mon wagon ne se trouvait alors qu'un bon gros curé qui ne lisait pas trop son bréviaire, mais qui n'en parlait pas davantage, et un officier de marine qui, durant notre traversée, fuma quinze cigares, ce qui ne lui laissait pas le temps de parler beaucoup. Le paysage n'en disait pas plus ; nous étions entrés, au delà d'Épernay, dans la Champagne Pouilleuse, une immense plaine de craie, onduleuse et plissée comme la surface d'une mer tranquille, dont les grandes et longues vagues se seraient doucement étendues et solidifiées, mais aride, sans bois ni moissons, et abandonnée en grande partie à la vaine pâture : le pin maritime, l'arbre des dunes, y pousse même misérablement.

Condamné par mes voisins à fermer la

été bâti pour le gendre même de Mme Clicquot, le comte de Chevigné, auteur de *Contes champenois* très-décolletés, selon la tradition de la bonne province qui a toujours aimé à rire ; que Reims, qui était autrefois une ville uniquement manufacturière, fait aujourd'hui une rude concurrence à Épernay et à Ay, et qu'il s'y est fait, *dans les vins*, des fortunes de vingt millions, comme celle de M. Werlé, le maire. En 1855, malgré la guerre, les Russes ont encore bu six cent soixante-cinq mille quatre cent douze bouteilles de vin de Champagne ; mais en 1857, après la paix, et sans doute pour la fêter, ils en ont demandé un million trente-deux mille cinq cent trois.

bouche, et par cette plaine monotone et poussiéreuse à fermer les yeux, je me mis à courir à travers le temps un peu plus vite que nous ne courions à travers la campagne; et j'arrivai tout droit à l'époque où ce pays était une mer, ce sol une masse animée. Dans un pouce cube de cette craie champenoise sur laquelle nous roulons, on a compté dix millions d'écailles d'infusoires. Ainsi les infiniment petits ont bâti des continents. Ils en font encore. Lorsque dernièrement on a voulu connaître, pour la pose du câble électrique, quelle était la nature du fond de l'Océan entre l'ancien et le nouveau monde, on a trouvé de l'Irlande à Terre-Neuve, à trois mille mètres au-dessous de l'Atlantique, une plaine immense d'où la sonde n'a rapporté que des débris d'infusoires. Cette poussière que nous respirons a donc vécu, et cette terre qui porte aujourd'hui nos monuments, nos cités, notre civilisation si confiante et si fière, n'est, elle-même, qu'un immense champ de mort!

Le Champenois ne s'en inquiète guère; il trouve que ce sol si maigre fait bien pousser sa vigne, et il ne tient pas à en savoir davantage. Sur son calcaire crayeux, il récolte un vin léger qui doit plus au vigneron qu'au soleil : le plus vif, le plus pétillant et, pour tout

dire, le plus spirituel des vins, ou, à tout le moins, le plus salubre et le meilleur, s'il faut s'en tenir aux termes d'une grave délibération de la Faculté de Paris. Dijon et Bordeaux prétendent bien qu'elle a été prise après boire; mais, dans l'espèce, ce ne saurait être un cas de nullité.

Les deux cantons privilégiés, pour cette culture, sont la *montagne de Reims* (le Sillery), à quelque distance des lieux où nous passons, et la *rivière de Marne* (l'Ay) dont le chemin de fer longe les coteaux. L'hectare de vigne s'y vend dans les bons endroits de vingt-cinq à trente mille francs.

Cette fortune est d'hier. On conte, il est vrai, que l'empereur Wenceslas, qu'il faut bien que j'appelle le plus grand ivrogne de l'empire, puisque ses ministres le trouvaient plus souvent sous la table que sur le trône et que ses sujets finirent par l'y laisser, usait fort des vins de Champagne. Philippe de Bourgogne, qui signait joyeusement ses ordonnances : « Philippe, duc des bons vins, » ne mettait pas, pour son dîner, le sillery bien loin du beaune. Mais ce ne fut, réellement, qu'au seizième siècle que leur réputation se fonda : François I^{er}, Henri IV, même le pape Léon X, tous amoureux des belles et bonnes choses,

souvent plus que de raison, voulurent avoir des vignes à Ay. Au dix-septième, ils devinrent à la mode. La noblesse et l'Église s'en mêlèrent pour leur commun plaisir et profit. Un bénédictin, dom Pérignon, vendangea si bien, non pas la vigne du Seigneur, mais celle de l'abbaye d'Hautvillers, que ce clos est resté un des meilleurs crus de la province; et la maréchale d'Estrées fit traiter le vin, dans les caves de son château de Sillery, avec un tel soin que les gourmets de la cour n'en voulurent point d'autre. Toute la Régence s'enivra d'Ay, et les gens qui croient à l'influence du physique sur le moral ont remarqué que la société du dix-huitième siècle, si charmante d'esprit, de pétulance et malheureusement aussi de vie légère, prenait autant de tasses de café et de verres de champagne que celle du dix-neuvième fume de mauvais tabac et boit de vin frelaté. Je ne sais pas si les mœurs en valent beaucoup mieux, mais l'esprit en vaut, certainement, beaucoup moins.

Les vins rouges de Champagne étaient encore les plus estimés, lorsqu'en 1780 un vigneron d'Épernay, M. Moët, osa faire six mille bouteilles de vin mousseux. On cria à la folie, au sacrilège. La folie se trouva sagesse. La Champagne exporte aujourd'hui autant

de millions de bouteilles que le négociant d'Épernay en fabriquait de milliers, il y a quatre-vingts ans¹. Dans les bonnes années, elle en produit deux ou trois fois autant, et certaines bouteilles portent quelques-uns des beaux noms de France. Un Montébello peut bien faire aujourd'hui, sans déroger, ce que faisait la maréchale d'Estrees sous Louis XIV.

Mais, oubli impardonnable! tout en me remémorant cette histoire, j'entrai au buffet et j'y pris une sandwich avec un verre d'eau. Être au pied du coteau d'Ay et lui faire cet affront! A présent je me rappelle avoir vu quantité de petites bouteilles au bouchon d'argent qui, à certaine table, se vidaient lestement. Des Anglais étaient là. Le *Guide* leur avait dit ce qu'il fallait faire à cette station et

1. On obtient les vins mousseux en mettant en bouteilles dans les mois d'avril à août qui suivent le pressurage, par une température d'au moins vingt à vingt-quatre degrés. La mousse est le résultat du gaz acide carbonique produit par la fermentation qui, contrariée dans le tonneau, s'y est à peine développée et se reproduit dans la bouteille. Mais on ne sait pas encore la produire à volonté. Chaque bouteille, destinée à l'Allemagne ou à la Suisse, reçoit six ou huit pour cent d'eau-de-vie et de sucre candi; pour l'Angleterre et la Russie, il en faut mettre jusqu'à quinze et seize pour cent. (Voy. Rendu, *Ampélographie française*.)

ils le faisaient. Oh ! rouges insulaires, vous êtes de dignes voyageurs, et votre estomac connaît bien tous les pays par où vous avez passé ! Je suis sûr qu'à Strasbourg, à cette heure, leur table est servie de jambon, de pâté de foie gras et de vin du Rhin que je suis bien capable d'oublier encore, peut-être même de choucroute que j'oublierai certainement.

Pour un Français qui, il y a vingt-cinq ans, fut Champenois durant deux mois, l'inconvenance était grande, et d'autant plus grande de ma part, que je suis persuadé, quoi qu'on en dise, qu'il passe quelque chose de la nature de ce vin ou du caractère qu'on lui a donné à ceux qui le fabriquent et qui en boivent bien un peu. Malgré leur renom fâcheux quant à l'esprit, les Champenois peuvent se glorifier d'un grand nombre d'hommes illustres. Une bonne partie de ces fabliaux caustiques, de ces contes salés où le seigneur, voire même le curé, étaient joyeusement pris à partie, sont nés dans la Champagne. Aussi suis-je tout disposé à accepter l'explication donnée à Napoléon du proverbe fameux : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes »

« Sire, lui disait un grave président né dans la province, un comte de Champagne eut un jour besoin d'argent. Cette envie prend quel-

quefois aux princes. Il regarda sur tout son comté, et n'y voyant que maigres terres, chétives mesures et gens à l'avenant, il ne savait sur quoi asseoir l'impôt prémédité. Un habile homme avisa les pauvres troupeaux du pays et démontra que c'était là une excellente matière imposable, puisqu'elle était nécessaire et se renouvelait incessamment. Le moyen fut trouvé bon et, pour faciliter le travail du fisc qui, en ce temps-là, était encore fort inexpérimenté, il fut décidé qu'on payerait une certaine somme pour chaque centaine de moutons qui passerait aux portes des villes. On paya d'abord, puis on ne paya plus. Au lieu de conduire de grands troupeaux à la ville, les Champenois avaient imaginé de n'en mener chaque fois que quatre-vingt-dix-neuf. Un jour enfin, le fisc impatienté saisit le berger et le réunit à son troupeau en disant : « Quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois font cent bêtes. » Avouez que si l'histoire n'est pas vraie, elle est bien digne de l'être, et que les Champenois ont spirituellement expliqué que c'était par trop d'esprit qu'ils passaient pour si bêtes.

Nous ne faisons que longer la Champagne Pouilleuse; c'est à notre droite, et jusque vers Troyes, qu'elle s'étend. Pour en avoir une juste idée, il faut avoir été à Châlons et à Arcy-

sur-Aube, dans une diligence disloquée qui fait bravement ses quatorze lieues en douze heures. Si vous êtes parti par une journée humide, grise et à l'avenant du paysage, vous trouvez des chemins ravinés, où le pied glisse et se colle, et qui se traînent sur des collines affaissées et sans forme. Autour de vous, des champs de seigle et de sarrasin où le coquelicot et les herbes parasites dominant, mais sans couvrir entièrement le sol qui apparaît, de place en place, gris et farineux, comme la peau sous la laine d'un mouton galeux. Ça et là, des carrés de sapins qui ne verdissent jamais ; quelques ormes tordus et rabougris, ou un sureau malingre, qui ne parviennent pas à donner d'ombrage ; de loin en loin un moulin à vent qui projette sur le ciel ses bras décharnés ; mais partout cette boue laiteuse et cette terre d'un blanc sale, la plus odieuse des couleurs.

La construction d'une maison n'est, dans ce pays, ni difficile ni coûteuse. Le propriétaire d'un champ veut-il se donner un logis ? Il creuse un trou, voilà la cave ; la craie qu'il en tire, délayée et pétrie dans une sorte de gautier en bois, forme des *carreaux de terre* qui sèchent au soleil et qui, liés ensemble avec cette même boue un peu liquide, deviennent

une chose laide et bête qui n'est ni une chaumière ni une maison. Mais gare qu'une grosse pluie ne survienne avant que tout soit fini ; la muraille s'effondre, les carreaux de terre redeviennent ce qu'ils ont été, de la boue, et la boue retourne à son trou : *ça dégaille*, dit le paysan, avec une expression aussi laide que la chose, et tout est à recommencer.

Ces plaines immenses où il n'y a guère que les moutons qui poussent bien, ont cependant leur poésie ; le désert a bien la sienne. C'est déjà quelque chose que l'espace et les vastes horizons qui laissent courir au loin les yeux et la pensée, tandis que flotte au-dessus de la tête un large pan de ce manteau d'azur et d'or dont le ciel enveloppe la terre. Mais au pied de ces collines crayeuses coulent aussi des ruisseaux dont les eaux ne sont pas toujours blanchâtres et qui entretiennent sur leurs rives un peu de fraîcheur et de verdure. Toute la vie de la plaine s'y concentre : les hommes y demeurent ; les oiseaux y chantent ; le sol y est fécond et les seuls arbres de cette région y croissent, l'aune, l'ormeau, le bouleau à la blanche écorce et le peuplier aux feuilles tremblantes. La nature sait placer partout des harmonies ou des oppositions qui font rêver. Il faut si peu à l'incomparable artiste pour faire

un tableau charmant, et une oasis dans un désert l'est toujours.

Parfois aussi de grands spectacles s'y déployoient. Quand la terre est si triste, sans forme, sans caractère et sans vie, c'est au ciel qu'il faut regarder pour y admirer les nuages empourprés du soir, ou, un jour d'été, les préludes d'un grand orage ; soit encore ce que je vis il y a quelque vingt ans, dans cette solitude, un lever de soleil presque aussi beau que ceux de Claude Lorrain sur l'Océan.

Le crépuscule commençait et laissait apercevoir un ciel encore chargé de nuages et d'ombres. Tout à coup, en un point de l'Orient, au bord même de l'horizon, ces vapeurs se nuancèrent de teintes qui, d'un moment à l'autre, devinrent à la fois plus vives et plus sombres. Des mouvements étranges s'y produisirent qui changèrent à chaque instant leur aspect et leur forme. Bientôt ce fut une fournaise ardente où semblait s'accomplir un travail de cyclopes. La lumière et les ombres figuraient les flammes et la fumée qui se mêlaient confusément. Des lueurs brillantes en jaillirent et, comme une gerbe de feu qui se délie et s'élance, s'épanouirent en éventail à la surface du ciel. On eût dit des glaives d'or qui étaient projetés de ce foyer central jusqu'au zénith. C'était bien en

effet la lutte de deux puissances ennemies, le jour et les ténèbres. Cependant la fournaise devenait plus ardente, les couleurs plus vives; le ciel s'éclairait. Peu à peu les glaives de feu s'éteignirent et les dernières ombres de la nuit s'effacèrent; enfin l'astre montra, au-dessus de l'horizon, le bord étincelant de son disque enflammé : le roi de la création sortait radieux de sa couche nocturne.

Le majestueux phénomène était fini au ciel, mais un autre commençait sur la terre. La nature entière s'éveillait, secouant le froid et la torpeur de la nuit. Un frémissement courut dans l'air, comme pour saluer le maître de la vie qui ressaisissait son empire. Les arbres des chemins dont la tête était en pleine lumière agitaient leurs feuilles au contact des premiers rayons, tandis que le sarrasin en fleur laissait encore pencher ses blanches corolles sous le poids des gouttes de rosée que le soleil allait boire, pour que l'abeille pût venir butiner dans leur calice. Enfin, dans le lointain, la fumée montait lentement au-dessus des toits d'un village où les ménagères diligentes se mettaient déjà au travail de la journée. L'homme aussi reprenait à son tour possession de son domaine.

Épernay, où nous étions tout à l'heure, est

le chef-lieu d'un arrondissement qui renferme Champaubert, Montmirail et Vauchamps, noms immortels, puisqu'ils ne sont pas ceux de batailles qui ont asservi des peuples ou satisfait l'orgueil d'un conquérant, mais de victoires qui ont été bien près de sauver la France de la plus grande honte dont un pays puisse être affligé, l'invasion étrangère.

Je tenais cependant à savoir pourquoi c'était ici plutôt que là, que Napoléon avait, de la pointe de son épée, écrit sur le sol de la Champagne, cette grande page d'histoire. Car plus on regardera attentivement dans les choses humaines, plus on restreindra le domaine de cette divinité aveugle que les anciens appelaient le Hasard et qui compte encore tant de crédules et de paresseux adorateurs. Quand je fus arrivé au bout de la Champagne et que, chemin faisant, j'en eus bien étudié la carte, je trouvai dans la géographie la réponse.

Depuis notre départ nous n'avons cessé de monter une pente fort douce, mais s'élevant toujours, par une série de crêtes saillantes qui courent circulairement autour de Paris en augmentant d'altitude, à mesure qu'elles s'en éloignent, de sorte que la grande ville, vers laquelle tout afflue, occupe le point le plus bas d'une immense dépression demi-circulaire.

Autour d'elle le terrain se relève par bourrelets superposés jusqu'à l'Ardenne, de manière à figurer une série de bassins emboîtés les uns dans les autres et dont on atteint successivement les bords.

De la géographie passez à l'histoire, et vous verrez que ces crêtes saillantes ont été, naturellement, des positions militaires, et que sur elles se trouvent tous les champs de bataille où la France s'est rencontrée face à face avec l'invasion. Sur le premier, que la Seine coupe près de Fontainebleau, sans l'empêcher de se continuer jusque derrière Versailles, je vois Montereau, Nogent, Sézanne, Vauchamps, Montmirail, Champaubert, Épernay, Craone et Laon, où la terre a tant bu de sang. Près du second, Troyes, Brienne, Vitry-le-François, Sainte-Menehould, Valmy. Au troisième, les défilés de l'Argonne. Sur le quatrième, Bar-sur-Seine, Bar-sur-Aube, Bar-le-Duc, Ligny. Près du cinquième, Châtillon-sur-Seine, Chaumont, Toul, Verdun. Le sixième est formé par les coteaux élevés qui s'étendent de Langres à Metz, à Thionville, à Longwy, à Montmédy et à Mézières.

Voilà, mon cher ami, comment j'ai traversé la maigre Champagne et le mince butin que j'ai pu y faire en courant. J'ajouterai à toute

cette géographie un détail philologique : cette province est si éminemment française qu'elle n'a point de patois, quelque effort qu'on ait fait pour lui en trouver un.



III

ENTRE CHAMPAGNE ET LORRAINE.

La Champagne et un moine tonsuré. — Les hauts fourneaux de la Blaise. — L'Argonne et Goethe.

Bien que je sois allé, cette fois, tout d'une traite de Paris à Strasbourg, il faut que vous supposiez que je me suis arrêté à mi-chemin, vers Saint-Dizier, aux forges du Buisson. J'y suis venu, il y a quelques années, et je dois ce souvenir à l'excellent homme qui me montra alors ce coin de la France. Vous prendrez cela, si vous le voulez, pour un aparté; on en fait à la comédie, on peut bien en faire en voyage, au milieu d'une causerie vagabonde comme celle-ci.

Les anciens Allemands désignaient leurs frontières par un mot particulier et leur donnaient une législation spéciale et curieuse que vous trouverez dans Grimm. Ils avaient com-

pris que la vie ne se passait point là comme ailleurs. C'était la *mark* où se tenaient les plus vaillants et les plus hardis. Cette distinction serait pour la Champagne d'autant plus nécessaire que la géologie l'impose et que l'histoire l'accepte.

On pourrait, en effet, dire d'elle ce qu'un moine, dont l'épaisse chevelure avait été largement tonsurée, disait de l'Armorique, qui semble morte à l'intérieur tandis qu'elle est si vivante sur les bords, et qu'il comparait à sa tête chauve entourée de la couronne monacale. Cette grande plaine, sans bois, sans moissons, est bordée, à son pourtour, de riches terroirs où reparaît une belle et puissante végétation. Ainsi Vitry-le-François, Saint-Dizier et Vassy, par où l'on en sort pour entrer en Lorraine, ont des eaux abondantes, de grasses prairies, où paissent de nombreux troupeaux, et quelques-unes des belles forêts de France. Il y a là, presque cachée sous l'herbe et sous les bois, une petite rivière, la Blaise, qui roule de l'or, tant elle fait marcher de moulins et d'usines. Le minerai de fer, et un des meilleurs, est à deux pas. D'un coup de hache on abat l'arbre qui fera le combustible ; d'un coup de pioche on ouvre la mine, au-dessous de la forêt même ; le sable de la rivière fournit le fondant ; et une

population nombreuse de bûcherons, de charbonniers et de forgerons vit de cette belle et vieille industrie. A l'usine, comme le haut fourneau ne peut attendre ni se reposer, les ouvriers sont partagés en escouades qui tour à tour travaillent six heures et se reposent autant. Tous habitent autour de l'usine même, qui semble un gros village et une seule famille. Chacun a sa maison entourée d'un petit jardin. Aux travaux de la forge qui donnent le salaire, ils ajoutent celui des champs qui donne la santé. La veillée se fait en commun : la femme, les filles viennent coudre et tricoter, à la lumière de tous ces feux, aux côtés du mari, du père et des fils, qui n'en travaillent que mieux.

Rien de curieux et d'imposant comme le spectacle du soir, quand on voit la flamme qui jaillit au-dessus des toits et que le conducteur du fourneau, armé d'une lourde barre de fer, fait la percée au bas du creuset. Alors la fonte enflammée ruisselle dans les moules en projetant tout autour des milliers d'étoiles bleues, vertes et rouges, qui éclatent et brillent comme les fusées d'un feu d'artifice. Plus loin, c'est le fer qu'on remue comme une pâte dans le four à pudler, qu'on porte sous un marteau pesant plusieurs milliers, qui le pétrit et le fa-

conne, tantôt à coups puissants et redoublés, tantôt avec la précision mesurée et lente de l'outil le plus délicat dans la main la plus légère. Des lueurs éclatantes que l'œil ne peut fixer, et, à côté, d'épaisses ténèbres; des laves incandescentes auprès de la rivière qui tombe avec fracas sur les palettes de l'énorme roue; et ces géants demi-nus qui semblent jouer avec le fer, le feu et l'eau; et les femmes, les enfants, tranquilles ou joyeux, au milieu de ces forces bruyantes et redoutables que l'intelligence maîtrise et conduit. Dans les manufactures, et elles devraient bien maintenant s'appeler d'un autre nom, l'ouvrier est trop le serviteur de la machine : non-seulement elle travaille, mais elle semble penser pour lui. Ici l'homme a encore besoin d'autant de force que d'adresse; les outils obéissent et la matière, tout en grondant, se soumet.

Tandis que je faisais avec mes souvenirs cette pointe vers le sud, dans la région boisée qui s'étend de la Marne à l'Aisne, et de Saint-Dizier à Brienne, le convoi nous entraînait à travers une large plaine qui devenait de plus en plus moutonneuse à mesure que nous approchions de Bar-le-Duc. C'est que nous allions franchir l'Argonne, ces hauteurs qui forment la séparation des bassins de la Marne

et de la Meuse, et où Dumouriez trouva, il y a soixante-huit ans, les Thermopyles de la France. Aujourd'hui, bien des choses ont changé de ce côté. La vraie défense de l'Argonne n'était pas des cimes infranchissables, puisque nous le passons sans tunnel, par une tranchée profonde seulement de vingt-deux mètres¹ ; mais il était couvert d'une vaste forêt coupée de gorges et de ravins difficiles à forcer, quand il y a de braves gens derrière, et qui le seraient encore, quoique la hache du bûcheron ait çà et là éclairci ces bois.

Tout le monde connaît cette campagne, si intelligente de la part du chef, si héroïque de la part des soldats. Je me garderai bien d'en parler en courant. Je ne pus pourtant me défendre d'une sorte d'émotion religieuse en passant si près de ces lieux où notre jeune armée reçut son premier baptême de feu et de gloire. Les émigrés qui guidaient Brunswick ne savaient pas encore « que la révolution est l'islamisme, » mais ils ne voyaient dans l'armée de Kellerman que des tailleurs et des cor-

1. Aux cols de Loxéville et de Centances. Là, il est vrai, se trouvent les pentes les plus fortes de toute la ligue, huit millimètres.

donniers à qui le seul aspect de l'uniforme prussien ferait tomber les armes des mains. Il se trouva que « ces courtauds de boutiques » respiraient, comme de vieux soldats, l'odeur de la poudre, et ce furent les bandes fameuses de Frédéric II qui reculèrent devant nos conscrits.

Puisque je vais en Allemagne, permettez-moi un souvenir allemand. Goethe, déjà célèbre, suivait l'armée prussienne, non en soldat, mais en curieux. Car c'était moins une guerre que les coalisés croyaient faire qu'un voyage à Paris, une course rapide et au bout une entrée triomphale. On allait plein de gaieté et d'espérance : croisade de gentils-hommes et de paladins qui avaient le trône et l'autel à rétablir, une reine admirablement belle à délivrer, et, plus vif plaisir encore, des manants à faire rentrer, à coups de cravache, dans leurs comptoirs. Chaque jour, vieux généraux et jeunes officiers se réunissaient autour du poëte qui, malgré la calme sérénité de son puissant esprit, partageait leur confiance présomptueuse. Le canon de Valmy dissipa cette fumée. Le soir, au bivac, on lui demandait de chasser avec sa verve ordinaire les sinistres pressentiments qui déjà s'éveillaient. Mais ils l'avaient saisi lui-même : il

resta muet longtemps. Lorsqu'il parla enfin, sa voix était grave, solennelle :

« En ce lieu et dans ce jour, dit-il, une nouvelle époque commence pour l'histoire du monde. »

Et la folle assemblée demeura, comme le poète, silencieuse et pensive.

Au milieu de nos régiments déguenillés, il avait vu ce que ne voyaient ni les princes, ni les hommes d'État, ni les hommes d'armée : les idées nouvelles avec leur irrésistible puissance.

Vingt-deux ans plus tard, presque aux mêmes lieux, la France luttait contre une autre invasion et succombait. Napoléon, pourtant, était un bien autre général que Dumouriez, et la garde valait mieux que nos conscrits de Valmy. Mais l'Allemagne, à son tour, avait l'ivresse du combat avec l'enthousiasme de la victoire et de la liberté, tandis que nous n'avions plus que la résignation héroïque qui honore la défaite et ne la prévient pas. La force morale s'était déplacée.

Fuyons ces lieux et ces souvenirs. Aussi bien, nous voilà dans une province qui ne les permettrait pas.

IV

EN LORRAINE.

La Lorraine est une place forte. — Bar-le-Duc, Commerce et le cardinal de Retz. — Les monastères d'autrefois et les usines d'aujourd'hui. — Les vins lorrains. — La croix de pierre de l'Étang-Saint-Jean. — Pourquoi les Évêchois? — Un camp volant. — Vue de montagne en chemin de fer.

La Lorraine, qui est à nous depuis moins d'un siècle, est pourtant une des régions les plus françaises; le cœur du pays y bat et tous les bras s'y arment quand il s'agit de le défendre. Entourée de trois côtés par des montagnes et coupée de grands fleuves, couverte de forêts, elle est une place forte dont les Vosges, l'Ardenne et l'Argonne forment l'enceinte, la Moselle et la Meuse les fossés, Metz la citadelle, Thionville le poste avancé. Et elle est bien approvisionnée de courage, car le rôle de province frontière a énergiquement

trempé sa population. Si l'invasion du quinzième siècle fut brisée par la sainte héroïne de Vaucouleurs¹, il ne tint pas aux paysans lorrains levés en masse, en 1814, qu'ils n'arrêtassent celle du dix-neuvième : il y a des cadavres prussiens dans tous les fourrés du pays.

C'était à Révigny-aux-Vaches, gros village sur l'Ornain, que nous étions entrés en Lorraine par le Barrois. Je croyais cette province plus fertile et mieux peuplée. Dans la partie, du moins, que nous traversons, je trouve le sol bien maigre et les villages bien rares. Il est vrai que beaucoup se tiennent au bord des ruisseaux, derrière des rideaux d'arbres qui les cachent l'été aux voyageurs du convoi. Les autres perchent sur les coteaux, avec des airs, qui, après tout, leur vont bien, de petites cités apennines. Un soleil très-vif ajoutait à l'illusion. Bar-le-Duc est ainsi élevé sur la cime et le flanc d'une colline. Ses maisons serrées les unes contre les autres forment

1. Domremy et Vaucouleurs sont près de la Meuse, à quelques lieues dans le sud-est de Bar-le-Duc. Domremy, où est née Jeanne d'Arc, était un village de Champagne, mais dépendant de Vaucouleurs et de la seigneurie de Neufchâteau que le duc de Lorraine tenait en fief.

plusieurs étages de toitures d'un rouge cru comme j'en ai vu dans bien des peintures italiennes. Un camp romain est encore reconnaissable tout auprès sur les hauteurs de l'ains, et la ville, assure-t-on, lui doit son nom celtique, parce qu'il *barra* plus d'une fois la route aux incursions germanes.

Commercy, l'autre porte du Barrois, au bord de la Meuse, et la véritable entrée de la Lorraine, avait aussi son château d'en haut et son château d'en bas. Retz, le très-spirituel, mais fort mondain cardinal, capitaine de hus-sards caché sous un camail d'archevêque, y écrivit ses *Mémoires*, qui sont bien le plus amusant des livres, mais non le plus véridique, comme il arrive, du reste, à presque tous les mémoires passés ou présents. Ce château, rebâti à la fin du dix-septième siècle par un bénédictin pour un prince de Vaudemont et embelli encore par Stanislas Leckzinski, est bien déchu de ses splendeurs royales. On en a fait un quartier de cavalerie, comme de tant de cloîtres et d'églises on a fait des hospices et des manufactures. Les grandeurs d'autrefois abritent les misères et les nécessités d'aujourd'hui. Chaque époque est caractérisée par ses monuments : jadis les monastères ; à présent les usines, les théâtres,

les casernes et les embarcadères, quand l'industrie triomphante veut bien faire à l'art l'aumône de Bélisaire, comme la compagnie de Strasbourg l'a fait pour son embarcadère de Paris.

Le chemin de fer a lestement sauté par-dessus l'Argonne, entre la Meuse et la Marne. Mais l'Ardenne, entre la Meuse et la Moselle, ne lui permet pas de ces familiarités. C'est par-dessous, avant Liverdun, qu'il nous faut passer, par deux tunnels qui, ensemble, ne font pas loin d'une demi-lieue de souterrains. Ils débouchent entre des coteaux plantés de vignes, semés d'arbres et de maisonnettes, où nous voyons des chariots à quatre roues et à grandes ridelles évasées que traînent un cheval en brancards et une ou deux vaches maigres attelées en flèche. Celles-ci, par leur marche lourde et gauche, semblent dire : « Vous nous faites faire là une besogne qui n'est pas la nôtre, » et elles ont raison : je voudrais qu'on n'infligeât jamais un travail rude et pénible à aucun des êtres qui ont le grand labeur de la maternité.

A côté, marche le paysan avec l'inévitable hotte de bois qu'il ne quitte jamais : femmes et enfants, vigneron et ouvriers, tous la portent. Le Lorrain, avisé et économe, sait qu'il

y a toujours, en cheminant, un débris, un rebut bon à ramasser. Chaque été sortent d'ici une multitude de savetiers et d'étameurs de cuillers, la hotte sur le dos ; que de choses, au fond , quand ils reviennent ! Seulement , à vol de locomotive, on dirait une population de bossus !

Des gens qui regardent si bien à leurs pieds, ne perdent pas leur temps à lever la tête pour écouter les oiseaux du ciel , ou le bruit du vent dans les grands arbres. La poésie a peu de charmes pour eux. Le surnom de *Noverca artium*, qu'on a donné à leur grande ville, la patriotique et vaillante, mais trop lacédémonienne cité de Metz, ils le méritent un peu tous. Pays d'action plus que de pensée, la Lorraine qui a vu tant de ses enfants maréchaux, officiers supérieurs et légionnaires¹, n'a, je crois, que deux écrivains, Palissot et Gilbert, dont l'un compte à peine, dont l'autre peut-être a été trop compté ; deux artistes aussi : Claude Gelée, grand peintre, mais qui ne le fut qu'après avoir trempé son pinceau dans la lumière de l'Italie et dans la poésie de la

1. Fabert, Lasalle, Custine, Richepanse, Grenier, Molitor, Leclerc sont de Metz ; Ney de Sarrelouis ; Oudinot, Excelmans, Lobeau et Gérard de la Meuse ; Drouot de Nancy, etc.

mer ; Callot, un véritable artiste lorrain, celui-là, par son goût du réel, le dessinateur ou le peintre des *Misères de la guerre* et des *Pendus*.

Je ne sais plus dans quelle province de l'ouest je rencontrai un jour une noce de paysans. C'était au lendemain du mariage. Deux violons allaient en tête à travers champs ; derrière, dansaient et riaient parents et amis tous parés de rubans et de feuillage, tandis que les deux fiancés, la main dans la main, sans mot dire, marchaient lentement le long de la haie en fleur. A Liverdun aussi, pendant la minute d'arrêt, j'ai vu une noce de village défiler devant la gare. Il y avait bien les violons, mais suivis d'un vigoureux gaillard qui, les manches retroussées, portait, en guise de bannière, pendus aux dents d'une fourche, un énorme quartier de veau, des volailles et des lapins. La première eût réjoui les yeux et le cœur de Lamartine ; Pantagruel se fût mis de la seconde.

Nous voilà dans le riche bassin de la Moselle, dont les habitants, en dépit de la latitude, veulent boire du vin de leur cru, et en font. Je ne vous dirai pas qu'on récolte là de grands vins. Le meilleur de la Meurthe, celui de Thiaucourt, ne se vend que de dix-huit à vingt francs l'hectolitre ; mais celui de Scy, dans la Moselle,

monte à cinquante francs, quand il est vieux, et on a vu des vins de Bar-le-Duc atteindre jusqu'à soixante-dix dans les bonnes années. Or, comme la Lorraine n'a pas consacré moins de trente mille hectares à cette culture, et que le rendement moyen est d'au moins trente-cinq hectolitres à l'hectare, on voit qu'elle produit plus d'un million d'hectolitres de vin, et que cette industrie met quelque chose comme vingt millions dans sa poche; à moins qu'elle ne préfère, ce qui se pourrait bien, en mettre le produit dans son estomac. Les droits à peu près prohibitifs qui, depuis 1814, arrêtent l'exportation sur Liège et le Luxembourg, font passer dans la consommation locale tout ce qui ne parvient pas à se faire transformer, à Châlons ou à Épernay, en champagne du plus authentique.

J'aurais voulu visiter Toul la Sainte, Nancy la Royale, et Lunéville la Militaire où la campagne est si verte, mais où la jeune fille regarde bien plus les beaux cuirassiers. Nous les traversons à toute vapeur et de côté, car les chemins de fer ont plus de respect pour les villes que pour les montagnes; ils tournent poliment autour de celles-là, tandis qu'ils passent sans façon tout au travers de celles-ci.

C'est à peine si j'ai le temps d'apercevoir les

deux tours de la cathédrale de Toul, richement décorées de leur dentelle de pierre. Je vous renvoie donc aux descriptions qu'on a tant de fois données, par le burin et la plume, des splendeurs de Nancy, une de nos villes de province où la ligne droite et la colonne ont le plus tôt régné. D'ailleurs, à ces monuments dont elle a le droit d'être fière, mais dont on trouve partout l'équivalent, je préfère la petite croix de pierre de l'étang Saint-Jean¹. Là, une grande justice a été faite et une grande leçon a été donnée ; là, a été brisée, il y a quatre siècles, l'ambition la plus brutale et la plus stérile. Le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui périt au siège de Nancy, en 1477, réunissait en lui les vices des deux époques entre lesquelles il vécut. Il avait déjà la violence de volonté des rois absolus qui allaient venir, et il gardait encore les passions emportées et féroces d'un seigneur féodal du moyen âge. La France, la Suisse, l'Allemagne et toutes les provinces de l'Etat bourguignon auraient pu dire, comme le duc René, quand il prit la main du cadavre qu'on venait de trouver nu dans la

1. Cet étang, aujourd'hui desséché, est une prairie que le chemin de fer traverse, et où s'élève la gare de Nancy.

glace d'un marais : « Cher cousin, Dieu ait votre âme ; vous nous avez fait moult maux et douleurs. »

Nancy et Lunéville sont des cités toutes modernes : l'une ne fut d'abord qu'un repos de chasse, à l'entrée de la grande plaine de Blamont ; l'autre, Nancy, une forteresse féodale, au milieu des marais. Mais Toul est une des plus anciennes cités des Gaules, comme deux autres villes lorraines, Verdun et Metz, les capitales du pays des *Évéchois*.

Tout en roulant à travers la fraîche et jolie vallée de la Meurthe, qui descend des Vosges et finit près de Frouard, au bord de la Moselle, je cherchais pourquoi ces trois villes avaient eu des destinées si complètement distinctes de celles du territoire qui les enveloppe : cités gauloises, quand le reste du pays est comme désert ; municipes romains, villes épiscopales, villes libres, formant au milieu du duché de Lorraine, sans se toucher par aucune frontière, trois États souverains, les *Trois Évêchés*, et, pour finir, conquis par la France deux siècles avant la province au milieu de laquelle ils étaient placés.

A les voir sur la carte, elles forment un triangle qui a deux de ses sommets sur la Moselle et le troisième sur la Meuse. Ces deux

fleuves ont été, surtout le premier qui débouche en pleine Allemagne, la grande route des invasions germaniques en Gaule, car les bords des rivières sont les premiers chemins des nations. Comme toujours, la résistance s'est concentrée du côté par où venait le péril. Metz et Toul ont barré la Moselle qui était la route la plus menacée, et rendu difficile le passage de l'Ardenne. Verdun a barré la Meuse et couvert le pied de l'Argonne. Ces trois peuples ont donc été comme les sentinelles avancées de la race celtique du côté de la Germanie.

Ce rôle leur donna une force, une richesse que les Romains se gardèrent bien de déplacer. Ils les accrurent, au contraire, en les mettant sous la protection de leurs lois civiles et de leurs institutions urbaines. Quand le christianisme prit possession du nord-est de la Gaule, il ne trouva de ce côté que ces trois villes et y fit résider ses évêques; les princes, les bourgeois, les investirent à l'envi de privilèges et d'autorité; de sorte qu'au moment où la féodalité couvrit le reste du pays, elle heurta vainement aux portes des trois cités qui furent, dans cette région, le refuge de la vie et des libertés municipales, sous la protection obligée de l'Église, parfois malgré elle. Ces positions avaient été si bien choisies que la France a

encore là trois de ses forteresses, dont une des meilleures.

Me voilà donc, encore une fois, courant d'un côté, tandis que le convoi court d'un autre, et descendant la Moselle et la Meuse tandis que nous franchissons la Meurthe. C'est l'inévitable effet de cette rapidité d'impressions à laquelle on a besoin d'échapper, en fermant les yeux du corps pour ouvrir ceux de l'esprit. Comme, aux meilleures places, dans les wagons, on ne voit que de côté et qu'il n'y a que les choses très-éloignées qui restent un instant en vue, il faut bien, de temps à autre, se donner le plaisir d'une excursion.

Pour le moment, nous entrons dans une plaine coupée de bois, de ruisseaux et de quelques villages. A Varangeville-Saint-Nicolas, petite ville déchue, nous avons un curieux effet de lumière. Au milieu de la vallée qu'enveloppent des collines d'une ligne assez ferme, coule une rivière, la Meurthe, toute tachetée d'îlots herbus, à fleur d'eau, et où se reflète une haute église de fière tournure. Un orage qui arrive la rend plus grande encore. De lourdes nuées écrasent le village qui entoure l'édifice et l'effacent sous des ombres aussi noires que celles de la nuit. Mais les wagons passent plus vite que l'orage et l'œil n'aperçoit qu'une grande

silhouette dentelée et sombre dont l'image tremble à la surface de l'eau qui la continue et l'entraîne. On le dirait, du moins, tant s'unissent ici et se confondent harmonieusement la lumière, le mouvement et la forme, les trois beautés du paysage.

Plus loin, je vis un de ces *camps volants* qui sont l'effroi de la Lorraine. Les paysans appellent ainsi ces familles d'Alsaciens, Tziganes de l'Occident, qui chaque année quittent leur province pour aller vivre au loin, durant tout l'été, de mille industries suspectes.

Dans une mauvaise voiture, attelée de quelque chose dont Scarron n'aurait pas fait l'ombre d'un cheval, s'entassent père, mère, enfants, déguenillés, demi-nus et sales. Ils y dorment pêle-mêle, les plus jeunes dans des corbeilles attachées aux ridelles de la voiture, le reste, au fond, dans la paille. Quand on les voit dehors, on ne comprend pas comment ils ont pu tous entrer.

Le vrai Bohémien garde son cachet d'origine : de beaux traits, un œil noir et profond, une figure quelquefois sinistre, mais toujours l'air intelligent de ces races orientales qui conservent, jusque dans la dégradation, la majesté de l'homme. Pour les nôtres, la faim, l'ignorance, le vice flétrissent leurs traits et abétis-

sent leurs visages. Un enfant est presque toujours beau; ceux-ci ont déjà tant de ruse dans les yeux ou de misère sur le corps qu'on souffre à regarder ces figures qui ne rient jamais, mais qui toujours guettent ce qu'il y aurait à recevoir ou à prendre.

Ils partent quand l'herbe a poussé le long des chemins pour la bête, et l'osier dans les haies et au bord des ruisseaux pour toute la famille. Leur industrie patente est de faire des paniers et ils y sont fort habiles, mais je doute que jamais marchand d'osier leur ait rien vendu, et je ne pense pas que les aliments, sauf le pain, leur coûtent beaucoup plus cher. Ils établissent leur campement auprès d'un village, non au milieu : on les verrait trop. Le jour, le père fait des corbeilles, tandis que les femmes frappent à toutes les portes pour vendre et mendier. Le soir les enfants vont dans les auberges faire des tours d'adresse. Mais que font-ils le matin, avant le soleil, à rôder au milieu des champs, dans les vignes et si près des fermes?

Le convoi surprit les nôtres arrêtés sous un bouquet d'arbres et en répétition de leurs exercices. Le père se glissait le long d'une oreraie; les fils préparaient leurs tours, en cadence avec un mauvais violon que le frère aîné râclait,

et la mère mettait le feu sous une marmite de fonte, probablement, le seul ustensile du ménage, où cuisait une olla podrida que Gil Blas n'eût certes pas présentée au licencié Sedillo.

Au delà de Lunéville, on commence à apercevoir les Vosges. Cette vue réveille tous mes souvenirs d'anciens voyages en Suisse, et je subis déjà cette sorte d'attraction que les montagnes exercent. Je me prépare à les bien voir : les voici. Hélas ! nous entrons sous terre et les passons dans une suite de tunnels sombres et bruyants. De temps en temps on revient au jour, et une fraîche vallée vous sourit ; la forêt, les rochers surplombants se montrent ; quelques ruines même, celles des châteaux de Lutzelbourg, de Haut-Bar et de Géroldseck, se laissent entrevoir. Mais comme une décoration d'opéra qui, au coup de sifflet du machiniste, change à vue, la locomotive lance dans l'air son sifflement aigu, tout disparaît et nous retombons brutalement dans la nuit.

Nous sortons de l'autre côté de la montagne, dans la vallée de la Zorn à Saverne, qu'on appelait la *clef de l'Alsace*, parce que la voie romaine de Metz à Strasbourg y passait. J'y aperçois un gros château rouge, qui aurait assez bon aspect s'il était bâti cent pieds plus haut. L'empereur y offre l'hospitalité aux veuves

des hauts fonctionnaires : pas une ne vent y venir.

Voyez la contradiction, toutes y venaient, il y a cent ans, mariées ou non. C'est qu'il s'y trouvait alors le plus aimable et le plus prodigue des évêques, le cardinal de Rohan. Le marquis de Valfons dont on vient de publier les souvenirs, a vu Saverne dans toute sa gloire. « La maison, dit-il, comptait sept cents lits, cent quatre-vingts chevaux, des calèches à volonté. Il y avait toujours de vingt à trente femmes des plus aimables de la province, sans parler de celles de la cour et de Paris. La plus grande liberté y régnait; un maître d'hôtel parcourait le matin les appartements, prenant note de ceux qui voulaient être servis chez eux. Le soir tout le monde soupait ensemble, ce qui avait toujours l'air d'une fête. Le cardinal trouvait des expédients à tout. Le château était si plein, un jour que j'arrivais de Strasbourg avec quelques femmes, qu'une dame venue avec un jeune militaire crut qu'il ne fallait point prolonger son séjour. Elle vint prendre congé du cardinal qui demanda pour quoi un si prompt départ. « Monseigneur, « l'univers est ici; je reviendrai quand la foule « sera un peu diminuée. — Non, madame, il « faut demeurer. » Le valet de chambre-tapis-

sier, chargé de la distribution des appartements, faisait la grimace et répétait tout bas à son maître : « Monseigneur, il n'y a pas de
« quoi la loger. — Taisez-vous, vous êtes un
« sot; est-ce que l'appartement des bains est
« plein? — Non, monseigneur. — N'y a-t-il
« pas deux lits? — Oui, monseigneur, mais ils
« sont dans la même chambre, et cet officier....
« — Eh bien, ne sont-ils pas venus ensemble!
« Les gens bornés comme vous voient toujours
« en mal. » Avec un pareil maître de maison
tout est bonheur; aussi le temple ne désemplissait pas et il n'était femme ou fille de
bonne maison qui ne rêvât Saverne. Je remarquai que tout y était de bon conseil, jusqu'au-dessus des portes, où il y avait pour légende le mot latin *suadere*, « persuader. »

A Saverne, nous sommes en Alsace; le pays est vraiment beau : point de montagnes, mais des collines élevées, où çà et là perce le roc, avec des teintes rosées d'un aspect charmant; puis des forêts, des prés, des champs, de la fertilité, du travail et sans doute du bien-être. Le sol me paraît très-divisé; il doit y avoir là beaucoup de cette petite propriété qui sait faire sortir tant de choses de quelques perches de terrain. Les villages, en effet, se multiplient; on est en pleine moisson. Des femmes au cos-

tume éclatant conduisent des bœufs d'allures très-dégagées. Le maïs, le tabac, le houblon, poussent partout : diversité de culture qui annonce une population active et intelligente. Enfin, la flèche de Strasbourg pointe à l'horizon, et quelques minutes après nous entrons dans cette grande forteresse de la France au bruit, non pas du canon, mais du tonnerre : un orage diluvien après un soleil torride.



V

Strasbourg.

EN ALSACE.

Deux ennemis. — Une Venise allemande. — Du haut du Münster; Castor et Pollux. — Les Cigognes. — L'Alsace à vol d'oiseau.

L'orage d'hier, aux éclats retentissants, s'est changé en une de ces pluies fines et bêtes qui tombent sans rime ni raison, comme il me semblait qu'on n'en voyait qu'à Paris en novembre et à Rouen à peu près toute l'année. C'est à peine si je peux apercevoir la flèche de la cathédrale au travers de nuages sales et sans forme qui emplissent d'ombre et de vapeurs humides toute la vallée du Rhin. Je ne ferai certainement pas le tort à Strasbourg de le visiter par ce ciel sombre et bas ; j'aurais peur de voir la bonne ville en laid.

J'aime mieux revenir un moment en arrière

pour vous parler de deux choses que j'ai vues hier bien souvent, puisque je les ai traversées chacune sept et huit fois, mais dont il eût été malséant de prononcer même le nom en chemin de fer : la Marne et le canal de la Marne au Rhin.

Les chemins de fer, en effet, et les rivières sont, pour le quart d'heure, deux mortels ennemis : l'un fier et bruyant, dans l'éclat de la puissance et de la richesse, avec la faveur de l'opinion publique ; l'autre qui continue modestement et sans bruit ses vieux services, allant à petits pas, mais allant toujours, et pourtant dédaigné, parce que, aujourd'hui, il ne suffit plus de marcher, il faut courir. Les chemins de fer ont d'abord tué la messagerie et la poste, ensuite le roulage ; ils voudraient bien tuer encore la navigation et mettre les marins à terre, comme ils ont mis les postillons à pied. Ils y travaillent de leur mieux, avec les tarifs différentiels, les tarifs réduits et les tarifs d'abonnement. La marine paye à l'État ou aux compagnies concessionnaires des canaux des taxes de quatre, cinq et six centimes par tonne et par kilomètre. Certains chemins de fer ont réduit ce droit, pour ceux qui usent de leurs wagons, à deux centimes et demi. Remarquez qu'ils vont toujours, hiver comme été ; qu'ils

ne connaissent ni le froid, ni le chaud, ni les basses eaux, ni la glace, et qu'ils arrivent à heure fixe, ce qui plaît fort au commerce. Tout cela est donc de bonne guerre et le public y gagne.

Mais, d'autre part, les fleuves sont, comme disait Pascal, des chemins qui marchent tout seuls. Ils peuvent faire circuler presque sans frais des masses énormes de marchandises. Plus un pays en a, moins ses transports lui coûtent, et plus il lui reste d'argent pour ses autres affaires. Il importe donc de ne pas sacrifier un des adversaires à l'autre, et puisqu'on a tant donné depuis vingt ans aux chemins de fer, qui font fortune, il est juste qu'on donne un peu, maintenant, aux rivières qui dépérissent.

Ne vous êtes-vous jamais étonné de voir que le génie de Papin, de Watt et de Stephenson, doublé de celui de dix générations d'ingénieurs en tout pays, aboutisse à faire transporter par une machine, qui est le chef-d'œuvre de l'esprit humain, des pavés, des pierres de taille, des morceaux de bois et de la houille fort peu pressés d'arriver, puisqu'on peut les emmagasiner sans perte, et que le fleuve ou le canal voisins ne demanderaient pas mieux que de porter.

La France a le plus admirable système hydrographique de l'Europe : cinq grands fleuves descendant à quatre mers. On a fait communiquer ensemble ces fleuves par des canaux, et une tonne de houille venue des charbonnages de la Belgique par Valenciennes, ou d'Angleterre par Dunkerque, peut s'en aller, par nos eaux intérieures, au Havre, à Mulhouse, à Marseille, à Bordeaux, à Nantes ou à Brest. Avant le 10 octobre 1853, elle n'aurait pu aller jusqu'à Strasbourg, le canal de la Marne au Rhin n'ayant été ouvert qu'à cette époque.

La Marne est une gracieuse rivière qui descend du plateau de Langres, très-française par conséquent, puisqu'elle n'a pas, comme le Rhin, le Rhône et même la Garonne, ses sources à l'étranger. Mais les choses les plus charmantes ne sont pas toujours les meilleures. Que de jolies femmes sont revêches, capricieuses, difficiles à vivre ! La Marne est ainsi. Sous les dehors d'une honnête rivière aimant les prés fleuris, les îles verdoyantes et les longs détours aux pieds des coteaux qui se mirent dans ses eaux limpides, elle a de si brusques emportements et tant de caprices, que le commerce a dû faire divorce d'avec elle de Paris à Épernay. Entre ces deux points les marchan-

disées à destination des ports de la haute Marne sont transportées par le chemin de fer. Elles ne descendent le fleuve qu'à l'époque où les grandes eaux ont fait disparaître seize pertuis qui, en temps ordinaire, sont autant de cataractes.

Ainsi, il est bon de le répéter : faute de quelques millions jetés dans la Marne, ce cours d'eau, qui débouche dans la Seine, reste comme inutile ; et Épernay qui peut envoyer un bateau de vins à Strasbourg, au travers de trois chaînes de montagnes, l'Argonne, l'Ardenne et les Vosges, par-dessus cinq vallées profondes, celles de la Meuse, de la Moselle, de la Meurthe, de la Sarre et du Rhin, ose rarement en confier un au fleuve qui baigne ses murs, pour qu'il le descende jusqu'à Paris.

D'Épernay à Vitry on a construit un *canal latéral à la Marne*, livré en 1845 à la navigation ; et, de Vitry à Strasbourg, le *canal de la Marne au Rhin*, œuvre magnifique achevée en 1853, au prix de soixante-quinze millions.

Napoléon avait fait commencer en 1809 le *grand canal du Nord*, qui devait joindre Dusseldorf à Anvers, ou le Rhin à l'Escaut et par conséquent à la Seine, puisque la Seine est liée à ce fleuve par les canaux de l'Oise et de Saint-Quentin. Le canal de la Marne au Rhin

est la même pensée reportée plus au sud, comme notre frontière le fut par les traités de 1814. Il coupe à angle droit toutes les rivières de Lorraine, ramasse leurs denrées qui n'avaient d'écoulement qu'au nord, vers les Pays-Bas et la Prusse rhénane, où le plus souvent la douane les arrêtait, et les porte à l'ouest et à l'est, vers le centre de la France et l'Allemagne, en passant à peu près par les mêmes localités que le chemin de fer. Tous deux se suivent comme deux coureurs rivaux, se heurtent, se croisent et se superposent : tantôt l'un, tantôt l'autre est dessous. Parfois ils sautent ensemble par-dessus une rivière, comme ils font à Liverdun pour la Moselle. Ici c'est la locomotive qui regarde de haut le navire ; à Hommar-ting, le navire le lui rend bien, notre convoi passa à douze mètres en contre-bas du canal. Ils arrivent aussi aux mêmes points, à Strasbourg, où rien à peu près ne leur manque, et à Paris, où le service de la voie ferrée a bien tout ce qu'il lui faut, dans la plus belle de nos gares, mais où la marine n'a ni un grand port de déchargement, ni hangars pour abriter les marchandises, ni docks pour les garder, ni cale pour réparer les bateaux, et où l'île Louviers, encore inhabitée, donnerait tout cela si l'on y creusait un vaste bassin, qui serait pour

le commerce de la haute Seine et des canaux qui en dépendent ce que le bassin de la Villette est pour celui de la basse Seine et des canaux du Nord ¹. C'est une grande et utile idée que je livre pour rien à ceux qui voudront la prendre.

Mais il y a deux Paris, celui de l'ouest qui est l'objet de toutes les faveurs municipales, et celui de l'est qu'on oublie. Un ancien membre de l'édilité parisienne a calculé que depuis 1760 on a dépensé dans l'un, tout juste autant de pièces de vingt francs qu'il a été donné à l'autre de centimes.

Voilà, mon cher ami, une digression qui court le risque de vous paraître bien maussade. Vous voudriez des aventures, et je vous fais des raisonnements; de l'inconnu, et je vous parle de choses à votre porte. Prenez-

1. Le quai de l'île Louviers est très-insuffisant et constamment encombré des marchandises les plus diverses, ce qui y produit un affreux pêle-mêle. Les bateaux y sont amarres en triple et parfois quadruple rang; et la ville n'y entretient aucun service de police. Sans l'octroi, tout y serait à l'abandon, et les employés des douanes ne peuvent empêcher de gros vols de s'y commettre. Enfin, chose étrange, il n'existe pas à Paris une seule cale pour la réparation des bateaux; ceux qui ont éprouvé des avaries sont obligés de retourner à leurs ports respectifs, au risque de couler en route.

vous-en à la plume qui m'emprisonne et me fait rêver d'eau.

Et puis Strasbourg est une Venise allemande. S'il n'est pas construit dans une lagune, c'est au milieu d'un marais qu'il a été bâti.

Une éclaircie s'étant faite, je viens d'en parcourir les rues. Trois bras de l'Ill l'arrosent et on les traverse sur plus de soixante ponts. Trois canaux aussi y arrivent et le Rhin est à deux pas, de sorte que si les chemins de fer n'existaient point, Strasbourg serait dans la plus magnifique position commerciale du continent, au point de rencontre de quatre lignes navigables qui aboutissent par le Rhin à la mer du Nord, par la Marne et la Seine à la Manche, par la Saône et le Rhône à la Méditerranée, par le Mein, le canal Louis et le Danube à la mer Noire.

Il y a quarante ans ces avantages auraient été immenses, aujourd'hui les voies ferrées les réduisent de beaucoup. Toutefois il ne faut point trop écouter les prophètes de malheur qui s'en vont disant : les canaux se meurent ! les canaux sont morts ! En 1857, canaux et rivières ont encore transporté cinquante-deux millions de tonnes, et les chemins de fer douze millions seulement.

Beaucoup de gens, et de ceux à qui l'intérêt

ouvre bien les yeux, trouvent même que nous n'en avons pas assez. A la dernière exposition de la haute Marne, on avait construit avec de la houille une falaise au bord d'un lac, et sur ce lac un bateau en miniature qui transportait du charbon : c'était une réclame *parlante*. La haute Marne a de belles forêts ; sa houille est belge et prussienne : elle vient de Mons et de Sarrebruck, en payant gros pour faire sur une de ces routes trois cents, sur l'autre cinq cents kilomètres, mais en payant bien davantage pour faire sur charrettes les quatre ou cinq heures qui séparent Saint-Dizier du canal. Aussi réclame-t-on par tous les moyens l'achèvement du canal de la Sarre qui prendrait le charbon au plateau de la mine, et un embranchement sur Saint-Dizier, du canal de la Marne au Rhin, qui le conduirait aux usines de la Blaise¹. Le transport ne coûterait plus que cinq à six francs la tonne au lieu de quatorze francs quatre-vingt-quinze centimes pour la houille prussienne, et de seize francs quinze centimes pour la houille belge. La différence serait bien plus sensible encore pour les exportations. Les usines de la haute Marne pourraient envoyer leurs fers et leur fonte à Va-

1. On y compte 50 usines dans un parcours de 40 kilomètres.

lenciennes et à Lille, moyennant un droit maximum de huit francs, au lieu de trente francs. A ces prix nos forges champenoises pourraient soutenir la concurrence anglaise.

Autre exemple. En 1847, le chemin de fer d'Alsace réduisit ses tarifs pour attirer à lui une partie des transports qu'opérait le canal du Rhône au Rhin. Le mouvement de la navigation tomba soudainement de moitié et l'État qui en avait tiré en 1847 pour onze cent mille francs de droits, n'en reçut plus, en 1848, que la moitié. Les circonstances politiques ne suffisaient pas seules à causer cette différence. Un décret de 1850 réduisit l'impôt dû au Trésor dans une proportion telle (dix et cinq centimes par tonne et par kilomètre) que la concurrence redevint possible, que le canal se remit à travailler, et que le bas prix accroissant, comme toujours, la consommation, dès 1852 l'État percevait avec son tarif réduit un tiers de plus qu'il n'avait gagné avec son tarif élevé, soit un million cinq cent trente-cinq mille cent vingt francs.

Strasbourg ne doit donc pas désespérer de sa fortune, et, du reste, n'en a pas l'air. Avec la ceinture de pierre que la politique lui a donnée et lui impose, l'espace lui manquerait s'il voulait se faire industriel, mais il n'y pense

pas et n'a qu'un bien petit nombre de grandes usines, la Chartreuse entre autres, qui est si admirablement installée pour le bien-être des ouvriers. Il se contente d'être la ville de France où, après Paris, l'étude est le plus en honneur, où les sociétés savantes sont le plus occupées, les collections les plus belles et la bibliothèque le mieux remplie. Il a même une véritable école de peinture qui a rompu avec la pratique et les théories nébuleuses de l'Allemagne, pour faire de la réalité intéressante, sans faire du réalisme; témoin les *Schlitteurs des Vosges*, de M. Théophile Schuler. Son Opéra, du moins l'orchestre, ne le cède à nul autre, grâce à la munificence d'un particulier qui lui légua, il y a dix ans, plus de cent mille francs de rente. Ce n'est pas que ce généreux testateur fût un mélomane intrépide. Il n'avait pas d'enfant et détestait ses héritiers. Un d'eux le suivait un jour sur la place du Broglie, où le théâtre s'élève, avec ces attentions délicates et cette patience imperturbable dont le neveu sait user auprès de l'oncle célibataire. « Et dire que j'ai devant moi mon héritier ! » s'écrie le millionnaire. L'autre sent à l'instant se gonfler son portefeuille comme si toute la succession y entraît. C'était le théâtre que le traître d'oncle regardait.

Voilà pour les intérêts moraux de Strasbourg. Quant à ses intérêts matériels, il est déjà le marché de l'Alsace et d'une partie de la Suisse, ce qui met pas mal d'argent dans ses mains. Il travaille à étendre le cercle de ses relations et veut qu'on trouve tout chez lui, même les dernières modes de Paris. Un de mes compagnons de route qui ne voyageait, je crois, qu'à la seule fin de poursuivre des études de dandysme, découvrit dans la rue des Grandes-Arcades un faux col nouveau et s'indigna de n'en avoir pas eu connaissance au boulevard des Italiens.

Aussi plus de costume national. Déjà, dans un salon bourgeois d'il y a quatre-vingts ans, la sœur de Frédérica se désolait d'être seule à porter les longues tresses blondes, le corset écarlate et le petit tablier de soie. De la bourgeoisie les modes parisiennes sont descendues dans le peuple. Les campagnards ont bien encore le gilet rouge, la culotte courte, avec un petit tablier blanc et le tricorne, dont un des côtés se rabat sur les yeux; mais, à la ville, le jupon écarlate et les larges chapeaux de paille enrubannés s'en vont, tout comme les deux cornettes noires nouées sur la tête et le chignon traversé d'une flèche d'or. Les ouvriers ont la blouse du faubourg Saint-Antoine, et

je ne vois qu'une différence, c'est que les cuisinières d'ici ne portent pas encore la crinoline dont les nôtres sont si heureuses ; révolution qui en amènera sûrement une autre : les propriétaires parisiens devant être par là forcés de changer leurs mesures, pour que la cuisinière puisse au moins tenir dans sa cuisine.

Deux choses indigènes se défendent avec opiniâtreté : un pavé détestable, malgré sa régularité apparente, et le patois allemand, ce qui ne veut pas dire le patriotisme allemand. Les Alsaciens sont peut-être, avec les Lorrains, les plus français de nos provinciaux. L'an dernier, on leur eût fait un sensible plaisir de leur donner un Solférino germanique ; et quand les étudiants d'outre-Rhin essayèrent de faire de la propagande, en invoquant leur sang teuton, ils leur répondirent, avec le meilleur français qu'ils purent trouver, d'avoir à déguerpir au plus vite.

Voilà de quoi embarrasser les grands docteurs d'outre-Rhin et même ceux de ce côté-ci qui parlent si pertinemment de la race et qui mettent tant d'idées et de sentiments immuables dans les globules du sang. Mais à quoi cela tient-il ? Une garnison permanente de douze mille hommes est un grand moyen de propagande et de fusion des races ; ensuite

faire partie d'un grand peuple, d'une grande gloire, c'est quelque chose; et avoir pour acheteurs trente-sept millions d'hommes, comme Mulhouse qui meuble la France ou l'habille de ses cotonnades, c'est beaucoup.

Dans les âges barbares les peuples se groupent selon le sol et selon la langue. Ces deux forces gardent longtemps leur puissance, mais les opinions et les intérêts en forment une autre qui domine la première. Strasbourg, resté libre, serait une petite ville d'Allemagne, et c'est une grande erreur, l'orgueil et la force de la France, ce qui ne lui laisse aucun regret de n'avoir pas, comme Brême et Lubeck, un quart de voix à porter dans ce conseil de muets et de fantômes qui siègent à Francfort.

Strasbourg touche à l'Allemagne et lui présente bien des bons côtés du caractère français : le patriotisme, l'esprit militaire, le goût des choses de l'intelligence; mais un des traits les plus marqués lui manque, la grâce. Il faut l'avouer, si Strasbourg est propre, régulier et de tout point convenable, il n'est pas précisément beau.

Il n'a que deux monuments, sa cathédrale et ses fortifications. Pour les voir d'un coup je montai aux tours. Il était de bonne heure,

c'est-à-dire trop tôt. La brumè, en effet, cachait l'horizon, et les arbres des remparts cachaient la ligne des défenses. Les Vosges semblaient fort modestes; le Rhin ne se laissait voir que par des échappées; seule, la Forêt-Noire de l'autre côté du fleuve montrait des hauteurs dignes du nom de montagnes. Je cherchais avidement les Alpes de la Suisse. On ne les voit jamais. Ce que je distinguais bien, c'était la plaine parfaitement unie qui s'étend des Vosges à la Forêt-Noire et que le Rhin coupe en deux. Cette plaine a été évidemment un grand lac qui s'ouvrait à Bâle et se fermait vers le Taunus à Mayence. M. Élie de Beaumont prétend que les deux chaînes ne formaient qu'un seul massif dont le centre s'est effondré pour ouvrir une issue au Rhin; ce pourrait bien être vrai.

De là-haut je voyais la citadelle construite par Louis XIV autant contre Strasbourg que contre l'Allemagne, et la double enceinte de la cité, les écluses à l'aide desquelles on inonde les fossés, l'île enfin qu'enveloppent deux des bras de la rivière et qui forme à l'intérieur de la forteresse un réduit pour une résistance désespérée. Il y a pourtant quelque chose qui vaut mieux que tout cela pour la défense de Strasbourg; c'est que l'ennemi ne pourrait aux

environs donner un coup de pioche, sans faire jaillir l'eau ; il se noierait dans ses tranchées.

Je ne vous parlerai pas du *Münster*, de la fameuse horloge de Schwilgué et de cette flèche à jour, qui monte plus haut qu'aucun des monuments que l'homme ait bâtis ; la gravure en est partout. Mais je noterai que Strasbourg soigne sa cathédrale, comme une ménagère hollandaise soigne sa maison. Elle est lavée, brossée, frottée du haut en bas. Je défie qu'on y trouve six pouces carrés de muraille accessible à la brosse où l'œil et la main des surveillants ne passent, chaque semaine, peut-être chaque jour. On lui a donné un architecte chargé de veiller à sa toilette ; et une fondation de 140 000 francs en fait les frais.

Sur la plate-forme de la petite tour, à trois cent soixante marches de hauteur, deux gardiens veillent en permanence, avec un immense porte-voix, et dès qu'ils voient briller une étincelle ils crient à la ville : voilà un incendie qui s'allume ! Afin de les obliger à rester là, la municipalité leur y a bâti une maisonnette, et, pour être bien sûre qu'ils tiennent les yeux ouverts, elle leur fait sonner toutes les quinze minutes la grande cloche. Que la ville dorme ou veille, ils sonnent toujours. Voilà une drôle d'existence passée,

cent mètres en l'air, à remuer un battant d'horloge ! En décembre et en janvier il ne doit pas faire bon là-haut, vers les quatre heures du matin, par une jolie brise de l'est. Ils ont la ressource de faire comme Castor et Pollux qui étaient alternativement au ciel et aux enfers : chacun, à tour de rôle, gèle sur la plate-forme et ronfle auprès du poêle.

Strasbourg, je vous l'ai dit, a le culte de son Münster. La ville d'ailleurs ayant pris la place d'un marais, on n'y voit, de la rue, rien que le ciel : donc, on monte souvent à la plate-forme de la tour, pour respirer à l'aise, regarder au loin et se laisser aller à cette vague et douce rêverie qui vous prend si vite sur les hauts lieux¹. Mais Strasbourg aime aussi à dîner et à boire ; la plate-forme n'est pas toujours le théâtre d'une contemplation inactive : on y festoie largement. Goethe raconte qu'il venait souvent y goûter, et un goûter allemand, même de poëte, serait un solide dîner ailleurs. Une inscription gravée sur la tour rappelle qu'en 1842 le congrès scientifique siégeant dans la ville fut convié par la municipalité à un grand banquet qui eut lieu sur la plate-forme. Le Münster,

1. Le dimanche et le lundi de la Pentecôte de 1861, il est monté sur la tour 1710 personnes.

vous le voyez, sert à tout. La montée, la chaleur et le grand air avaient donné bon appétit et grande soif : l'inscription ne dit pas comment se fit, ensuite, la descente des trois cent soixante marches.

On dit que les rues de Strasbourg, comme certaines rues de Rouen, gardent leur cachet du moyen âge. J'ai vu peu de vieilles maisons en bois, quoiqu'il y en ait encore bon nombre à étages surplombant. On remarque quelques constructions modernes faites avec la pierre rose des Vosges, et presque partout ces grands toits qui vont si bien à notre climat et qui, se prêtant à des combinaisons variées, finissent mieux l'édifice.

Une de ces décorations m'intrigua longtemps. A force de regarder, je reconnus des nids, mais des nids à y coucher George et Baby. C'étaient des nids de cigogne établis sur les cheminées les plus élevées de la ville. Chaque année, au printemps, elles arrivent ; elles partent à l'automne avec leurs petits, dont elles laissent beaucoup en route, car elles reviennent l'année suivante en nombre égal : il ne paraît pas s'accroître. Sur cinq ou six maisons j'en comptai treize perchées au plus haut des toits, où la bonhomie alsacienne les aide à construire leur édifice. Comme jamais on ne

les inquiète et qu'on ferait un mauvais parti à qui les dérangerait, elles ne sont point farouches et on les voit procéder gravement à leur toilette du bout de leur long bec, au milieu du bruit de la ville, ou voler au-dessus du marché à un demi-jet de pierre.

Entre sept et huit heures, Strasbourg se couche ou plutôt se souvient qu'il est allemand. Il ferme ses boutiques, mais ouvre ses brasseries. Alors les pipes s'allument, les voix s'élèvent et la bière conle à flots. Je n'ai pas attendu qu'il allât dormir pour venir causer avec vous, de sorte que je ne saurais vous dire jusqu'à quelle heure sa veillée se prolonge. Une chose certaine, c'est qu'à sept heures du matin, il bâillait encore et se frottait les yeux, comme quelqu'un qui n'a pas assez dormi.

Mais ces brasseries, refuge des vieilles mœurs allemandes, elles-mêmes se transforment. La mode s'y glisse. J'en ai vu où les fumeurs laissaient une somme suffisante d'air respirable; où l'on servait des glaces sous des verandas et des galeries à jour peintes en blanc et or. Tortoni et le style Pompadour au pied du Münster!

Le temps me manquait cette fois pour visiter l'Alsace. Mais je l'ai vue, il y a quelques

années et je puis vous assurer qu'aucune de nos vieilles provinces n'est à la fois aussi pittoresque et aussi industrielle.

Si vous suivez les bords du Rhin, c'est la chaîne des Vosges dont vous voyez se découper sur le ciel les ballons mollement arrondis. Ils sont tous accessibles et couverts à peu près partout de terre végétale, de sorte que si l'on n'y trouve pas les belles horreurs des grandes montagnes, on n'y rencontre pas non plus leur nudité et leur misère. Au sommet, les pâturages ; quelquefois même, à mille mètres de hauteur, des moissons ; sur les pentes élevées d'épaisses forêts de hêtres et de sapins, coupées de riches vallons où des cascades se précipitent, comme celle du Nidock qui tombe de trente mètres de haut. Au-dessous la zone des châtaigniers ; plus bas, les vignes, enfin la plaine féconde. Ici des lacs tranquilles entourés de sombres bois de pins ; là une forteresse féodale fièrement posée sur un rocher abrupt, et si vivante encore sous le lierre et les clématites qui montent à l'assaut des tours, qu'on s'attend volontiers à voir sortir du pont-levis la longue file des chevaliers, et la dame châtelaine sur sa blanche haquenée, et le pompeux cortège, tout ce moyen âge enfin si beau à voir.... de loin à travers les siècles

et l'imagination des poètes. Avant la guerre de Trente ans on comptait en Alsace trois cents de ces châteaux. Que de larmes et de sang avaient été versés autour de ces murs de granit !

Êtes-vous dans la montagne ? Le plus riche tapis de verdure se déroule à vos pieds, semé de nombreux villages qui de là-haut paraissent de blanches fleurs émaillant la prairie ; plus loin, les eaux miroitantes du Rhin, avec leurs îles innombrables, vertes émeraudes sur un ruban d'argent. De l'autre côté du fleuve, les sombres teintes de la Forêt-Noire ; plus haut encore, dans le sud-est, les géants des Alpes qu'on n'aperçoit pas de Strasbourg à cause d'une colline qui les cache, mais qu'on voit très-bien du Donon ou du ballon d'Alsace, avec leurs neiges éternelles qu'à certains jours le soleil couchant dore de couleurs ardentes, comme s'il allumait un immense incendie sur leurs cimes.

L'industrie est venue ajouter ses richesses à celles du sol, et une population forte, patiente, laborieuse, cultive le blé, le tabac et la garance dans la plaine, tisse et teint le coton à Mulhouse, forge le fer à Sainte-Marie-aux-Mines, exploite les laiteries des Vosges et donne de braves recrues à notre grosse cavalerie.

Quelques-unes de ces fabriques alsaciennes sont des modèles de bonne installation hygiénique et d'administration paternelle. On s'efforce d'y retenir l'ouvrier dans la famille et dans le mariage, en même temps qu'on le pousse à la propriété par une combinaison heureuse qui lui assure au bout de quelques années la possession d'une maisonnette et d'un jardin, en échange de quelques francs retenus chaque jour de paye sur son compte. Si je pouvais disposer seulement de deux fois vingt-quatre heures, je vous mènerais à Mulhouse : non pour vous faire admirer les prodiges de la science appliquée au travail des manufactures, mais, ce qui m'importe bien davantage, pour vous montrer un lieu où l'industrie ne fait pas payer aux mœurs une trop forte rançon ; où, sous l'éclat des produits et la grandeur des fortunes, on ne voit pas l'abîme du paupérisme et la plaie hideuse de la débauche. Votre ami et le mien, Jules Simon, que toute belle question attire, a dit de Mulhouse : « Nous lui devons peut-être un jour la régénération de nos mœurs industrielles. »

Trois fois béni sera le lieu où le problème duquel dépend la civilisation moderne aura été résolu ; où il sera démontré que notre société, tout en ayant plus de bien-être physique,

peut avoir aussi plus de bien-être moral que ses aînées ¹.

1. La *Société industrielle de Mulhouse* travaille à cette œuvre avec la plus louable ardeur. M. Ch. Thierry-Mieg vient de lui communiquer un très-remarquable écrit: *Réflexions sur l'amélioration des classes ouvrières*, dont la donnée est celle-ci : l'industrie, en appelant dans les villes par l'appât du travail et du salaire, au sein de grands ateliers, de nombreuses familles, y a rassemblé des misères profondes. Cependant, ce serait une erreur de croire que le mal est inhérent au régime manufacturier ; il en est tout à fait distinct ; il tient aux circonstances entre lesquelles l'industrie s'est développée dans les États européens. Pour s'en convaincre, il suffit d'opposer au spectacle que présentent trop souvent les villes de fabrique en Europe et surtout en Angleterre, un exemple pris au sein d'un état social plus dégagé que le nôtre des legs du passé. Cet exemple, l'auteur le choisit dans la confédération de l'Amérique du Nord, dans une ville du Massachusetts, celle de Lowell, sur le Merrimack, où l'on a institué dès l'origine, sur une large échelle, de fortes garanties préventives contre ces influences pernicieuses qu'en Europe on est réduit à combattre après les plus cruelles expériences. Les exigences de l'industrie, les nécessités du régime manufacturier ne s'y sont nullement opposées, et il reste démontré que la philosophie ne poursuivait pas une utopie en soutenant que la dignité de la vie, au point de vue moral, peut s'allier parfaitement à la pratique du travail industriel.



VI

Kehl, 5 août.

AU BORD DU RHIN.

L'île des Épis et Desaix. — Le pont de Kehl. — Les allures du fleuve — Concurrence du canal. — L'homme rouge et jaune. — Les chutes de Lauffen et Montaigne. — Voltaire et Goethe en Alsace. — Les châteaux et les ondines du Rhin.

La grande curiosité de l'Alsace est le Rhin. Je ne fais point fi des Vosges, assurément, mais, des montagnes, on en trouve partout, tandis qu'il n'y a en Europe qu'un fleuve, celui que je verrai bientôt, qui puisse le disputer au Rhin en beauté et en importance.

Strasbourg en est éloigné d'une lieue. Des omnibus y conduisent par une voie ombreuse qui passe entre la citadelle et le polygone et

qui sort de la ville par la porte d'Austerlitz, nom de bon augure pour une route menant de France en Allemagne. Au travers d'un fourré d'herbes et d'arbres, j'aperçois un de ces corps de garde fortifiés que nous avons bâtis du temps de Louis XIV, quand la guerre était en permanence sur cette frontière et que des maraudeurs franchissaient sans cesse le Rhin.

Un pont de bateaux relie les deux rives et s'appuie sur l'*île des Épis*, qui partage le fleuve en deux bras. Le grand longe le duché de Bade, le petit est de notre côté. C'est un avantage pour la défense, car l'île nous appartient.

Le tombeau de Desaix s'y trouve. Ce général de tant d'espérance avait conquis là sa renommée, en obligeant l'archiduc Charles à perdre trois mois devant une bicoque. Il n'avait rendu Kehl, tête de pont misérablement fortifiée, qu'après cinquante et un jours de tranchée ouverte. Desaix est un de ces hommes et sa défense de Kehl un de ces faits dont les peuples devraient garder l'éternel souvenir.

Penché sur la barrière du pont, je regardais couler le grand fleuve, qui n'a pas moins de trois cent soixante-cinq mètres de largeur sur deux à quatre de profondeur. C'est une puissante masse d'eau, mais à qui font défaut, en

cet endroit, la grâce que la nature n'accorde pas toujours, et même la vie que l'homme donne aux choses de la terre qu'il touche et transforme. On sent là une grande force qui attriste parce que la beauté lui manque, et aussi parce qu'elle reste inutile. Les rives sont plates; les flots, n'en déplaie aux chantres « des palais cristallins cachés sous leur verte enveloppe, » sont, à chaque pluie qui survient, bourbeux et lourds, et leur surface est vide : pas une voile, pas une rame. Le pont de bateaux est fermé; le pont de fer qu'on a construit à côté n'a point laissé une seule passe au milieu de ses échafaudages. La navigation d'aval s'arrête au-dessous, et ce n'est que de loin en loin qu'un bateau honteux arrive d'amont. Que sont devenus les immenses radeaux, villes flottantes, qui descendaient autrefois le fleuve jusqu'à la Hollande, lui amenant une forêt entière conduite partout une tribu de joyeux bateliers?

Je retrouve ici les mêmes ennemis en présence : le fleuve et le chemin de fer. Mais le Rhin a d'autres adversaires plus redoutables, parce qu'ils participent de sa nature sans avoir son mauvais caractère : sur la rive droite, la Kinzig; sur la rive gauche, l'Ill et le canal. Ce que les deux chemins de fer français et badois ne lui ont pas pris de ses transports, les deux

rivières et le canal le lui enlèvent, et il ne lui reste pas une pauvre barque.

C'est sa faute. Il est si rapide qu'il ne faut pas songer à le remonter et qu'il est dangereux de le descendre ¹. Il apporte de la Suisse tant de sable et de gravier qu'il change à chaque instant son chenal et ses rives, met cinq mètres d'eau à la place d'une île ou d'un rivage qu'il emporte et en dépose une autre là où la plus longue perche du batelier ne trouvait pas le fond. Son lit est un dédale d'îles et de rives changeantes qui a donné bien des ennuis à la diplomatie.

Le traité de Paris de 1815 établissait que la ligne de démarcation entre la France et l'Allemagne serait le Thalweg du Rhin, c'est-à-dire la ligne continue de la plus grande profondeur d'eau. C'eût été bien avec un fleuve ayant des habitudes honnêtes et tranquilles. Mais chaque printemps le Rhin brouillait les mesures prises, augmentait la part de l'un, diminuait celle de

1. En amont de Strasbourg, la pente est de huit cent quatre-vingt-quinze millimètres par kilomètre; celle de la Seine, à Paris, est seulement de quinze millimètres par kilomètre, ou soixante fois moindre. En aval, à Lauterbourg, elle n'est déjà plus que de trois cent quatre-vingt-deux millimètres, ce qui est encore vingt-cinq fois plus que la Seine.

l'autre, et il fallait recommencer les cartes et le tracé. C'était la toile de Pénélope. Les diplomates finirent par comprendre qu'on devait, avant tout, discipliner ces allures vagabondes, et pour cela remettre l'affaire aux ingénieurs, qui fixeraient les rives et concentreraient la plus grande masse des eaux dans un lit unique. Depuis 1839, ceux-ci sont à l'œuvre, et ils avaient déjà dépensé, au 31 décembre 1853, pour notre compte, 10 650 000 fr. Tout n'est pas fini ; du moins Bade et la France savent aujourd'hui quelles îles leur appartiennent.

Un autre traité ou plutôt un acte du congrès de Vienne a déclaré que le Rhin était ouvert à tous les pavillons. C'est le principe que le congrès de Paris a récemment, malgré l'Autriche qui en enrage, appliqué au Danube.

Le pont de bateaux est tout près du pont de pierre et de fer, qui dans quelques semaines le remplacera, et de ma station je vois les derniers travaux qui s'achèvent avec les deux forts que les Badois, gens avisés et prudents, construisent au bout, pour nous empêcher de passer, dans le cas où, par aventure, il nous prendrait fantaisie d'aller voir si la carte d'Allemagne n'aurait pas besoin de certains remaniements qu'ils disent si nécessaires pour

la carte de France¹. C'est la Confédération germanique qui exige cet appareil de guerre auprès d'un monument de la science et de l'industrie. Elle n'a oublié qu'une chose, la bonne vieille dame, que neuf fois sur dix les fleuves sont franchis par les armées au lieu où l'on s'y attendait le moins.

Ne craignez pas que je vous donne la description de ces travaux qui sont, eux, une belle et utile victoire gagnée sur un bien redoutable ennemi. Tout le monde connaît cette merveille. Je vous rappellerai seulement qu'on a descendu les fondations jusqu'à vingt mètres au-dessous du lit du fleuve par le mécanisme le plus ingénieux, et qu'à cette profondeur les matières extraites étaient les mêmes que celles de la surface. La puissance de cet énorme dépôt d'alluvions fait reculer bien loin dans les siècles géologiques l'époque qui vit s'accomplir la catastrophe dont parle M. Élie de Beaumont et que je vous rappelai dans une lettre précédente. Vous savez aussi que ce pont qui relie l'Allemagne à la France mettra Vienne à trente-sept heures de Paris. Quelle heureuse

1. En outre de ses forts, la dernière travée du pont est mobile et peut de chaque côté être repliée le long de la rive.

chose pour le temps où l'Autriche aura de bons écus au lieu de mauvais papier, où elle fera moins de soldats et plus d'ouvriers !

Il y a tout juste cent quatre-vingts ans, un jeune seigneur de la cour de Versailles était, comme moi, occupé à regarder couler le Rhin, mais du haut du pont de Bâle. Quelques jours auparavant, Louvois, le ministre redouté de Louis XIV, lui avait demandé s'il ne voulait pas rendre au roi un service signalé. Il ne s'agissait, du reste, que de courir en poste à Bâle, de manière à y arriver un certain jour, de s'établir à six heures du matin sur le pont ; d'y rester jusqu'à midi, en notant soigneusement tout ce qu'il y verrait, et de revenir à toute bride. Le courtisan, joyeux de cette marque de confiance, court, vole, arrive et s'installe au poste indiqué, attendant quelque apparition étrange ou formidable : une flottille qui descend le fleuve, une armée qui franchit le pont ou quelque ambassadeur qui entre dans la ville et dont il fallait bien observer le visage. Mais tout se passe comme à l'ordinaire ; et il écrit sur son calepin : « A six heures, deux paysans ivres ; à sept, une vieille femme et un âne ; à huit, un cheval boiteux ; à neuf, des charretiers qui jurent, des femmes qui crient, des enfants qui pleurent ; à dix,

une sorte de baladin habillé mi-parti de jaune et de rouge qui crache dans le fleuve et fait des ronds dans l'eau ; à onze, la foule affairée ; à midi, comme à onze. Sa faction était finie.

Pour un homme qui avait cru qu'on allait lui faire sauver la France, la déception était cruelle. Cependant il obéit jusqu'au bout et, comme il en a l'ordre, revient à fond de train. Le ministre le reçoit dès qu'il a fait passer son nom, le presse de questions, lit ses notes, et avant d'être arrivé au bout lui saute au cou, l'embrasse, et à son tour se jette dans une voiture, qui l'emporte de toute la vitesse de chevaux. L'homme jaune et rouge était le signal convenu avec le général Monclar que tout était préparé pour un des grands événements du règne de Louis XIV, et Louvois courait prendre possession de Strasbourg.

Je n'avais pas sur le pont de Kehl mission aussi grave à remplir. Je regardais pour mon compte les choses présentes et aussi les choses passées ; car, sic'était la première fois que je venais en cet endroit, ce n'était pas la première fois que je voyais le Rhin. Il y a bien des années que je l'avais remonté et descendu ; il me semblait que c'était hier, et je refis sans peine le voyage des sources aux bouches du grand fleuve.

Au temps de Boileau, quand on aimait la

nature, non telle que le bon Dieu l'a faite, mais celle que Le Nôtre taillait, peignait et alignait à Versailles, on se représentait le Rhin comme un vieillard vénérable courbé sur son urne penchante, entre mille roseaux. Depuis Boileau et Le Nôtre nous avons découvert la vraie nature, et le vieillard vénérable est allé rejoindre la défroque déguenillée de la mythologie. Le mont Adule au nom si doux est devenu le rude et abrupte Saint-Gotthardt, masse énorme de granit où s'appuie la chaîne entière des Alpes; l'urne penchante est un glacier éternel; et les mille roseaux sont la forêt de pins gigantesques qui couvre les flancs de la montagne. Comme la nature du poëte est prosaïque et mesquine à côté de cette nature-là !

Le Rhin n'est d'abord que la réunion de plusieurs ruisseaux qu'entretiennent les neiges perpétuelles, et il tombe du haut des Alpes en courant droit au nord avec la rapidité d'un torrent fougueux. Tomber est le mot, car en arrivant à Bâle il a déjà descendu une pente de six mille pieds. Ne vous étonnez donc pas s'il fait le long du chemin, comme au-dessous de Schaffouse, de si terribles sauts. Vers Brégenz, les Alpes de Souabe l'arrêtent et le jettent dans une profonde cavité qu'il a remplie. C'est le lac de Constance. Il ne traverse point,

comme on le dit tous les jours, cette immense nappe d'eau, car à quelques mètres de l'embouchure il n'y a plus trace de courant; mais les eaux du lac sans cesse grossies s'échappent par le point le plus bas de leur ceinture, et y forment un nouveau fleuve auquel on donne légitimement le nom du principal affluent. C'est donc encore le Rhin. Le Rhône ne traverse pas davantage le Léman. Il en arrive de même dans toutes les circonstances semblables, et les grands lacs traversés par de grands fleuves sont un fait et une expression qu'il faut laisser aux livres qui se copient et aux gens qui les répètent.

De Schaffhouse à Bâle, le lit du fleuve est embarrassé de rapides qui rendent la navigation impossible ou dangereuse. A Lauffen, la chute est de vingt mètres sur une largeur de cent. Des rochers qui résistent à l'énorme pression des flots partagent la nappe puissante en plusieurs cataractes : les unes qui glissent presque silencieuses, d'autres qui se heurtent contre le roc, rebondissent sous une poussière d'écume, avec un bruit qui s'entend de plusieurs lieues, et s'engouffrent dans l'abîme qu'elles ont creusé au pied de l'indestructible barrière.

Au milieu de la chute, plusieurs rochers

..

élèvent tranquillement leur front humide et rugueux au-dessus de toute cette colère. Un d'eux porte même quelques arbres et une statue de saint Antoine.

Content d'avoir vaincu, le fleuve s'éloigne, fier et paisible, épandant ses eaux comme en un lac que des barques légères traversent sans peur. Je les vis conduire des curieux tout auprès de l'immense chute, et de jeunes ladies oser porter une fleur aux pieds du saint qu'enveloppe l'éternel tonnerre de la cataracte.

Le contraste de cette fureur des eaux et de leur soudain apaisement est peut-être le plus grand charme de ce spectacle. Les fleuves, comme les hommes, sont beaux dans la lutte, beaux aussi dans la calme sérénité de la victoire.

Cette chute fameuse n'a pourtant pas eu toujours autant d'admirateurs qu'aujourd'hui. Montaigne qui la vit, il y a trois cents ans, se contenta de dire : « Cela arrête le cours des bateaux et interrompt la navigation de ladite rivière. » Des deux grands livres qui nous sont ouverts, l'âme humaine et la nature, l'avisé Périgourdin aimait fort à feuilleter l'un, mais se souciait peu de l'autre. Il eût donné la Suisse entière et ses glaciers, ses torrents et ses lacs, pour une page retrouvée d'un auteur

ancien, ou pour quelque citation nouvelle à placer au milieu de sa phrase accorte et vive.

Deux grands esprits d'une bien autre trempe, Voltaire et Goethe, sont restés deux ans entre le Rhin et les Vosges, sans que, dans les *Mémoires* de l'un, ni dans les *Lettres* de l'autre, on s'en aperçoive. L'Allemand seul a quelques exclamations originales et profondes comme celles-ci : belle nature, ravissant pays ! et il nous conte qu'il montait souvent sur la tour du Münster.... avec une longue-vue, ce qui n'a jamais été la manière de regarder des artistes et des poètes. Et pourtant il était bien l'un et l'autre, mais à son heure.

A Bâle, le Jura et les Vosges arrêtent la course du Rhin vers l'ouest, et l'obligent à reprendre la direction du nord. Jusqu'à Strasbourg, son lit est embarrassé d'îles, et jusqu'à Mayence, il est sans poésie, sinon sans grandeur ; car il ne suffit pas à un fleuve d'avoir de l'eau, il lui faut aussi des rives. Mais de Bingen à Coblenz il passe au travers des montagnes de la Franconie et de la Prusse rhénane. Alors la beauté des sites, la multitude des villes qui baignent leurs pieds dans ses flots, la richesse des cultures à côté de rochers arides et sévères, les ruines féodales dont sont couvertes les cimes de l'Hundsruck, de l'Eifel

et du Westerwald, enfin l'aspect du fleuve tour à tour sauvage et terrible, ou gracieux et gracieuse, rendent cette vallée une des plus belles de l'Europe. Autrefois on l'appelait *la rue des Prêtres*, parce qu'ils possédaient tout de Strasbourg à Cologne. On les a heureusement délivrés de ce souci mondain.

Au delà de Cologne, le Rhin s'écoule lentement vers Dusseldorf et la Hollande. Malgré la masse considérable de ses eaux, il arrive humblement à la mer, divisé en plusieurs bras, appauvri, languissant. Comme le vieillard épuisé qui cherche et ne trouve pas sa tombe, il errait naguère misérablement, et se perdait dans les sables. Il a fallu des travaux, un canal, une écluse, pour que ce roi des fleuves européens atteignît enfin l'Océan et y trouvât sa couche humide et dernière.

Voilà le grand fleuve historique de l'Europe, le Gange de l'Allemagne, le fleuve saint qu'ils aiment et qu'ils chantent. Quel nom a plus retenti dans les légendes et dans les récits ? Que de fois les poètes ont vu les ondines nager dans ses eaux, et que d'histoires charmantes ou terribles ils ont entendues sur ses rives. C'est aussi la barrière des nations, où Rome s'arrêta, où la France est venue, et d'où l'aigle noire à deux têtes aidée d'une nuée de vau-

tours, nous chassa jadis. « Nous l'avons eu votre Rhin allemand, » et bien que vous l'ayez hérissé de forteresses et de canons, tous tournés contre nous, nous ne vous le redemandons pas, parce que le temps des conquêtes, même légitimes, est passé, et qu'il ne doit plus s'en faire que du libre consentement des nations. Ah ! ce fleuve a trop bu de sang. Quel peuple immense se lèverait, si l'on pouvait faire sortir de leur linceul tous ceux qui sont tombés sur ses bords, frappés de l'épée.

Ces considérations de géographie et d'histoire sont bonnes pour le Rhin français ; pour le Rhin allemand, il faut autre chose. Ce serait bien mal inaugurer un voyage dans le pays des rêves que de ne pas mettre au commencement quelque légende mêlant, comme il convient, le ciel, la terre et les eaux. Heureusement que du pont de Kehl où je suis, je vois à peu près le manoir où se passa une belle histoire, et c'est au-dessous des flots qui roulent sous mes pieds, qu'habitait, dans son palais de cristal, l'ondine charmante que les poètes y cherchent encore.

Ce manoir est le château de Staufen, bâti au onzième siècle par un évêque de Strasbourg, et qui appartient aujourd'hui au grand-duc de Bade. A une époque, que la légende

n'indique pas, vivait là un jeune comte aussi beau qu'il était brave. Un jour, la chasse l'amena jusqu'au bord du Rhin. Le cerf l'avait fait courir longtemps ; sa meute , ses compagnons l'avaient quitté ; épuisé de fatigue, il se désaltéra au fleuve , puis s'assit au pied d'un chêne et s'endormit. A son réveil une belle jeune fille était près de lui. Il y avait dans sa beauté quelque chose de surnaturel et de fuyant. Ses yeux avaient l'azur du ciel, son corps la souplesse du roseau ; dans sa chevelure brillaient des perles de rosée, sur sa tête une couronne de myosotis en fleurs, et de ses épaules tombait une tunique couleur d'émeraude, qui semblait tissée de ces fils de la Vierge qu'on voit, à de certains jours, flotter dans l'air, et que relevait un semis de paillettes d'or du Rhin. C'était une ondine du fleuve. Le chevalier étonné et ravi se jeta à ses genoux et embrassa ses pieds qui courbaient à peine la mousse du rivage. Elle le fit asseoir près d'elle ; ils parlèrent longtemps et s'aimèrent. La jeune fille consentit à le suivre à son château comme épouse et reine du manoir.

Le bonheur y entra avec elle. Dans toute la vallée du Rhin, on ne parla plus bientôt que des classes heureuses et des exploits de Pierre Staufen. Nul, dans les tournois, ne tenait

contre sa lance, et nul, dans les batailles, ne résistait à son épée. Ses vassaux étaient dociles; pour lui le raisin mûrissait toujours sur les coteaux, les moissons dans la plaine. Un fils lui naquit et le manoir s'emplit de cris joyeux et de gais sourires.

Mais, à quelque temps de là, une grande guerre éclata. L'empereur voulut avoir cette vaillante épée. Pierre partit. Le César lui confia son drapeau. Il fit mieux que de le bien garder : le jour de la bataille, il alla chercher, au plus épais de la mêlée, le chef ennemi, et lui traversa la gorge avec la lance de l'étendard impérial.

La fille de l'empereur aima ce chevalier si brave et si beau. Et lui, dans l'ivresse du triomphe, il oublia ses serments. « L'esprit malin vous a trompé, » lui disait le prince, à qui il racontait son étrange aventure; et le prêtre, consulté pour lever les derniers scrupules, répétait : « Cette belle personne, c'est le démon; votre âme est en péril, nous allons vous sauver. » On le maria.

Mais le jour des noces, quand il vint s'asseoir à la salle de festin, il vit devant lui sortir de la muraille un pied fin et charmant, celui qui avait reçu son premier baiser d'amour. Il parvint pourtant à maîtriser son trouble, et,

le festin fini , monta à cheval avec sa fiancée pour retourner au palais impérial. Il fallait traverser un ruisseau dont l'eau avait si peu de profondeur qu'on pouvait compter tous les cailloux de son lit. Le cortège passa bien, mais quand le chevalier voulut franchir le gué, voilà l'eau qui bruit avec colère, qui écume, s'amoncelle et l'enveloppe. Il disparut. L'ondine avait ressaisi son époux.



VII

Carlsruhe.

DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Première apparition de l'Allemagne militaire. — La coiffure d'assaut. — Time is money. — Un gardien d'une Wartsaal. — Le jardin de l'Europe. — Près de Baden-Baden. — Turenne et Erwin de Steinbach. — Rastatt et la veste autrichienne. — Carlsruhe. — Inconvénients et avantages des villes trop jeunes. — Le salut allemand. — Dans le parc de Carlsruhe.

Nous avons, ce matin, à huit heures, traversé le pont de Kehl. Je ne sais plus quel touriste prétend y avoir vu deux factionnaires, le Français et le Badois, qui, toutes les deux minutes, se trouvent face à face, à la moitié du pont, et s'envoient réciproquement une bouffée de tabac au visage. Bien qu'on fume en Allemagne avec acharnement, on ne fume pourtant pas sous les armes.

Cette première apparition de l'Allemagne

militaire ne fut pas très à son avantage. Ce soldat badois, vrai soldat de contingent, était petit, maigrelet, et tenait son fusil sur l'épaule. comme les pêcheurs à la ligne tiennent leur bâton, quand ils vont chercher leur intéressante occupation; mais, par contre, il était coiffé d'un casque formidable. Ils appellent cela d'un nom très-belliqueux : une coiffure d'assaut. Mal porté, on dirait un éteignoir; sur une figure militaire, c'est vraiment un casque. Je vis quelques pas plus loin un gendarme qui avait là-dessous fort bon air.

Mais l'Allemagne, ou du moins Bade, en abuse; elle en a mis partout, jusque sur la tête des gardiens du chemin de fer. Seulement, comme celui-ci coiffe un pacifique, il se termine en plate-forme, l'autre en paratonnerre.

L'Allemagne, qui se bat si peu aujourd'hui, sans doute pour s'être ou avoir été trop battue autrefois, se plaît à jouer au soldat : le bourgeois de Paris, je veux dire, bien entendu, la baïonnette intelligente de 1830, aimait moins l'uniforme. L'an dernier, ils avaient mis l'eau dans les fossés de Landau; les canons étaient mèches allumées sur les places de Rastatt, avec gardes avancées en dehors des portes; chaque nuit les patrouilles de cavalerie, armées en guerre, venaient jus-

que sur les glacis de Weissembourg. Et ils étaient d'autant plus furieux que tout ce remue-ménage ne faisait pas même bouger un canon dans Strasbourg. Pendant que les forteresses allemandes retentissaient la nuit de formidables : *Wer da ?* la cité alsacienne dormait sur les deux oreilles, et elle ne songeait pas, au réveil, à prendre la pose guerrière que Pradier lui a donnée sur la place de la Concorde.

Ils recommencent cette année et vont même jusqu'à prendre des précautions comme celle-ci : un officier supérieur du Wurtemberg confiant, il y a quelque jours, son fils à un négociant de Strasbourg, voulut stipuler qu'en cas de guerre il lui serait *retourné* franc d'indemnité. Nous n'aurions pourtant pas eu, en le gardant, un otage de bien grande importance. La grosse épaulette wurtembergeoise ne visait à faire de son fils qu'un chemisier.

Avant de nous laisser circuler librement, on nous arrête à un vilain bâtiment pour une plus vilaine chose : la douane et la visite. C'est un mal de tous les pays. On le dit nécessaire : il l'est comme tant d'autres qui ont disparu, et un jour il s'en ira où les autres sont allés. Si l'on pouvait évaluer en chiffres ce qu'il a causé d'ennui et de colère, de pertes et d'avaries, on arriverait à une somme fabuleuse.

J'aurais, à ce propos, un bon avis à donner. Ennuyer les gens est un métier désagréable, en outre très-peu lucratif, les voyageurs ayant bien soin de ne pas mettre dans leurs valises ce qui est sujet aux droits. Supprimez les hommes verts, gris ou bleus qui forment l'armée compacte des douaniers : voilà une économie; demandez à chaque voyageur de payer en argent l'équivalent des désagréments que vous ne lui causerez plus : voilà une recette. Je m'engage d'avance à payer pour deux grosses malles, quand même j'aurais, ce que j'ai toujours en voyage, le plus petit des sacs de nuit.

Du reste, je ne me plains pas trop haut, car la douane de France n'est pas plus aimable que ses sœurs. Et puis un monsieur m'assure que, grâce au Zollverein qui rejette la ligne de visite à la circonférence de l'État confédéré, me voilà garanti jusqu'à la frontière d'Autriche. Dieu et la douane l'entendent.

Après le temps perdu pour les bagages, nous en perdons encore pour le convoi. Ah! ce n'est pas ici qu'on a dit : *Time is money*. On laisse couler le temps avec une insouciance orientale. Ce serait fort bien, ô gens trop peu pressés! si vous vous arrêtiez seulement comme le chevalier de votre Albert Dürer dans la forêt

enchantée de la poésie et de l'art, ou sur les routes austères de la science; mais que de fois je vous ai vus accroupis ou errants, les yeux fermés, dans les brouillards de la métaphysique transcendante et de la politique traditionnelle!

Chose étrange, l'activité peut se mesurer par les degrés de longitude. Aux États-Unis, on va à toute vapeur; à Londres, on court; à Paris, on marche; en Allemagne, on se promène, même l'artisan qui se rend à son ouvrage; en Orient, on vit, c'est-à-dire, on rêve, mange et dort sur un tapis ou un divan. Deux ouvriers anglais, pour de certains travaux, font autant de besogne que trois Français, lesquels valent six Allemands, qui travaillent comme quinze Turcs.

Pour le moment nous étions arrêtés dans une taverne enfumée qui sert d'embarcadère. A la porte nous avions été reçus par un bedeau en tricorne, avec bâton de tambour major : c'était le gardien de la *Wartsaal*. L'Allemagne fait tout avec solennité, ses garçons de salle, comme ses chambellans, même ses wagons; car je vois ceux-ci ornés des armes de Sa Majesté badoise, et le chemin de fer s'appelle le chemin grand-ducal. Un autre sera royal; un troisième, électoral; un quatrième, impérial et royal.

L'Allemand est bien fier en voyant tant de couronnes. Il se dit qu'un peuple qui a trente-six rois (est-ce trente-six ou trente-cinq?) et un territoire qui fait trente-six royaumes doivent être, l'un un grand peuple, l'autre un grand pays. Mais il y a aux bords de la Saale, de l'Isar et du Neckar, même un peu partout, « dans la patrie allemande, » des gens assez téméraires pour croire qu'un habit d'une seule couleur est plus de mode aujourd'hui que tant de bigarrure.

Enfin nous partons pour aller prendre à Appenweier la voie ferrée qui mène d'Heidelberg à Bâle. Nous laissons à droite la Kinzig, qui a ses sources au plus haut de la Forêt-Noire, non loin des lieux où naissent, sur le versant opposé, le Neckar et le Danube. La Kinzig se jette à Kehl dans le Rhin. On voit pourquoi cette petite ville a joué un si grand rôle dans toutes nos guerres en Allemagne. Elle ouvre ou ferme une des deux grandes routes qui conduisent à travers le Schwarzwald dans le bassin du Danube. L'autre est celle de Fribourg à Donaueschingen, par le val d'Enfer, une charmante vallée, malgré son nom terrible.

Le pays de Bade est une répétition de l'Alsace : plaine parfaitement unie et courant du Rhin jusqu'aux collines de la Forêt-Noire,

comme de l'autre côté elle court jusqu'au pied des Vosges. Ce sol d'alluvion est d'une extrême fertilité, et ceux qui le cultivent en tirent le meilleur parti possible. Aussi on dirait un jardin ; c'est vraiment le jardin de l'Allemagne. Entre les collines doucement arrondies que nous apercevons, serpentent routes et ruisseaux, et se cachent de petites villes où l'air, le soleil et la campagne pénètrent de tous côtés ; où l'on rit, où l'on aime ; mais aussi, hélas ! où l'on joue. Tout l'été, le pays de Bade est en fête ; les étrangers y affluent et la pluie d'or qu'ils laissent tomber fait germer le bien-être sous leurs pas. En Prusse tout est militaire, ici tout est pastoral. Les maisons des gardiens de la voie s'ornent de fleurs ou se cachent sous des flots de verdure, et les poteaux des extrémités de la gare s'enveloppent de vigne vierge aux riches couleurs qui monte jusqu'aux toits.

Je comprends bien que Bernard de Weymar, l'héroïque condottière de la guerre de Trente ans, ait songé à se tailler là, à beaux coups d'épée, un royaume. Si nous étions encore au temps des petits États, il n'y en aurait assurément pas de plus enviable que cette vallée du Rhin, si bien circonscrite, depuis Bâle jusqu'à Mayence, par les Vosges et le Schwarzwald,

avec le Rhin passant au milieu et ces villes qui semblent une guirlande de perles égrenées sur ses bords.

Les collines de la Forêt-Noire, comme celles des Vosges encore, sont chargées de ruines féodales. De là, les nobles détrousseurs de grand chemin voyaient tout et ne laissaient rien passer. Aujourd'hui, la locomotive leur jette insolemment sa fumée au visage, et ces fières et terribles demeures, où il y eut tant de mépris et de cruauté pour le vilain, doivent leur reste d'existence à la curiosité qui les conserve, comme motifs de décoration dans le paysage, pour le plus grand plaisir des manants qui passent. En voyant leurs tours ébréchées on jouit mieux de la sécurité présente par le souvenir des terreurs d'autrefois.

Nous arrivons près de Baden-Baden, et je n'y descends pas, sans trop de regrets. La mode y mène, mais je ne vais guère où elle conduit. Je me souviens d'avoir vu Interlaken, un des plus beaux sites du monde, devenir une succursale du boulevard des Italiens ou de Hyde-Park, et des toilettes, sorties deux jours auparavant des mains de Palmyre, disputer avec succès à la Yung-Frau l'admiration des dandys. Tout ce coin du pays de Bade est une décoration d'opéra ; j'aime mieux regarder de

loin, à mi-côte, les restes du château, d'où les margraves sont sortis pour monter sur le trône grand-ducal.

Nous suivons le pied de la Forêt-Noire, en la serrant de très-près, ce qui nous permet de voir les gorges qui l'entr'ouvrent et par où nos soldats ont si souvent passé pour descendre dans les vallées du Danube et du Neckar, au milieu de cette bonne Allemagne où ils ont toujours pris tant plaisir à faire la guerre et l'amour.

Bien des nôtres y sont restés; tout à l'heure j'ai vu le village de Sasbach où Turenne fut tué par un boulet badois, et la petite ville d'Achern qui garde ses entrailles enterrées dans la chapelle Saint-Nicolas.

Un peu plus loin, à Steinbach, on a dressé sur une hauteur, la statue colossale d'Erwin, l'architecte de la cathédrale de Strasbourg. De là le vieux maître *es-pierres-vives* contemple silencieusement son glorieux Münster.

Rastatt est à deux pas de Bade. Nous en traversons les ouvrages avancés. Un jeune officier s'appuie sur la barrière, enveloppé dans un manteau d'une blancheur immaculée, et nous regarde passer d'un air qui veut dire : « Ah ! le triste métier que je fais ! Comme je voudrais courir où vous allez et où m'attend ma blonde promise. » Un autre essayait un cheval que les

fanfares du matin avaient mis en gaieté et lutté un moment de vitesse avec notre convoi. Tous deux me représentaient l'Allemagne tour à tour rêveuse et inactive, ou emportée dans l'action avec de fougueuses allures.

Je vis là beaucoup d'Autrichiens. Ils sont en train de prendre une revanche de Solferino. Nos soldats les ont vaincus, mais leurs tailleurs nous battent à plate couture. C'est de leur affreuse petite veste que notre infanterie s'affuble. Voilà le monde renversé : Paris qui va chercher ses modes à Vienne.

Rastatt est une des forteresses de la Confédération germanique, construite avec notre argent et dirigée contre nous. Ils ont voulu, en 1815, que nous leur donnions nous-mêmes des verges pour nous fouetter. A simple vue, la place paraît moins redoutable qu'on ne le dit; mais elle a peut-être des vertus cachées. Villars, qui s'y entendait, trouvait la position très-forte, quand Rastatt n'était encore qu'une bicoque. La ville, en effet, est à la fois à peu de distance du Rhin et des montagnes, et la Murg qui vient du cœur de la Forêt-Noire, y passe, sillonnant la plaine d'un large et profond fossé. Rastatt peut donc barrer la route. Les troupes placées sous son canon menacent le flanc de l'armée qui, débouchant de Stras-

bourg à Kehl, voudrait forcer, par la Kinzig, le passage de la Forêt-Noire, pour descendre dans le bassin du Danube, comme elles menaceraient celui de l'armée qui passerait le Rhin au-dessous de Lauterbourg et chercherait à pénétrer par Carlsruhe et Bretten dans la vallée du Neckar.

« Nous y avons usé de toutes les ressources de la science moderne, me disait un ingénieur allemand, et je crois qu'elle pourrait arrêter une armée française six semaines. Mais, ajoutait-il, je ne sais pas si six semaines suffiraient à l'armée d'Allemagne pour se former. » Rastatt n'aurait donc d'importance sérieuse qu'autant que le camp retranché qui le couvre recevrait à temps les 25,000 hommes qui lui sont nécessaires, et qu'il y aurait de l'eau dans la Murg pour inonder les approches, ce qui n'arrive guère qu'au commencement de l'été. Dans tous les cas, Strasbourg, avec l'immense matériel dont il dispose, lui est un bien fâcheux voisin. En somme, Rastatt est une de ces forteresses inutiles pour l'attaque, mais excellentes pour la défense, les seules que les peuples devraient avoir.

A cette honnête place se rattache pourtant un sinistre souvenir. En 1799, un congrès s'y tenait et la France y avait envoyé trois pléni-

potentiaires pour négocier la paix avec l'Empire. L'Autriche, qui avait besoin de la guerre, comme cela lui arrive quelquefois, et qui voulait y entraîner les peuples allemands, comme elle l'essaye toujours, fit tout simplement sabrer par des hussards nos trois ministres, aux portes de la ville. Je n'aime pas à remuer les choses odieuses. Il est bon cependant qu'on n'oublie pas que certains gouvernements so-disant paternels et bien pensants qui ont signé la sainte alliance, au nom de Jésus, et le concordat au nom du Ciel, ont dans leur histoire intime, des pages que personne, même dans les orgies révolutionnaires, n'aurait voulu écrire.

Carlsruhe, à trois milles de Rastatt, est la plus moderne des capitales allemandes et la première qui se trouvât sur mon chemin. Je ne pouvais point ne m'y pas arrêter.

Une belle jeune fille est bien charmante : l'espoir luit dans ses yeux et l'avenir est dans son sein. Mais une jeune cité, née du caprice d'un prince, n'a ni cette grâce ni ces espérances. En 1715, les cerfs et les daims couraient joyeusement sous la feuillée à l'endroit où, depuis, a poussé une ville de vingt-cinq mille âmes qui, venue d'un jet, est désespérément régulière. Au milieu de la futaie qui se nomme encore le bois rude, *Hartwald*, quoi-

qu'elle ait été terriblement civilisée, le margrave Charles-Guillaume fit construire un repos de chasse (*Ruhe*, repos). Les courtisans accoururent auprès du prince pour en vivre et les bourgeois auprès des courtisans pour leur reprendre ce que le prince leur avait donné. Les Parisiens ont laissé les seigneurs de la cour se morfondre à Versailles, autre repos de chasse changé en palais d'abord et plus tard en nécropole. Mais l'Allemagne est trop bien apprise pour laisser des chambellans et des conseillers intimes s'ennuyer seuls autour d'un margrave. Il en est résulté une ville en éventail, où le grand-duc a le plaisir de voir, des fenêtres de son château, placé au centre, tout ce que font ou plutôt ne font pas ses sujets. Je me donnai, autant que je le pus, le même spectacle et le trouvai médiocrement divertissant. A l'encontre des femmes, il faut que les villes vieillissent pour s'embellir, parce qu'elles s'emplissent de souvenirs et de monuments de tous les âges, et que l'harmonie de l'ensemble résulte de la variété des parties. J'ai grand'peur que Carlsruhe ne reste toujours jeune.

Après cela, il faut reconnaître que si la ligne droite prodiguée à profusion n'est pas des plus favorables à l'art, elle est des plus hygiéniques

..

pour la santé. Un médecin m'assurait naguère que sa clientèle s'en allait avec les ruelles tortueuses et que les démolisseurs de Paris avaient détruit presque autant de maladies que de maisons¹.

Les fonctionnaires et les rentiers qui peuplent Carlsruhe n'ont pu lui inoculer une activité bien fiévreuse. On n'y voit pas plus de boutiques que dans les rues mortes de notre faubourg Saint-Germain, et à neuf heures du soir le couvre-feu sonne; à neuf heures et demi, les rares cochers qu'on pourrait requérir ont le droit d'exiger la solde que Paris donne passé minuit et demi. Nous vivons donc trois heures plus tard que les Badois, et je suis sûr qu'ils ne se lèvent pas trois heures plus tôt.

N'ayant rien à faire, les habitants ont trouvé le moyen de s'occuper beaucoup : c'est de se regarder les uns les autres. Chaque maison est pourvue de miroirs obliques, placés derrière les fenêtres, et à l'aide desquels on peut, du fond de son fauteuil, voir tout ce qui se passe dans la rue, constater quand celui-là sort ou quand celle-ci rentre; de sorte que si les bras

1. A Paris il y avait, en 1861, un décès sur trente-six habitants; en 1861, la mortalité a diminué de 10 p. 100.

et les cervelles ne vont guère, les langues ont de quoi courir.

Le parc du palais, avec ses beaux ombrages, sert de promenade, quand on ne veut pas s'enfoncer dans le *Hartwald*. Je pus y voir comment cette puissance impérieuse qui règne de Paris sur le monde est obéie en Allemagne. Je ne défends pas la mode, Dieu m'en garde ! Elle a tant de travers ! Mais à Paris une femme de goût, tout en subissant cet empire anonyme et redoutable, sait garder, dans la commune servitude, un reste de liberté et s'en sert pour éviter les exagérations mauvaises. Ces côtés-là sont souvent ceux qui ont au loin le plus de succès. Comme nos vigneronns sont obligés de mettre de l'eau-de-vie dans le bordeaux qu'ils vendent aux Anglais, nos modistes sont parfois forcées d'augmenter pour l'Allemagne l'ampleur des cages d'acier et le contraste violent des couleurs, ou de réduire les corsages et les chapeaux à de si infimes proportions que toute la toilette arrive jusqu'à l'imprudence. Un commis voyageur à jeun accosterait en plein parc certaines promeneuses solitaires que je vois de graves personnages à tournures auliques, de respectables physionomies de chambellans saluer jusqu'à terre.

Je m'étonne qu'on n'ait pas encore signalé le

luxu du salut allemand. Un jour que la reine Victoria traversait une rue de Londres, elle aperçut des gens qui se découvraient sur son passage : « Voilà des Français, » dit-elle. L'Anglais, en effet, ne salue personne : il garde son chapeau sur la tête, reste droit et tend la main. Le Français l'ôte et s'incline : c'est le salut de tout le monde et pour tout le monde. L'Allemagne, pays de hiérarchie sociale, en a un différent pour chaque condition. D'abord, à l'hôtel, dans quelque coin que vous alliez, sans bruit, sans lumière, vous trouvez un monsieur en habit noir qui vous salue : salut de théâtre, le ventre en dedans, les coudes en arrière et les doigts pendants; le salut du soldat à l'officier, qui dure tant que celui-ci est en vue; le salut du lieutenant au capitaine : la main droite au côté droit du front, les doigts en dedans, presque le salut indien avec une grande inclinaison du corps; et le salut aux femmes ! et le salut entre respectables bourgeois, qui commence du plus loin qu'ils se voient et ne finit que quand ils ont pris chacun la place de l'autre. Au chemin de fer, le gardien de la voie salue le train de côté. Quant au grand-duc, lui, on le salue jusque par derrière.

Nous parlions de mode tout à l'heure; à ce

sujet, je voudrais bien que M. Allan-Kardec, ou quelqu'un de ces *mediums* qui ont à leur service les esprits dont notre univers, paraît-il, est peuplé, envoyât à toutes les jolies femmes l'esprit du goût, pour mettre sur leur toilette la série des modes depuis trois générations. Elles verraient qu'elles brûlent aujourd'hui ce qu'elles adoraient hier, et qu'elles brûleront demain ce qu'elles adorent aujourd'hui. « Vous croyez, mesdames, que par tous ces changements, on ne songe qu'à vous plaire et à relever votre beauté. Hélas ! on ne songe qu'à prendre l'argent de vos maris. Ce n'est pas une question d'art, c'est une question de commerce ; et voilà pourquoi vos modes durent trois mois. » Les riches n'en sont pas fâchés. A défaut de qualités du cœur ou de l'esprit qui séparent de la foule, on s'en distingue par son habit. C'est plus cher, mais plus facile.

Je trouvai au parc bon nombre d'Anglaises. Elles ont raison de se plaire en Allemagne : les formes opulentes des femmes d'outre-Rhin font valoir la grâce distinguée, mais un peu sèche et roide des filles du Royaume-Uni, que Shakespeare appelle les cygnes d'Albion, et qui font parfois penser au chamois des Alpes.

Comme mes allées et venues n'étaient point celles d'un pacifique habitué de la résidence,

un étudiant de Heidelberg me reconnut bien vite pour un étranger. Je ne suis ni noir ni blond ; il se dit que je n'étais ni Italien ni Russe ; je ne suis ni long et rouge, ni court et gros, il ne pouvait me prendre pour un Anglais ou un Flamand. Restait le Parisien. L'étudiant avait visité Paris en train de plaisir ; il lui déman-geait de prendre, sous forme de conversation, une leçon de français et de parler de ce Paris dont tout le monde raffole et que tant de gens maudissent. Il m'aborda et, aussitôt après les premières civilités, voulut recommencer son voyage. Je n'étais pas venu en Allemagne pour parler de la rue de Rivoli et du Bois de Boulogne, je le ramenai donc bien vite aux bords du Neckar et du Mein. Lui, se défendait ; il tenait à sa leçon de français. Je n'obtins un peu qu'en donnant beaucoup. Dans cette conversation laborieuse, nous passâmes et repassâmes le Rhin au moins vingt fois.

Il y avait dans la tête de mon étudiant un pêle-mêle de sympathie pour la France et de haine contre nous qu'il n'était pas facile de tirer à clair. Au fond, ces braves gens, à qui il arrive bien souvent de n'avoir pas plus un sentiment net qu'ils n'ont une idée précise, ne nous haïssent pas sérieusement. Ils aiment l'esprit français, courent après, et essayent,

d'une manière ou d'une autre, de le prendre, comme leur Heine qui y a bien des fois réussi. La première langue étrangère qu'ils apprennent est la nôtre, et un Français peut voyager d'un bout à l'autre de la Confédération, sans la plus mince provision d'allemand : il trouvera toujours à qui parler. Ils lisent nos livres, nos journaux, et ce contact a réagi sur eux : depuis trente ans nous avons raccourci leurs phrases des quatre cinquièmes; on n'en voit plus qui tiennent la page entière.

Mais, d'autre part, nos allures leur déplaisent et ils nous reprochent de nous fourrer partout. Cette habitude que nous avons prise, avec Voltaire et Montesquieu, de regarder au fond des choses, de courir droit au but, les déconcerte et les effraye. Nous allons trop vite pour leur tranquille nature; nous ne leur laissons pas le temps de digérer leurs cinq repas, leur bière et leurs théories. Sans compter qu'ils nous trouvent toujours sur leur chemin : en politique où ils ne font rien, dans les arts où ils croient faire beaucoup, dans les sciences où ils vont mieux; mais sans pouvoir prendre la direction du mouvement qui est à l'Institut, si elle est quelque part. En érudition, par exemple, surtout en métaphysique, ils tiennent le haut du pavé; ils alimentent l'Europe de

logique et de paralogismes, autant que l'Angleterre de cotonnades. C'est la grande manufacture des systèmes; et ils ne s'en trouvent pas mieux.

Aussi diraient-ils volontiers de la France ce que le paysan de l'Attique disait d'Aristide : « Il m'ennuie de l'entendre toujours appeler le juste; » et, comme lui, ils nous banniraient honorablement par l'ostracisme qui était la suprême, mais très-désagréable consécration de la renommée.

Durant notre conversation, un officier de la garde, parent de l'étudiant, vint le rejoindre, avec un de ses amis. C'était un abonné de nos petits journaux, très-friand des bons mots du *Charivari* et qui, lorsqu'il en avait compris un, en riait trois jours durant. Il était allé à Londres, venait souvent à Paris et n'y manquait pas une représentation du Palais-Royal ou des Variétés, de sorte qu'il était fort au courant des expressions les plus.... pittoresques du dandysme parisien.

Avec lui, on parla naturellement soldats et batailles. Il m'apprit que le duel était interdit aux soldats et aux sous-officiers et qu'il n'y en a pas; mais, permis à eux de vider leurs querelles à coups de poing, ce dont ils ne se font faute.

Les gouvernements travaillent pourtant de leur mieux à maintenir le prestige de l'épaullette. Ainsi un officier qu'un bourgeois insulte par voie de fait « doit lui plonger son glaive dans le sein. » Un conseil de guerre examine ensuite s'il a fait tout ce qui était possible pour éviter une querelle, et le condamne à deux ou trois ans de forteresse pour donner satisfaction aux bourgeois survivants ¹.

Un ami de l'officier survint, et, pendant que nous causions, la parade eut lieu. Nous vîmes passer une compagnie, musique en tête, et excellente. C'est de la musique que je veux parler. Les soldats avaient pauvre mine, mais les officiers étaient superbes. L'ami ne pouvait contenir son admiration. L'officier montrait moins d'enthousiasme. « Que voulez-vous, disait-il dans un langage trop accentué pour que je le reproduise, que voulez-vous que nous fassions avec ces pistolets-là? La guerre se mène aujourd'hui diablement vite, et avant que les Prussiens soient accourus nous prendre en serre-files, nous aurons une première période de brossées, puis une seconde probablement avec eux, et ce ne sera qu'à la troisième, si

1. Un cas s'est présenté récemment. Un lieutenant prussien qui avait tué un homme à Magdebourg fut condamné à cinq ans d'arrêt dans une forteresse.

nous arrivons jusque-là, que nous viendrons peut-être à bout, la diplomatie y aidant, de tirer notre épingle du jeu. »

Mon officier wurtembergeois avait évidemment laissé sur les grandes routes de l'Europe qu'il avait courues une partie de son patriotisme de clocher.



VIII

Bruchsal.

SUR LA FRONTIÈRE DU WURTEMBERG.

Paul de Kock et la Bibliothèque des chemins de fer.
Le goût de la duchesse du Maine.

Me voici pour de bon en Allemagne, à Bruchsal, petite ville où l'évêque souverain de Spire venait faire autrefois de la villégiature, et qui appartient aujourd'hui au grand-duc. Bade est le jardin public de l'Europe. On y coudoie moins d'Allemands que de Français, de Russes, d'Anglais, voire même d'Italiens, quand ils n'ont pas, comme cette année, quelque chose de mieux à faire. Bruchsal est sur la route de Heidelberg, mais aussi sur le chemin de Munich; de là on commence à regarder dans la véritable Allemagne. Le convoi de Carlsruhe vient de m'y laisser : il descend à Francfort en continuant de longer le Rhin, et

un autre nous prendra pour franchir les Alpes de Souabe et nous amener à Ulm, dans la vallée du Danube.

Comme l'Allemagne ne fait rien vite, pas plus les voyages que la diplomatie, on nous annonce que nous resterons une heure et demie à Bruchsal. C'est trop pour attendre, pas assez pour courir par la ville et les environs. Je suis donc condamné à n'oser pas quitter la gare. On y a, du reste, une assez jolie vue sur le Schwarzwald. Mais je me réfugie dans la salle d'attente, parce que, pour voir la montagne, il faut voir aussi trois clochers terminés en tranches de melon qui gâteraient le plus beau paysage. On n'assure que ces maudits clochers me poursuivront partout, jusque auprès de Vienne, où ils arrivent à leur moins laide expression dans l'église du monastère de Moelk. Où les Allemands du midi ont-ils pris cette idée architecturale? Ne serait-ce pas la coupole byzantine qui serait venue jusqu'ici en se déformant?

Je n'ai pas même la ressource de vous décrire la route qui de Carlsruhe nous a conduits ici : on ne trouve rien à y noter. Le Schwarzwald s'éloigne et s'abaisse; la plaine s'étend. Nous n'y avons rencontré qu'une localité historique, Durlach, qui donna son nom à une

branche de la maison de Bade, et nous n'y avons vu que deux ou trois ruines sans caractère. Là se sont accomplis, en 1849, les tristes exploits de l'armée prussienne contre les insurgés badois. Il est de bonne politique de faire oublier au plus tôt les dissensions civiles : la Prusse a voulu éterniser le souvenir de cette guerre peu glorieuse. On a fait pour ces rencontres sans péril des gravures, comme nous en avons pour Austerlitz et Iéna : je les ai vues à Potsdam, dans le cabinet d'études des enfants de la maison royale ; et à Rastadt, à Carlsruhe, à Ubstadt, près de Bruchsal, on a élevé des monuments à la mémoire des soldats tombés sous les coups des républicains. Je doute que la Prusse en soit beaucoup plus aimée.

Pour tuer le temps j'entre à la *Library*. J'y trouve quantité de guides allemands et quelques ouvrages français. Votre *Bibliothèque des chemins de fer* brillait au poste d'honneur. Mais, n'en soyez pas trop fier ! Paul de Kock y était aussi, et un Paul de Kock tout frais réimprimé à Stuttgart. Les Allemands s'obstinent à le prendre pour un grand écrivain, comme Goethè nous donne Dubartas pour le premier poète épique de la France. Ils se fâchent tout rouge quand nous les accusons de manquer de goût, et nous répondent que nous n'y entendons

rien, qu'il y a autant de goûts différents qu'il existe de nations diverses. Goethe déclare même que c'est ce reproche, qu'on lui fit à Strasbourg, qui décida de sa rupture avec la France et avec notre littérature. Mais le goût ne serait-il point, par hasard, le besoin de trouver la juste proportion en toutes choses, la haine des effets heurtés et des efforts violents, quand ils ne sont pas nécessaires, l'harmonie des sons comme des couleurs, la délicatesse de l'esprit comme du palais, l'amour du simple, du naturel et du vrai, même dans le sublime. Et, à ce compte, ne serait-ce pas une de ces choses qu'on ne peut cantonner entre des frontières, mais qui planent au-dessus de toutes les littératures et de tous les arts, comme leur règle même et leur juge souverain?

Une femme qui avait beaucoup d'esprit, mais pas autant de raison, la duchesse du Maine, disait : « Le goût ne tient qu'aux sentiments et aux sensations; il est indépendant de tout raisonnement, de tout calcul, et par conséquent il ne peut ni se perfectionner ni s'acquérir. » Cette définition prouve que la duchesse tenait fort aux sensations. Les Allemands, malgré toute leur métaphysique, sont souvent comme elle, et ce qu'elle dit leur convient assez; mais je ne crois pas que ce goût-là soit

du goût de tout le monde : un peu de raison, même au milieu de beaucoup d'imagination, n'a jamais rien gâté.

Cette librairie badoise ne m'était donc pas de grande ressource. Les livres de la *Bibliothèque des chemins de fer*, je les connaissais ; Paul de Kock, je ne voulais plus le connaître : j'ai déjà trop de l'école réaliste d'à présent pour rechercher celle d'autrefois.



IX

Stuttgart.

DANS LE WURTEMBERG.

Les wagons wurtembergeois. — La sentimentalité et la rêverie allemandes. — Quatre étudiants. — Sous le cimetière de Bruchsal. — Le Schwarzwald et les routes des armées. — Paysage de la Forêt-Noire. — Le bassin du Neckar. — Le gothique neuf. — Ludwigsbourg.

L'Allemagne ayant le bonheur de posséder une trentaine de princes, chacun a son tronçon de voie ferrée, comme il a sa petite armée et sa petite cour. Quand nous sommes sortis de chez Son Altesse Grand-Ducale, il nous a fallu changer de voitures pour monter dans les wagons de Sa Majesté Wurtembergeoise, lesquels ne dépasseront pas la frontière bavaroise. De là des pertes de temps énormes, souvent d'effets ; quelquefois on perd même le convoi,

comme il manqua m'arriver à Stuttgart. Je n'avais pas compté d'abord m'arrêter dans cette ville, et, comme on nous avait donné quelques minutes, je courus afin de voir de près une chose qui, de loin, me paraissait assez étrange, un grand cerf placé à l'entrée de la demeure royale. Mais j'entends des sifflets inquiétants; je retourne tout courant à la gare; plus de convoi. Ce ne fut heureusement qu'une panique; je le découvris sur une autre voie très-différente de celle où je l'avais laissé. Je me hâtai de lui reprendre mon sac de nuit.

Du reste, il ne faut point dire de mal des wagons wurtembergeois. On s'y trouve fort commodément. Ils sont longs comme deux des nôtres, avec un couloir au milieu, et, sur les côtés, de petites banquettes qui se retournent à volonté, de sorte qu'on peut être quatre en tête-à-tête, ou deux seulement, et se trouver toujours assis dans la direction où marche le train. Le jour y entre largement; on s'y promène; ils ont des portes aux extrémités, et l'on sort, illégalement c'est vrai, sur une plate-forme en fer d'où rien ne vous échappe. On passe même sans difficulté dans les wagons voisins; et comme les employés sont fort débonnaires, on pourrait chercher d'un bout à l'autre du convoi en marche, pour s'asseoir,

une place qui vous convienne, et, pour causer, un visage qui vous plaise. De la sorte on a deux spectacles sous les yeux, celui de la route et celui du wagon.

Je n'ose pourtant me lancer dans ces pérégrinations aventureuses, et voyager, comme l'employé, au travers du convoi. Je me tiens au wagon où je suis et à une place d'où je ne perds rien de ce qui se passe dedans ou dehors. Quelques dames s'y trouvent, bien qu'on fume à faire frémir. En passant sous un tunnel, tous ces bouts de cigares qui brillent dans la nuit produisent un drôle d'effet. J'aime pourtant mieux les lucioles des champs.

Une de ces dames est une Wurtembergeoise longue à faire envie à une miss anglaise, et d'une musculature qui promet de vigoureux grenadiers au roi Guillaume; du reste, l'air candide qui convient à une Allemande, quoiqu'il jure un peu avec cette figure qui doit tout savoir et ne rien craindre. Elle avait une petite fille blanche et rose qui me rappela Baby quand elle prend son air étonné et craintif. Je voulus la faire rire et jouer, mais en m'approchant d'elle j'aperçus au bras de la mère un bracelet qui allait du poignet jusqu'aux environs du coude, enfermant la vaste portraiture d'un mari tout de noir habillé, avec lunettes d'or et

cravate blanche, comme on en portait au temps du Directoire. C'est la première exhibition que j'aie eue de la sentimentalité allemande. J'allais dire à mon voisin quelque sottise, quand je reconnus à temps que la dame entendait le français. Je l'échappai belle.

Un peu plus loin je découvris un vrai Allemand, dans son costume d'autrefois : houppelande blanche qui descendait jusqu'aux talons, et grosses bottes qui montaient jusqu'aux genoux, le chef couvert de quelque chose d'indescriptible. Sur une banquette isolée, deux individus, apparemment pour obéir à la loi des contrastes, qui rapproche toujours les extrêmes, étaient venus s'asseoir côte à côte : l'un sec, jaune et bilieux, face d'huissier ou de procureur; l'autre gras, rouge, apoplectique, figure de Roger Bontemps; tous deux armés d'énormes pipes en faïence, coloriées, dont je ne pus malheureusement voir les dessins, ce qui m'aurait fort aidé dans mon diagnostic de leurs propriétaires. Ils ne parlaient point, ils ne regardaient pas : toute leur force d'attention semblait employée à contempler les petits nuages blanchâtres qui s'échappaient en tourbillonnant du fourneau de leur pipe. C'étaient à coup sûr deux fumeurs d'Hoffmann, qui dans ces nuages floconneux voyaient passer bien des

choses et danser toutes sortes de figures. Le sec tout à coup fronça le sourcil, tandis que le gros relevait le coin de l'œil d'un air très-égrillard. Je jurai à mon voisin que l'un venait de reconnaître un plaideur qui lui faisait la nique en se sauvant avec son procès ; l'autre une commère éveillée qui lui lançait un sourire plein de promesses ; à moins pourtant qu'ils ne vissent rien du tout et ne pensassent pas plus que deux locomotives de réserve qui ne font rien et fument toujours.

Mais les héros de notre wagon sont quatre étudiants nés, je le crois bien, un jour de mardi gras. Sur quatre, trois ont le binocle, car la myopie est générale au delà du Rhin, et si précoce qu'il semble qu'on donne aux enfants leur première paire de lunettes avec leur premier livre. Ils portent une casquette imperceptible et un gros cigare. La casquette est blanche, rouge, bleue ou verte, selon l'association à laquelle son maître appartient. Pour multiplier les couleurs, ils portent encore en sautoir un ruban tricolore, ce qui veut dire qu'ils sont pour l'unité allemande, qu'ils chanteront, fumeront, boiront pour elle. Et de tout cela, ils ne se font faute dans le wagon même, qu'ils remplissent de fumée, de cris et de rires, sans scandaliser personne. A chaque station,

ils descendent et reviennent une fiole sous le bras, ou l'employé, qu'ils font boire, remplit la commission. En trois heures douze bouteilles de bière y passent, avec une bouteille de kirsch-wasser et vingt cigares. Ah ! les bonnes études qu'ils ont dû faire à l'Université¹ !

Après tout, parmi ces joyeux compagnons se trouvait peut-être quelque futur *privat docent* ou un commentateur acharné d'un ouvrage perdu. L'Allemagne sait encore avoir vingt ans, ce qui ne l'empêche pas d'être fort grave à trente et d'en savoir, à quarante, plus long que nous. J'ai dit davantage, je ne retire pas le mot ; mais je n'ai pas dit mieux.

Cependant, le kirsch-wasser agissant sur nos écoliers, il survint un accès de patriotisme, et un d'eux, sans doute un unitaire de Gotha qui avait souscrit pour « la flotte allemande, »

1. Voici le portrait qu'un philosophe allemand, Schopenhauër, a tracé des étudiants de son pays : « Voyez ces jeunes gens, l'espoir du siècle, les nobles fils du temps présent, têtes chauves, longues barbes, des lunettes à la place des yeux, et comme accompagnement de leurs pensées, un cigare dans la bouche, un sac sur le dos, en guise d'habit, flâneurs, vantards, arrogants, sans savoir, de l'impudence et de la camaraderie au lieu de vrai mérite : voilà la jeuue Allemagne. » Je me garderai bien de garantir la fidélité du portrait ; Schopenhauër n'aura voulu parler que d'une certaine espèce d'étudiants, et cette espèce-là est malheureusement de tous les pays.

« un étudiant moussu¹ » qui avait bien ferrailé à l'académie, chanta à demi-voix la chanson de Maurice Arndt, tout imprégnée des haines de 1813, *la Patrie de l'Allemand*.

« Quelle est la patrie de l'Allemand? Est-ce la Prusse? est-ce la Souabe? sont-ce les rives du Rhin où la vigne fleurit? sont-ce les rivages du Belt où la mouette décrit les courbes de son vol?

« Non, non! Sa patrie est plus grande.... Aussi loin que l'idiome teuton résonne et élève ses chants à Dieu dans le ciel, aussi loin va la patrie allemande. Brave Teuton, tout cela est à toi.

« Elle est, la patrie du Teuton, là où la pression de la main vaut un serment; là où la bonne foi brille dans un clair regard; où l'amour échauffe le cœur; où le clinquant des Welches disparaît au vent de la colère; où tout Français est un ennemi. Voilà la patrie; voilà toute la terre du Teuton. »

Les autres avaient l'alcool plus gai, et ressemblaient davantage à l'Allemand de Scribe, toujours rempli de bière et de sentiment. Un d'eux, laissant le Mangeur de Français (Arndt *der Franzosenfresser*), prit une chanson dont

1. Étudiant qui a terminé tous les cours.

je n'entendis que quelques mots : « Trinquons, et hurra ! hurra ! L'étudiant est libre !

« Vive le saint amour de la femme ! Qui ne sait chanter, ni boire, ni aimer, celui-là l'étudiant le méprise. Hurra ! l'étudiant est libre ! »

L'étudiant a, en effet, de bien grandes libertés en Allemagne. Cependant nos Philistins¹ commençaient à trouver qu'on faisait dans le wagon presque autant de tapage que s'il eût été une rue de la ville académique. « Plus qu'une seule ! » dit un des écoliers, qui n'avait pas encore chanté ; et le voilà qui part, mais cette fois sans hurra.

« Droit hors du cabaret, je m'avance en ce moment. O rue ! quel air étrange je te trouve ! Je cherche ton côté droit, je cherche ton côté gauche : tout est renversé. O rue ! je vois que tu es ivre !

« Pourquoi donc, ô lune ! me regarder ainsi de travers ? Pourquoi cet œil ouvert et l'autre fermé ? Tu as trop bu, la chose est claire. N'as-tu pas honte, n'as-tu pas honte, ma vieille amie ?

« Et maintenant les lanternes ! Que se passe-t-il donc, grands dieux ? Voilà que les lanternes ne savent pas se tenir debout ; elles vacillent et

1. Nom donné par l'étudiant au bourgeois établi.

flamboient sens dessus dessous. Je me trompe fort ou leur raison est restée au fond du verre.

« Du grand au petit, tout chancelle, tout roule dans un tourbillon. Dois-je m'y risquer, faible et seul? Il me semble vraiment que ce serait folie! je préfère retourner prudemment au cabaret¹. »

L'étudiant chantait debout, et ajoutait aux paroles une mimique si expressive, que les Philistins avaient bonne envie de le faire continuer. Mais survint un convoi qui nous croisa avec un bruit infernal; quand il eut passé, le groupe joyeux était à autre chose et le wagon au silence.

Le Wurtemberg est peut-être le pays de l'Allemagne où l'on chante le plus. Uhland, Justin Kørner et Gustave Schwab y ont continué la tradition des *chanteurs d'amour*, et la douce poésie des minnesingers flotte encore ici dans l'air qu'on respire.

Nous autres, peuple d'action, de bon sens et d'esprit critique, nous ne savons pas rêver, même à vingt ans. Nous faisons depuis trop longtemps le procès à toute chose pour avoir gardé l'enthousiasme. Il n'y a que de grands

1. M. N. Martin a donné ce *lied* dans son volume des *Poètes contemporains de l'Allemagne*, et j'ai suivi sa traduction.

chocs qui puissent le réveiller en nous. Nos enfants naissent hommes; et ici les hommes redeviennent volontiers enfants pour écouter le vent qui murmure, la forêt qui respire, la cloche lointaine qui jette dans l'air sa note triste ou joyeuse. Nous ne lisons plus de vers; ils les aiment toujours. Ce don précieux de redevenir jeune par l'imagination et le cœur est une des supériorités de l'Allemand, et durera, car cette qualité se trouve en bas comme en haut.

Nos vieux chants populaires sont morts, et ceux de nos nouveaux poètes, Nadaud, Lachambaudie, n'ont pas encore pénétré jusqu'au fond la grande couche populaire. En Allemagne, la poésie coule partout à flots larges et pressés. Ils aiment mieux que nous la nature, la famille, le foyer, l'amour, et ils en sont récompensés par les inspirations de la muse; car aimer, c'est chanter. La plus pauvre chaumière, comme le château princier, a ses poètes, et les vers que la grande dame soupire sont chantés à pleine voix par les jeunes filles du bûcheron, lorsqu'elles vont, à l'ombre des grands bois, porter à leur père la joie de leur vue et ses pauvres aliments du jour. Pour chaque condition existent des *lieder* favoris : l'étudiant, le soldat, le chasseur, en ont; par-

tout vous en trouvez le recueil à côté de la Bible ou du livre d'heures, avec l'air noté et des dessins sur bois qui font rêver les enfants et les jeunes filles.

Vous connaissez notre machine roulante et ce qu'elle contient, regardons maintenant le pays.

Pour sortir de Bruchsal, nous passons par-dessous le cimetière ; les vivants sous les morts ; et nous commençons à monter. Il s'agit de franchir enfin le Schwarzwald, que depuis Kehl nous n'avons cessé de longer ; il faut nous élever de cent vingt-six mètres, altitude de Bruchsal, à trois cent dix mètres, altitude de Maulbronn, en passant par Bretten, dernière station badoise.

Nous faisons cette montée sans nous en apercevoir et presque sans tranchées ni tunnels ; mais aussi point de gorges pittoresques comme il y en a tant dans le sud ; c'est une montagne qui finit. Point de ruines non plus : les châteaux n'ont pas été bâtis au centre de la chaîne, mais sur le versant de l'ouest. C'est le Rhin qu'ils guettaient ; ici, il n'y avait rien à prendre. Nous sommes cependant encore dans le bassin du grand fleuve, puisque les ruisseaux que nous traversons descendent au Neckar, qui va le rejoindre près de Manheim.

Que de fois la guerre a passé par ici ! Ce pays si charmant, ce paradis de la terre, comme Goethe et Uhland l'appelaient, est un de ceux qui ont été le plus abreuvés de sang. Quand l'Autriche et l'Empire voulaient envahir la France, ils partaient du Schwarzwald, et nous, nous y arrivions bientôt.

L'invasion de France en Allemagne est, en effet, plus facile que celle d'Allemagne en France. Nous avons cinq lignes de défense parallèles : le Rhin, les Vosges, la Moselle, la Meuse et l'Argonne. L'Allemagne n'en a que deux : le Rhin et le Schwarzwald, au delà duquel on se trouve tout de suite dans la grande vallée du Danube, qui mène à Munich et à Vienne.

La Forêt-Noire est percée de cinq routes principales :

1° De Fribourg aux sources du Danube, vers Donausingen, par le val d'Enfer ; Moreau y passa en faisant sa retraite trop vantée. Villars, en 1703, et Noailles, en 1744, avaient pris par là pour arriver à Munich.

2° De Kehl, par la vallée de la Kinzig à Villingen et à Rothweil, entre les sources du Danube et celles du Neckar ; c'est la route de Guébriant en 1643.

3° De Kehl à Freudenstadt, par la vallée de

la Rench et le défilé de Kniebis, que défend le fort Alexandre, à une altitude de neuf cent soixante-quatorze mètres. Une partie de l'armée de Moreau y passa en 1796, et l'on voit encore sur cette limite du pays de Bade et du Wurtemberg les restes des *Schwedenschanze*, ou redoutes suédoises, élevées par Bernard de Weymar.

4° De Rastadt à Freudenstadt, par la vallée de la Murg. Lecourbe y battit les Autrichiens en 1796. La route a été continuée jusqu'à Freudenstadt, sur la crête de la Forêt-Noire.

5° De Carlsruhe ou de Philippsbourg à Stuttgart, par Bruchsal, où le prince Eugène campa en 1734 quand il voulut faire lever à Berwick le siège de Philippsbourg.

Les deux premières routes conduisent à la vallée du Danube, où les grands coups ont toujours été frappés, et que, pour cela, la Confédération germanique a fermée avec l'immense forteresse d'Ulm. Les trois autres mènent dans un pays riche et bon pour les armées, le bassin du Neckar, mais qui militairement est pour nous une impasse, car de l'autre côté s'élève la Rauhe-Alp ou Alpe-Rude, plus difficile à franchir que ne l'est la Forêt-Noire, dans une bonne partie de son développement.

Aussi avons-nous le plus habituellement tourné la Forêt-Noire par ses extrémités, en passant soit au sud, par le Brisgau et les Villes Forestières, comme Bernard de Weymar, Condé, Turenne, et Moreau dans la campagne de 1800; soit, au nord, par la vallée du Mein, comme Napoléon en 1805 et en 1809, quand il allait à Austerlitz et à Wagram.

Mais laissons les choses de la guerre et regardons encore un moment au cœur de cette pittoresque région, où à chaque pas vous trouverez, à côté des souvenirs homicides, les calmes beautés d'une nature pastorale. L'herbe pousse plus verte là où le sang est tombé, et la terre se hâte de cacher sous des fleurs les traces de la mort.

La Forêt-Noire, que les Allemands appellent le *Schwarzwald*, ce qui signifie la même chose, court parallèlement aux Vosges, à une distance moyenne de douze lieues, depuis le grand coude du Rhin, à Bâle, jusqu'au grand coude du Neckar, à Eberbach, quand cette charmante rivière tourne à l'ouest pour arroser les collines de Heidelberg et se perdre dans le grand fleuve, au-dessous de Manheim. Sa longueur est de cinquante lieues, sa plus grande largeur de quinze à seize. On y trouve les plus hautes

cimes de l'Allemagne¹, le Feldberg et le Belchenberg, aux environs de Fribourg, qui dépassent quatorze cents mètres. A ne regarder que de loin ou sur la carte, on la pourrait prendre pour la continuation du Jura français. Mais le granit et le porphyre qu'on y trouve la font d'un autre âge du monde, et elle est disposée en sens inverse. Elle descend doucement à l'est par étages successifs, tandis que de ce côté le Jura tombe brusquement ; son escarpement, comme celui des Vosges, est du côté du Rhin, ce qui confirme l'opinion que j'ai rappelée sur l'écroulement de la partie centrale de l'énorme massif que formaient les deux chaînes soudées l'une à l'autre, quand la Suisse entière n'était qu'un lac et que la vallée du Rhin n'existait pas.

La Forêt-Noire ne doit pas son nom menaçant à de redoutables mystères qu'elle cache dans ses profondeurs, mais à la sombre verdure des pins qui couvrent ses flancs. Les sommets, généralement arides et nus, sont balayés par des vents froids, qui rendent la

1. Si l'on excepte le Grubenrand, dans les Riesengebirge, qui a dix-neuf mètres de plus, quatorze cent quarante-quatre au lieu de quatorze cent vingt-cinq, altitude du Feldberg. Celui-ci n'est dépouillé de neige que de juin à septembre.

végétation languissante et rabougrie ; ils ne sont pas assez élevés pour que de grandes rivières en descendent. Beaucoup de sources gazouillent sous l'herbe, mais peu de cascades, et quelques petits lacs, dont les eaux reçoivent des bois qui les entourent une teinte noire et lugubre.

L'imagination des habitants s'est empreinte des mêmes couleurs. Autour de ces ondes sinistres, les paysans vous content encore de bien terribles histoires. Ainsi, au Mummelsée, c'est le cortège funèbre de vingt-quatre fantômes, douze jeunes filles, douze chevaliers, qui, chaque vendredi, sortent des ruines de deux châteaux voisins et errent la nuit sur les rives du lac redouté. L'armure des chevaliers étincelle d'une lueur sanglante ; on dirait à la fois du sang qui les couvre et du feu qui les brûle. Les jeunes filles, leurs victimes et leurs bourreaux, marchent enveloppées d'une douce lumière, et chaque fois qu'elles les rencontrent laissent tomber ces mots de leurs lèvres de pierre : « Soyez maudits pour l'éternité ! »

Le lac lui-même a, comme la rive, ses terreurs. Dans son sein habitaient de jeunes et belles ondines qui se laissaient voir et aimer des pâtres d'alentour. Mais malheur à celui

qui ne gardait pas le secret de ces dangereuses amours. Quand il revenait sur la rive appeler la *nixe* absente, un gémissement sortait des profondeurs du lac, et l'eau se troublait d'une teinte sanglante. Ce sang signifiait la mort de l'amour, la mort aussi de l'amant.

Dans les vallées sourdent en grand nombre des sources minérales et s'étendent de fraîches prairies où vit une population saine et vigoureuse de bûcherons et de charbonniers. L'été, ils transportent ou débitent les arbres abattus dans l'hiver, et, durant les longues veillées, travaillent à mille objets de bois qui se vendent bien loin. A l'automne, c'est la cueillette joyeuse des baies du merisier sauvage, dont ils fabriquent leur fameux kirsch-wasser. Épars en de nombreux hameaux ou dans des cabanes solitaires, ils y gardent leurs mœurs pastorales et rustiques. Ils ont peu de besoins : en beaucoup d'endroits, une branche de sapin résineux sert encore de flambeau à la famille et emplit le chalet de sa fumée odorante.

Nos forêts d'arbres à feuilles caduques sont bien souvent, l'été, en dehors des sentiers, un inextricable pêle-mêle de plantes parasites et grimpantes qui arrêtent le regard et les pas au bord même du chemin. Les sapins dont le Schwarzwald est couvert ne laissent rien

pousser à leur ombre. L'œil erre librement, sous la sombre voûte, à travers les troncs sveltes et droits, qui rivalisent à qui montera le plus haut dans l'air et la lumière. Pénétrez dans une de ces forêts, et vous croirez être au milieu d'un temple aux mille colonnes élancées. Les feuilles tombées font un tapis épais et sourd où rien ne s'entend et où tout se voit. Que de fois le paysan a cru reconnaître au loin, quand la lune jette sous la feuillée ses rayons tremblants, le chasseur maudit que poursuivent de hideux squelettes montés sur des cerfs furieux !

De loin en loin, un torrent écume le long des pentes et un roc fait sortir sa tête sourcilieuse de la verte enveloppe d'une prairie. Le granit et l'herbe luttent à qui restera l'espace. L'arbousier et la camarine l'enveloppent de leurs rameaux traînants et lui attachent au front leurs guirlandes de fruits rouges et noirs, tandis qu'un jeune pin enfonce ses racines dans les fentes de la pierre et s'élève fièrement au-dessus du roc dompté.

Les sources minérales sont à l'ouest, dans le pays de Bade : l'Europe y accourt. Sur l'autre versant, le sol semble d'abord plus pauvre, parce que la pente y étant moins rapide, on reste plus longtemps à une altitude

où la végétation languit ¹. Dans la haute vallée du Danube, qui reçoit de plein fouet les vents glacés des Alpes, elle s'éveille un mois plus tard que dans la vallée du Rhin. Mais à mesure qu'on descend, elle s'anime et se varie : les chênaies alternent avec les sapinières, les éclaircies se multiplient, et une culture plus variée s'y déploie. Nous sommes dans le Wurtemberg.

La partie de ce royaume comprise entre l'Alpe de Souabe à l'est et le Schwarzwald à l'ouest, est le bassin du Neckar. Il forme un triangle dont ces deux chaînes de hauteurs sont les côtés, et qui aurait son sommet dans les montagnes où le Neckar et le Danube trouvent leurs sources, sa base dans les légères ondulations qui séparent cette vallée de celle du Mein. Si, au lieu de s'ouvrir au nord, ce bassin était tourné au midi et que les Alpes n'y fussent point, il aurait le plus délicieux climat. Tel qu'il est, c'est encore un coin béni du ciel et de la poésie. Là ont apparu les premières muses allemandes. Les minnesingers y ont chanté, Schiller y est né, et la seule dy-

1. Brisach, sur le Rhin, et Sigmaringen, sur le Danube, sont à peu près sous le même parallèle : l'un est à deux cents mètres d'altitude, l'autre à cinq cent quarante-neuf.

nastie impériale qui ait donné de grands hommes et soit restée populaire, les Hohenstaufen, en est sortie.

Quand la tête du dernier rejeton de cette race brillante roula sur l'échafaud où Charles d'Anjou avait fait monter Conradin, le duché de Souabe fut aboli, et les seigneurs, restés sans chefs, se firent les maîtres du pays. Toute cime se hérissa d'une forteresse, toute gorge se ferma d'un château. Aussi, à partir de Mühlacker, je recommence à voir, çà et là sur les montagues, des pans de mur ébréchés, non de ces ruines toutes neuves, de ce moyen âge artificiel, comme on en a tant fait depuis trente ans en Prusse, sur les bords du Rhin, en Angleterre, même chez nous, mais de vrais châteaux forts que le temps, de sa puissante main, a fait en partie crouler.

L'art n'y peut rien. Il faut que l'homme donne à la pierre quelque chose de lui-même ; il faut que derrière ces murailles on ait aimé, on ait souffert, et que nous puissions y évoquer tout un monde de souvenirs, pour que nous ne passions pas à côté d'elles avec indifférence. L'artiste qui abrite sous l'ogive un enrichi de la veille, ou le prince qui veut des arceaux gothiques pour donner à sa demeure et à celui qui l'habite l'air religieux et cheva-

leresque des vieux temps, croient faire de l'architecture qu'ils appellent spiritualiste, ils ne font que des pastiches odieux. Les monuments, eux aussi, doivent avoir vécu, à moins qu'ils n'aient en eux, dès le premier jour, la beauté qui n'a point d'âge.

Cette colère m'est venue à Ludwigsbourg, une de ces villes que les dictionnaires de géographie dépeignent ainsi : ville bien bâtie ; ce qui veut dire où les maçons ont tenu le cordeau bien droit. Ludwigsbourg n'a pas un siècle et demi d'existence. Chose étrange ! ces jeunes cités sont tristes et sans vie, comme on dit que sont les enfants des vieillards. Elle dut sa naissance à un caprice du duc Louis. Ses successeurs y ont entassé toute l'administration militaire du Wurtemberg, ce qui ne l'a pas rendue plus riante, et y ont bâti un château de faux gothique, l'Emichsburg, en face duquel je me demandais : mais pourquoi donc ces amoureux de mâchicoulis et de créneaux ne font-ils pas pour leur personne ce qu'ils font pour leur maison ? Voir sortir d'une porte ogivale un paletot, des bottes vernies et notre affreux chapeau rond, au lieu de souliers à la poulaine, de toques à plumes et de casaques mi-parties de rouge et de vert, c'est un contresens. L'église garde sa vieille architecture, et

elle a raison, parce qu'elle garde aussi son costume et ses croyances d'autrefois. C'est un tout harmonieux et complet. Mais l'architecture civile d'aujourd'hui ne peut pas plus être celle du treizième siècle, qu'on ne peut donner à nos chasseurs à pied, au lieu de leur carabine, la pertuisane du moyen âge. Autres temps, autres mœurs, et aussi autres demeures. La vérité est aussi bonne dans l'art que partout, et du gothique aujourd'hui, c'est du mensonge, ou si vous l'aimez mieux, du mauvais goût.

A quelques lieues au nord de Ludwigsbourg, au gros village de Marbach, j'avais salué, en passant, le lieu de naissance de Schiller, le poète au regard doux et profond, à l'âme libre et pure, qui honora la muse plus encore qu'il n'en reçut d'honneur, parce qu'il fit de la poésie non le culte de l'art pour l'art, comme le Jupiter Olympien de Weimar, mais l'apostat du bien par le beau.

A Marbach nous avons quitté les dernières collines du Schwarzwald pour descendre au bord du Neckar et entrer dans de grandes plaines ondulées que l'on moissonnait, hommes et femmes, à la faucille. La vigne recommençait à paraître ; à Ludwigsbourg, il y en avait davantage ; à Stuttgart, elle couvre tout.

X

A STUTTGART.

Différences nationales de l'ivresse. — Une erreur de naissance. — La France en Allemagne. — Une couronne royale sur les toits. — Les vainqueurs de la Fère et de Brienne. — Le palais du roi. — Les Vénus du roi Guillaume et la statue de Schiller. — Les cuisines royales et leur suisse.

Cette jolie capitale du Wurtemberg est assise au fond d'une petite vallée qu'enferment des collines cachées de la tête aux pieds sous les vignobles, et semées de maisons de campagne aux murs blancs, aux volets verts, comme Rousseau les voulait. Tout cet aspect est frais et riant. Le vin doit couler là à flots, mais la bière y coule aussi : il n'est pas assez fort pour la chasser. Aussi trouve-t-on à Stuttgart quantité de brasseries.

Remarquez à ce propos les différences sociales de l'ivresse. Celle du vin est bavarde, expansive et gaie : c'est la nôtre. L'Anglais

boit son vin seul, dans un coin ; son teint s'allume, ses yeux se gonflent et s'injectent, sa langue s'épaissit ; il tombe : il n'a pas prononcé un mot. L'Allemand charge son estomac de bière et engourdit son esprit de tabac. Il est carrément assis, et c'est nécessaire, car ce qu'il va boire représente plusieurs kilogrammes ; sa longue et lourde pipe occupe une partie de sa personne ; il la tient des dents, des lèvres et de la main ; en conséquence, il parle peu, rêve beaucoup et s'amuse gravement, jusqu'à ce qu'il cesse de penser et de comprendre : c'est le commencement de l'Orient, du haschisch et de l'opium. Il y a bien des choses au fond de la définition que Dumas a donnée de l'Allemand : « un homme qui prend de la bière et qui rend de la fumée. » Brillat-Savarin n'en demandait pas plus pour juger son monde : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai ce que tu es. »

Stuttgart est, comme toute honnête ville aujourd'hui doit l'être, en mal d'embellissement. Elle s'attife ; elle s'accroît ; surtout elle s'allonge vers Cannstadt, qui sera bientôt son faubourg, par l'interminable rue du Neckar : une rue qu'on voit maintenant dans toute l'Europe, avec les mêmes maisons à balcons et à pilastres. Peut-être nous conduira-t-elle

à un art nouveau, mais ce sera en nous faisant passer par un style pour le moment si peu défini que tous les détails lui conviennent, le grec comme le gothique, le toscan comme le rococo.

Du reste, en s'allongeant ainsi, Stuttgart cherche à réparer l'erreur de sa naissance. C'est à une lieue de là qu'il aurait dû être bâti, à Cannstadt, où les Romains, si habiles à choisir l'emplacement de leurs cités, s'étaient établis. Le Neckar y devient navigable; l'air et l'eau y sont plus salubres, et des sources minérales y attirent de nombreux étrangers. C'est que le fondateur de Stuttgart, en le mettant où il se trouve, avait songé à ses chevaux, non pas à ses sujets. Ce fut d'abord un haras, plus tard un château, enfin une ville, assez peuplée avec ses quarante mille habitants pour être vivante, pas assez pour être une cohue. C'est après Leipzig et Berlin la cité allemande qui renue le plus de livres, au moins pour en vendre. On y compte une trentaine d'imprimeurs et la seconde librairie de l'Allemagne, celle de Cotta; la première est à Leipzig, chez Brockhaus.

Parmi ces livres que Stuttgart fabrique, bon nombre sont de contrebande. On a beau dire en Allemagne, du haut de toutes les chaires et de toutes les revues savantes, que notre litté-

rature est légère, superficielle, immorale, on s'en occupe, même on s'en pare. Dernièrement M. Reymond a fait à Berlin, sur le mouvement littéraire des dix dernières années, des lectures publiques qui ont été accueillies avec empressement ; et il a pu dire, à deux pas de la statue de Blücher, qui en a tressailli de colère, que l'esprit français, loin de s'éteindre, est encore en Europe le plus actif, le plus fécond, peut-être même le plus substantiel et le plus sérieux. Remarquez que, malgré son nom, M. Reymond n'est pas Français, et faites bien attention à la dernière qualité qu'il nous donne : c'est celle que nos voisins nous refusent le plus. Ils en sont toujours à l'hémistiche de Boileau :

Le Français né malin....

et ne nous accordent pas autre chose.

Beaucoup d'autres Allemands sont pourtant de l'avis de M. Reymond ; ils se gardent bien de le dire, mais on doit le conclure de leur zèle à imiter nos comédies, nos drames et nos petits journaux, même à traduire nos livres. Dans le seul mois de mai de l'année 1857, il a été imprimé en Allemagne 50 ouvrages français ou traduits du français, tandis que les autres langues étrangères n'avaient, toutes en-

semble, donné lieu, dans le même mois, qu'à 26 publications ; ce qui veut dire bien clairement que l'Allemagne a pour nous de l'estime et de l'affection tout juste deux fois autant que pour le reste du monde.

Que serait-ce si nous comptions au lieu des ouvrages imprimés en français ceux qu'on a imités ou copiés en les traduisant avec ou plus souvent sans indication d'origine ? Pour le théâtre, par exemple, que notre table soit bien ou mal servie, peu importe, la desserte passe toujours en Allemagne.

Nos arts ont même faveur. Ainsi Stuttgart publie deux journaux illustrés, *Über Land und Meer* et *Illustrierte Welt*, le premier à 10 000, le second à 70 000 exemplaires. La plupart de leurs dessins sont des clichés du *Magasin pittoresque*, de *l'Illustration*, du *Monde illustré*, du *Journal pour tous*, du *Tour du Monde* et de *l'Illustrated London-News*. Seulement on a soin d'effacer les noms des dessinateurs et graveurs exotiques, pour faire croire à une provenance indigène.

M. Lancelot, l'habile dessinateur du *Tour du Monde*, m'a raconté à ce sujet ce qui lui arriva à lui-même. A Stuttgart, il rencontra un artiste qui, en entendant son nom, lui déclara galamment qu'il le connaissait de-

puis longtemps. « Il ne croyait pas dire si vrai, ajoute M. Lancelot, car parmi des dessins qu'il me montra pour me faire juger de l'art allemand, plusieurs étaient de moi. « Vos journaux illustrés, disait-il, ne sont pas « *sérieusement* faits; » et en preuve du soin *sérieux* des éditeurs de son pays, il me mit sous les yeux des publications où je trouvais, sans nom d'auteur bien entendu, des dessins de Français, de Thérond, de Bida, de Desjobert, etc., des contrefaçons de Grandville, des imitations du *Charivari*, des souvenirs d'Alfred de Dreux ou de Victor Adam. »

A Augsbourg, M. Lancelot trouva un de nos pensionnaires de Rome pour la musique qui faisait sa troisième année en Allemagne. Nous parlons beaucoup à Paris, surtout depuis le *Tannhauser*, de la musique allemande, non de l'ancienne; qui est peut-être la première du monde, mais de la nouvelle, « celle de l'avenir. » Les compatriotes de M. Wagner en sont moins préoccupés. Depuis deux mois notre pensionnaire courait de ville en ville et de théâtre en théâtre : il n'avait encore entendu que le *Postillon de Longjumeau*, les *Diamants de la couronne*, le *Pré aux Clercs*, le *Châlet*, etc. A Vienne seulement il savoura à

pleines oreilles la musique allemande , mais au théâtre français d'Offenbach !

Cependant on nous fait rude guerre en haut lieu. A Berlin, par exemple , où l'on tient, et pour cause, à paraître plus allemand que l'Allemagne, la cour s'est faite le foyer d'une réaction antifrançaise. Du temps de Frédéric II, un Prussien cependant celui-là , et un glorieux, on n'y parlait que la langue de Voltaire, ce qui était un travers ; aujourd'hui, on n'y veut user que de celle de Hegel, ce qui en est un autre. Le 1^{er} janvier 1862, le comte de Bernstorff, ministre des affaires étrangères, a signifié à tous les agents politiques de la Prusse qu'à l'avenir ses dépêches seraient rédigées non plus en français, selon l'usage général, mais en allemand. C'était une flatterie à l'égard des petites cours de la Confédération. Mais ce coup d'État contre la langue française émut les grandes chancelleries. On déclara au ministre prussien qu'on ne voulait pas de son allemand et qu'on lui écrirait chacun en sa langue , puisqu'il se refusait à entendre celle de tout le monde. Berlin allait devenir une Babel. Le comte dut céder : il autorisa ses agents à employer le français dans toutes les cours qui se serviraient de cet idiome.

Au théâtre du palais, nos pièces sont proscrites. Du 1^{er} juin 1851 au 1^{er} juin 1861, on y a joué Lessing cent trois fois, Goethe cent quinze, Schiller deux cent cinquante-trois, H. de Kleist cinquante-neuf, Calderon trente-six, Gozzi neuf, Sophocle cinq. Shakspeare a eu trois cent soixante-trois représentations, Mol re trente et une, Racine deux.

Pauvre Racine, ta divine élégance, et toi Molière, ton suprême bon sens ne sont pas fleurs qui s'épanouissent sur les rives tourbeuses de la Sprée. Mais en revanche quel enthousiasme pour le génie tumultueux et troublé du grand Shakspeare ! Peut-être aussi la politique a-t-elle voulu que l'on cultivât contre nous l'alliance anglaise, par la tragédie, comme par les mariages.

Nous voilà à Berlin, revenons vite à Stuttgart. Cette ville possède un nombre suffisant de châteaux et d'hôtels. La résidence royale a trois cent soixante-cinq chambres, idée astronomique qui est devenue, je ne sais comment, une idée architecturale, et son pavillon central est coiffé d'une immense couronne dorée. Ces petites royautes allemandes sont si heureuses et si fières de leur titre qu'elles en mettent le signe partout, jusque sur les toits.

Elles devraient au moins se souvenir que

c'est nous qui leur avons procuré ce plaisir. Napoléon a fait grand-duc le margrave de Bade, et rois le duc de Wurtemberg et l'électeur de Bavière, en doublant leurs États. Je ne leur reproche pas d'avoir en 1813 trahi leur bienfaiteur, parce que la reconnaissance n'a jamais été une vertu à l'usage des hommes d'État, et qu'après tout, ils avaient bien quelques raisons d'agir comme ils l'ont fait; mais je trouve mauvais que les chambres de Wurtemberg, lorsqu'elles firent élever, à Stuttgart, en mémoire du vingt-cinquième anniversaire du roi Guillaume, une colonne de granit de dix-huit mètres de haut, y aient fait sculpter les batailles de la Fère et de Brienne. A Berlin ou à Vienne, ces bas-reliefs seraient de mise. A Stuttgart on se demande si c'est ce roi Guillaume qui, à lui seul, a terrassé le colosse dont naguère il baisait la main.

Et puis est-ce bien contre la France que ces princes doivent ameuter leurs peuples, sous prétexte de patriotisme allemand? Les couronnes que nous avons données, nous n'avons nulle envie de les reprendre. La Confédération germanique semble à nos diplomates le chef-d'œuvre de l'esprit humain, et ils pensent que si elle n'existait pas, il faudrait l'inventer; car nulle machine n'a été aussi bien combinée

pour enrayer un peuple ou le faire s'agiter dans le vide, tandis que les grandes affaires de l'Europe passent hors de la portée de sa main. Mais ne trouverait-on pas ailleurs, du côté du nord, par exemple, ou dans le sud-est, des conservateurs qui, pour mieux conserver la patrie allemande, réduiraient volontiers les princes au rôle de préfets? J'ai vu dans l'histoire romaine bien des rois qui s'obstinaient à être plus Romains que le sénat jusqu'au jour où le sénat décrétait que leur royaume n'existait plus.

Le palais du roi est un château Pompadour, avec des colonnes aux chapiteaux enrubannés, des trophées d'armures enguirlandées de lauriers et de roses, de jolies statues et de vilaines sentinelles. Il est situé en contre-bas de la place, et on le voit d'en haut, ce qui lui ôte encore de la grandeur; mais le parc qui y tient et par lequel on peut gagner Cannstadt en voiture, à cheval ou à pied, est charmant. Des bassins bordés de vases et de statues de marbres, de grandes allées et de beaux arbres lui donnent, d'un certain côté, une physionomie vraiment royale; de l'autre, des eaux vives courant sous la futaie, des prairies, des arbres fruitiers épars au milieu des grandes herbes folles, lui conservent un caractère champêtre très-sédui-

sant. Les jeunes officiers à taille de guêpe et les précieuses à tournure de cloche ne recherchent heureusement pas l'ombre des allées solitaires, et l'on peut encore s'y promener en rêvant.

Les Allemands tirent bon parti de la nature ; pour l'art c'est différent. Ces statues dont je parlais tout à l'heure, il ne faut pas les regarder de trop près, d'abord parce qu'elles ne sont point belles ; ensuite parce que celles de Coustou seraient des prudes à côté. On me dit qu'il y a peu d'années le roi avait semé dans son parc des copies ou des imitations de toutes les Vénus connues. Ces traductions étaient allemandes et tellement libres que le clergé s'en formalisa tout haut. Le roi en fit retirer bon nombre, il en reste assez. Quelques copies d'antiques sont attribuées à Thorwaldsen ; elles me semblent bien sèches et bien roides pour être de cette main.

Sur la place du Vieux-Château on a dressé une statue de Schiller. Celle-là est véritablement du Phidias scandinave. Je voudrais la trouver belle, il est si bon d'admirer ! mais je n'y parviens pas. Schiller avait l'attitude gauche assez naturelle aux rêveurs, l'œil bleu et grand, le regard errant et vague. Pourquoi le fixe-t-il sur la terre avec une expression con-

centrée et triste qui fait penser au Dante? Pourquoi aussi ce grand manteau qui le gêne, cette musculature tourmentée qui parle de force physique, et cette couronne de lauriers dont le poids fait baisser la tête du poète? Il était de ceux qui la portent haut, comme le cœur.

Au vieux château, une cour à trois étages d'arcades ne manque pas de caractère; il s'y trouve une curiosité qui n'est pas belle; aussi tous les touristes en parlent, tous les *guides* imprimés vous y envoient et tous les garçons de place vous y conduisent : une vieille tour dans laquelle rampe un escalier que l'on peut gravir à cheval. Il n'y a rien à voir, même à pied. Ce vieux château est affecté aux cuisines royales et au service accéléré de transports que leur situation, par rapport à la demeure des pensionnaires, exige. Le roi, d'abord, a son palais à l'autre bout de la grande place; le prince royal, sa résidence beaucoup plus loin, à l'extrémité d'allées d'arbres. Les princesses habitent dans un quartier plus retiré, les princes aussi dans une rue plus discrète. Cinq ou six fois par jour, quand il n'y a point de cas d'appétit en dehors du règlement, on voit sortir d'une porte de grandes caisses bleues, munies de brancards auxquels sont attelés deux serviteurs bleu céleste. Ils s'avancent sous la pro-

tection d'un énorme suisse à livrée bleu et argent, qui marche la main droite armée d'une canne à pomme brillante, la gauche sur la poignée d'une épée qu'il porte en verrouil dans un baudrier aux riches armoiries. Sa vaste corpulence est bien la matérialisation des senteurs de chou, de jambon, de porc frais et de saucisses que le convoi exhale. L'air satisfait de sa grasse figure béate semble dire : J'y ai goûté ! Sa démarche majestueuse et son petit œil méprisant repoussent jusqu'aux murs les curieux qui stationnent pour sentir passer la choucroute du roi, les narines agitées, la bouche ouverte, aspirant pas tous les pores et dévorant des yeux.

Je me trouvai à Stuttgart un jour de marché ; c'est une bonne fortune pour un voyageur, parce que si j'avais vu la dernière mode au parc, j'allais trouver le siècle passé à la foire. De tous côtés, en effet, je vis arriver des paysans à grand chapeau retroussé des deux côtés, culotte jaune avec veste de velours noir collante, à gros boutons de métal qui se touchent, ou longue redingote courte de taille, aux pans étroits, mais aux poches immenses : de quoi serrer tout un mobilier. Ma foi, ce n'était pas beau non plus. Quelques femmes ont des costumes aux couleurs tranchées et, ce

qui vaut mieux, de belles chevelures pendantes en deux longues nattes garnies de rubans et qui descendent à terre : elles viennent de la Souabe. Ce type à visage camus et épaté manque de grâce ; une chose qui en a moins encore est l'habillement des petits. Garçons ou filles, même de quatre ans, sont vêtus comme les grands parents, ce qui leur donne l'air d'une troupe de nains avortés, au lieu d'une joyeuse bande d'enfants.

Dans la foule quelques yeux noirs et sévères révélaient un type étranger : c'étaient de belles juives. La dureté de leur physionomie, caractéristique de leur race, s'est fondue à demi dans la mollesse allemande ; leur teint a blanchi ; leurs cheveux sont devenus châains. Au Malabar on trouve au contraire des juifs aussi noirs que les Indiens, tant le milieu où vit l'homme exerce à la longue d'influence sur lui.

J'entendis plusieurs fois au milieu de tout ce monde des gens se dire *athieu*. Est-ce l'adieu français, un souvenir que nos soldats auraient laissé, leur dernier mot, en quittant le pays, que les jeunes filles auraient gardé ? Ils étaient si aimables une fois la bataille gagnée !

En remontant le courant d'hommes et de bêtes qui arrivait, je me trouvai bientôt au milieu d'un de ces charmants paysages du Wur-

temberg où la plaine, la forêt et les collines, qui prennent de petits airs de montagnes, se partagent l'espace de la façon la plus heureuse pour l'œil ; où de jolis villages avec leurs grands toits bruns aux silhouettes hardies et entourés de puissantes verdure, se découpent sur les fonds bleus de l'Alpe de Souabe, sous un ciel lumineux, mais voilé d'une brume légère. Sur la route passaient paysans à pied et à cheval, causant un peu, fumant toujours et je m'arrêtai devant un chariot qui n'en finissait pas. C'était un grand tronc de sapin équarri, posé sur deux paires de roues et que traînaient des bœufs sans joug, les traits ajustés par un frontail de cuir au bas des cornes, avec un bridon à mors comme celui des chevaux.

Sur le sapin était assise à califourchon, dos par-ci, face par-là, toute une troupe de bons voisins et voisines. Tout à fait à l'arrière et à l'abri des curieux, sous la voûte d'un immense parapluie rouge, deux amoureux se parlaient à l'oreille. On en voit partout en Allemagne, et je ne m'en plains pas. J'aime bien la fauvette qui chante dans les rameaux d'un acacia en fleurs ; mais j'aime mieux encore cette voix du cœur qui soupire dans l'âme de deux fiancés. C'est une des meilleures choses que le bon Dieu ait faites, et les Allemands ont bien raison

de ne point cacher les chastes amours qui deviennent ensuite la bonne et durable affection du foyer domestique, un des traits les plus honorables de la société allemande.

J'avais déjà remarqué, le long de ma route, comme les ouvriers allemands aiment leurs aises. A Kehl, le cantonnier est assis, masqué, matelassé, et casse ses pierres dans une casserole de fer sans fond pour que les éclats ne lui sautent pas aux doigts. Ici, je rencontre un paysan qui vient de *rouler* son champ. Sur le rouleau est établi un siège commode où un gros Allemand fume sa longue pipe de faïence, les yeux à demi clos, et laisse marcher son bœuf d'un pas tranquille et lent, qui doit conduire l'un à sa soupe, l'autre à son râtelier avec une vitesse de quatre heures à la lieue.

Comme je rentrais en ville, je rencontrai un régiment qui manœuvrait. Je ne saurais vous dire pourquoi les soldats s'écartent dans les rangs de telle façon que cent hommes tiennent la place d'un de nos bataillons. Mais je serais bien plus embarrassé encore de vous faire comprendre qu'un des exercices qu'ils pratiquent avec le plus de dextérité est celui devinez, si vous pouvez. Je n'ajoute qu'un mot : Pour rendre sans doute, leur équipement plus léger, on ne met pas de mouchoir dans leur poche.

..

XI

DE STUTTGART A ULM.

La Wilhelma. — L'Alpe de Souabe et l'Alpe-Rude. —
Le Hohenstaufenberg et les oiseaux noirs. — La porte
de l'Orient.

Nous sortons de Stuttgart en longeant le Schloss-garten, longue promenade d'une lieue d'étendue, et nous atteignons le château de Rosenstein. On vante ses jardins, son palais arabe, la Wilhelma, où se trouvent, assure-t-on, de ces peintures décolletées que les mauvaises langues accusent les princes allemands d'aimer à placer dans leurs villas. Le roi a dépensé aux coupoles indiennes et aux coquettes galeries de la Wilhelma tant de florins, que les bonnes gens du Wurtemberg ont murmuré le mot de folie. Ce qu'entendant, le roi s'est réservé à lui seul la jouissance de sa folie, et les portes restent obstinément fermées au nez des visiteurs.

Le fils du roi a aussi la sienne, un charmant pastiche italien et des mieux réussis, qu'on appelle la *villa du Prince Royal*; mais quel air triste elle doit avoir, quand l'hiver lui ôte son soleil et sa verdure; et comme alors on doit grelotter sous ces galeries à jour faites pour l'éternel printemps du ciel de Naples.

La vue dont on jouit du Rosenstein sur Stuttgart, Cannstadt et leurs environs est magnifique; mais nous avons ce spectacle comme nous avons eu celui des Vosges : nous passons sous les fondations du château, par un tunnel de quatre cent vingt mètres, pour déboucher dans la vallée du Neckar, dont nous suivons la rive droite jusqu'à Plochingen, au milieu de vignobles et de champs de maïs. Plochingen n'est qu'un gros bourg; Esslingen, que nous avons rencontré d'abord est une ancienne ville impériale. Elle fut donc État souverain avant d'être réduite au rang de simple municipe wurtembergeois. Il y fume assez de ces grands tuyaux de briques qui servent aux usines de panaches, pour donner à croire que l'industrie n'y manque pas. Du chemin de fer, je n'ai vu qu'une charmante silhouette de ville gothique du quinzième siècle : des tours d'églises qui se profilent sur un fond de montagnes et dominant de grands toits à tuiles

vernissées; un admirable clocher de pierre qui dessine sur le ciel ses hardies ciselures; à gauche, des murs d'enceinte qui rampent sur le flanc d'une colline jusqu'à un vieux château bien ébréché par le temps et les hommes, mais encore de fière apparence; enfin une ceinture de jardins en fleurs et d'arbres fruitiers qui unit la ville à la plaine. Pourquoi passons-nous si vite?

A Reichenbach, nous entrons dans la vallée de la Fils, qui remonte jusqu'au centre de l'Alpe de Souabe, la dernière chaîne qui nous sépare du Danube.

L'Alpe de Souabe, appelée en quelques endroits l'Alpe-Rude, *Rauhe-Alp*¹, a des cimes qui montent à plus de mille mètres au-dessus du niveau de la mer, et sa masse, dans le nord-ouest, dépasse de mille pieds la plaine du Neckar. C'est, par sa direction, la composition

1. Le Schwabische-Alp s'étend de la source du Neckar à celle de l'Iaxt, sur une longueur de trente-six lieues et une largeur moyenne de cinq à sept. La partie la plus élevée et la plus sauvage, entre la Lauchart et Zainingen, porte particulièrement le nom de Rauhe-Alp. Le Hohenberg y atteint mille vingt-sept mètres et le Hohenzollern neuf cent seize; le Hohen-Neuffen est presque aussi haut. Burgbühl, près d'Obernheim, à neuf cent soixante-quinze mètres, est le point le plus élevé où le blé croisse dans l'Alpe, et Burgfelden, à neuf cent seize mètres, en est un des villages situés le plus haut.

de ses roches et sa disette d'eau, la véritable continuation du Jura helvétique qui meurt à l'embouchure de l'Aar dans le Rhin, en face du point où, de l'autre côté du fleuve, naît l'Alpe de Souabe.

La Rauhe-Alp ne saurait être comparée, pour la hardiesse des formes, aux chaînes de premier ordre; elle m'a pourtant paru, dans la partie que j'ai traversée, une contrée très-pittoresque. Les vieilles forteresses féodales y pullulent.

Il y en a de neuves aussi. Le comte Guillaume a fait bâtir en 1838 au sommet d'un rocher à pic, le château de Lichtenstein, dans le style du quinzième siècle.

J'aime bien mieux regarder un peu plus loin les ruines magnifiques et véritables du Rechberg.

Près de là, sur une autre montagne conique et isolée, quelques murs informes marquent la place où fut le berceau de la puissante maison de Hohenstaufen, et où Frédéric Barberousse, la plus grande figure du moyen âge allemand, tint sa cour impériale. Le château redouté est tombé; une petite chapelle où l'empereur venait entendre la messe est restée debout. Debout aussi est demeuré le souvenir du grand vaincu des Italiens et de la papauté. Le peuple

refusa de croire à sa mort, et l'Allemagne l'attendit, comme les Gallois ont espéré, trois siècles, le retour de leur roi Arthur.

Un jour, disait-on, un pâtre cherchant ses chèvres égarées dans la montagne trouva, en un lieu écarté, inaccessible, une caverne qui semblait un immense palais. Il osa s'y aventurer et vit dans une grande salle un chevalier qui dormait tout armé, le coude appuyé sur une table. Ce sommeil durait depuis bien des années, car sa barbe avait crû au point qu'elle faisait sept fois le tour de la table. Au bruit des pas du berger, le chevalier releva lentement la tête et dit ces mots : « Les oiseaux noirs volent-ils toujours autour de la montagne? — Oui, répondit le pâtre. — En ce cas, je puis dormir encore. »

Dormez, sire, et ne vous réveillez pas, car si les oiseaux noirs ne volent plus que d'une aile fatiguée et pesante, d'autres plus agiles et plus forts ont pris leur place et gardent votre prison : l'esprit moderne tient scellé sous la pierre du tombeau l'esprit vaincu du moyen âge.

Cependant nous montions toujours et nous arrivâmes à un carrefour de montagnes boisées de la tête aux pieds, mais très-escarpées. Là se trouve le vieux et curieux bourg de Geisslingen, où je vis une énorme maison de bois à

cinq étages surplombant l'un sur l'autre et couverte d'un toit à quatre rangs de lucarnes.

La situation était trop bonne pour les coupeurs de route du bon vieux temps. Aussi, se trouvent près de là les ruines du vieux château de Helfenstein.

Entre Geisslingen et Nellingen, nous nous trouvons dans une vallée magnifique, dont nous suivons à mi-côte une des parois. Deux puissantes machines nous traînent pas à pas. A gauche nous longeons une muraille de rochers que la poudre a fendus et qui, çà et là, surplombent au-dessus de la voie d'une façon très-pittoresque, mais passablement inquiétante. A droite, un précipice; au fond, la vallée, immense tapis de verdure que coupe le Rohrach, ruisseau limpide, aux vives allures qui vont parfois jusqu'aux petites colères d'un torrent naissant!

La vieille route de terre en suit modestement toutes les sinuosités, et le paysan qui y marche, s'arrête encore avec stupeur pour voir ce feu, cette fumée, ces lourdes machines audacieusement attachées aux flancs abrupts de la montagne, et qui passent entre le ciel et lui. Est-ce un vieillard : il maudit l'audace impie des générations nouvelles et dit, comme les ingénieurs espagnols de Charles III : « Si Dieu

eût voulu faire là un chemin, il n'y eût pas mis une montagne. » Est-il jeune, il voudrait regarder de près le monstre et courir avec lui. Que d'opinions qui ne sont qu'affaire d'âge et de tempérament !

L'autre paroi de la vallée se relève soudainement, couverte d'une forêt de chênes, du milieu desquels sort de temps à autre une roche trapue ou quelque aiguille élancée. Nous sommes dans une vraie Suisse en miniature.

On dira : des rochers, des arbres, des eaux, c'est toujours la même chose. Oui sans doute ; mais c'est aussi toujours différent. La nature, pour écrire ses grands poèmes ou ses idylles, a encore moins d'éléments que le langage ne nous en fournit. Avec un rayon de soleil ou un nuage qui passe et jette son ombre sur cette lumière, elle change les aspects, jusqu'à paraître modifier les formes ; et ce monde extérieur qui semble immobile et immuable, est le théâtre de transformations continuelles, car à celles que la nature y opère s'ajoutent celles que notre esprit lui impose. Chacun de nous met un peu de son cœur et de sa pensée dans le paysage qu'il contemple et qu'il aime.

Au sommet de la Geisslingersteig, nous sommes à six cent soixante-quatorze mètres au-dessus de la mer. J'arrivai sur ce plateau de

l'Alpe de Souabe avec une certaine émotion. Par le point où nous sommes passe la ligne de partage des eaux de l'Europe. Devant nous, elles vont à l'Euxin et à la Méditerranée; derrière nous, à la mer du Nord et à l'Atlantique. C'est donc comme la limite de deux mondes. Là sont, en effet, les portes de l'Orient, et à quelques pas coule le grand fleuve par où nous sont venues autrefois toutes les invasions asiatiques, par où s'en va aujourd'hui le génie de l'Europe occidentale pour réveiller et ranimer ce monde mourant.



XII

A ULM.

Vue du Danube à vol d'oiseau. — Le vieux père et la vieille mère de la blonde Germanie. — Un grand fleuve est un personnage historique. — L'Allemagne est un carré et la France un cercle. — La poésie du Danube. — Ses villes, ses ponts et ses forteresses. — Ulm. — Une erreur de la nature pour les Bava-rois. — Une trainée de sang et de gloire.

Nous venons d'entrer à Ulm par les hauteurs qui le dominent, le *Michelsberg*. Nous avons passé au travers d'une citadelle formidable et longé les remparts d'un camp retranché où 80 000 hommes tiendraient à l'aise. Dès que le chemin de fer m'eut rendu la liberté de mes jambes, je courus non pas à la vieille cité qui garde encore ses maisons de bois et ses rues tortueuses, ni à son Munster qui devait humilier celui de Strasbourg¹, ni à ses fortifications

1. Il devait monter jusqu'à cinq cent vingt pieds, mais il s'est arrêté à trois cent trente-sept. C'est la

qui, sans faute, assure-t-on, humilieront un jour l'orgueil de la France, mais au Danube qui la baigne. J'avais hâte de contempler le vrai roi des fleuves d'Europe.

Le Volga est plus long, mais il n'a ni la profondeur de ses eaux, ni la beauté de ses rives et il aboutit à une mer fermée, sans être jamais sorti de la même domination. C'est un fleuve russe : jusqu'à présent il n'y a que le despotisme qui ait fleuri sur ses bords. Le Danube est un fleuve européen. Il naît à deux pas de la France, et finit en face de l'Asie, entre Odessa et Constantinople. Il traverse deux duchés, Bade et Hohenzollern, deux royaumes, Wurtemberg et Bavière, deux empires, Autriche et Turquie, trois principautés, Servie, Valachie et Moldavie. L'esprit moderne est sur ses eaux, et, le long de ses rives, s'agitent des peuples nombreux qui veulent boire à la coupe de vie.

Mais les grands fleuves ont, ainsi que les grands hommes, d'obscurs commencements, et comme à Ulm, le Danube sort à peine de son berceau de montagnes, je le trouvai bien humble : 40 à 50 mètres de large¹; pas assez

plus vaste des églises d'Allemagne, après celle de Cologne.

1. Le pont entre Ulm et New-Ulm a 70 pas de longueur.

de fond, au-dessus de la ville, pour porter bateau ; pas assez, au-dessous, pour que les vapeurs s'y aventurent plus haut que Donauwerth. Les bateaux qu'on y construit en planches brutes n'y reviennent jamais. On les déchire à leurs ports d'arrivée pour vendre le contenant en même temps que le contenu. Ma course fut donc perdue. Mais rentré à l'hôtel, je fis comme le général qui prépare de loin sa campagne. J'avais trouvé à Stuttgart une fort bonne carte du Danube et j'avais sous la main *Die Donau* de Muller, celle de Schmidl, et l'excellent guide de Joanne pour l'Allemagne du Sud : je me mis à descendre et à remonter le fleuve vingt fois, de sa source à son embouchure.

Je ne sais plus quel poëte allemand représente un berger qui boit à la source du Danube. Le verre du pâtre est bien petit et pourtant le puissant fleuve tient un moment tout entier dans son verre. Licence poétique, car, tout bien examiné, le Danube ne naît plus au milieu du jardin des princes de Furstemberg, dans un bassin de marbre, où les touristes vont puiser dans un gobelet l'eau calme et limpide qui monte du fond, sans murmure. Deux ruisseaux : la Brège et la Briegach, qui coulent à 875 mètres d'altitude sous les grands bois du

Schwarzwald, se réunissent à Donaueschingen et y prennent le nom de Donau, qu'il faut prononcer en détachant l'u final de l'a. Ce mot est celtique, assure-t-on, et signifie les deux rivières¹; mais souvent dans l'été les ruisseaux tarissent, tandis que la fontaine du château coule presque toujours. Les princes de Furstemberg ont donc quelque droit à l'honneur qu'ils revendiquent et qu'on a voulu leur ôter de posséder la source du fleuve royal.

Nous avons la mauvaise habitude d'altérer les noms étrangers. Le reproche ne serait pas fondé ici : ce n'est pas de Donau, mais du latin *Danubius* que nous avons très-légitimement tiré la forme « Danube ». Les Allemands mettent ce nom au féminin, et ont laissé au Rhin l'autre genre. De là les poétiques apostrophes au vieux père, à la vieille mère de la blonde Germanie.

Le Danube n'a rien de comparable à la cataracte du Rhin, à Laufen, parce qu'il ne vient pas de si haut, mais beaucoup de rapides, comme les passages fameux du Strudel, du Wirbel et des Portes-de-Fer. En Bavière sa pente est quatre fois celle de la Seine, au-dessus de Pa-

1. De ces deux ruisseaux, la Brége est le plus long de trente-sept kilomètres; il naît dans le Brisgau.

ris¹. On estime sa rapidité moyenne à deux mètres par seconde. Sa profondeur varie avec les crues, mais n'est jamais bien considérable, même dans le bas de son cours. Sa largeur, qui n'est à Ulm que de quarante mètres, et vers Presbourg de trois à quatre cents, va jusqu'à treize cents à Belgrade, et à deux mille entre les Principautés Roumaines et la Bulgarie.

Le Rhin court généralement en ligne droite. Le Danube fait d'innombrables détours, jusqu'à paraître parfois revenir sur ses pas. Il ne faut pas s'en plaindre. Les fleuves sont faits pour leurs rives. Plus ils allongent leur cours en replis tortueux, plus ils augmentent ce contact de la terre et de l'eau qui est la vie de la nature et la fortune des nations. Les pays les mieux arrosés sont ou deviendront les plus riches. Ils ont plus de portes pour faire entrer et sortir les marchandises et les idées : la France doit la moitié de sa grandeur à son système hydrographique et à sa position entre quatre mers.

Le Danube n'en touche qu'une, l'Euxin, mais par la Save, il se rapproche d'une autre,

1. Cinq cent quarante-six millimètres par mille mètres au lieu de cent cinquante.

l'Adriatique; et si on lui creusait un canal d'Ulm à Bâle, se reliant aux canaux français, il aboutirait à toutes les mers de l'Europe.

On lui a compté cent vingt affluents principaux dont quelques-uns, l'Inn, la Save, la Theiss, sont rangés parmi les grands cours d'eau de notre continent. C'est autant de bras que le puissant fleuve étend à droite et à gauche de lui, sur une surface égale une fois et demie à celle de la France¹, pour y prendre ou pour y porter la vie. Mais il y prend aussi ce qui a été la mort pour bien des navires. Les eaux qui lui viennent tout droit des Alpes : le Lech, l'Isar, l'Inn, la Traun, l'Ens, lui apportent, dans les crues, une telle masse de sables et de graviers, que son lit en est embarrassé, que le chenal change et qu'un atterrissement se forme, là où la veille *le Dampfschiff* passait à toute vapeur. Aussi le pilote doit toujours avoir l'œil au fond, ou mieux la main, car les eaux sont si souvent troubles que la soude peut seule guider.

Dans son bassin supérieur, règne le vent dominant de l'Europe occidentale, celui du

1. On évalue la superficie de son bassin à huit cent mille kilomètres carrés; celle de la France en a cinq cent vingt-sept mille.

sud-ouest, inutile aux navires qui descendent, gênant pour ceux qui remontent. Le long des chaînes secondaires que les Alpes dirigent vers lui, arrivent des vents latéraux qui favoriseraient la navigation à voile, sans les nombreux circuits du fleuve et les détours des vallées. De là résulte qu'on ne voit pas sur ce courant magnifique, ce qui ajoute tant de charmes aux autres, des barques inclinées sous leur haute voilure, comme des oiseaux aux grandes ailes déployées, qui sillonnent le fleuve de leurs gracieux méandres ; mais de lourds bateaux traînés le long des rives ou que la vapeur emporte. Quand le Danube arrive au milieu des vastes plaines de la Hongrie, quelques barques mâ-tées vous rappellent la navigation à voile si active encore sur le Rhin. Mais ce n'est qu'au-dessous d'Orsova et des Portes-de-Fer que commence la navigation maritime.

Un grand fleuve est un personnage historique qui a sa part d'influence sur la destinée des peuples dont il traverse le territoire. Quel a été à cet égard le rôle du Danube ?

Et d'abord il est cause d'un très-grand fait par lui, l'Allemagne manque d'unité géographique, ce qui l'a empêchée d'arriver à l'unité politique.

Tandis que la France est construite physi-

quement comme un cercle dont les rayons sont les fleuves, qui, partis d'une région centrale, courent à la circonférence¹, l'Allemagne, avec ses cours d'eaux parallèles entre eux, comme l'Oder, l'Elbe, le Weser, l'Ems et le Rhin, tous aussi perpendiculaires au Danube, ressemble à un carré dont les lignes sont indépendantes les unes des autres. Elle est tirée en deux sens contraires : les premiers l'entraînent au nord, le second la mène à l'orient. Entre ces deux directions divergentes, aucun lien : un seul canal a été jusqu'à présent creusé au travers du seuil qui sépare le versant de l'océan Germanique du bassin du Danube, le canal Louis; et il n'y en a pas davantage, parce que le Danube occupe le fond d'une vallée dont les deux parois sont formées par de hautes montagnes : au sud, les Alpes; au nord, les Carpathes, les monts de Bohême avec leurs dépendances souabes et franconiennes.

Il y a donc, géographiquement, deux Allemagnes bien différentes pour le climat, les

1. La Moselle, la Meuse et l'Escaut, qui mènent à la mer du Nord; la Somme et la Seine, qui vont à la Manche; la Loire, la Charente et la Dordogne, qui conduisent à l'Atlantique; la Saône enfin, que le Rhône emporte à la Méditerranée, ont leurs sources sur les hauteurs placées au centre du pays, et ont été facilement reliés entre eux par vingt canaux.

productions, l'esprit et pour ce qui résulte de tout cela, l'histoire : l'Allemagne des fleuves du nord, plate, sablonneuse et stérile; l'Allemagne du grand fleuve du midi, couverte de montagnes, de riches coteaux et de vallées fécondes; l'une protestante et tenant fort en honneur tous les travaux de l'esprit; l'autre catholique et n'encourageant guère que la science inoffensive du musicien ou du naturaliste; celle-là conduite par la Prusse qui tâche de se faire libérale; celle-ci par l'Autriche qui aurait bien voulu rester absolutiste. Dans la première, les États se comptaient autrefois par centaines, et il en reste encore trente-quatre; dans la seconde, il n'y en a que trois.

Ainsi des tendances et une histoire contraires qui répondent bien à une constitution physique différente.

On pourrait faire de gros volumes avec les vers que le Rhin a inspirés. Sur les bords du Danube, n'a que bien rarement poussé la fleur délicate et légère qui est cueillie des poètes. Je n'y entends aujourd'hui que la voix de Petœfi, qui sonne des fanfares de guerre, et la *Trompette d'or* de Sarrossy Gyula¹; dans le passé le cri de vengeance de

1. *Arany Trombita*. C'est le recueil où Giula a chanté jusqu'en novembre 1861 les exploits des héros de sa

l'atroce Chriemhild , qui avait soif de sang et d'or, et qui tranchait elle-même la tête des héros.

C'est sur les bords du Rhin, à Worms, chez les Burgondes, que commence le grand poème national des Niebelungen. Le bon Rudiger, margrave de Pechlarn, est allé, au nom d'Etzel (Attila), le roi des Huns, demander aux Niebelungen la main de leur sœur Chriemhild, la veuve inconsolable du héros Sigfried, que Hagen a tué par derrière et dont il a ravi les trésors. Chriemhild le suit ¹, mais pour préparer sa vengeance, car, même auprès d'Attila, elle garde toujours le souvenir de son cher et vaillant époux.

Au bout de quelques années, elle invita à une fête les chefs des Burgondes. Ils partirent de Worms, malgré de sinistres avertissements, traversèrent la Franconie, la Souabe, et arrivèrent au bord du Danube. Le fleuve était débordé, immense, furieux. Hagen erra longtemps pour trouver un passage. Arrivé à une anse solitaire, il aperçut de blanches créa-

patrie. Un poème en style populaire qu'il avait fait paraître en 1859, lui avait valu de la part des Autrichiens une condamnation à mort par contumace.

1. M. Fr. de Hagen a donné de longs détails sur ce voyage de Chriemhild, dans son *Glossaire* du poème des Niebelungen, p. 427 de l'édition de 1820.

tures qui baignaient leur beau corps dans l'eau limpide. A sa vue, elles se cachèrent au fond du fleuve, mais il saisit les voiles qu'elles avaient laissées sur le rivage et auxquels était attaché, comme à un talisman, tout leur pouvoir. Une d'elles reparut bientôt pour les réclamer. Elle promit au héros, en échange, de lui révéler l'avenir, et lui annonça les éclatants exploits qu'il allait accomplir chez les Huns. Hagen charmé rendit les tuniques mystérieuses. Une autre alors sortit de l'onde sa tête irritée : « Sire Hagen, lui dit-elle, ma sœur a menti pour recouvrer nos voiles. Vous périrez au pays d'Attila. Chacun de vous mène par la main la mort invisible. »

Hagen pourtant s'obstine, et les bons guerriers du Rhin entrent en Bavière par Moringen. Ils traversent Passau, Pechlarn, Vienne, et arrivent aux lieux où Chriemhild pleurait toujours le héros des Niebelungen. On en avertit Hagen. « Qu'elle pleure tant qu'elle voudra, dit-il rudement. Depuis maintes années Sigfried a été jeté mort par terre, et il ne naîtra pas. »

Lorsqu'il parut devant la reine, elle lui réclama d'abord le trésor qu'il avait ravi : « Ton trésor ! il est au fond du Rhin et il y restera jusqu'au jugement dernier. »

Alors Chriemhild excite les Huns et une épouvantable mêlée commence dans la salle du festin. Quand les Burgondes se reposent une première fois, sept mille Huns sont déjà tombés sous le glaive. Les héros jettent leurs corps par les portes, par les fenêtres pour n'en être pas embarrassés. Chiemhild envoie contre eux tous ses vassaux. Pas un n'échappe, mais, des Burgondes, il ne reste plus que le roi Gunther et le farouche Hagen. Théodore de Vérone, le plus vaillant guerrier d'Attila, les attaque, les renverse enfin, et les amène enchaînés à la reine. « Noble femme de roi, jamais il n'y aura captifs aussi renommés. Laissez-les vivre pour qu'ils sachent que mon amitié leur est secourable. »

Elle le promet, mais les enferme séparément, puis demande encore à Hagen son trésor. « Reine, j'ai juré de ne livrer à personne le trésor des Niebelungen, tant qu'un seul de mes chefs resterait en vie.

— Eh bien ! s'écrie la reine, voici venir les dernières vengeances. » Elle commande qu'on lui apporte la tête de son frère Gunther. et, la saisissant par les cheveux, elle la montre à Hagen, qui, sûr maintenant de pouvoir infliger à son ennemie une dernière douleur, lui répond : « Le voilà mort le noble chef des

..

Burgondes, le trésor n'est plus connu que de moi seul ; il te restera à jamais caché, sorcière infernale ! »

Elle, alors, tira du fourreau la forte épée que Hagen portait, sans que le héros enchaîné pût l'empêcher, et elle lui abattit la tête. Le vieil Hildebrand, furieux qu'un tel guerrier tombât sous la main d'une femme, frappa la reine à mort, et de cette multitude de héros, il ne resta qu'Attila et Théodoric, qui se prirent à pleurer amèrement sur tant de parents et d'amis morts.

Cette rude et sauvage poésie, qui se plaît aux récits de la force brutale et où le sang coule à flots, va bien avec l'histoire du fleuve, aux bords duquel elle fut chantée : le Danube n'a eu jusqu'à présent qu'un rôle militaire.

Comme le Rhin, il servit de frontière à l'empire de Rome, mais plus tard. Jules César s'arrêta à l'antique barrière des Gaules au Rhin ; ce n'est que Drusus et Tibère qui firent vraiment romaine la rive droite du Danube. Auguste rangea ses légions derrière les deux fleuves, y établit leurs *castra stativa* qui devinrent des villes et sont restées des cités puissantes.

Le Danube paraissant d'abord moins menacé que le Rhin, les camps y furent moins nombreux, la civilisation romaine moins ac-

tive. Aussi les villes y sont et plus rares et plus petites. D'Ulm à Pest on ne trouve que cinq villes dépassant vingt mille âmes; sur une égale étendue, on en compterait, le long du Rhin, une douzaine : preuve que la vie y a été bien plus intense, parce qu'elle y fut moins troublée.

Depuis les Northmans, le Rhin et l'Allemagne du nord n'ont pas vu d'invasion : il y a de cela dix siècles; et l'islamisme heurtait encore aux portes de Vienne en 1683.

Comptez les villes qui baignent leurs pieds dans les eaux du Danube, tout le long de son cours, vous en trouverez cinquante environ, et, chose étrange, aucune n'est capitale; des huit souverains¹ qui possèdent son cours, pas un n'habite sur ses bords : Vienne en est à près d'une lieue; et s'il sépare les deux parties de Pest-Bude, cette ville n'est plus depuis trois siècles, ou n'est pas redevenue encore la capitale du royaume de Hongrie. Vingt-cinq forteresses, au contraire, tiennent ses deux rives sous leurs canons, et parmi elles quelques-unes des plus importantes de l'Europe, comme Ulm, Comorn, Peterwardein,

1. Sept depuis que la Moldo-Valachie n'a qu'un chef.

Belgrade, Widdin et Silistrie, où l'armée russe s'est brisée il y a six ans.

Aussi, comme il convient à un fleuve que l'invasion remonte et descend sans cesse, sur tout son cours de trois mille kilomètres, on n'a jeté que vingt et un ponts : la plupart simples ponts de bateaux, qui en une heure disparaissent. Un seul est digne du fleuve par sa hardiesse, sa grandeur imposante et son étendue, celui de Pest, sur lequel je compte bien passer.

Le Danube a sa tête fort exposée aux coups de la France et ses pieds dans les mains des Turcs. Pour Constantinople et Paris l'objectif de guerre est Vienne, ce qui explique d'un mot notre vieille alliance avec les sultans. Les uns y sont arrivés en remontant le fleuve, les autres en le descendant. Deux fois les Turcs l'ont assiégée; les Français ont fait mieux : ils y sont entrés deux fois et les Hongrois ont fait à peu près comme nous. Mathias Corvin prit Vienne en 1485 et Gœrgey, sans les Russes, l'aurait prise en 1849.

Après mon arrivée à Pest, je vous dirai si les Hongrois ont aussi complètement oublié Mathias Corvin qu'on le voudrait à Vienne. Quant aux Turcs, l'Autriche n'a plus rien à en craindre, à moins qu'ils n'aient un jour des

successeurs redoutables; mais contre nous elle a pris mille précautions : une d'elles est la ville où je suis.

Ulm est le complément de Rastatt, ou pour mieux dire Rastatt n'est qu'un ouvrage avancé de ce camp immense où en cas de guerre l'Allemagne du midi s'enfermerait. Le long du bas Rhin les défenses de l'Allemagne sont à la gauche du fleuve, sur la rive gauloise, à Landau, Germersheim, Mayence, Coblentz et Cologne. Obligée de partager le haut Rhin avec nous, elle a mis, de ce côté, ses défenses en arrière du fleuve : à Rastatt, pour nous empêcher de le descendre; à Ulm, pour nous interdire l'accès du Danube et la grande route de Munich et de Vienne¹. Une armée française débouchant de la Forêt-Noire trouverait donc ici une position formidable qui l'arrêterait de front. Il est vrai que Rastatt pris ou masqué, on peut, comme Moreau en 1800, tourner Ulm par la droite, ou comme Napoléon en 1805, le tourner par la gauche. Mais cette dangereuse ma-

1. Les fortifications d'Ulm ont pour but immédiat de couvrir de feux le plateau du Michelsberg, qui domine la rive gauche, par où l'on arrive de Stuttgart, et les approches du pont qui débouche sur la rive droite, et que défendent, contre un assaillant arrivant de la Suisse ou de la Souabe méridionale, une vaste tête de pont, plus six forts casematés, avec glacis à contre-pente.

nœuvre n'est possible qu'à la condition que nous ayons, comme alors, de grands généraux à notre tête et la neutralité de la Prusse sur notre flanc.

Que tout cet amoncellement de terres, de pierres et de canons ait été fait contre nous, nous n'avons pas à nous en plaindre : Ulm est une forteresse défensive; mais qu'il ait été fait avec notre argent et avec nos idées, voilà qui est dur. Les contributions de guerre levées sur la France en 1815 ont payé les travaux ici, comme à Rastatt, et le tracé des remparts a été emprunté au système polygonal du marquis de Montalembert.

A Ulm, vous le voyez, on garde ou l'on prend la clef du Danube : Napoléon l'y prit en 1805. En vraie ville allemande qu'elle est, la vieille cité a deux maîtres, même trois. A gauche du fleuve elle est wurtembergeoise, à droite bavaroise, et comme sa citadelle est forteresse fédérale, c'est la diète de Francfort qui y commande. Sa prospérité n'est pas en raison du nombre de ceux à qui elle obéit. Il fut un temps où elle avait plus de cent mille habitants et elle est réduite à n'en pas compter le quart; où son argent courait par le monde entier, *Ulmer Geld geht durch die ganze Welt*, et elle se résigne à fabriquer des pipes en bois

d'aune, pour donner aux Bava-rois ce que la nature aurait bien dû leur mettre tout de suite dans la bouche, et à faire pousser des asperges et des escargots dont elle vend chaque année, je parle des escargots, quatre à cinq millions pour aider ses compatriotes à faire leur salut en carême. Avoir été ville impériale, république puissante et.... Quelle chute ! Au demeurant, ce sont les meilleures gens du monde : fort peu Autrichiens à raison même des précautions que l'Autriche a prises pour qu'ils fussent assiégés et bombardés à son profit. Un de mes amis était à Ulm il y a deux ans, lorsque les prisonniers autrichiens revinrent de France; on aurait bien voulu à Vienne une chaude démonstration; il ne vit qu'une complète indifférence où perçait une pointe d'ironie.

J'oubliais une autre célébrité d'Ulm, sa bière fameuse et je dois un souvenir à une oie originale qui dernièrement s'était prise d'affection pour un régiment de la garnison et montait la garde avec le factionnaire à la porte de la caserne. Les bêtes ne sont pas si bêtes qu'on pense.

Je ne vous ai pas encore montré Ulm même : entrons.

Pour le coup nous sommes dans une ville

bien allemande, et qui n'a pas encore fait sa toilette du dix-neuvième siècle. Comme habitant, je l'aimerais mieux attifée à la dernière mode, car elle aurait partout du gaz, la nuit, au lieu de dangereuses ténèbres ; son ruisseau fangeux serait canalisé, son pavé si dur, uni, mais sans macadam, et ses rues tortueuses, alignées comme un régiment prussien, pour le plus grand profit des gens affairés. Touriste, je la préfère telle qu'elle est.

N'est-ce pas, en effet, une vraie joie que de trouver en descendant de wagon, derrière les lignes rigides de l'architecture militaire, une vieille cité gothique, au lieu de l'éternel *quadrant* de Regent's-street qu'on rencontre à présent partout. Les siècles devraient bien, comme les terrassiers, laisser çà et là des *témoins* au milieu de l'œuvre de destruction et de nivellement qu'ils accomplissent. Il y aurait un si grand charme à contempler de loin en loin le passé vivant !

Après cela, peut-être bien que le passé ne nous plaît tant que parce qu'il est mort, ce qui nous donne le plaisir de le recréer à notre guise ou de lui démontrer péremptoirement qu'il a eu de bonnes raisons pour mourir. Dans ce cas, c'est plaisir d'historien ; dans l'autre, d'artiste et de poète ; car la muse aime les

horizons lointains comme les vieux souvenirs, et pour que l'imagination déploie librement ses ailes d'or, il faut lui ouvrir le temps et l'espace.

Malheureusement je n'ai jamais été ni artiste ni poète désireux de jeter un brillant manteau sur les épaules du Temps ; je suis simplement un quêteur de faits qui les ramasse pour demander à chacun sa raison d'être, sa moralité, et qui ne cherche dans l'étude attentive du passé qu'un moyen de mieux juger le présent.

Voulez-vous me suivre au risque d'un peu d'ennui ? Voici d'abord les vieilles boutiques à guichet par lequel, le soir, on livre la marchandise à la pratique. Une table solide, et fixée à la devanture, reçoit l'objet demandé ; un auvent bas et à grande saillie l'abrite, ainsi que l'acheteur. Pourquoi ces précautions ? Ah ! c'est que dans le bon vieux temps chacun se défiait de tous, et que l'acheteur était souvent un malandrin qui eût dévalisé la boutique, si on lui eût ouvert la porte au lieu du guichet ; et je vous jure bien que l'argent y passait avant la marchandise. Ce n'est point en ce temps-là qu'on aurait pu voler au *rendez-moi*. Quoi qu'en disent les gens dont l'esprit, comme certaines montres, retarde toujours, je crois

qu'une société où d'immenses richesses sont étalées sans péril, à la portée de toutes les mains, parfois même sans l'abri d'un vitrage, a plus de moralité que celle où le marchand n'était rassuré qu'en se tenant lui et sa marchandise derrière d'épais barreaux de fer, et où les portes des magasins ressemblaient à des ponts-levis de châteaux forts.

Au-dessus de toutes les boutiques se balancent de lourdes enseignes : deux longs bras de fer richement ouvragés auxquels pendent des ours, des cerfs, toute la ménagerie héraldique, des croix d'or et des couronnes de fer qui, au moindre vent, surtout la nuit, s'agitent et grincent lugubrement.

Toute cette ferraille, qui pend assez près de la tête des passants, n'est pas sans danger pour une partie de la population. Ulm, comme nos Landes, a ses échassiers qui dansent et courent avec de longues béquilles sur lesquelles ils se hissent à un demi-mètre en l'air. C'est un jeu qui est venu de Tubingen, la ville universitaire où le sol, toujours effondré, en fait, paraît-il, une nécessité.

Sur la vieille enceinte des remparts court une longue rue formée de petites maisons basses comme des casemates, et qui, de l'autre côté, bordent un cours d'eau encaissé, que

coupent de nombreuses et sombres arcades, Les bouchers, tripiers et tanneurs ont établi là leurs séchoirs et leurs oubliettes, dans des bâtiments vermoulus, qui, depuis trois cents ans, se mirent dans ees eaux fangeuses et sanglantes. Voilà du vrai moyen âge. Mais voyez l'esprit de contradiction : en face de ces guenilles de maisons qui eussent fait pâmer d'aise dix peintres hollandais, je me pris à regretter la lourde élégance de la rue de Rivoli et les égouts de l'édilité parisienne. Autant le ruisseau qui erre librement dans la campagne a de grâce avenante, autant il devient immonde entre les mains industrieuses des cités.

Au milieu de ees vieilleries, j'eus une apparition qui semblait appartenir aussi à un autre monde : quelque chose de long, de sec, de roide et de noir ; un grand corps tout habillé de cuir, le chef couvert d'un immense chapeau, les pieds nus, quoiqu'il eût des sous-pieds, et serré au cou, aux poignets, aux jambes, serré partout, mais matelassé de cuir aux genoux et ailleurs ; à la main un paquet de cordes, de l'autre tenant une échelle. C'était un vieillard, et jamais l'âge ne le blanchira. J'avais, en effet, reconnu le vieux ramoneur, qui règne, dans ce costume, de Strashbourg à

Vienne. Ma foi, vivent nos petits Savoyards aux grosses joues de pommes d'api et à la gaie chansonnette !

Ulm a une des plus belles églises d'Allemagne : sa cathédrale. Elle est de ce style qui sacrifie tout à la hardiesse. De loin, c'est imposant. L'intérieur, par exemple, aperçu au travers du porche, offre un aspect saisissant. Mais l'architecte peut, encore moins que le poète, admettre l'art pour l'art. Ce tabernacle tant vanté, ces aiguilles qui pointent de toutes parts, ces tourelles crénelées qui, au milieu d'une église, font rêver de bastions, cette multitude infinie de piliers minces et bas supportant de petits escaliers par lesquels personne ne passera jamais, tout ce travail très-fin, très-délié n'offre pas un motif auquel l'esprit s'attache. Que l'artiste cache l'utile sous le beau, très-bien ; mais ces efforts sans but, ces fantaisies qui ne font que tourmenter la pierre, sont à l'architecture ce que les variations d'un doigté habile sont à la musique, ce que l'acrostiche est à la poésie. Il y a toujours de la raison dans l'art véritable.

On ne manque jamais de s'arrêter devant les stalles du chœur, où un vieil artiste du quinzième siècle a retracé l'histoire des hommes et des femmes célèbres. Je n'y ai vu que des bustes

engagés en demi-bosse dans un fond d'arabesques, avec des figures grandes comme nature, qui gardent le passage du premier au second rang. L'effet est étrange plutôt que beau.

L'hôtel de ville et la fontaine qui en décore la place méritent aussi une visite¹.

Je vous ai dit déjà que le Danube, à Ulm, est encore fort modeste. De Donaueschingen à Sigmaringen sa vallée est gracieuse, parce qu'il court dans les montagnes et qu'on trouve sur ses bords fraîches prairies et vieilles ruines, belles forêts et roches croulantes. Mais il arrive à Ulm au travers d'un marais et en sort pour parcourir jusqu'au confluent de l'Abens un bassin tourmenté et cependant sans caractère où rien n'appellerait les regards si le voyageur, même le plus pacifique, n'aimait à visiter les lieux signalés par les grandes actions de nos pères. Notre sang a coulé tout le long de ces rives : à Tuttlingen, au-dessus d'Ulm, où Rantzau fut battu par Mercy en 1643 ; à Lauin-

1. L'hôtel de ville d'Ulm a été construit dans la seconde moitié du quatorzième siècle (vers 1370). Des fresques décoraient autrefois sa façade : on en voit encore quelques traces. La fontaine qui s'élève vis-à-vis, sur la place du Marché, et qu'on appelle *Fisalkasten*, est, avec les stalles du chœur de la cathédrale, parmi les meilleures œuvres de Joerg Syrling ou Sturlem (1482).

gen, où Turenne frappa un des derniers coups de la guerre de Trente ans; à Höchstœdt, théâtre de deux victoires de Villars et de Moreau, mais aussi du grand désastre de 1704, qui nous chassa de l'Allemagne; à Wertingen, à Gunzburg, où Napoléon préluda à l'investissement d'Ulm dans sa merveilleuse campagne de 1805; à Elchingen enfin, où le plus populaire des maréchaux du premier Empire, Ney, trouva un titre de duc que le second de ses fils eût ennobli encore si le choléra ne l'avait, en 1854, foudroyé à deux pas de l'ennemi. Au delà de Donauwerth, à Rain, Gustave-Adolphe s'ouvrit la Bavière et tua Tilly; à Oberhausen tomba Latour d'Auvergne, le premier grenadier de France; à Abensberg, Napoléon gagna, en 1809, une de ses victoires le moins connues et qui mériterait le plus de l'être.

Je pourrais suivre jusqu'à Vienne et plus loin encore cette traînée de sang et de gloire. Car si depuis plus de trois siècles les plaines du Pô ont fourni à l'Autriche et à la France les champs de bataille où elles s'égorgent le plus glorieusement du monde, celles du Danube leur ont rendu pendant deux cents ans le même service. Mais le bon Dieu, qui n'est pas du tout le Dieu des armées, doit se dire

qu'il avait fait ces fleuves pour être le lien des nations et non pour qu'il tombât tant de victimes sur leurs bords que le sol de leurs rives fût formé de poussière humaine.



XIII

ENTRE WURTEMBERG ET BAVIÈRE.

Le Wurtemberg et la Lorraine. — Population. — Transformation de la propriété. — La plume et le bâton. — Les moutons wurtembergeois à Poissy. — Commerce.

Sur le pont d'Ulm, nous sommes à l'extrême limite du Wurtemberg. Mais avant de quitter ce bon petit pays, que la locomotive traverse insolemment en quatre heures, regardons-le encore un moment dans son ensemble.

De même que le duché de Bade, le long du Rhin, répond à notre Alsace, le Wurtemberg, derrière le Schwarzwald, répète la Lorraine, derrière les Vosges. Comme elle, c'est un terrain élevé et froid, infécond sur les plateaux, très-fertile aux bords du Neckar, mais qui n'a que le Neckar, tandis que la Lorraine a la Moselle et la Meuse, c'est-à-dire deux riches vallées au lieu d'une.

La population, qui était, en 1815, de un million trois cent quatre-vingt-quinze mille quatre cent soixante-deux âmes, était montée, en 1846, à un million sept cent trente-six mille sept cent seize, les deux tiers de la population de Londres. L'accroissement était donc de trois cent trente et un mille deux cent cinquante-quatre têtes, ou de vingt-trois pour cent en trente ans. Mais ce mouvement se ralentit à partir de 1849, et le chiffre de 1855 présenta un déficit de soixante-quatre mille individus. Le même phénomène a été constaté dans le pays de Bade et dans la plupart des pays de l'Allemagne du Sud. On voit que l'arrêt dans la marche ascensionnelle de notre population, qui nous alarma tant en 1856, était un fait général et non point particulier à la France. Il venait de quelques mauvaises récoltes, mais surtout de la misère produite par les troubles politiques. Les révolutions n'ont pas seulement le tort de détruire le capital, elles l'empêchent encore de se renouveler rapidement, en diminuant le nombre des producteurs. Aussi les plus décidés conservateurs sont-ils ceux qui préviennent les révolutions, de la seule manière dont on puisse les empêcher d'éclater, en faisant à temps les réformes nécessaires.

C'est à quoi a travaillé le roi actuel de Wurtemberg, Guillaume I, le doyen, je crois, à cette heure, des têtes couronnées. Sans bruit ni violence, sans nuit du 4 août, qui était bien belle, mais qui amena celle du 6 octobre, il a détruit dans presque tout son royaume le régime féodal, qui y durait encore, transformé la propriété, aboli le servage, les tenures à baux héréditaires, et réglé à prix d'argent et par annuités le rachat des servitudes et redevances. Dans l'ancien duché, cette révolution économique est entièrement finie. Les majors, séniorats, fidéicomis, etc., ne subsistent plus que dans la haute Souabe, dont la réunion, au commencement de ce siècle, avec le reste de la province, a fait du duché un royaume.

On m'assure pourtant que ce roi si bien intentionné et paternel vient, à l'âge de 74 ans, de rétablir la bastonnade dans l'armée; et que trouvant la chose bonne pour ses paysans transformés en héros à cinq centimes par jour, il s'était dit, pendant qu'il y était, qu'elle ne serait pas mauvaise pour les songe-creux de la politique et de la presse. Je n'ai vu bâtonner aucun écrivain wurtembergeois; mais c'est une menace que je n'aimerais pas à avoir sur les épaules.

Le Wurtemberg n'est pas tout entier dans la vallée du Neckar. Il possède, plus au sud, la partie supérieure de la vallée du Danube, qu'une haute plaine (Oberschwaben) sépare de celle du Rhin. Cette plaine de sable et de tourbe est triste, froide, stérile, mal peuplée, comme l'étaient les magnifiques herbages de Saint-Gall, de Zurich et d'Argovie, avant qu'ils fussent possédés par des mains vaillantes et libres. Dans cette région, « les propriétés sont grandes. La plupart sont constituées en majorats : majorats de paysans, car les propriétaires travaillent à la tête de leurs domestiques. C'est ainsi la partie la plus pauvre du Wurtemberg, qui a les plus riches paysans. Les jours de marché, on les voit se rendre à la ville en grand costume, tricorne, gilet écarlate et culotte de peau, conduisant un magnifique attelage de quatre chevaux, qui font résonner les plaques d'argent de leur harnais. Leurs vastes fermes à grands toits et poutroisons peintes en rouge s'aperçoivent de loin en loin sur les collines. Ils y vivent grassement, mais leurs champs sont maigres. Il y a bien, au milieu des bois et des tourbières, quelques huttes habitées par des bûcherons et les ouvriers qui extraient la tourbe. En général, la population est très-clair-semée ; si le nord du

Wurtemberg a trop d'habitants, le sud n'en a pas assez¹. »

L'Alpe de Souabe, de l'autre côté du Danube, est le domaine des moutons. Ils n'y boivent pas toujours, car l'eau des pluies filtre trop vite à travers ce calcaire léger; mais ils trouvent toujours de l'herbe fraîche pour engraisser et viennent jusqu'à Poissy faire concurrence à nos Berrichons et à nos Champenois. Le maréchal Bugeaud, qui avait pris pour devise *Ense et Aratro*, voyait, il y a vingt ans, la ruine de notre agriculture dans l'abaissement de nos tarifs et s'écriait avec sa verve à demi gasconne : « J'aimerais mieux voir les Cosaques au bord de la Seine que du bétail allemand sur nos marchés ! » Les Cosaques, Dieu merci, ne sont pas revenus à Paris, quoique nous soyons allés chez eux, mais les moutons wurtembergeois y arrivent, ce qui n'a pas ruiné nos éleveurs, puisque les bouchers nous vendent les gigots plus cher.

J'ai parlé des deux autres régions du royaume, la vallée vineuse du Neckar et les forêts du Schwarzwald. Le Wurtemberg n'ayant ni fer ni houille n'est point industriel; entouré en

1. M. Eug. Kislér, *Économie rurale de l'Allemagne* dans la *Revue germanique*, tome XVI, page 7.

grande partie de montagnes, avec une seule route naturelle, celle de son fleuve, qui lui charrie ses bois jusqu'au Rhin pour la Hollande, il n'a point de commerce. Aussi la vie de ses habitants est-elle fort douce, sans luxe, mais aussi sans beaucoup de misère. Ils consomment le plus qu'ils peuvent de leurs produits, mangent ceux de leurs moutons qui ne payeraient pas les frais de route, boivent leur petit vin, et se chauffent de leur bois. L'étranger n'a que les restes : pas grand'chose, pour vingt-cinq millions de denrées, beaucoup moins que n'en exporte certain quartier de Paris.



XIV

EN BAVIÈRE; AUGSBOURG.

Les Amazones aîeules des Augsbourgeois. — Traitement des fonctionnaires payé en truites. — Les bonnets bavarois et la confession d'Augsbourg. — La guerre à l'hôpital Saint-Jacques. — Le feu de la Saint-Jean et Perlach Michel. — La raison et l'architecture. — Le Falerne d'Horace. — Un club littéraire et l'éloquence des maillets. — Les premières pipes allemandes. — Deux voyageurs : l'un qui arrive à tout, l'autre qui n'arrive à rien.

Vous trouvez, mon cher ami, que je vais bien lentement. Que voulez-vous ? C'est la première fois de ma vie que je fais l'école buissonnière, et, comme un échappé de collège, je m'arrête à tout. Mais ne grondez pas, j'irai vite d'Ulm à Munich ; car d'ici là j'aurai beau regarder, je ne verrai rien, si ce n'est peut-être à Augsbourg.

Je m'étais proposé en partant de Paris de ne plus quitter le Danube dès que je l'aurais touché, mais la pauvre figure que je le vis faire à

Ulm et ce que j'y appris de son cours m'ont fait changer d'itinéraire. Jusqu'à Weltenbourg, au delà de la forteresse bavaroise d'Ingolstadt, je n'aurais trouvé que des rives aplaties, laissant errer vaguement le regard sur une plaine monotone, ou qui relevées de quelques pieds au-dessus des eaux l'arrêtaient soudain, sans le dédommagement de promontoires aux formes hardies qui s'avancent dans le fleuve, de ravines qui les creusent, de forêts qui en descendent et où la lumière et la vie circulent.

Je me décidai donc à faire infidélité au Danube pour Munich, sauf à revenir le prendre à Ratisbonne, ce qui me donnait l'avantage de traverser la Bavière dans deux directions différentes, et d'apprendre peut-être pourquoi un duché s'est maintenu là durant des siècles et s'y est changé en royaume.

Le chemin de fer ouvert en 1854 conduit en moins de quatre heures d'Ulm à Munich, et Augsbourg est tout juste à moitié chemin; j'y montai. Quand le convoi nous eut amenés sur la rive droite du fleuve, nous eûmes une belle vue de la place où le soleil, déjà à son déclin, jetait sur les édifices, la ligne des défenses, la Wilhelmsburg et le Michelsberg, ces teintes chaudes qui, durant l'été, font des dernières heures du jour les plus belles à voir, comme

elles sont les plus douces à vivre. Nous longeons le Danube qui, en bon voisin, a cédé au chemin de fer une partie de son lit. Comme il n'a jamais ici d'allures emportées, parce qu'il n'a pas encore reçu de rivière torrentueuse venue de hautes montagnes, on n'a pas craint, pour la voie ferrée, d'incartade de sa part : les déblais faits plus loin ont servi à remblayer sa rive et à discipliner son humeur doucement vagabonde.

Jusqu'à Gunzburg nous traversons une forêt dont les Bavarois vantent les charmes ; laissons-les dire. A Offingen nous quittons les environs du fleuve et nous rentrons dans une plaine tourbeuse et triste, par deux ou trois de ces abominables tranchées de vingt à trente mètres de profondeur qui n'ont d'attrait que pour les géologues. La nuit descend sur cette solitude et je ne me plains pas du voile qu'elle y jette. Gustave-Adolphe, entrant à Munich après avoir traversé ces landes froides et stériles, disait de la ville charmante bâtie dans ce froid désert : « C'est une selle d'or sur un cheval maigre. »

De nombreuses lumières qui pointent dans la brume et la nuit nous annoncent Augsbourg, que les Romains ont fondé au confluent de la Wertach et du Lech, au centre de la grande

plaine bavaroise qu'elle commande, comme Ratisbonne et Passau, qu'ils avaient bâties plus au nord, dominaient le Danube moyen. La place était bien choisie, assez loin des Barbares pour n'avoir pas trop à les craindre; assez près de l'Italie pour être en relations faciles avec elle, enfin, au milieu d'un dédale de ruisseaux et de rivières, ce qui en fit une forteresse inabordable pour l'ennemi, en même temps qu'un refuge assuré pour le travail. Aussi la ville prospéra : elle eut des évêques souverains, qui tinrent tête plus d'une fois aux ducs de Bavière, et une bourgeoisie industrielle et riche qui compta des rois parmi ses débiteurs, et voulut compter les Amazones parmi ses aïeux; elle fut une cité puissante qui, à l'entrée des empereurs, mettait trois cents cloches en branle, faisait tonner l'artillerie de ses remparts et flotter au vent les bannières rouge et or de sa grande corporation des tisserands.

Ces beaux jours sont passés. Au moyen âge, certaines villes privilégiées par la nature ou par l'histoire étaient libres, durant l'universelle servitude, et riches, au milieu de la misère générale. Aujourd'hui, on trouve dans le monde moins de privilèges, moins aussi d'asservissement. Quelques-uns sont descendus : c'est fâcheux; mais la masse a monté : ne nous plaignons pas.

Augsbourg, surtout la vieille ville, derrière ses remparts devenus des promenades et ses cent tours inoffensives, mais qui ne l'ont pas toujours été, a bien l'air d'une capitale découronnée, ou d'une de ces villes prises par le mal héréditaire des aristocraties usées, le marasme : pas de mouvement, à peine quelques voitures et une population peu pressée, qui n'est pas la moitié de celle d'autrefois. On dirait des rentiers qui jouissent tranquillement des restes d'une vieille opulence, plutôt que des gens occupés à ramasser une fortune nouvelle. Cependant, en dehors des portes, dans les faubourgs, l'industrie se réveille, mais lentement, et le commerce est surtout celui de commission.

Par l'abondance des eaux qui l'entourent, Augsbourg est une cité quasi hollandaise : jusqu'en 1643, la bonne ville paya en poisson une partie de ses employés. Le Lech, qui la traverse, est, au-dessus et au-dessous, un torrent fougueux, mordant et rongant ses rives, aux dépens du paysan qui en enrage, et se refusant à peu près partout à porter bateau ; avec le citadin, il est docile et discipliné de la plus débonnaire façon. Pour lui, il se résigne à faire marcher des moulins et se prête en bon compagnon à aider ses vieux amis les tisserands.

Ces tisserands ont formé longtemps la pre-

mière corporation de la ville et se vantaient de manier l'épée aussi bien que la navette. A l'anniversaire de la grande bataille du Lech qui, il y a neuf cents ans, délivra l'Allemagne des Hongrois, ils faisaient, pour célébrer leurs vieux exploits, une magnifique cavalcade avec de grandes épées, d'orgueilleuses bannières et les plus fières devises. Ce qui n'empêcha pas le margrave de Bade, un rude soldat qui, en 1703, avait pris ses quartiers d'hiver, à Augsbourg, d'écrire à l'empereur : « La maladie des citoyens est d'être peureux. » Pauvres bourgeois, quel mépris ont toujours eu pour vous ces batailleurs, si heureux cependant de mettre la main dans votre bourse que la guerre vide et que le travail remplit !

Augsbourg étant à la fois ville impériale et évêché souverain, avait deux maîtres qui ne s'entendaient pas toujours, l'évêque et le bourgmestre. Le quartier de l'évêché formait comme une ville à part : rues étroites, mais nettes et propres, silencieuses et discrètes, bordées de petites maisons avec de grands jardins que de hauts murs mettaient à l'abri des curieux. Le chapitre métropolitain interdisait jalousement à tout bourgeois ou fils de bourgeois de s'y établir.

La réforme, cependant, y entra, et Augsbourg eut pour les uns l'honneur, pour les

autres la honte, de donner son nom au symbole de foi, que les protestants d'Allemagne gardent encore. Il s'y conserva des catholiques, ils sont même en majorité, et les deux partis y furent longtemps, l'un contre l'autre, à couteaux tirés : non pas qu'il éclatât dans la ville de ces belles horreurs que la passion religieuse inspire ; mais une sourde guerre de tous les jours et sur tous les points, à coups d'épingle et à coups de langue, que les femmes entretenaient par leur costume, les hommes par leurs disputes, et les gamins par leurs cris. Chaque confession avait son bonnet, ses cafés, ses brasseries, ses fournisseurs et son cimetière, puisqu'il faut toujours finir par là. Un protestant serait mort plutôt que d'appeler le médecin papiste, et une catholique n'aurait point voulu accoucher si elle n'avait eu, pour recevoir l'enfant, qu'une sage-femme luthérienne.

On était pourtant parvenu à réunir les pauvres diables dans un même hospice, celui de Saint-Jacques, et ils se laissaient guérir sans trop s'inquiéter si l'emplâtre était protestant ou les sangsues catholiques. Mais la salle commune était éclairée par des bougies et il fut décidé un jour que les restes appartiendraient de droit aux habitants de l'hôpital, qui achèveraient de les user dans leurs chambres.

Quand il fallut faire ce partage, toutes les animosités se réveillèrent. La confession d'Augsbourg prétendit à la plus grosse part; les « bonnets bavarois » la revendiquèrent. La guerre était dans la maison. Pour y ramener la paix, il fallut une révolution : le 4 octobre 1816, l'administrateur décréta : « A l'avenir on ne brûlera plus que de l'huile. » Quelque temps auparavant, ajoute l'historien humoristique de cette guerre, même chose était arrivée à la ville entière. La bourgeoisie avait subi le sort des gens de l'hospice Saint-Jacques. A ceux-ci on prenait leurs bouts de bougie, à celle-là on avait pris ses vieilles libertés impériales « pour leur donner à tous, en échange, un éclairage, royal et bavarois, à l'huile fumeuse ¹. »

Les querelles confessionnelles sont aujourd'hui fort affaiblies et les Jésuites ont eu vraiment tort d'éterniser jusque dans l'inscription de leur tombeau au cimetière catholique leurs plaintes contre le génie du siècle : *In hoc tumulo ossa patrum. Soc. Jesu, queis neque viventibus, neque mortuis genius sæculi quietem concessit.* Le siècle est à autre chose : il ne veut tourmenter personne et il laisse chacun

1. G. Riehl, *Cultur historische Skizzen*.

en paix, vivant ou mort. Il fonde des hospices ou des écoles; il cherche à donner du bien-être par le travail, de la moralité par l'éducation. Il prie en travaillant et adore Dieu en tâchant de se rendre meilleur, en mettant plus près de lui son esprit et son cœur, *sursum corda*. Cela vaut mieux que de se quereller, de se battre et de s'entre-tuer en son nom, comme on l'a fait si longtemps.

Les deux religions se partagent inégalement la ville qui compte 25 000 catholiques contre 14 000 protestants. Mais par un phénomène que bien des choses expliquent, qui se voyait en France au temps de Louis XIV et qui se voit encore dans la pauvre Irlande par opposition à l'exubérante Angleterre, les grandes fortunes d'Augsbourg sont en des mains hérétiques. La minorité protestante est plus riche que la majorité catholique, elle a même plus d'influence au conseil communal et dans l'administration de la cité.

Il ne reste rien à Augsbourg du moyen âge; c'est à Nuremberg qu'il faut aller chercher le gothique allemand. Une seule habitation féodale subsiste, la maison Imhof; mais hélas! le commerce a percé les gros murs du rez-de-chaussée pour y placer des vitrines; et les grandes salles du premier étage, où réson-

naient les éperons des chevaliers, ne sont plus que des chambres bourgeoises. Le château fort est une maison à louer.

Qu'est aussi devenu le feu de la Saint-Jean, ce bûcher, haut de 95 pieds, autour duquel l'empereur Maximilien, le joyeux « bourgmestre d'Augsbourg » dansa avec la belle Suzanne Neidhart et dont Charles-Quint profita, en 1530, pour faire l'économie d'un bûcher particulier à l'usage d'un artisan qu'il y fit brûler? Et Michel Perlach, la joie des enfants, grands et petits, d'Augsbourg? Pour lui, il vit encore; mais combien déchu! Chaque année, à la Saint-Michel, il sort de sa tour, vieilli et tremblotant sur ses jambes de bois; autant de fois l'horloge sonne d'heures, autant de fois, d'une main mal assurée, il plonge faiblement sa lance dans le corps du diable. Comme il était leste, jadis, et vif, et triomphant! Un puissant mécanisme poussait d'une manière invisible l'archange radieux. Aujourd'hui l'on voit la main mereenaire qui tient et fait marcher le pauvre Perlach Michel. Les temps sont bien durs aux vieilles idées et aux vieilles fêtes populaires.

« Si nous n'avons plus rien du moyen âge, disent les Augsbourgeois, nous avons beaucoup de la Renaissance, et notre grand archi-

tecte Élias Holl a dérobé à Venise l'art italien. Sir Robert Peel, d'ailleurs, nous a proclamé la plus belle ville d'Allemagne. » Ce jugement, messieurs, prouve une fois de plus que sir Robert était.... un grand financier. Quant à votre Élias Holl, aller à Venise au commencement du dix-huitième siècle, c'était un peu tard. La rue Maximilienne est en effet bordée de maisons plutôt curieuses que belles, qui, par leur double caractère, montrent bien les deux influences qui se sont rencontrées ici : elles sont du Nord par leur immense pignon en façade, et du Midi par leurs corniches italiennes, quelquefois même par des colonnes et des frontons. Ce qui est plus italien encore, c'est l'amour des fresques. Il date de loin et les plus vieilles sont les meilleures. Une d'elles à demi effacée semble fort belle. On en fait d'autres : près de l'hôtel des Trois-Maures on se hâte de badigeonner une façade immense avec toute l'histoire des Fuggers, ces banquiers passés princes; mais elles ont du maniéré, de la lourdeur et un coloris criard que toutes les brumes de la Bavière ne rendront jamais harmonieux.

A l'arsenal, un beau groupe en bronze; dans quelques églises, des grilles en fer curieusement ouvragées et où le marteau a rivalisé de souplesse avec le pinceau du plus délicat dessi-

nateur d'arabesques ; de jolies fontaines : surtout celle d'Hercule terrassant l'hydre de Lerne ; enfin à l'hôtel de ville, des poêles, en terre cuite, superbes de goût, de caprice et d'exécution, voilà les vrais monuments de l'art à Augsbourg.

Le Rathhaus (hôtel de ville) est très-vanté ; c'est peut-être bien à cause d'une salle intérieure, réellement immense, qui est dorée comme un livre du jour de l'an et qu'on appelle la salle d'or (*der goldene saal*) ? Ce n'est assurément pas pour sa large façade à six ou sept étages, percée de grandes fenêtres à pilastres et surmontée d'un fronton que couronne une pomme de pin en bronze, mais triste, sans saillie et sans style ; encore moins est-ce pour ses dômes écrasés et le beffroi qui l'avoisine, le *Perlach Thurm*, également coiffé d'une énorme coloquinte.

J'ai enfin le secret de ces clochers qui m'ont intrigué jusqu'ici. Élias Holl et les architectes qui ont semé la Souabe, la Bavière et l'Autriche de ces formes orientales sans les comprendre, ont apporté de Venise toutes les variétés de la coupole byzantine, pointue ou évasée, entière ou coupée soit par tranches soit par moitié, superposée en double et triple rang, ou finissant en un col long et mince qui

porte la girouette ou le paratonnerre. Notre vieux clocher carré, trapu, à pignon élançé pyramide bien mieux et se termine par des plans très-inclinés, comme il convient sous un climat de pluie et de neige; de même que la coupole convient sous le soleil torride de l'Orient pour protéger contre lui de larges espaces et assurer de la fraîcheur et de l'ombre à l'intérieur des édifices. Que chez nous-même, au-dessus du sanctuaire, la voûte s'élance plus haute pour donner plus d'espace à la prière, qu'elle s'arrondisse en coupole et domine avec grâce et fierté le reste de l'édifice, comme à Saint-Pierre de Rome, aux Invalides de Paris et à Saint-Paul de Londres, rien de mieux. Mais quand elle devient ce quelque chose sans nom qui écrase aux Tuileries de ses pans quadrangulaires le chef-d'œuvre léger et charmant de Philibert Delorme, ou lorsqu'elle surmonte, comme en Allemagne, tant de clochers qui ressemblent à un bilboquet terminé par sa grosse boule, le mince et le léger portant l'épais et le lourd, voilà qui me paraît un contre-sens pour les yeux et pour l'esprit.

Ajoutez que ces dômes de mosquée sont habituellement en cuivre brun, en tôle ou en fer-blanc, ce qui fait sur les toits toute une chaudronnerie reluisant au soleil.

Je ne puis pas quitter Augsbourg sans vous dire que de son grand commerce d'autrefois elle a gardé une cuisine cosmopolite. Le fond d'un bon dîner c'est une dinde de Vérone et au dessert arrivent les pommes du Tyrol, les raisins du Milanais, les vins de France, d'Italie, d'Espagne et de Grèce. Comme il faut en voyage regarder à tout, j'ai lu à l'hôtel des Trois-Maures sur la carte du dîner une liste de vins provenant de cent quatre-vingt-douze crus différents, depuis l'Affenthaler, vin badois à 48 kreutzer la bouteille, jusqu'au Schloss-Johannisberg à 9 florins 30 kr., en passant par les

Haut-Sauterne, château d'Iquem. . .	5 fl. 48 kr.
<i>Idem.</i> , crème de la côte d'Iquem. . .	9 30
Château Margaux (1847), grand vin	
vicomte Aguado à.	6 48
<i>Idem.</i> , grand vin de S. Scott.	7 48
Champagne, crème Bouzi	4 »
Crémant rosé, <i>oder</i> Crémant blanc	
<i>von</i> Moët	4 »
Sillery, non mousseux, Moët	4 »
Grand vin de Sillery <i>von</i> , veuve Clic-	
quot.	4 48
Pujurete (?) de don Abad Romano. .	9 »
Xérès macharnudo de Pedro Domez. .	9 »
Tokai (1834), <i>von</i> Molnar.	9 »
Constance, Kloete.	5 25

Le Falerne, la gloire de l'ancienne Italie, est

au dernier rang : Augsbourg le donne pour 2 florins 24 kr. Oh ! mon très-cher Horace ! chantre inspiré du Cécube et du Falerne récolté sous le consulat de Métellus, que dirais-tu de ces Germains qui mettent si bas ce que tu plaçais si haut et toujours si près de ta main ?

Un de mes amis, M. X., assista tout dernièrement à une scène curieuse de mœurs allemandes, que je placerai à Augsbourg pour ne la point mettre dans la ville même où elle s'est réellement passée. On comprendra aisément mes raisons. Mon correspondant, fort bien accueilli par des hommes aimables et quelques-uns distingués, n'a pu s'empêcher de sourire à des habitudes qui ne sont pas les nôtres, mais ne voudrait pas répondre à l'hospitalité qu'il a reçue par l'indiscrétion des noms propres.

Voici donc ce que M. X. m'écrivait le soir même. Je retranche au lieu d'ajouter à son récit.

« Il y avait dans la ville comme en toute bonne cité allemande, deux ou trois cercles ou clubs de confrérie ou de corporation. On me présenta au plus distingué, celui des écrivains, des artistes et des comédiens, qui s'appelle le club des Mineurs de l'intelligence,

ou quelque chose d'approchant, et se réunit deux fois par semaine. On y fume, on y mange et on y boit tout d'abord, trois exercices presque inséparables, en Allemagne, de tout autre; après quoi les statuts obligent chaque membre de servir à la réunion un plat de sa spécialité.

« La salle est grande et décorée avec plus de luxe que de goût. La bannière nationale du pays y flotte en une foule d'exemplaires au-dessous du grand drapeau de l'Union allemande. Des moos ciselés, des chopes votives, des pipes d'honneur, des haches d'armes, des équerres et des compas décorent toute une face de la salle. Les statuettes en plâtre de Goethe, de Schiller, des Hohenstauffen et de quelques autres sabreurs, qui n'étaient pourtant pas des chercheurs d'idées, meublent les encoignures et les entre-fenêtres, portées sur des consoles à feuilles de chardon ou à cœur de chou.

« En face, une grande grotte en plâtre figurant des rochers, des broussailles ornées de crapauds, de lézards, de serpents et de chouettes, abrite un nain difforme, à cheveux vert bouteille, horrible et ricanant. C'est, me dit mon voisin, le Génie, le Caprice, qui doit donner aux membres l'*inspiration*.

..

« Au fond, un théâtre et un piano.

« Quelques membres parlent français et tous m'accueillent courtoisement.

« Quand pas mal de pipes sont fumées, bon nombre de chopes bues, quantité de plats de choucroute et de saucisses dévorés, un servant fait le tour de la table en distribuant à chaque convive un maillet blanc gentiment façonné et au président un élégant marteau d'acier. J'en reçois un quoique je ne sois que membre adjoint; mais je cherche en vain l'idée correspondante à ces maillets.

« Leur utilité m'est révélée par trois coups secs du marteau magistral, suivis d'un roulement terrible des maillets, qui fait bondir toutes les chopes et moi avec elles. C'est le président qui dit : « La séance est ouverte, » et les membres qui répondent : « Nous écou-
« tons ! »

« On me présente officiellement, et un roulement trois fois répété m'apprend que le cercle est honoré de ma présence. Ne sachant parler l'allemand ni le maillet, je prie mon introducteur de remercier pour moi, ce qu'il fait en moins de mots que de coups frappés, auxquels les autres répondent, et, à ma grande satisfaction, l'on passe par-dessus l'incident pour arriver aux communications qui intéres-

sent l'art national. Malheureusement, si j'entends beaucoup de mots, je ne comprends rien des belles choses qui se disent.

« Quand l'orateur eut fini, il y eut un moment de repos où l'on ralluma les pipes et un peu la conversation ; on m'adressa amicalement le grand reproche que les Allemands ont sans cesse à la bouche contre nous, de manquer de sérieux. Et en ce moment-là, ils avaient ma foi bien raison, car avec leur pipe dans une main et leur maillet dans l'autre, ils étaient fort graves ; tandis que moi, le très-indigne représentant de la France en cette circonstance, j'avoue que je l'étais fort peu.

« Cependant la séance littéraire a repris et un comédien lit d'une voix pleine et harmonieuse un vieux lied qui chante le vieux Rhin aux flots verts, la vieille simplicité de l'Allemagne, le vieux courage et la vieille bonne foi!...

« Ce morceau soulève un vrai tonnerre d'applaudissements, vu l'instrument qui y servait, et j'y joins modestement les miens. Mais l'enthousiasme de l'assemblée est porté au comble par le morceau suivant, qui m'est expliqué plus tard. Dans un chant de colère aussi farouche et fantasque d'allure que le génie de l'inspiration qui louchait derrière nous, le poète maudit le pont du Rhin qu'on

venait d'inaugurer à Kehl. Il voit déjà les Français s'en approcher sournoisement pour le franchir tandis que la bonne Allemagne sans défiance est à ses chopas et à ses amours. Mais le poète veille pour elle : les flots du fleuve, soulevés par ses incantations patriotiques, emportent les envahisseurs ; leurs cadavres, vils et pourrissants, roulent de tourbillon en tourbillon pendant des siècles, et le Rhin, complice de la malédiction du poète, les retient pour l'éternité dans sa vase fangeuse.

« Le morceau était singulièrement choisi pour la réception d'un confrère français. Aussi, en fin de compte, j'en suis presque à me repentir d'avoir payé, par tant de réserve, cette hospitalité un peu trop germanique. »

J'ai si souvent parlé de l'amour effréné des Allemands pour le tabac, qu'on me pardonnera quelques détails sur l'histoire de cette plante au delà du Rhin. La passion des Allemands pour ce narcotique, aujourd'hui si vive, n'a pourtant pas deux siècles. On prétend que les premières pipes vues en Allemagne furent trouvées dans les décombres du château de Heidelberg, lorsque, en 1693, le maréchal de Lorges, pour plaire à Louis XIV, fit de ce palais la ruine magnifique que les touristes de

tous pays viennent admirer. Des soudards anglais ou wallons, qui seuls fumaient alors (on se souvient que le Flamand Jean Bart allumait sa pipe en plein Versailles), les avaient apportées là.

Ces pipes ont eu une assez belle postérité. Les Français et les Anglais consomment par an et par tête une livre de tabac, ce qui est déjà bien joli, puisque c'est environ pour nous seuls vingt millions de kilogrammes; les Turcs, que je croyais les plus grands fumeurs du monde, restent à deux livres et demie. Les Allemands vont à trois, mais comme les Hollandais sont à quatre, ils travaillent à les rattraper et en viendront à bout, sans faire attention que les Bataves, vivant à peu près dans l'eau, ont peut-être une raison hygiénique de chasser l'humidité qui les pénètre par du feu dans la bouche et dans l'estomac : la pipe et le genièvre. Il est vrai que les Allemands se mettent autant qu'ils peuvent dans des conditions d'humidité analogues par l'énorme quantité de bière qu'ils absorbent. Ils boivent pour fumer et fument pour boire. Avec ce régime-là, l'Allemagne est devenue, ou sera bientôt, le pays qui produit le plus de fumée.

Ce goût fait pourtant sortir déjà du pays pas mal d'argent. Le Zollverein est obligé

d'acheter au dehors les trois huitièmes de sa consommation.

Les Grecs, gens d'esprit et amoureux des récits gracieux, contaient que Vénus, fuyant un jour quelque étreinte passionnée, s'était piquée aux épines d'un buisson, et que la rose lui devait sa couleur empourprée et son divin parfum. Le mythographe le plus enfumé n'en dira jamais autant de la plante de Nicot. Sa fleur est d'un jaune sale, son odeur, même en plein champ, est fétide, et le philosophe s'attriste à mesurer la masse immense de travail qui, chaque année, est dépensée d'un pôle à l'autre pour la satisfaction d'un besoin tout factice. Mais que sa vue réjouit le cœur du financier ! Elle fournit d'inépuisables ressources pour les budgets aux abois, et répand l'aisance parmi ceux qui la cultivent. Le petit pays de Bade à lui seul produit cent vingt mille quintaux de tabac par an, ce qui, à raison de trente francs, en moyenne, lui rapporte trois millions six cent mille francs.

Cependant que de bonnes choses ont un mauvais côté ! Le tabac exige les meilleures terres, ce qui restreint d'autant le domaine des céréales et des plantes fourragères ; il utilise les bras des enfants qui seraient tout aussi bien

à l'école qu'au séchoir; enfin les profits qu'on trouve à cette culture poussent à la division extrême des propriétés. En vain le gouvernement du grand-duc a édicté la loi du 5 mai 1856, pour la réunion des parcelles, on peut voir une commune badoise où sept hectares sont divisés en mille morceaux, appartenant à soixante-cinq propriétaires. Quand la propriété est ainsi réduite à quelques mottes de terre et qu'il ne se trouve pas dans le pays, comme c'est le cas pour Bade, d'industrie manufacturière qui occupe les bras trop nombreux et inutiles dans les champs, il n'y a plus qu'une ressource, c'est d'aller chercher du travail et du pain sous d'autres cieux.

Le tabac et la vigne sont pour beaucoup dans ce phénomène affligeant. Ce sont des cultures pour lesquelles la main-d'œuvre est très-multipliée; mais comme cette main-d'œuvre peut être faite par les femmes, même par les enfants, les frais restent dans la famille et le produit net est considérable. Aussi tout paysan badois veut avoir un lopin de terre; ils en achètent à tout prix et se les disputent avec plus d'acharnement que notre Jacques Bonhomme. Le juif, d'ailleurs, n'est-il pas là pour trouver l'argent nécessaire moyennant un bon billet et de gros intérêts. Mais que survienne

une année mauvaise; que le tabac ou la vigne manque, et celle-ci manque souvent, une année sur deux ¹, et la famille n'a plus de quoi payer ses outils, ses vêtements, son pain. Il faut vendre alors et partir. De 1850 à 1855, soixante-deux mille Badois ont émigré, emportant avec eux vingt-deux millions, c'est-à-dire que chacun n'avait en partant que trois cent cinquante francs pour faire deux mille lienes et un établissement nouveau. Encore l'État et les communes ont-ils dépensé quatre millions pour le transport des plus pauvres.

Triste spectacle que celui de tant d'enfants du sol qui ne peuvent trouver place à la table de la mère patrie et dont grand nombre tombent de misère le long du douloureux chemin qui mène à l'étranger! Bénie soit notre chère France de ne pas connaître encore cette dure nécessité, dussent nos colonies en aller moins vite!

Augsbourg ne m'avait pas été très-hospitalier; le guignon me suivit jusqu'à l'embarcadère. J'y arrivais très-fatigué de mes courses et fort désireux de partir. Il s'en fallait de

1. Schübler a compté qu'il n'y avait eu dans le Wurtemberg, de 1731 à 1830, que trente-deux bonnes récoltes, vingt et une médiocres, quarante sept mauvaises.

deux heures que le convoi pour Munich ne fût prêt ! J'avais pris un train pour l'autre. J'avais donc deux heures à tuer. Un embarcadère est quelquefois un musée de curiosités, à condition qu'il soit plein, et celui d'Augsbourg était vide. Je n'y trouvais qu'un garçon de salle à tricorne, mais si long, si long, que la canne de tambour-major, sur laquelle il s'appuyait le menton, dépassait, de la tête au moins, de grandes Anglaises coiffées de leur affreux chapeau à cloche.

Heureusement j'avais emporté les mémoires d'un homme qui a couru dans tous les sens le midi de l'Allemagne, et qui y ramassa un jour ce que je n'y trouverai jamais, un bâton de maréchal de France. Il n'y a pas un village du pays de Bade, de la Forêt-Noire et de la Bavière où Villars n'ait passé. Ne craignez pas que je vous fasse l'histoire de toutes ses campagnes. C'est un de ses voyages que je veux vous conter, en attendant que le convoi me fasse reprendre le mien.

En 1688, Villars était ambassadeur à Munich et le comte de Lusignan à Vienne. Louvois, pressé de distraire Louis XIV, avait commencé si vite la guerre dite de la Ligue d'Augsbourg, que nos soldats faisaient rage dans l'Empire et déjà rongeaient jusqu'aux os

cette bonne Allemagne, avant que nos ministres eussent encore songé à quitter leurs postes. Quand ils apprirent que la Franconie était en feu, que nos coureurs arrivaient jusqu'en Bavière et que du Rhin au Lech il n'y avait qu'un cri de fureur contre les Français, les deux ambassadeurs pensèrent qu'il était grand temps de partir. Ils prirent des passe-ports et, par surcroît de précaution, le comte de Lusignan se fit donner, pour l'accompagner jusqu'à la frontière, un garde impérial; le marquis de Villars, un trompette de l'électeur. Tous les Français établis à Vienne et à Munich se mirent de leur suite, qui, de la sorte, monta bien à trois cents personnes.

Le comte était un personnage fort noble et fort grave, très-entiché de son titre et de son importance, qui n'eût point fait un pas plus vite que l'autre, quand dix mille pandours eussent été à ses trousses. Il entendait marcher lentement et à découvert, comme il convenait au représentant de Sa Majesté très-chrétienne.

Le marquis, très-brave, eût bien, si le roi se fût trouvé là pour le voir, chargé à lui seul tous les pandours du monde; mais il n'estimait, en fait de témérité, que celles qui rapportent; et pour sortir au plus vite du guépier où il se trouvait, il eût bien volontiers mis son

titre dans sa poche, ses habits sur les épaules d'un valet, et sa personne, en n'importe quel équipage, sur le dos d'un bon cheval qui l'eût conduit tout d'une traite au bord du Rhin.

Villars opinait donc pour qu'on passât à la sourdine et vite, par les villages, où ils seraient toujours les plus forts, non par les villes, où ils pourraient être enfermés. Lusignan ne voulut rien entendre et se retira comme un Romain.

Cette bonne contenance réussit d'abord, et tout alla bien jusqu'à Brégenz, petite ville située sur le Rhin ; de l'autre côté se trouve la Suisse. Villars pressait de passer le fleuve pour se mettre en sûreté, les Suisses étant nos alliés. Lusignan s'y refusa, et, comme un de ces preux dont il portait le nom, voulut rester tout ce jour encore sur la rive allemande.

Villars céda ; mais inquiet, il allait et venait, ayant l'œil et l'oreille à tout. Bientôt, il entendit des clameurs confuses, des bruits de tambours. C'étaient sept ou huit cents paysans armés qui entraient dans la ville. Jusque-là le commandant du château n'avait dit mot. Les paysans arrivés, il parla, même très-haut, demanda les passeports et, n'y trouvant rien à reprendre, chercha une vraie querelle d'Allemand. Il déclara aux deux ministres qu'il vou-

lait examiner un à un tous ceux qui les suivaient. Comme on préparait les chevaux pour partir, il les fit rentrer à l'écurie ; et ses soldats devenus familiers, insolents, mettaient la main partout. « Voilà le moment critique pour la dignité des ambassadeurs, » dit Villars à Lusignan. Celui-ci, imperturbable et digne, ne bougeait ni ne parlait, prêt à tout, plutôt que de manquer à son caractère.

Ce n'était pas, on l'a vu, le compte de Villars. Il laissa Lusignan s'envelopper de sa dignité et s'asseoir sur sa chaise curule, en attendant ce qu'il plairait aux dieux d'ordonner ; lui, il fouilla dans sa bourse, acheta les domestiques du commandant, son secrétaire et probablement le commandant lui-même, moyennant quoi il obtint un laisser-passer dont il usa sur l'heure. L'intraitable Lusignan, décidément arrêté, alla méditer pendant huit mois, au fond d'un château fort du Tyrol, sur l'inconvénient de fourvoyer un homme qui n'est qu'honnête dans la politique, je veux dire dans la politique de ce temps-là.

Pour le moment Villars n'était pas au bout des fâcheuses aventures. A peine hors des murs de Brégenz, il avait couru sans s'arrêter jusqu'à Saint-Gall, comptant bien s'y reposer des mauvaises nuits qu'il avait passées depuis

Munich. A l'hôtel, il demanda tout d'abord un lit et allait s'y mettre, quand on lui annonce les magistrats de la ville. Il faut descendre et les écouter : la harangue fut longue.

Cependant tout a une fin, même un discours de bourgmestre allemand. Le compliment terminé, Villars les salue et veut regagner son lit, quand il les voit s'asseoir, et les voilà qui l'interrogent sur l'empereur et sur le Turc, sur la France et sur l'Allemagne. Les braves gens ne voulaient pas perdre une si belle occasion de se mettre au courant des choses du monde. En même temps on apporte de toutes parts ce que la ville a de plus précieux en vins, viandes, provisions de toute sorte, et Villars contemple avec effroi un magnifique repas qui se prépare : perdrix et faisans, chapons de Milan et confitures de Gênes, vins de France, fruits d'Italie, tout s'y trouvait ; ces messieurs étaient en train de ne rien épargner.

En vain Villars invoque ses fatigues et supplie qu'on le dispense d'assister à ce festin formidable. Pour ne pas troubler l'alliance entre les deux États, l'ambassadeur croit de ses fonctions de s'exécuter. A minuit on se met à table. On boit, on mange, comme des Suisses savent le faire. Le peuple entre dans la salle. Les magistrats distribuent à leurs pa-

rents, à leurs amis, ce qu'ils avaient laissé sur les plats. Enfin à trois heures du matin ils se retirent. Villars se couche. Au réveil, il trouve l'hôtelier une note ruineuse à la main. Il lui fallut payer la fête que les magistrats sangellois s'étaient donnée à eux et à leurs amis.

Il se sauve, en envoyant à tous les diables l'hospitalité helvétique, et, de peur d'une récédive, traverse la Suisse aussi vite qu'il eût voulu traverser l'Allemagne. Il arrive à Bâle à la nuit tombante ; mais le Suisse est défiant : les portes sont déjà fermées ; c'était le 6 janvier et il faisait un temps horrible. Les gens de l'ambassadeur crient, jurent et tempêtent. Les Suisses ne jurent pas moins, mais n'en ouvrent pas davantage.

Villars veut intervenir ; il s'approche et tout d'un coup se trouve en l'air, puis au fond d'un fossé. Il resta là une demi-heure évanoui. On le croyait mort, et lui pensait l'être. Deux de ses hommes descendirent avec une corde, les autres le hissèrent en haut. Mais on avait fait un nœud coulant : il étouffait. On le tira de là pourtant ; on le coucha dans une guérite, et, pour le faire revenir, on l'abreuva d'eau-de-vie, seule chose qui se trouva sous la main. Au matin, les damnées portes s'étant ouvertes, on le porta sur deux planches dans un cabaret

appelé *le Sauvage*. Les chirurgiens accoururent : il était bien temps.

Ils le trouvèrent meurtri des pieds à la tête, mais sans une fracture. Il descendit le Rhin, étendu au fond d'un bateau, jusqu'à Strasbourg, et là, malgré la fièvre, prit la poste pour Paris. Le roi daigna plaisanter avec lui de sa chute dans les fossés de Bâle et, comme Villars l'avait espéré, lui donna le moyen d'aller en Flandre se faire casser la tête à son service ou y gagner quelque beau commandement.

Lusignan, dit Saint-Simon, fut toujours le même. Il mourut fort pauvre, sans être jamais arrivé à rien. Villars, lui, arriva à tout. On aurait pu le prévoir, d'après leur manière de voyager.



XV

ENTRE AUGSBOURG ET MUNICH.

La marmite de l'Empereur Maximilien. — La Bavière et la France. — Le parti de la guerre. — Une fresque d'Holbein et l'unité allemande. — Une troisième Allemagne.

Je vous ai déjà dit que d'Augsbourg à Munich la route est fort laide. Puisqu'il n'y avait rien à voir, il ne restait qu'à causer. Près de moi, dans le wagon, se trouvaient deux officiers bavares qui se plaignaient fort qu'on ne les eût pas conduits à Solferino où, sans faute, eux et leurs gens auraient changé l'issue de l'affaire. Ils en voulaient à leur roi de n'avoir point trouvé d'argent ni de résolution pour cette belle équipée, appelaient Mantoue une forte-resse germanique, et le Mincio la frontière de l'Allemagne.

J'admirais cet entrain et cette logique, tout en me remémorant le mot de l'empereur Maxi-

milien : « Prenez une marmite, versez-y du sang autrichien et du sang bavarois, mélangez bien, puis faites bouillir : vous les verrez tout aussitôt sauter l'un à droite, l'autre à gauche. » La comparaison impériale n'est ni très-élégante ni très-poétique, mais elle exprime bien où eu étaient autrefois les affections réciproques de l'Autriche et de la Bavière. Avions-nous besoin d'un allié dans l'empire, le Bavarois s'offrait. Louis XV le fit empereur : il ne sut pas garder cette couronne ; mais Napoléon le fit roi, et il tient encore celle-là.

Le changement ne date que de 1815. Les traités de cette année maudite ont si perfidement dessiné nos frontières et placé nos voisins, que notre vieil allié est nécessairement devenu notre ennemi.

En échange du Palatinat transformé en département du Mont-Tonnerre, la France avait fait assurer à la Bavière, au traité de Lunéville, un territoire de cent milles carrés, peuplé de deux cent seize mille habitants, c'est-à-dire Wurzburg, Bamberg, Freising, Kempten, Wendenfels, Passau, Ulm, Memmingen et la Souabe autrichienne ; au traité de Presbourg : six cents myriamètres carrés et un million de nouveaux sujets, avec Augsbourg, Eichstett, le Tyrol, etc. ; au traité de Vienne : l'archevêché

de Salzbourg. Jamais amitié politique n'avait tant rapporté. Pour la rompre, l'Autriche, en 1814, reprit à la Bavière le Salzbourg et le Tyrol, ce qui lui ouvre ce royaume à l'est et au sud, et lui fit donner, au delà du royaume de Wurtemberg et du grand-duché de Bade, le Palatinat du Rhin, qu'elle nous ôta. On ne faisait ainsi qu'un État mal bâti, puisqu'il est coupé en deux, peu viable, car ses éléments ne sont pas homogènes, et qui ne vivra pas. Qu'importait à l'Autriche ? Du même coup elle affaiblissait un voisin odieux, et en mettant les Bava-rois à nos portes, en leur donnant des places construites par Vauban, comme Landau, elle nous réduisait à ne pouvoir faire un mouvement hors de l'étroite enceinte où elle nous enfermait, sans rencontrer nos anciens amis sur notre route et leur marcher sur le corps.

Un monsieur d'aspect fort respectable, et qui doit être quelque riche négociant ou propriétaire, me voyant tout préoccupé des exploits que les deux officiers n'avaient pu accomplir, me toucha du coude et me dit en français, avec une pureté d'accent presque irréprochable :

Le Bava-rois : « Laissez donc dire ces messieurs ; il faut bien que chacun fasse son métier, ne fût-ce qu'en paroles. On leur a mis,

depuis quarante-cinq ans, un grand sabre au côté et ils ne dégainent jamais; on leur fait faire, depuis un demi-siècle, la petite guerre et ils ne font jamais la grande; on leur a constitué une longue hiérarchie de grades et de traitements, et ils y avancent non par bulletin de général, mais par ordonnance de médecin : les camarades meurent à l'hôpital, ce qui est très-lent, au lieu de mourir sur le champ de bataille, ce qui est bien plus expéditif. Vous voyez que nos officiers doivent être très-amoureux de guerre, n'ayant d'ailleurs jamais tâté de la chose, ni expérimenté les mauvais côtés.

« Voilà une première catégorie : les belliqueux par état.

« Nous en avons une autre : les belliqueux par sentiment. Nous avons donné à l'Autriche sa jeune impératrice. Vous nous connaissez, nous autres Allemands; nous prenons grande part aux affaires de ménage de nos princes. En mariant notre princesse royale à l'empereur François-Joseph, nous nous sommes tous un peu mariés à l'Autriche, et nous faisons nôtres les désagréments qui lui arrivent.

« Nous avons aussi les belliqueux par religion. Les jésuites ont été puissants chez nous et le sont encore. Ils y ont commencé la guerre de Trente ans et faisaient écrire par le duc

Maximilien I^{er}, à sa mère, que la Saint-Barthélemy était une bien belle chose, et Jacques Clément ou Ravaillac un bien grand saint. Ils ont fait souche, et nous avons de charitables personnes qui, ne pouvant plus brûler les gens au nom du ciel, seraient très-heureuses de les faire du moins mitrailler par amour de Dieu.

« Enfin il y a des gens, dans notre facile et débonnaire Allemagne, qui naissent colonels et généraux. Connaissiez-vous nos *Durchlaucht* et nos *Erlaucht* ?

Moi : « — Mais non.

Le Bavaois : « — Vous avez tort et cette ignorance est fort impertinente. On voit bien que vous arrivez d'un pays où l'on s'occupe du mérite des personnes bien plus que de leurs parchemins. Sachez donc qu'en outre de nos dynasties régnantes, nous avons deux ou trois cents dynasties qui ne règnent plus. Ce sont des familles de princes, ducs, margraves et barons, autrefois souveraines, aujourd'hui *médiatisées*.

Moi : « — Voilà un *médiatisé* qui m'a tout l'air d'être encore quelque curiosité germanique; vous allez m'expliquer cela, n'est-ce pas ?

Le Bavaois : « — Oh ! ce serait trop long, comme tout ce qui est purement indigène chez

nous. Contentez-vous de savoir que les princes *médiatisés* ne sont plus princes et ne sont pas tout à fait sujets. Ils ont des terres peuplées de douze cent mille âmes et des revenus qui montent à trente millions. Mais, grâce à la fécondité des mariages allemands, ils ont si bien multiplié que leurs revenus seraient insuffisants, s'ils ne trouvaient quelque emploi¹.

Moi. « — Je vous vois venir : Vos *Durchlaucht* ne peuvent déroger et se faire ingénieurs, industriels ou négociants. Il faut qu'ils soient soldats, ce qui veut dire généraux ou à tout le moins colonels, soit à Vienne, soit à Berlin; d'où il résulte que vous avez une vraie caste militaire; et comme il est dans la nature des choses qu'on ait les idées et les goûts de l'habit qu'on porte, cette caste forme chez vous un grand parti de la guerre.

Le Bavaois : « — Précisément. Ajoutez que ces gens d'épée sont aussi les hommes

1. L'*Almanach princier de Gotha* pour 1851 donnait le chiffre de 1936 individus des deux sexes appartenant aux familles médiatisées. Les onze familles de princes et les treize familles de comtes de première classe, en Bavière, possèdent en propriété héréditaire 70 lieues carrées d'Allemagne avec 190 000 habitants; en Wurtemberg, quarante-quatre familles; dans le grand-duché de Bade neuf, mais qui ont 67 lieues carrées avec 250 000 habitants.

de la vieille politique et qu'ils ont toutes leurs affections à Vienne, parce qu'ils voient que l'Autriche est le dernier appui des choses surannées qui s'écroulent¹. La maison où ils ont si longtemps et si bien vécu se lézarde et craque, mais où aller, si elle tombe? Donc, on replâtre d'ici, on étaye de là; et l'Autrichien ayant de larges et robustes épaules, on le prie bien humblement de s'adosser au mur qui branle, pour le soutenir. Voilà comment il se trouve en Bavière, dans toute l'Allemagne, et même en Prusse, un parti autrichien qui veut la guerre n'importe où et n'importe pour quoi.

Moi. « — Vous me parlez de religion, de sentiment, de caste, d'égoïsme professionnel ou politique. N'y a-t-il donc chez vous ni intérêts généraux ni raison publique?

Le Bavaïois : « — Oh la raison pure! nous l'étudions beaucoup et nous sommes très-forts sur le moi et le non moi. Mais la raison ordinaire, c'est autre chose. Cependant elle arrive et fait tout doucement son chemin. Quoique la féodalité et le moyen âge soient encore très-vivants chez nous, nous commençons à penser

1. Ceci était écrit en 1860, par conséquent avant la charte du 26 février 1861, qui a inauguré en Autriche le régime constitutionnel.

que le bon Dieu n'a pas créé deux espèces d'hommes, les uns qui viendraient au monde avec un bât sur le dos, pour servir de montures, les autres avec un fouet à la main et des éperons aux jambes pour être les cavaliers. Êtes-vous allé à Bâle?

Moi : « — Certainement.

Le Bavaois : « — Alors vous n'avez pas manqué de visiter le cloître des Dominicains où Holbein a peint sa fameuse *Danse macabre*. C'est un peu plus intéressant à voir que la salle du concile, petite, nue, sombre et où l'on a bien de la peine à placer un grand souvenir.

Moi : « — Oui, j'ai vu une pauvre fresque qui, comme toutes les fresques, s'en va. Holbein n'avait pas pensé à cette mort-là.

Le Bavaois : « — Cependant il en reste assez pour comprendre et admirer ce puissant génie. Vous rappelez-vous une des quarante et une scènes qui composent le tableau, celle du *Portement du pape*? Le pape, assis dans la pourpre et l'or, a sur la tête la triple couronne, et sa main droite bénit le monde incliné devant lui. Quatre évêques mitrés portent la chaire pontificale, et les Suisses de la garde, en de magnifiques armures, font escorte. Mais ces gardes sont morts, ces évêques sont morts, et ce pape triomphant va mourir. Voilà

les vieilles idées qui soutiennent les vieilles institutions. Que de vivants en ce monde, qui sont portés par des morts ! »

Mon Bavarois était sans doute un de ces hégéliens qui se plaisent à toutes les témérités de pensée et de langage. « Vous êtes sinistre, lui dis-je.

Le Bavarois : « — Holbein a peint un symbole qui est vrai en morale : c'est la mort qui mène la danse de la vie. Pourquoi ne le serait-il pas en politique ? Il ne me semble pas que les institutions aient eu jusqu'à présent, seules sur la terre, le bénéfice de l'immortalité.

Moi : « — Mais pourquoi me faites-vous recommencer ce voyage à la fresque d'Holbein, et que concluez-vous de tout ceci, relativement à la question qui nous occupe ?

Le Bavarois : « — J'en conclus qu'il y a chez nous des choses qui meurent et d'autres qui veulent vivre. Si nos princes ne font plus, comme le landgrave de Hesse, il y a quatre-vingts ans, la traite des blancs en vendant leurs sujets à qui veut en acheter¹, quelques-uns se-

1. En 1738, l'Autriche achetait des soldats en Bavière, à raison de trente-six florins par tête ; en 1746, ils n'en valaient plus que vingt-quatre. On sait quelle consommation de Hessois fit l'Angleterre durant la guerre de l'Indépendance soutenue par ses colonies d'Amérique.

raient disposés à nous embarquer dans des aventures que nous ne voulons pas courir. Vous autres Français, vous nous avez rendu, il y a soixante ans, un grand service. Nous avions sept ou huit cents maîtres, vous les avez réduits à trente-six. Peut-être bien nous aiderez-vous à opérer encore quelque utile réduction. Trente-six cours, trente-six budgets, trente-six espèces de chambellans à clefs d'or et de conseillers intimes de tout sexe, comme la comtesse de Mansfeld, c'est vraiment trop; sans compter le trente-septième formé par ces ennuques qui siègent à Francfort et qui ne se consolent de leur état qu'en aidant à en faire d'autres.

Moi : « — Voilà encore une impertinence que je laisse à votre charge. Quant à votre système de réduction, ne comptez pas sur nous pour l'opérer. Vous êtes quarante millions d'Allemands très-lents à vous mettre en branle, mais qu'on ne peut plus arrêter une fois que vous êtes en train. Comme vous avez eu, à la fin de nos longues guerres, la dernière victoire, vous avez tout arrangé au mieux de vos intérêts, au pis des nôtres. Que l'Italie ait ou n'ait pas une fédération cela nous importe peu, parce qu'entre elle et nous, « la nature, dit un de « nos vieux écrivains, a placé un haut entreject

« de montagnes, » de sorte que ne nous touchant sur aucun point, nous ne nous blesserons jamais, et que nous serons avec les Italiens, au delà des Alpes, comme avec les Espagnols au delà des Pyrénées, les meilleurs amis du monde. Sans compter que voilà un peuple de plus qui passe du côté des idées de *quatre-vingt-neuf*, ce qui nous permettra de renouer le vieux pacte des races néo-latines, non plus entre les familles royales, chose scabreuse, mais entre les nations ; qu'enfin, s'il se tramait quelque jour un nouveau complot de Pilnitz, nous trouverions vingt-deux millions d'Italiens pour nous donner un bon coup d'épaule. Mais tout philosophes que nous soyons, nous sommes encore un peu plus Français, fort enclins, sans doute, à l'amour du genre humain, à condition cependant qu'on nous rende la pareille, et tout prêts à nous faire Allemands, si vous voulez vous faire Français. Malheureusement vous ne nous aimez guère, et bien des vôtres en sont encore aux rancunes de 1813.

« Témoin les réjouissances publiques que vous faites encore pour l'anniversaire de Waterloo et de Leipzig, quand nous laissons à l'histoire Austerlitz et Iéna ; témoin cette fameuse carte de la France nouvelle, tout dernièrement

éditée à Hanovre par le libraire de la cour, où l'on donne la Lorraine, l'Alsace et la Franche-Comté à l'Allemagne; nos cinq départements du nord à la Belgique; Toulon et Marseille aux Suisses; Cherbourg et Versailles aux Anglais; Bordeaux et Montpellier aux Espagnols; ce qui ferait du vainqueur de Solferino un roi de Bourges. Si c'est une fantaisie à la façon d'Hoffmann, elle n'est ni spirituelle ni gaie; si c'est de la haine, elle est odieuse et féroce.

Le Bavaïois : « — Vous attachez trop d'importance à une élucubration mauvaise de quelque Hermann chevelu ou d'un traîneur de sabre aviné. Vous n'ignorez pas qu'en Allemagne nous ne savons pas rire.

Moi : « — Eh bien ! les gens qui ne rient pas me font peur. Aussi du jour où une seule volonté commandera à Ulm et à Landau, à Luxembourg et à Mayence, et qu'un peuple uni de quarante millions d'hommes sera derrière, nous ne dormirons plus tranquilles à Strasbourg et à Metz.

Le Bavaïois : « — Mon Dieu, ne prenez donc pas si vite la mouche ! Il ne s'agit point de revenir au pangermanisme de la diète de 1848, qui ne valait pas mieux que le panslavisme du czar Nicolas : deux vilains mots et deux mauvaises choses. C'est encore là un

méfait de nos théoriciens de la raison pure, qui faisaient de la physiologie et de la philologie, quand il fallait faire de l'histoire; qui regardaient très-attentivement dans les globules du sang et dans les racines de l'idiome, au lieu de regarder dans les opinions et dans les intérêts, ce qui est bien différent; et qui, finalement, très-occupés de la race germanique, mais fort peu du peuple allemand, se laissèrent jouer sous jambe par la vieille diplomatie. Notez bien, d'abord, que nous ne voulons être ni Autrichiens, ni Prussiens, mais Allemands.

Moi : « — Pardieu, je le comprends bien, puisque c'est là une vieille idée française. Mazarin l'avait quand il fit la *Ligue du Rhin*, et Napoléon quand il constitua la *Confédération du Rhin*.

Le Bavaois : « — Oui, mais votre Napoléon, avec sa confédération, avait trouvé le moyen de nous faire Français. C'est un beau nom que celui de la France, et à cette heure fort bien porté, mais nous tenons à garder le nôtre.

« *Moi* : — Vous avez raison : chacun chez soi. Il nous en a coûté trop cher d'avoir été les maîtres chez vous pour que nous ayons la moindre envie de recommencer.

Le Bavaois : « — La rive gauche du Rhin, ne vous tente donc pas?

Moi. « — Pas le moins du monde.

Le Bavaois : « — Il y a cependant déjà votre religion et vos lois à Trèves, à Mayence; on parle français à deux pas d'Aix-la-Chapelle, et dans le Palatinat beaucoup de gens, je vous assure, regardent du côté de Paris, bien plus que vers Munich.

Moi : « — On m'avait déjà dit cela à Strasbourg, et je ne le croyais pas.

Le Bavaois : « — Ajoutez qu'ici même nous sommes un bon nombre à le trouver naturel, et décidés à ne pas nous fâcher bien fort s'il arrivait qu'à force de regarder du côté de Paris, ils finissent par y aller.

Moi : « — *Vade retro, Satanas!* Ne nous donnez pas de tentations mauvaises. Ce qui nous aurait convenu, c'eût été la Belgique, il y a trente ans, avec l'Eseaut, avec Anvers, avec ses mines de houille dont nous manquons. Alors il n'y avait pas à Bruxelles une nationalité constituée. Son territoire est l'achèvement de la France; sa langue est la nôtre; les intérêts sont communs. Anvers, le meilleur port du nord de l'Europe, au lieu de languir, serait devenu dans nos mains le Loudres du continent. Mais l'Angleterre dépensera son dernier homme

et son dernier écu avant de nous laisser arriver là. Or, comme nous sommes bien décidés à ne pas nous brouiller avec John Bull, tant qu'il ne prétendra point, bien entendu, comme il le voulait, il n'y a pas longtemps, faire passer Jacques Bonhomme par le trou d'une aiguille, nous ne toucherons pas à la Belgique, qui d'ailleurs ne veut plus de nous. Puisqu'elle est assez riche pour faire les frais d'un gouvernement particulier, qu'elle le conserve et garde sa nationalité contre les autres aussi bien que contre nous-mêmes : nous n'avons rien de plus à souhaiter, et j'espère bien que nous serons les uns et les autres assez sages pour développer librement notre commerce international, sans la gêne d'une douane tracassière. Il n'y a plus, aujourd'hui, que de ces questions-là. Tant donc que les choses resteront ainsi, notre sécurité de ce côté ne sera pas compromise. Elle ne le sera pas non plus sur le Rhin, d'une manière sérieuse, tant que la Confédération germanique demeurera ce qu'elle est ; de sorte que, si vous ne changez pas l'état des provinces allemandes du territoire gaulois, nous n'avons rien à dire.

Le Bavarois. « — Voilà l'embarrassant. C'est que nous ne voudrions pas les laisser comme elles sont. Nos divisions nous annulent. Depuis 1815, toutes les grandes affaires

de l'Europe nous passent par-dessus la tête, tandis que vous autres Français vous réalisez le mot de notre Frédéric II : « Si j'étais roi de France, je ne voudrais pas qu'il se tirât, en Europe, un coup de canon sans ma permission. » Vous ne permettez pas qu'on en tire, et, en outre, vous en tirez beaucoup. Vous faites sans nous la guerre de Crimée, qui nous délivre pourtant d'un cauchemar, la peur des Russes; vous faites, malgré nous, la guerre d'Italie, qui nous montre ce que nous aurions à accomplir chez nous. Tandis que nous pleurons sur les massacres de Syrie, vous courez au Liban faire rentrer les Druses et l'intolérance dans leurs tanières, et si nous envoyons Barth et Vogel relever la carte du lac de Tchad, vous, vous allez aux Antipodes planter votre drapeau sur les murs de Pékin. Enfin, que quelque part un coup de fusil maladroit fasse une victime, et l'on court à votre consulat placer le cadavre sous le drapeau de la France, en criant « justice, » comme si vous étiez sur la terre la Providence de tous les pauvres diables et le redresseur de tous les torts. Il est désagréable d'assister à tant de grandes choses sans prendre part à aucune, et de recevoir tant de services de gens qui parlent si peu de l'objectif, du subjectif et de l'absolu.

Vous avez à peu près remis sur ses jambes la nationalité roumaine; vous faites sortir l'Italie du sépulcre où nous l'avions couchée; nous désirons, à notre tour, monter en scène et nous nous sommes mis en travail de réformation. Dès à présent nous avons un parti unitaire, des délégués unitaires, des conférences et des discours unitaires. Les princes voudraient bien encommissionner la chose à Francfort. Car, entre la Prusse et l'Autriche, ils sont comme ce peuple du Péloponnèse, entre Athènes et Lacédémone, à qui Alcibiade disait : « Il se
« peut bien qu'Athènes vous mange un jour,
« mais elle commencera par les pieds, ce qui
« sera long, tandis que Sparte commencera
« par la tête, ce qui ira très-vite. » La Prusse, puissance jeune et qui a toutes les ambitions de la jeunesse, jouerait volontiers le rôle de Sparte. Nous, nous répondons : « Mais nous ne voulons être mangés par aucun bout.

Moi : « — En ce cas, faites ce que Napoléon vous conseillait : formez une troisième Allemagne, qui soit la vraie. Si vous voulez vous réunir tous, nous aurons nous autres, France, des précautions à prendre, parce qu'il n'y a pas de principe philosophique, si bon qu'il soit, qui ne doive reculer devant une question de sécurité nationale. Si vous usez du droit de vous réunir,

nous userons du droit de nous défendre; sans compter que je ne sais trop comment vous viendrez à bout de votre dessein; car l'Allemagne est répandue tout autour d'elle, comme vos fleuves sans rives certaines, de sorte que vous serez bien embarrassés, comme vous l'avez été déjà en 1848, de dire où elle commence et où elle finit. Mais si vous ne faites, sous une forme ou sous une autre, qu'un État parfaitement indépendant de quinze à vingt millions d'hommes, vous vous rendrez service à vous-mêmes et vous ferez les affaires de tout le monde. Il y a dans l'Europe continentale quatre grandes monarchies militaires qui sont des foyers de guerre : deux chez vous, la Prusse et l'Autriche; une à l'orient, la Russie; la quatrième à l'occident, la France. Entre vous et la Russie reconstituez cette nation polonaise qui s'obstine à ne pas mourir; entre la France, l'Autriche et la Prusse, placez un État essentiellement pacifique et neutre, comme la Belgique et la Suisse, et voilà la guerre qui devient impossible, l'herbe qui pousse sur les glaciés déserts, la rouille sur les canons abandonnés, et, pour notre compte seulement, trois cent mille vigoureux gaillards qui reviennent semer du blé ou tisser du drap, au lieu de rester sept ans à apprendre à tuer proprement un homme. En-

tre les grosses machines les ingénieurs mettent des tampons pour amortir les chocs : pourquoi les politiques n'en mettraient-ils pas entre ces gros États qui, tout hérissés de canons et de baïonnettes, ont toujours des frottements douloureux ? Alors, d'Anvers au Saint-Gothard, le continent est coupé et couvert par une ligne de peuples qui sont libres enfin de faire ce pourquoi Dieu les a créés : travailler des bras et de l'esprit et jouir du fruit de leur travail, sans avoir à craindre que les pandours, les cosaques et les zouaves se donnent rendez-vous chez eux, au milieu de leurs champs en culture, de leurs villages prospères et de leurs tranquilles amours. »

Voilà comment mon nouvel ami et moi, tout en roulant entre Augsbourg et Munich, nous refaisions la carte de l'Allemagne ; elle en vaut ma foi bien une autre.



XVI

A MUNICH.

Les villes nécessaires et les villes artificielles. — Munich est né de la querelle d'un duc et d'un évêque. — Le roi Louis. — Un coup de cravache. — Munich à vol d'oiseau. — La vieille ville et la nouvelle ville. — L'architecture : un musée de pastiches pris pour une renaissance. — La Rumeshalle et la Bavaria. — La Siegesthor et ses lions. — L'obélisque de bronze et les obélisques de pierre.

Il y a des villes nécessaires, comme Londres, Paris et Rome, comme Lisbonne, Amsterdam et New-York. C'est la géographie et l'histoire qui les ont faites. On n'aurait pu les mettre ailleurs et elles tirent toute leur force d'elles-mêmes. Mais d'autres sont des créations artificielles. Nées d'un caprice ou d'un concours fortuit de circonstances, elles n'ont d'autre raison d'être que de se trouver là où elles sont. Ainsi rien n'appelait une grande ville à la place où Munich s'est élevé, au milieu d'une

maigre plaine qui ne suffit pas à le nourrir, au bord d'une rivière torrentueuse où l'on ne peut faire flotter un bateau. Mais il en est de l'organisme social comme de l'organisme humain, le sang afflue au point où on le provoque à venir. Ces villes *forcées*, ainsi que disent les agriculteurs d'une plante qui vient hors de sa saison, finissent par croître et s'étendre. Seulement à la maigreur des rameaux, à la pauvreté du feuillage, on voit bien que ces arbres étiolés ne tirent pas du sol qui les porte la sève vigoureuse qui fait les grands chênes.

Munich est une ville doublement artificielle. Ses ducs en ont fait, malgré sa situation, une capitale, et son roi Louis en a voulu faire une Athènes allemande, quoique les Phidias et les Raphaël n'y courussent pas les rues.

Parlons d'abord de la ville ; nous viendrons ensuite au roi.

Comme le clergé doit regretter le moyen âge ! En ce bienheureux temps un tiers du territoire allemand était domaine d'Église. En Bavière, Augsbourg, Passau, Freising appartenaient à leur évêque, avec d'immenses terres tout autour, et il ne restait aux ducs d'autre ville importante que la vieille cité de Ratisbonne. Ils y résidaient, assez embarrassés d'y bien vivre, attendu la pauvreté de leurs reve-

nus. Un des meilleurs, alors, était celui qu'on tirait des péages. Par la Bavière passaient toutes les denrées que Venise allait chercher en Orient et que ses marchands conduisaient à Inspruck pour les répandre de là en Allemagne. Par elle passait aussi tout le sel tiré des inépuisables mines du Salzbourg pour la Souabe et la Franconie. Or, les routes d'Inspruck et de Salzbourg à Augsbourg et à Ratisbonne se croisaient sur l'Isar. Mais en quel point ?

L'évêque de Freising voulait que ce point fût chez lui, à Vöhring. Il y bâtit un pont; il y établit un marché et un hôtel des monnaies, où les marchands échangeaient leurs pièces étrangères contre celles du pays en laissant, bien entendu, chaque fois au monnayeur, comme au péager, pas mal d'écus que l'évêque trouvait excellents quel que fût leur titre.

Le duc se désolait de voir cette bonne aubaine tomber aux mains de l'Église, et, chef du pays, il n'osait pas trop user d'une ressource alors fort employée, rançonner ou piller les marchands sur la route. Il imagina de faire concurrence à l'évêque : il jeta un pont, un peu plus haut sur l'Isar, en un endroit où l'on trouve encore des restes de constructions et de sépultures romaines. Des moines y avaient

..

déjà un couvent, ce qui faisait appeler le lieu *Monachium*¹. Il y établit un bureau de change et un marché. Mais on ne sait à quelle époque ni sous quel duc cela se passait.

Au milieu du douzième siècle la couronne ducale était sur la tête d'un des plus puissants princes du temps et un des moins endurants, Henri le Lion, duc de Bavière, de Saxe et de Toscane. Il avait de grands besoins; il se dit que son trésor se remplirait bien plus vite si le pont de Vöhring n'existait plus, et un beau jour il s'en alla le brûler. L'évêque était oncle de l'empereur; on écouta ses réclamations, et il intervint une sentence arbitrale qui laissa au fond de l'eau le pont de l'évêque, mais attribua à celui-ci un tiers des revenus du pont ducal. Ce jugement est de l'année 1158, et c'est le plus ancien document où se trouve le nom de Munich désignant un lieu habité. Le duc y

1. *Monachium*, d'où nous avons fait *Munich*, comme les Allemands ont fait *Munchen* de *Monche*, qui signifie moines. Wesseling, dans son *Itinéraire d'Antonin*, p. 236, met sur l'emplacement de Munich une station romaine du nom de *Zsunisca*, dont on croit avoir suivi les diverses transformations : vers 780, *Sunihinga*; plus tard, *Munirihinga* et *Munihha*. Le monastère de Wessobrunn possédait des terres en cet endroit dès l'année 900, et nous avons un document où l'abbé de Tegernsée et l'église de Freising se disputent la dîme des terres à Gmund, Vöhring et Munich.

perdit quelque argent, mais Munich y gagna de rester seul en possession du passage. Son pont et son marché attirèrent le commerce, et le village monacal devint un gros bourg.

Voilà donc l'Athènes moderne, puisqu'il faut, dit-on, la nommer ainsi, qui naquit d'une querelle entre un duc et un évêque, comme l'autre, la véritable, était née d'une querelle entre deux divinités, Neptune et Minerve. C'est un trait de ressemblance que je livre aux poètes de la Ludwigsstrasse.

Avec tout cela, Munich pouvait rester obscur. Une autre circonstance acheva sa fortune.

Quand la grande maison ducale des Welfs s'écroula, Ratisbonne rejeta le coûteux honneur d'être la capitale du duché, et se fit cité impériale, ce qui voulait dire ville libre et république à peu près souveraine. Les ducs se résignèrent à résider là où il ne se trouvait ni évêque pour leur disputer le pas, ni bourgeois pour leur fermer la porte au nez. Ils vinrent à Munich. Un d'eux nommé empereur, Louis V, lui accorda des privilèges et y éleva des constructions qu'on voit encore. Aussi ce pauvre César, qui fait dans l'histoire assez triste figure, y est-il célébré, en vers et en prose, à l'huile et à la détrempe, comme un grand homme.

Sigismond y fonda vers 1488 sa lourde cathédrale ; Guillaume III, un palais qu'il mit à côté du convent des Jésuites, pour être plus près de ces bons Pères, et par derrière, comme il convenait à un prince du seizième siècle de s'effacer devant ces puissants personnages ; Maximilien I^{er}, celui de la guerre de Trente ans, bâtit la *Résidence* ; Maximilien IV, le faubourg qui porte son nom et où son fils le roi Louis a élevé tous ces édifices dont Munich est si fier, qu'il a décorés de colonnes, de frontons et de statues, mais aussi de fort vilains noms, la Glyptothèque, la Pinacothèque¹, etc.

C'est une curieuse histoire que celle de ce roi Louis : amoureux d'art, de poésie, de musique, il chercha le beau sous toutes les formes ; il l'étudia à Rome et dans les coulissés de l'Opéra ; il couvrit Munich de monuments et Lolla Montès d'une couronne comtale. Il fit des vers, des comédies, des chemins de fer et des canaux, surtout des temples grecs. Il fit même une révolution, ou du moins la laissa faire, abdiqua en faveur de son fils, et, comme un autre vert galant de notre histoire, est

1. Il y a pourtant une *Pinacoteca* à Bologne, et nous sommes habitués au mot de bibliothèque, qui est de même formation.

resté, malgré toutes ses fredaines, très-populaire. Munich raffole de lui et trouve que son nouveau roi est trop sage.

C'est que tant qu'il fut là on tailla la pierre, on coula le bronze et on broya de la couleur à Munich comme il ne s'était jamais vu dans aucune ville du monde. Sa liste civile dépassait à peine six millions de francs; mais il usa de tant d'économie dans ses autres dépenses, une seule exceptée, disent les mauvaises langues, celle qui amenait souvent un nouveau portrait dans une galerie déjà longue; il mit tant d'ordre dans ses comptes et de surveillance personnelle, dans les travaux¹; il eut si peu d'administrateurs et tant de bons ouvriers qu'il vint à bout en vingt-trois années de règne de transformer sa capitale. Les princes, les grands seigneurs qui sont encore nombreux et

1. Un de mes amis visitait l'église Saint-Louis et était monté sur les échafauds, lorsqu'on frappa à la porte. C'était le roi qui venait tout seul voir les ouvriers, les artistes et les travaux. Chaque semaine, il contrôlait l'état des dépenses et ordonnait le paiement des sommes dues. Pour simplifier les rouages, les architectes étaient en même temps les administrateurs. Ils choisissaient les entrepreneurs sur soumissions cachetées, et ils traitaient de gré à gré avec les sculpteurs et les peintres. Le roi n'arrivait qu'ensuite pour les gratifications.

riches en Bavière, le corps municipal et les particuliers firent comme le roi.

Tout le monde était content. Les ouvriers avaient de la besogne à faire, les bourgeois des chefs-d'œuvre à admirer. D'abord, étonnés de ce remue-ménage dans leur ville endormie, ils y avaient pris goût. Chaque matin on courait voir la nouvelle peinture ou le bas-relief nouveau. Et en face de si belles choses on se répétait que la Bavière ne devait plus envier à Berlin le bonheur d'avoir les soldats les mieux alignés de l'Allemagne, à Vienne les diplomates les plus habiles sur la question de l'équilibre des corps. Si l'on n'était pas les premiers dans la guerre ni dans la politique, on l'était dans l'art, ce qui valait mieux. Aussi, comme on portait haut la tête : il n'y avait pas un citoyen de Munich passant sous la porte de l'Isar qui ne baissât le front, de peur de se heurter aux créneaux.

Et le roi Louis se frottait les mains. Sa ville s'embellissait. D'un bout à l'autre les uns y faisaient de l'art, les autres en discutaient : foin de la politique ! Il vivait à sa guise, le bon roi, et ses sujets vivaient à la sienne.

Une ballerine renversa à coups de cravache cette bonne entente.

Vous savez le reste. Aujourd'hui les grands

artistes sont morts comme Schwanthaler et Klenze, ou sont partis comme Cornélius. On songe bien plus à quêter pour Rome qu'à dépenser pour l'art ; on oublie l'ogive et l'arc en plein cintre pour rayer des canons et carabiner des fusils ; on voudrait rendre à l'Autriche le service d'occuper pour elle ce Tyrol que nous leur avons donné, les ingrats, qu'ils regrettent toujours, parce qu'il finirait si bien leur frontière du sud, en l'appuyant aux grandes Alpes, et que peut-être ils espèrent recouvrer ainsi.

De ces préoccupations nouvelles il résulte qu'on travaille beaucoup moins ; pourtant on achève lentement ce qui a été commencé, c'est un reste de l'élan donné ; mais la vie n'y est plus, on s'endort dans la contemplation des merveilles écloses il y a trente ans. J'ai couru toutes les librairies pour trouver une publication d'art, et n'ai vu que deux ou trois mauvais albums.

Voilà bien longtemps que je vous retiens dans l'histoire de Munich. Allons regarder dans la ville.

Selon mon habitude et afin de prendre plus vite mes directions, je montai d'abord sur la plus haute tour, celle de la Pfarrkirche zu S.-Peter, où le roi Louis, par parenthèse,

aurait bien dû faire passer ses maçons, tant elle est délabrée ; il est vrai que c'est la plus ancienne église de la ville. De là on reconnaît aisément la ligne des fortifications d'autrefois et par conséquent le vieux Munich. Il avait la forme d'un cercle tangent au fleuve par le point où se trouvait le pont qui fit sa fortune ; de tous les autres côtés il s'en éloignait pour éviter les marécages de la rive. Le cercle est même double, car on peut suivre une seconde ligne concentrique à la première, qui doit marquer une plus ancienne enceinte¹. Saint-Pierre et la *Schrannenplatz*, bâtie par l'empereur Louis au commencement du quatorzième siècle, sont au centre ; la *Frauenkirche* (Notre-Dame), sur la première circonférence ; la *Résidence*, sur la seconde. Au delà sont les faubourgs : au nord, ceux de Max, où se trouvent presque toutes les constructions nouvelles, et le Beau-Champ (*Schonfeld*), qui renferme un grand jardin anglais ; la *Ludwigsstrasse* ou rue de Louis est entre les deux. Au sud-ouest, celui de Louis, avec la *Theresien-Weise*, vaste prairie au bout de laquelle se dresse la *Bavaria* ; le long du fleuve, ceux de l'Isar et de

1. J'ai vu, en effet, depuis, un plan de Munich, vers l'an 1300, qui place la première enceinte sur cette ligne.

Sainte-Anne ; sur l'autre bord, Haidhausen et le faubourg d'Au avec la belle église ogivale de Notre-Dame de Bon-Secours. Derrière les dernières maisons une plaine monotone et triste ; dans le lointain, à quinze ou vingt lieues dans le sud et le sud-est, les alpes du Salzbourg et du Tyrol, sur lesquelles je ne vis point de neige et qui, à cette distance, manquaient de grandeur. Les montagnes ont, comme les tableaux, leur point de perspective ; il faut les voir d'assez près pour qu'elles apparaissent dans leur majesté.

Un jour, à Dijon, j'ai cru voir, à soixante lieues de distance, le Mont-Blanc, et je ne trouvai d'autre charme à cette vue que de pouvoir me dire : « La plus haute montagne de l'Europe est là. » Je l'ai vu de plus près, du signal d'Aubonne ; c'était bien le roi des Alpes. Mais à Chamouni, à la croix de Flegère, en face de la mer de glace, quand il se dresse soudainement du fond de la vallée, à une hauteur de dix mille pieds, c'est la plus belle montagne de la terre et le trône de l'Éternel¹.

1. Pas une montagne du globe n'a une hauteur *relative* aussi grande que le Mont-Blanc. L'Himalaya est double de hauteur, mais on arrive à ses sommets par une série d'étages et par des vallées successives, qui ne produisent pas l'effet de cette gigantesque muraille pres-

Si Munich est trop loin des hautes montagnes pour qu'on y ait des vues alpestres, il en est assez rapproché pour que les vents qui en viennent le glacent. Je grelottais sur ma tour, en plein mois d'août ¹, et mon premier soin, quand j'eus descendu l'escalier branlant de Saint-Pierre, fut d'acheter un de ces grands châles que les Anglais, gens fort avisés en confort, ont toujours avec eux.

Dans les rues, je fus étonné de trouver une population d'apparence si peu germanique. Le soleil italien ne passe pas les monts, mais beaucoup de choses de l'Italie les franchissent. A Munich, le type allemand est italianisé. La taille est moyenne, les cheveux blonds sont rares et nombre de boutiques portent des noms transalpins. Dans les vieilles églises, celles du peuple, qui ne sont jamais désertes, tandis que les neuves n'ont personne, les saints sont dorés et les Vierges couvertes de brillants oripeaux. J'aperçus dans une chapelle

que à pic que forme le Mont-Blanc au-dessus de Chamonvi. Les grandes alpes du Tyrol, le pic des Trois-Seigneurs et le Grand-Glockner sont à cent trente et à cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau de Munich.

1. Le 19 mai 1861, il est tombé de la neige à Munich; le thermomètre n'était qu'à un demi-degré au-dessus de zéro.

des paysans assis sur un banc et qui regardaient, je crois, un Crucifiement ; je m'approchai pour mieux voir leur costume un peu étrange et je reconnus des statues peintes. A la Mariensäule, j'ai toujours trouvé des femmes et des hommes agenouillés en pleine rue et priant. C'étaient autant de signes annonçant que les arts italiens devaient être venus s'établir ici.

Dans le vieux Munich on ne les rencontre guère. Il ressemble à toutes les vieilles cités. Les rues n'y sont point larges et les maisons se serrent les unes contre les autres, comme faisaient les bourgeois du bon vieux temps toujours si menacés et si inquiets que par prudence ils occupaient le moins de place possible. Aucun édifice remarquable. Le moyen âge et la Renaissance n'ont rien laissé de curieux. Saint-Pierre est fort laid ; à Notre-Dame, on voit une masse informe de briques rouges dont le temps a rongé les arêtes, et deux tours coiffées d'une affreuse coupole de cuivre ; sur la Schrännenplatz, la *Mariensäule*, colonne de marbre rouge surmontée d'une statue en bronze de la Vierge, avec quatre génies aux angles du piédestal qui combattent une vipère, un basilic, un lion et un dragon. Ces quatre animaux malfaisants représentent

le protestantisme. L'électeur Maximilien se vengeait avec un peu de marbre et de bronze des Luthériens qui l'avaient si bien battu.

Tout cela ce n'est pas de l'art. On voit bien à la Vieille-Résidence une fontaine de bronze d'une jolie ordonnance et la *cour de Rocaille* ne manque point d'une certaine grâce ; les deux entrées ont du caractère ; enfin le portail de Saint-Michel, malgré sa froideur et sa tristesse, a de l'élégance dans ses lignes et du goût dans ses détails. Mais ces jolies choses ne suffisent pas à faire la réputation d'une capitale. Aussi, je me disais, en gagnant le faubourg Max, que j'allais être dédommagé ; qu'une ville où depuis vingt-cinq ans on a exécuté plusieurs kilomètres de peinture¹, tout un peuple de statues, je ne sais combien d'églises et de palais, de portes triomphales et de musées, où la brique, la pierre, le marbre, le bronze, même le grès, ont été remués avec amour et entassés avec profusion, allait me montrer enfin un art nouveau ; que grâce à Munich et au roi Louis, à Cornélius, à Schwanthaler, à Klenze, à Schnorr et à Hess, un grand siècle serait dorénavant ajouté dans la mémoire

1. Les treize loges de la Pinacothèque, peintes par Cornélius, ou sur ses dessins, présentent à elles seules une surface de plus de six mille pieds carrés.

et la reconnaissance des hommes aux siècles de Léon X, d'Auguste et de Périclès. On le dit très-haut à Munich, on le croit très-fermement en Allemagne, et en France quelques-uns tiennent pour une vérité qu'au bord de l'Isar on a vu le réveil radieux de la muse et une seconde Renaissance.

Hélas! le Phénix n'est pas rené de ses cendres. Je vis des choses charmantes, comme Notre-Dame de Bon-Secours, avec ses vitraux splendides et ce mélange de la brique et de la pierre qui est d'un si délicieux effet; quelques-unes d'aspect imposant, comme la basilique de Saint-Boniface, qui frappe tout le monde, même ceux qui ne pensent pas que la maison du Dieu des pauvres doive être de marbre et d'or; mais partout je trouvais des réminiscences et nulle part de l'invention. L'art à Munich est comme celui qui en fut quelque temps le pontife, Cornélius, bien plus érudit qu'il n'est créateur. Dans la grande page du jugement dernier, à l'église Saint-Louis, M. Th. Gautier retrouvait ici un ange, là un démon, ailleurs un groupe, un raccourci, un mouvement qu'il avait vus à Rome ou à Pise, à Florence ou à Anvers et qui appartiennent à Michel-Ange et à Rubens, à Orcagna et à Signorelli. En regardant bien les édifices on peut

ainsi leur mettre à tous, au front, une date et un nom. Munich est un charmant musée de pastiches.

La Siegesthor est la copie de l'arc de Constantin à Rome, et la basilique de Saint-Boniface, une réduction de Saint-Paul hors des murs.

L'église Saint-Louis et la nouvelle chapelle de la cour appartiennent au style byzantin, et Sainte-Marie de Bon-Secours au pur ogival.

Au palais Wittelsbach on a copié le quatorzième et le quinzième siècle.

La Nouvelle-Résidence est le palais Pitti, et le ministère des mines, la Loggia de' Lanzi.

On retrouve le moyen âge italien dans l'Institut des aveugles et à la Bibliothèque royale, la Renaissance dans les palais du duc Maximilien et du prince Charles.

On dirait que Palladio où quelque artiste de Venise a élevé le palais des Salles de fête, et l'Hôtel de la guerre, la Salle des maréchaux (*Feldherren halle*) viennent tout droit de Florence.

Je ne me plains pas qu'on ait fait toutes ces copies. Je félicite Munich de les avoir et je voudrais bien que Paris les possédât, parce que, à reconstruire et à voir ces belles choses, des talents se forment, et qu'un tel milieu est

trop favorable aux artistes pour ne l'être pas aussi à l'art. Le roi Louis a donc bien rempli sa tâche de roi en donnant de si grandes facilités au talent de se produire. Les architectes ont-ils aussi bien accompli la leur? Il y a dans les détails du goût, de l'esprit, de l'invention même. L'ordonnance intérieure, la distribution des salles et des jours, dans les musées de Munich, devront être étudiées chaque fois qu'on voudra construire ailleurs des édifices analogues. Mais la conception de l'ensemble à qui revient-elle, et l'art nouveau où est-il?

Je sais bien que les Grecs, les Romains et les Arabes ont depuis longtemps trouvé toutes les lettres de l'alphabet avec lequel l'artiste doit écrire son poëme de pierre, je veux dire les éléments de l'art architectural. Mais si le nombre de ces éléments est nécessairement borné, les combinaisons auxquelles ils se prêtent sont innombrables. On croyait avoir tout épuisé, quand deux arcs romains se coupant ont donné l'ogive, quand dix colonnes grecques accouplées ont fourni les piliers à la fois puissants et légers de nos cathédrales; et la Renaissance jetant au milieu de tous les styles son caprice contenu, sa fantaisie réglée, son imagination élégante et vive, répandit sur

toutes les vieilles choses le souffle créateur. Un art charmant approprié à nos climats et à nos mœurs en naquit. Pourquoi la gracieuse fleur s'est-elle fanée si vite ? Ni Klenze, ni Gärtner, ni Ziebland ne l'ont retrouvée¹.

Ajoutez que ces monuments de l'Italie et de la Grèce ont froid sous le ciel inclement de Munich, dont la température moyenne est celle de Stockholm, car il y a un rapport nécessaire que l'art ne peut impunément méconnaître entre l'architecture d'un pays et son climat ; ajoutez encore que le sol plat où ils se trouvent les empêche de se dominer réciproquement et de former comme à Athènes,

1. Klenze a construit la Rühmeshalle ou Temple de la gloire, la nouvelle chapelle de la cour, la Nouvelle-Résidence, la Glyptothèque, les palais Max et Leuchtenberg, l'obélisque de la Carolinenplatz ; Gärtner, la Salle des fêtes, l'Isarthor, la Siegesthor, la Bibliothèque, l'église Saint-Louis, le palais Wittelsbach ; Ziebland, Saint-Boniface ; Ohlmüller, Notre-Dame de Bon-Secours.

Un architecte français, M. Lusson, qui admire beaucoup le roi Louis et Munich, est cependant forcé d'avouer « que la plupart de ces monuments sont des imitations et que l'artiste n'y voit le plus souvent que l'inexpérience d'une jeune école qui mélange les styles ou les applique parfois sans discernement. » (*Souvenirs d'un voyage à Munich*, p. 77.) « A Munich, continue notre architecte, la peinture et la sculpture sont plus avancés que l'architecture. » Mais un peintre dira peut-être que les monuments y sont bien supérieurs aux tableaux.

à Rome et à Paris même, ces belles masses pittoresques où la valeur de chaque partie est doublée par celle de l'ensemble ; qu'enfin, jetés au hasard dans une campagne dont la ville n'a pas encore pris pleinement possession, il y a autour d'eux ce silence qui convient aux ruines, mais non aux édifices nouveaux vers lesquels on veut attirer la foule. La Ludwigstrasse, voie monumentale, entre un arc de triomphe et un palais de roi, est un désert qui ne devient une rue qu'à son extrémité où elle se confond avec la vieille ville. Pour animer ce vaste espace il faudrait y faire descendre et vivre tout le peuple muet des fresques.

West-End, à Londres, est aussi sans mouvement et sans bruit. Mais c'est le silence commandé par une riche et puissante aristocratie qui a voulu éloigner d'elle le tumulte importun de l'industrie et du commerce ; si le noble quartier étale une froide magnificence, il n'en est pas moins très-habité ; d'ailleurs, la Cité est à deux pas et l'esprit se plaît aux contrastes. Mais les palais qui bordent la Ludwigstrasse sont pour la plupart des constructions administratives¹. Il n'y entre et n'en sort

1. Le ministère de la guerre, la Bibliothèque, le Da-

que de modestes employés, en fort petit équipage. La vie n'y viendra jamais, et la vie est une partie de la beauté d'une ville d'Europe, comme le silence et la mort sont celle d'une nécropole d'Égypte.

Je voudrais bien vous décrire ces édifices, mais le crayon parle plus vite et mieux. Un mot seulement sur quelques-uns.

Celui dont Munich est le plus fier est la Rühmeshalle avec le colosse de la Baviaria.

Au delà du faubourg Louis, au bout de pauvres constructions dont beaucoup n'ont que des planches pour clôtures, s'étend une prairie sans arbres, sans eau, parfaitement plate et couverte de ce maigre gazon des sols souvent piétinés que n'égaye jamais une fleur : un champ de course ou de manœuvre. A son extrémité on a bâti, sur un tertre artificiel, un portique dont les colonnes ont des chapiteaux modelés sur ceux d'Égine, et sous lequel sont placés les bustes des grands hommes de la Bavière. Le roi Louis a pu en trouver près de quatre-vingts. Quatre-vingts grands hommes dans la petite Bavière, voilà une terre privilégiée !

menstiftsgebaude, l'Institut des aveugles, l'hôtel de l'administration des mines et des salines, l'Université, etc.

En avant de ce portique se dresse une statue de bronze haute de vingt mètres, de trente avec son piédestal, qui, de la main gauche élevée au-dessus de sa tête, tient la couronne promise aux victorieux¹. Un lion est à ses pieds, et, de la main droite, elle serre une épée contre sa poitrine. La pose est noble et aisée. La statue semble irréprochable, et pourtant je ne suis pas satisfait de l'ensemble.

Je n'ai jamais compris la théorie de l'art pour l'art. Un monument doit être en rapport avec le site qui le porte et l'entoure, avec l'idée qu'il exprime, avec le besoin qu'il satisfait. Cette plaine nue n'est pas la place qui convient à une statue de quatre-vingts pieds. Le portique placé derrière elle, qui ne lui vient qu'à la ceinture, n'empêche pas qu'elle ne projette dans l'azur du ciel une trop longue et maigre silhouette. Les colosses sont faits pour les lieux élevés. Il leur faut un piédestal immense, des temples tout alentour et une grande ville couchée à leurs pieds : le Palatin et Rome, comme à celui de Néron ; l'Acropole

1. La hauteur, à partir du piédestal jusqu'au sommet de la tête, n'est que de quinze mètres trente-cinq centimètres ; jusqu'au bout de la main, de dix-neuf mètres vingt-sept centimètres.

et Athènes, comme à la Minerve de Phidias. Que la Grèce, l'empire romain et la foi catholique aient fait de ces statues prodigieuses, je le comprends. L'Angleterre, la Russie et la France voudraient en avoir, je le comprendrais encore. Pour couronner des peuples géants il faut des colosses. Mais la Bavière n'est pas, que je sache, si grande que pour atteindre à sa tête il soit besoin d'une statue de telle taille.

Disons-le, ni le lieu, ni l'histoire ne demandaient la *Bavaria*. Mais le roi voulait mettre de tout dans Munich : il y mit un colosse.

A Paris, nous n'avons rien d'analogue, mais seulement deux colonnes surmontées de deux statues qui symbolisent toute notre histoire : Napoléon, ou, disons mieux, le génie même de la guerre qui, de son œil de bronze, regarde avec amour ses légions victorieuses montant vers lui en spirales triomphantes; l'autre, qui n'a pas de nom et cependant qui ne couronne rien ni personne, c'est le génie de la liberté. Il s'élance vers la grande ville et sur le monde, tenant d'une main un flambeau et de l'autre des chaînes rompues. Sont-ce celles de la Bastille écroulée ou de l'esprit humain affranchi? Les unes et les autres; l'Allemagne,

du moins dans ses moments lucides, le reconnaît et le dit¹.

Comme tous les badauds, je montai dans l'intérieur de la statue. Nous arrivâmes cinq au banc de bronze établi dans sa tête. Nous étions fort serrés en cet étroit espace, ce qui n'empêche pas que je ne lise dans une description de Munich, imprimée à Munich et composée par un professeur de l'Université de Munich, que trente personnes y tiennent à l'aise. Les autres livres n'ont pas manqué de répéter cela. Pourquoi ne pas dire tout de suite qu'on y donne des fêtes? Là où trente personnes peuvent tenir, une maîtresse de maison de Paris trouverait moyen d'en faire danser au moins vingt.

On ajoute que de là on a des vues magnifiques sur la ville et les Alpes.

Les jours ménagés sont trop étroits pour suffire au renouvellement de l'air, quand la

1. La *Gazette prussienne*, reproduisant dans son numéro du 24 mars 1861 un article de la feuille hebdomadaire prussienne, disait : « La France marche à la tête des principes de 1789; c'est la véritable mère des libertés nationales. »

2. Eine Treppe führt im Inneren vom Fussgestell bis in des kolosses Kopf, in welchem allein 30 Personen Raum haben. » Dr. Söttl, *München mit seinen Umgebungen*, p. 189. Un autre, un Anglais, ajoute qu'on monte

statue a reçu plusieurs visites; et je crois me rappeler que ce qu'on voit le mieux, ce sont deux mâts bariolés de bleu et de blanc, couleurs de la Bavière, mais sans drapeaux ni insignes quelconques et qu'on a placés en avant de l'escalier conduisant à la statue. Si sa main lâchait la couronne, c'est un d'eux qui serait couronné. Je ne comprends pas que la municipalité de Munich tieune én permanence ces deux perches au devant de son monument favori.

Cette petite histoire des erreurs relatives à la *Bavaria* est à faire trembler les historiens présents et futurs. Voilà un fait qui est matériellement faux : cinquante personnes peuvent le constater tous les jours, et il n'en court pas moins, comme vérité, toute l'Europe d'un bout à l'autre.

Du colosse grec passons à l'arc de triomphe romain; nous irons ensuite à l'obélisque des Pharaons; on peut ainsi voyager dans Munich, sans sortir de l'antiquité.

La *Siegesthor* ou *Porte triomphale* est à une

daus ses yeux et dans sa bouche, quoique celle-ci n'ait que trois cent soixante-cinq millimètres et les yeux deux cent soixante dix. Un troisième, un des nôtres, fait monter « jusque dans l'intérieur du crâne. » Dans cette profonde cavité est un banc sur lequel peuvent s'asseoir à la fois vingt personnes. »

des extrémités de la Ludwigsstrasse. C'est l'arc de Constantin avec l'inévitable quadrigé. Nous l'avons au Carrousel. Mais entre les deux copies, il y a cette différence que la France s'est contentée de mettre des chevaux à son char et des soldats dans les entre-colonnements; la Bavière fait traîner son quadrigé par des lions et remplace nos soldats par des Victoires dont la rapidité a été ou doit être si grande qu'il a fallu leur donner des ailes. Audessous cette inscription : *A l'armée bavaroise !* Nous voilà avertis et la France n'a qu'à se bien tenir.

Du reste, le ton simple n'est pas monnaie courante, de l'autre côté du Rhin. La Prusse achète, il y a quelques années, pour une rente de cent mille francs l'imperceptible principauté de Hohenzollern, en restaure le château et lui met au front cette inscription :

« La forte main de la Prusse m'a élevé.

« Je m'appelle la porte de l'aigle. »

Je trouve excellent de stimuler le patriotisme, mais la flatterie ne vaut pas mieux pour les peuples que pour les rois. L'histoire est pleine des sottises et des culbutes faites par des gens qu'on avait hissés sur des échasses.

Au même ordre d'idées appartient « le Portique des Grands-Capitaines. » Aucune des

nations militaires de l'Europe n'a encore songé à bâtir un pareil édifice. Ce ne sont pas toujours les plus riches qui font sonner le plus haut leurs écus. Cette fois, le roi Louis n'a pas eu la main aussi heureuse qu'à la Rühmeshalle. Il a eu beau chercher, il n'a trouvé que deux hommes à mettre sous son portique, Tilly et de Wrède. L'un qui, dans la guerre de trente ans, fut moins le général de l'électeur que celui de la ligue catholique; l'autre qui servit plus la France que la Bavière et à qui mal en prit de vouloir, après Leipzig, arrêter à Hanau le vieux lion blessé. « Ce pauvre de Wrède, disait Napoléon le soir de la bataille, j'ai bien pu le faire comte; je n'ai pas pu le faire général. » Comme il convient, en pareille circonstance, ce n'est pas d'un bronze vil qu'on s'est servi. Si j'en crois le livret, on a fait la statue de Tilly avec des canons de la flotte turque détruite à Navarin..... par l'Angleterre et la France. Mais qu'y a-t-il de commun entre Tilly et ce bronze turc acheté à des Grecs? Quant à de Wrède, il est fait de canons « pris à l'ennemi en diverses occasions. » A la bonne heure. Mais n'y aurait-il pas là quelque peu de bronze des chers confédérés conquis avec nous, avant 1813, peut-être même du bronze autrichien?

Tout récemment, le roi Max a fait dresser une statue avec cette inscription : « Au grand philosophe Schelling, érigée par son disciple reconnaissant Maximilien II, roi de Bavière. » Voilà qui est bien et je loue fort ce sentiment respectable. J'aime mieux aussi cette statue que celle de de Wrede; mais où est la philosophie de Schelling aujourd'hui? Demandez à Villon où sont les neiges d'antan?

Il y a des obélisques à Paris et à Rome, donc il en fallait un à Munich. Mais comme on n'avait pas à portée de la main les montagnes de granit nécessaires, on l'a coulé en bronze. Il est haut de trente mètres et ses quatre faces noires n'ont ni ornements ni sculptures. C'est sombre et triste, sans élégance ni grandeur. Je vois bien là beaucoup de métal, je n'y vois point d'art. Ne m'accusez pas de sévérité injuste et raisonnons un peu : la raison est un des éléments essentiels de l'art.

Pourquoi les obélisques des Pharaons nous plaisent-ils? Ce n'est pas, assurément, par leur forme plate et pointue. Une aiguille de rocher au flanc d'un mont et le pin le plus laid sont cent fois plus beaux. Mais il s'y attache une pensée qui plaît à notre orgueil

d'homme, le souvenir des efforts immenses qu'il a fallu faire pour que cette masse énorme, d'un seul morceau, que la nature avait cachée dans les entrailles de la montagne, en fût arrachée, traînée à travers la plaine et dressée debout à la porte du sanctuaire; pour que ce granit qui use l'acier fût taillé, poli, chargé de figures.

Ajoutez les quarante siècles qui de là-haut nous contemplent et ces images de grandcurs écroulées, de civilisation éteinte, de religion détruite que l'esprit évoque autour de cette pierre, et vous comprendrez pourquoi en passant près d'elle nous sommes remués profondément.

En architecture l'esprit ne s'arrête pas à la forme seule: il s'occupe aussi de la matière qui rend cette forme solide et durable. Un peu de toile porte un chef-d'œuvre, je ne m'en effraye pas. Mais si vous me dites qu'un portique est fait de poutrelles et de plâtras, je tremble que les unes ne pourrissent et que les autres ne tombent sur ma tête.

Quand je m'aperçus que toutes les colonnes de Londres étaient de la brique revêtue d'un enduit de plâtre, je ne pus en regarder davantage. Quand je trouvai sur l'église de Notre-Dame, à Rouen, au lieu d'une flèche en den-

telle de pierre, des barres de fer tranquillement fondues dans une prosaïque usine, je cours bien vite à Saint-Ouen, laissant l'industrie pour l'art. L'obélisque de Munich a produit sur moi le même effet. Un chaudronnier a pu clouer toutes ces plaques de cuivre l'une à l'autre.

Il est consacré à la mémoire de trente mille Bavaois morts en 1812 dans l'expédition de Russie. C'était le contingent de la Bavière : il resta tout entier sous la neige. L'inscription ajoute : « Eux aussi ils sont tombés pour la délivrance de la patrie ! »

Les pauvres diables ne s'en doutaient guère, et s'ils ont délivré leur patrie, c'est bien à leur insu. Je ne vois pas trop quelle bonne pensée cette inscription peut susciter dans l'âme du peuple : si ce n'est, avec le souvenir des inconvénients de la dépendance autrefois acceptée, la leçon à tirer de là que les Bavaois ne doivent servir que la Bavière. A entendre ce qu'on dit dans certaine région de Munich, on serait tenté de croire que le successeur du roi Max aura aussi un obélisque à élever aux Bavaois morts dans les Alpes ou sur les bords du Mincio, pour une cause qui leur est étrangère.



XVII

SUITE DE MUNICH.

Sculpture : la Glyptothèque et les marbres d'Égine. — Peinture : la Pinacothèque ; Albert Durer et Rubens. — Les fresques. Faut-il des fresques à Munich, et l'architecture est-elle la servante de la peinture? — Munich une des capitales du nouvel art chrétien. — Origine de cette renaissance catholique.

Je n'ai pas, jusqu'à présent, parlé de deux édifices fameux, moins par eux-mêmes que par ce qu'ils renferment : la Pinacothèque ou galerie de tableaux, et la Glyptothèque ou musée de sculpture. L'un est bien placé, assez près de Saint-Boniface ; l'autre a un vilain voisinage, une caserne : tous deux sont dans le désert, ce qui, du moins, les met à l'abri de la poussière et de la fumée, deux grands ennemis des choses de l'art.

Cette solitude a pourtant son charme, mais à une condition, c'est qu'elle soit complète.

Un matin, je me trouvais sur la grande place que forment les Propylées au fond, l'Exposition nationale à gauche, et la Glyptothèque à droite. L'espace est vaste, un large chemin le traverse; de chaque côté s'étend une pelouse émaillée de fleurs rouges et blanches, et plus loin un champ où la folle-avoine n'avait pu étouffer une multitude de boutons d'or. Derrière la Glyptothèque de beaux ombrages se marient harmonieusement aux lignes de l'architecture : ormes à la robuste membrure, et font un bois épais de ces lilas qui jettent dans l'air les premiers et les plus doux parfums que la nature produise, au renouveau, quand la terre, se reprenant à la vie, exhale l'haleine embaumée du printemps. Leurs graines disgracieuses avaient depuis longtemps remplacé leurs fleurs charmantes : mais les oiseaux chantaient dans les branches; le soleil déjà radieux dorait le marbre blanc des frontons. Aucun bruit, aucune forme ne rappelaient l'Allemagne ni la vie moderne; et si ce ciel n'était pas encore celui de l'Orient que j'allais chercher, ce silence, ces marbres, ces colonnes faisaient rêver d'art et de la Grèce.

J'étais donc bien loin des bords de l'Isar, quand un bruit et une forme étrange me ramenèrent brutalement à Munich. Le bruit ? c'était

la voix d'un affreux rapin 1830, chevelu, barbu, anguleux, sombre, tel que j'en croyais l'espèce perdue. La forme? c'était une jeune blanchisseuse rapportant au bout d'un bâton deux immenses crinolines qui devaient le lendemain donner à quelque belle dame du voisinage l'envergure d'un condor. Voilà comme une fausse note détruit toute l'harmonie d'un concert.

Revenons à nos deux musées : celui de peinture, bâtiment carré et bas, élevé seulement d'un étage, et sans jours pris du dehors, avec un portique grec de douze colonnes ioniques, surmontées d'un fronton qui ressemble à tous les portiques grecs du monde, est lourd et sans caractère ; le second, mieux conçu, est plus monumental, sans mériter toutefois pour ses dehors des éloges particuliers.

Maintenant entrons. La Glyptothèque est pauvre : rien des modernes, si ce n'est un marbre ou deux, sans importance, de Thorwaldsen et de ce Canova qu'on a tant surfait, si j'en juge par ce que j'ai vu de lui à Paris, à Munich et à Vienne ; rien non plus de la Renaissance. On a très-judicieusement disposé les monuments de la Glyptothèque dans l'ordre chronologique ; seulement cette histoire a une lacune de seize siècles, depuis le buste de Marc-

Aurèle jusqu'à celui du roi Louis. L'art romain est représenté par beaucoup de choses, aucune de haute valeur; mais pour l'art grec, des bijoux inappréciables : un *Niobide* mourant, d'une admirable structure; un *Faune endormi*, que Bélisaire enfermé au château Saint-Ange jeta, à défaut de projectiles, sur la tête des Goths, et qu'on retrouva neuf siècles après, au fond du fossé; enfin, les *marbres d'Égine*, qui feraient à eux seuls la fortune d'un musée.

- On a trop parlé de ces marbres pour que
- j'écrive à leur sujet un nouveau dithyrambe. Je fus très-heureux de les voir. Pour l'historien, ils ont une valeur incomparable; l'artiste admirera aussi ces corps déjà si bien modelés qui annoncent la venue prochaine de Phidias; mais tous les raisonnements de l'esthétique transcendante n'empêcheront pas qu'on n'éprouve un sentiment de répulsion à la vue de ces têtes sur lesquelles est sculpté, jusque sur celles des mourants, le même rire imbécile. Les marbres d'Égine causent surtout un plaisir d'archéologue : voilà pourquoi ils ont en un si grand succès en Allemagne. Les motifs qu'on donne pour nous faire accepter ces figures grimaçantes sont les mêmes qu'on plaide pour faire admirer la raideur des statues égyptiennes et la sculpture informe du moyen âge. Style

hiératique tant qu'il vous plaira, mais ce style est dans l'art ce que le genre eunuveux est dans la littérature : on l'explique, on l'admet, on ne l'aime pas. Pour Dieu ! un peu moins d'explications et un peu plus de vie et de beauté. Que les Allemands rassemblent tous les chefs-d'œuvre du style hiératique de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et du moyen âge, nous, nous porterons au milieu notre Vénus de Milo, et l'on verra la radieuse déesse qui manifeste si librement toutes les perfections physiques, écraser de sa forte et tranquille beauté ces types déformés par le dogme et comprimés par la servitude. L'art n'est ni la science, ni la religion : il est le beau.

La Pinacothèque est une des plus précieuses galeries du monde : elle renferme cinq cent quatre-vingt-douze grandes toiles, six cent quatre-vingt-neuf petites, en tout mille deux cent quatre-vingt-une. Le Belvédère de Vienne en a davantage, mais beaucoup y sont pour faire nombre. Dresde seule en Allemagne peut rivaliser avec Munich¹, et, par Raphaël, le vaincre.

L'ancienne école allemande y est au com-

1. Dresde a environ deux mille toiles, autant que le Louvre et que le Museo del Rey de Madrid.

plet de ses grands maîtres, Holbein le Vieux, Lucas Kranach, Wohlgemuth de Nuremberg et surtout Albert Durer, dont Munich possède dix-sept toiles. Il manque quelque tableau d'histoire d'Holbein le jeune, qui vécut en Angleterre et y a laissé son œuvre presque entier. Tout cela est éblouissant de couleurs, quelquefois trop crues, charmant de naïveté, pas toujours de dessin, encore moins de perspective. C'est que cette école ne dépasse pas le milieu du seizième siècle. La Réforme la tua, comme elle avait tué la renaissance littéraire. Albert Durer en est la plus haute expression, en même temps qu'il est le représentant le plus fidèle de l'Allemagne elle-même, avec son fantastique étrange et la profondeur, mais aussi l'indécision de sa pensée ; avec le goût de la réalité qui va jusqu'aux détails grossiers et bas, à côté de la recherche d'un idéal qu'on ne peut toujours saisir : plus de force que de grâce, et moins de calme raison que d'imagination vagabonde¹.

L'école des Pays-Bas, née aux mêmes lieux, à Cologne, et sous l'influence des mêmes

1. En écrivant ces lignes, je pense moins aux tableaux du maître, à Munich, qu'à ses belles, mais étranges gravures : *l'Ange de la mélancolie*, *le Chevalier dans la forêt enchantée*, etc., etc.

maîtres, les Byzantins, plus vivace puisqu'elle ne s'interrompt jamais; coloriste aussi, mais d'une autre manière, surtout par le jeu opposé des lumières et des ombres, par cet art du clair-obscur que nulle autre n'a si bien possédé; plus réaliste, parce que le dogme calviniste interdit aux peintres hollandais la symbolique chrétienne; plus sensuelle, parce que la population flamande, riche et active, est exubérante de sang, de vie et de chair; familière enfin, même triviale, pour se mettre au goût d'une société bourgeoise, cette école brille à Munich, comme nulle part ailleurs, même en Flandre. Avec van Eyck ou Jean de Bruges, le propagateur, sinon l'inventeur de la peinture à l'huile, et le gracieux Hans Hemling elle tient encore au style byzantin. J. Gossaert, van Orley, Michel Coxcie et Hemskerck marquent sa seconde époque, celle de l'union à l'art italien; elle triomphe avec Rubens, le plus grand des peintres de la chair, avec Van Dyck, Rembrandt, Jordaëns, Hobbema, Ruysdaël, et elle se continue jusque vers nous par la foule de ceux que l'histoire appelle les *petits flamands* et que les enchères font aujourd'hui si grands. Rubens, à lui seul, a quatre-vingt-quinze toiles. Paris, Madrid et Anvers mettant en commun leurs tableaux du maître en réuniraient à peine

davantage. Un d'eux, un *Jugement dernier*, fut un défi avec Michel-Ange; et le peintre d'Anvers n'a pas fléchi devant le peintre redoutable de la chapelle Sixtine. Si la science anatomique est plus faible et l'audace du dessin moins grande, la couleur est plus riche, et le Dieu de l'Évangile plus miséricordieux. Dans le groupe des élus, je vois un pauvre nègre. Merci à vous, artiste heureux et puissant, le favori des rois, merci pour cette bonne pensée, en un tel temps, de la fraternité humaine!

Mais voyez l'inconvénient d'être dans un pays où les artistes mettent dans leurs tableaux plus d'idées que de dessin. M. Lancelot, à qui j'ai montré ce qu'on vient de lire, me répond: « Ce nègre est placé à l'extrémité d'un groupe de figures nues, étincelantes de sang et de lumière, qui viennent s'éteindre en une demi-teinte violacée, brillante encore, sur un fond de ciel crépusculaire à lueur orangée. Le grand coloriste a senti, sans tant philosopher, qu'un nègre seul pouvait lui donner la tache noire bleue qui était l'opposition légale et la liaison forcée entre ces deux nuances. Il n'a été que peintre, mais comme toujours grand peintre, et c'est bien assez, n'en déplaise aux esthétiques allemands qui ne sont pas peintres du tout. »

Voilà une raison de métier; et vous êtes sans doute dans le vrai, mon cher artiste, mais je vous dirai toujours : dans le groupe de ses élus, Rubens a mis un nègre.

Les écoles de France et d'Espagne sont toutes deux contenues dans une seule salle, tandis que l'Allemagne et la Flandre en remplissent cinq, l'Italie trois, celle-ci avec beaucoup d'œuvres secondaires. Rien de grand, en effet, de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël et du Titien. Aussi je vous laisse avec les *musées d'Allemagne* de M. Viardot, si vous êtes désireux de faire, sous la conduite d'un guide aimable et sûr, un plus long voyage dans la Pinacothèque. Pour moi, qui ne suis venu chercher à Munich, ni l'Italie, ni l'Espagne, ni la France, mais l'Allemagne, je vous emmène devant les fresques de Cornélius, devant les chefs-d'œuvre du nouvel art chrétien et de la renaissance allemande.

C'est ainsi, je vous l'ai dit déjà, qu'on parle à Munich.

Des fresques, il y en a partout, au dedans et au dehors des monuments, sur la muraille extérieure de la nouvelle Pinacothèque, tout le long de la courtine de l'Isarthor, au Bazar, sous les portiques du Palais, au jardin du Séminaire, comme dans la chapelle du châ-

teau, à Saint-Louis, à Saint-Boniface, à Notre-Dame de Bon-Secours et du haut en bas de la Nouvelle-Résidence.

Une première question. L'architecture n'est-elle que l'humble servante de la peinture? A Munich, on répondrait volontiers oui, à voir tant de murailles cachées sous la couleur et les lignes architecturales réduites à n'être que des cadres de tableaux. Jusqu'à présent je croyais la proposition inverse la bonne, et il me semble encore que ces deux arts mis ensemble pêle-mêle doivent se nuire. Qu'une teinte discrète adoucisse la blancheur mate de la pierre; que des ornements de bronze ou d'or et un peu de couleur donnent du relief et de la vie aux personnages d'une frise; que l'architecte enfin mette un diadème au front de son monument, comme il est certain à présent que les Grecs l'ont fait pour le Parthénon, je le comprends. Mais de grandes compositions sur les murs extérieurs attirent tout aussitôt les yeux; elles provoquent le regard et le retiennent, même quand elles ne le méritent pas; le monument disparaît, il ne reste qu'un tableau. Un des deux arts est supplanté par l'autre, la forme par la couleur.

En outre, ces peintures en plein vent ne sont-elles pas bien exposées? On en fait beau-

..

coup en Allemagne. Berlin rivalise, à cet égard, avec Munich. Mais Munich et Berlin ont-ils la sèche et douce atmosphère de l'Égypte et de la Grèce? Déjà en Italie, sous un ciel splendide et clément, elles meurent, même à l'intérieur des édifices. Où en sont à Rome les loges et les chambres de Raphaël; à Milan, la fameuse *Cène* de Vinci? Les *Stanze* ont déjà reçu le bienfait dangereux d'une double restauration. Aux loges, il a fallu placer des vitrages dans les arcades immenses, et défigurer l'édifice pour sauver les derniers restes des peintures. Une église, à Florence, est déshonorée par un auvent de bois qui abrite une fresque, et le voyageur qui revoit, après quelques années, le Campo-Santo de Pise, mesure avec effroi la rapidité des ravages. Toutes les fresques sont destinées à périr; combien plus vite dans un climat humide et rigoureux, où les changements de température sont extrêmes. Le granit n'y résiste pas; la couleur sera-t-elle plus forte?

La réponse est déjà faite. Les peintures exécutées par Cornélius de 1827 à 1829 sous les portiques de la Nouvelle-Résidence, celles de ses élèves à l'Isarthor et de Rottmann sous les arcades du Bazar s'altèrent et commencent à tomber par place. Un même homme aura pu les voir naître et presque mourir.

S'il en doit être ainsi, pourquoi cette inutile dépense de talent et d'argent? Il est vrai que quelques-unes n'ont coûté beaucoup ni de l'un ni de l'autre, et sont de la peinture évidemment faite à tant la toise, comme on nous en a trop fourni à Versailles, il y a vingt ans¹. « Celles de la nouvelle Pinacothèque, dit un critique anglais, rappellent assez exactement, pour la conception et l'exécution, ces toiles enluminées qui ornent les devantures des baraques de foire. »

Remarquez bien que ce n'est pas moi qui dis cela, mais un Anglais. Vous allez juger s'il a raison. Voici, par exemple, la description très-exacte d'une de ces fresques : « Les artistes du roi Louis combattant l'hydre du mauvais goût. »

Sur un plateau élevé, au bord de la mer, est posé un autel antique qui forme le centre de la composition. Dans la niche de l'autel, les trois Grâces accroupies, et la tête sur leurs genoux, attendent l'issue du combat. Leur pose tourmentée et sans noblesse a grand besoin du livret pour révéler leur qualité. Une lampe antique brûle près d'elles d'une lumière dou-

1. J'y ai vu de grands tableaux payés à de vieux maîtres trois mille francs.

teuse, comme leur beauté. Au-dessus de la niche, et pour en interdire l'approche, se tient un monstre vert, à corps de chien, décoré de colliers, de médailles, et dont les têtes coiffées de perruques poudrées sont cravatées de blanc. Avec ses griffes et sa queue, le monstre se défend contre les attaques des régénérateurs de l'art, divisés en deux groupes : celui des peintres et celui des sculpteurs.

A droite, Cornélius, dont le vêtement a cette couleur verte que l'oie compose et que nous n'osons plus nommer ; monté sur Pégase, il brandit de toute sa force une épée à deux mains. Après le vaillant et fougueux champion de l'art nouveau, le doux et extatique Overbeck qui prie au lieu de combattre, en robe de chambre, pour annoncer ses habitudes solitaires ; la raie au milieu du front, comme il convient au peintre des chérubins. Sur son cœur, il presse le bâton d'une bannière lambréquinée où est peinte la Vierge immaculée. Derrière le mystique, un autre batailleur, le troisième régénérateur de l'art allemand, l'auteur même des fresques, Kaulbach. Il empoigne de la main gauche une espèce de bandit, mal habillé d'une redingote verte, et qui veut, lui aussi, se hisser à la gloire en se faisant un marchepied d'une tortue. De sa poche, qui

rappelle celle de notre trop illustre Bertrand, sort un pistolet, dont je n'ai pas compris le rôle artistique.

Sous les pieds du cheval de Cornélius, on voit un carton auquel il ne manque pas un cordon. Un vieux en perruque de travers, à jabot, à culotte courte et en souliers à boucles, s'y appuie en pressant amoureusement contre sa poitrine un mannequin nu. Ce pauvre vieux signifie sans doute la chute de cette vieillesse, les études d'atelier.

Passons à l'autre groupe. Voici encore un vaillant. De la main gauche il tient un bouclier et de la droite un glaive. Une grande draperie rouge ne laisse voir qu'un peu de son pantalon vert olive et ses souliers lacés ; sur sa tête, un casque ou une casquette, je ne sais lequel.

Le second personnage frappe d'un maillet de sculpteur. Le troisième n'a pas d'arme : il repousse le monstre de sa main nue. Une plume dressée en aigrette derrière ses oreilles indique un écrivain en esthétique allemande.

En arrière et au-dessus d'eux, sur un petit nuage qui fait office de banc, Minerve menace de sa lance le pauvre monstre. Enfin un monsieur gras, en beau linge, à chevelure abondante et favoris bien peignés, en robe de chambre encore, verte toujours, un portefeuille

sous un bras, une équerre en fer sous l'autre, un pied dans la mer, le second posé sur le tertre, arrive je ne sais trop d'où, guidé par une chouette qui vole au-dessus de sa tête, tandis que par en bas trois grenouilles lui coassent la bienvenue.

Voilà pour l'idée. Le dessin et la couleur ne valent pas mieux. Tous les vêtements ont des plis qui leur feraient une dimension impossible; les chairs sont couleur de brique, et chaque figure est sèchement placardée près de l'autre, à ce point qu'à distance on ne voit que des taches qui ne se fondent pas dans une forme.

Ce n'est pas assez d'appeler cette fresque, comme l'a fait M. Th. Gautier, une charge d'atelier; elle mérite un blâme plus sévère venant d'hommes qui critiquent de si haut et souvent nient les talents acceptés des autres pays, qui ont érigé leur pratique en dogme et ont eu pour chef de coterie le chef de l'État¹.

Ces mêmes peintres, en effet, et les journaux, les docteurs en toute faculté qui les ap-

1. On conserve au musée les esquisses des fresques de la nouvelle Pinacothèque très-soigneusement faites par Kaulbach lui-même, ce qui prouve bien qu'on ne les considère pas comme une plaisanterie d'atelier. En outre au-dessous de chaque personnage est son nom en lettres d'or, comme dans les tableaux officiels.

plaudissent si bruyamment ont été très-sévères pour nous à la grande exposition de 1856. Ils accusent nos artistes de n'avoir pas d'idées, comme notre littérature de manquer de sérieux. C'est très-vrai. Dans l'art nous cherchons d'abord la beauté, dans les lettres le vrai, et nulle part nous ne cultivons avec amour le genre ennuyeux. Notre front se déride volontiers, même au milieu des choses graves, et bien de nos jeunes soldats, comme leurs pères de la vieille Gaule, sourient à la mort.

Mais, très-chers voisins, vous qui réfléchissez tant, réfléchissez donc qu'à nous reprocher notre légèreté d'enfant vous nous donnez le droit de compter qu'il nous sera aussi beaucoup pardonné. Pour vous, gens graves et penseurs profonds, n'agissant qu'avec préméditation, qui pourra, si vous vous trompez, vous accorder le bénéfice des circonstances atténuantes?

Pour en finir avec le côté ridicule de ces peintures bavaroises, il faut que je cite encore une facétie du grand et *sérieux* Cornélius aux loges de l'ancienne Pinacothèque : c'est Michel-Ange taillant, la nuit, à grands coups de maillet, son Moïse, la tête coiffée d'un appareil à gaz portatif. Rien n'arrête le puissant artiste dans son élan, ni son étrange coiffure, ni sa pose impossible, ni l'immense tablier de serge

vert qui lui forme par derrière une raide et inutile draperie, ni l'indiscret visiteur qui tire le rideau pour laisser voir les étoiles qui rayonnent dans un ciel indigo, au-dessus d'un petit arbre rouge!

Heureusement que tout n'est pas de cette force; dans les douze fresques de la Basilique, dans les salles des Niebelungen et les peintures de la Nouvelle-Résidence, surtout dans le *Jugement dernier*, de Cornélius, à Saint-Louis, il se trouve de fort belles choses. Mais si, dans les meilleures, l'esprit est satisfait par la grandeur des idées et les yeux par l'exactitude minutieuse des costumes et la science parfaite des accessoires, si les peintres de Munich sont bien à la hauteur de la métaphysique et de l'érudition allemandes, on est trop souvent blessé par le dessin violent et incorrect de Cornélius, qui vise à être Michel-Ange, par l'afféterie et l'ascétisme des élèves d'Overbeck, qui veut être Fra Angelico, enfin par cette couleur terne et sombre que l'école de l'art chrétien substitue aux couleurs de la vie. Telle de ses figures semble être un pâle rayon de la lune.

Munich est une des capitales de ce nouvel art chrétien, Dusseldorf est l'autre. Nous sommes forcé d'en discourir un peu.

Au dix-huitième siècle, par toute l'Europe

l'art se mourait. David lui donna une secousse violente qui le fit renaître virilement. Il rompit brusquement avec la mignardise, les bergeries et les nudités provoquantes de Boucher et de Watteau ; il le remit sur la route du beau et du vrai, route encore étroite, mais que ses successeurs élargirent. L'art moderne a donc en France et dans l'atelier de David sa véritable origine. Ce qu'on appelle la renaissance allemande est de vingt ans postérieur.

Comme la réaction contre le convenu dans la société et l'art avait conduit les philosophes et les artistes à l'étude des anciens et de la nature ; la réaction contre la Révolution et les idées nouvelles ramena quelques esprits à leur contraire, l'adoration du passé. On inventa alors en politique, la légitimité, en religion, le néo-catholicisme, en histoire, le moyen âge. Au lieu de marcher en avant, on ne regarda qu'en arrière. On se vieillit de six siècles, on s'appela les fils des croisés ; on fut dévot et royaliste et on n'eut plus d'admiration que pour les gargouilles des cathédrales et les saints au nimbe d'or des vitraux gothiques. Le nouvel art chrétien naissait. Il eut pour parrains en France, Chateaubriand¹, en Alle-

1. Cf. L. Simond, *Voyage en Italie*, p. 399 et suiv.

magne, Overbeck, avec cette différence que pour l'écrivain ce fut affaire d'art seulement¹, mais pour l'artiste, affaire de conviction. Overbeck abjura le protestantisme et a toujours vécu et pensé comme le plus pieux des anachorètes.

1. Voy la récente étude de M. Sainte-Beuve sur Chateaubriand.



XVIII

SUITE DE MUNICH.

La colonie allemande à Rome. — Le mysticisme d'Overbeck et les synthèses génésiaques de Cornélius. — La maladie du cosmos et la peinture philosophique. — Infécondité des hybrides.

Il y a cinquante ans, alors que fermentait contre nous en Allemagne une juste haine, de jeunes Allemands, fuyant devant nos victoires et devant nos arts, vinrent demander à Rome une inspiration qui ne fût pas française. Overbeck et Cornélius étaient avec eux et furent bientôt à leur tête. La petite colonie, fort dépourvue de bien, mais riche d'enthousiasme, travaillait avec ardeur. En 1836, un homme d'une haute intelligence, Nicbuhr, arriva à Rome, comme ambassadeur de Prusse, il admit dans son intimité ses jeunes compatriotes ; presque chaque soir, ils se réunissaient près de lui. On parlait d'art, on lisait Dante ou les

Niebelungen, Homère ou Goethe, et parfois on revenait des mystiques-rêveries du chanfre de Béatrix au naturalisme puissant du grand poète de Weymar. « Un soir, dit Niebuhr, nous étions réunis chez le chevalier de Bunsen, dont la maison dominait le Palatin et Rome entière ; minuit venait de sonner. Debout sur la terrasse, nous vîmes Jupiter briller dans le ciel : il semblait contempler d'en haut sa roche Tarpéienne. Nous portions des santés. Je dis à Thorwaldsen : « Buvons au vieux Jupiter ! » — De tout mon cœur, » répondit-il d'une voix émue. Quelques-uns s'étonnèrent de la proposition ; mais Cornélius choqua nos verres et but avec nous. »

Parmi les étonnés était sûrement Overbeck, avec ces artistes protestants que l'amour de l'idéalisme chrétien et son exemple conduisirent au catholicisme. Dès ce temps-là, il aurait volontiers fait de Goethe le marchepied de Satan, comme quelques-uns veulent que Cornélius l'ait fait dans son *Jugement dernier*. Le naturalisme l'effrayait. Il traitait de païens les élèves de Raphaël, et remontait au delà du maître, jusqu'au Pérugin et au Pinturicchio. A mesure que sa piété s'accrut, sa peinture se spiritualisa, comme sa vie. Il cacha la chair ; il éteignit les couleurs, comme il étouffait en lui

les sens. Il eût voulu peindre l'âme seule et se désolait d'être obligé de lui donner l'enveloppe d'un corps; du moins la faisait-il, cette enveloppe, si frêle, si transparente, qu'en vérité elle n'existait pas. Ces corps n'ont certainement jamais vécu. Jamais le sang chaud de la vie n'a circulé dans leurs veines. Ces pieds n'ont pas marché, ces mains n'ont rien saisi. De ces yeux éternellement voilés par la douleur ou l'extase n'a point jailli l'éclair des passions tumultueuses. Les draperies mêmes qui les couvrent tombent en plis réguliers que le vent des tempêtes du monde ne dérangerait jamais. Et cependant, puisque l'on remonte si loin, on devrait savoir que les ascètes ont été une déviation du christianisme primitif; que les saints furent des hommes de combat autant que de prière; que les apôtres n'avaient pas seulement l'esprit exalté par la foi, mais les mains endurcies par le travail, et que Jésus était appelé le fils du charpentier.

Overbeck n'a, je crois, qu'un tableau à Munich, mais il y est présent par son esprit et par ses élèves, Hess, Schnorr, Muller. Hess a couvert de ses fresques la basilique et la chapelle de Tous-les-Saints, avec les qualités et les défauts du maître. Il dessine plutôt qu'il ne peint. Ses figures pensent plus qu'elles n'agissent, et

ces tableaux d'hier semblent moins faits pour nous que pour les contemporains de Fra Angelico.

Le nouvel art chrétien est peut-être une prière ; il n'est plus un art. Certains artistes, en effet, en usent avec lui, comme certaines grandes dames avec leur religion. Celles-ci, au prix de quelque assiduité à l'église, se dispensent de morale ; ceux-là, à l'aide de quelques expressions de tête, se dispensent d'étude. Puisque l'artiste chrétien ne veut peindre que l'âme, pourquoi prendrait-il la peine d'étudier le corps ? Aussi, assure-t-on que bien des gens de cette école ne veulent plus recevoir de modèle vivant dans leur atelier. Retourner au quinzième siècle et à la peinture monastique des Italiens, c'est peut-être renaître, mais vieillard, pour mourir bien vite, et non pas enfant, plein de force et de promesses, pour remplir une longue et glorieuse existence.

Qu'on n'accuse pas un Français de jalousie mesquine. Voici sur cette question ce qui a été dit en Angleterre : « L'art de Durer et de Van Eyck n'est plus. Le Pérugin et Pinturicchio, arrachés après trois siècles au repos de la tombe et transportés au delà des Alpes neigeuses, ont communiqué à la peinture allemande le

froid de la mort, en trompant les voies de la nature. »

Avec Overbeck et son école le nouvel art allemand n'est ni de son temps ni de son pays ; mais avec Cornélius il en est trop, non pas que Cornélius et les siens peignent davantage. Pour eux le spiritualisme pieux qui arrête Overbeck aux vagues contours des idées religieuses est remplacé par l'ambition titanique de la pensée. Des nuages du mysticisme nous passons à l'obscurité des symboles et des synthèses génésiatiques.

Depuis quarante années, les Allemands ont ce que j'appellerais la maladie du cosmos. Ils veulent tout expliquer, à commencer par l'inexplicable, tout comprendre, même l'incompréhensible, tout saisir, tout étreindre, même l'infini. Chaque année il se publie à Leipzig douze histoires universelles, quand la France n'en a pas une encore, et vingt traités ontologiques lorsque nous n'en écrivons plus. Ils vous rendent compte de Dieu, de la création et de l'âme, de l'absolu, de l'être et du devenir, sans plus hésiter que si tout cela ils l'avaient vu et touché, pesé dans leurs balances, soumis au scalpel et au microscope. C'est une très-noble tendance, mais fort téméraire et du reste sans grandes conséquences. Qu'y a

gagné l'Allemagne? Une mêlée furieuse de systèmes qui, semblables aux vases de terre de Gédéon et de ses trois cents braves, se sont heurtés et brisés les uns contre les autres, avec cette différence que la lumière n'était pas au fond et n'a point jailli pour éclairer le monde.

Kant mis à part, qu'est-il resté de Fichte et de son idéalisme purement subjectif; de Schelling et de son système de l'identité qu'à la fin de sa vie il déclara n'être qu'un rêve poétique; de Jacobi, autre poète qui, comme certains chez nous, se croyait philosophe; de Krause, qui savait, aussi bien que Swedenborg, ce qui se passait dans les étoiles; de Hegel enfin et de son identité absolue du fini et de l'infini? Ce qu'il en reste! demandez-le à Strauss, à Bruno Bauer, à Feuerbach, à Arnold Ruge. Après tant d'affirmations superbes, que de négations désolantes! Après avoir tout résolu dans l'idéalisme, voilà que tout se dissout dans le panthéisme. Ah! que les Allemands auraient besoin de méditer un beau chapitre d'un livre écrit par un des nôtres, qui est aussi quelque peu un des leurs, M. Vacherot. Il a pour titre : *De l'impuissance de la métaphysique*¹.

1. Ou *Études sur la dialectique dans Platon et dans*

En parlant des philosophes, je ne suis pas si loin des artistes que vous le pourriez croire. Les peintres allemands sont aussi atteints de ce mal du cosmos. Leurs tableaux sont bien plus chargés d'idées que de couleurs. A force d'analyser un sujet ils l'épuisent. Ils ne mettent pas plus de perspective dans leur pensée qu'il n'y en a quelquefois dans leur dessin. Ils n'ont ni des idées ni des scènes de premier, de second et de troisième plan. L'unité manque, comme la clarté, et regarder ces tableaux est rarement un plaisir, parce que c'est toujours une étude laborieuse. Voulant peindre des abstractions, il leur faut recourir aux symboles, et ils reprennent dans l'art ce que nous sommes si heureux d'avoir chassé de la poésie, l'allégorie toujours si froide.

Avec la philosophie, l'érudition. Ces artistes ont une science désespérante : leurs tableaux sont d'excellents manuels d'archéologie. Ce fut

Hegel, de M. Janet, et les *Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par M. A. Foucher de Careil. Du reste, un Allemand mort depuis peu (en 1860), Schopenhauer, a dit crûment son fait, et en face, à cette métaphysique qui, retournant à la scolastique du moyen âge, prétend expliquer le monde réel par des abstractions. Par malheur, Schopenhauer, après avoir renversé, veut à son tour construire, et, comme tous les autres, bâtit sur le sable.

..

certainement un progrès quand Lekain et Talma rétablirent au théâtre la vérité du costume. L'acteur en valut mieux, mais la pièce en valut-elle davantage? L'érudition n'est dans l'art qu'un accessoire et les madones de Raphaël, pour avoir un costume conventionnel, n'en sont pas moins de divines figures.

Ajoutez que pour accroître la difficulté de comprendre, chacun de ces tableaux, à Munich, n'est qu'une partie du tout, qu'une page isolée d'un long poëme qui se déroule lentement sur d'immenses murailles. Chaque monument a le sien. Ainsi le dogme catholique est à Saint-Louis depuis l'orgue jusqu'au chevet; l'histoire entière de l'Église à la chapelle de la cour; celle du christianisme en Allemagne à Saint-Boniface. La Nouvelle-Résidence a, au rez-de-chaussée, le poëme des Niebelungen; au premier étage, dans les appartements du roi, la littérature grecque; dans ceux de la reine, la littérature allemande; aux Loges de la Pinacothèque, l'histoire de la peinture; à la Glyptothèque enfin la création du monde.

C'est assurément une pensée juste et grande que de consacrer un monument à un même ordre d'idées exprimées par la peinture. Cette pensée, Raphaël l'a eue en peignant les Loges

du Vatican, où la Bible revit tout entière, et la chambre della Segnatura, où il a représenté la grandeur de l'esprit humain cherchant Dieu par la théologie (*la Dispute du saint sacrement*), les secrets de la nature et de l'âme par la philosophie (*l'École d'Athènes*), s'élevant, par la poésie, à l'idéal (*le Parnasse*) et réglant, par la loi, les sociétés humaines (*la Jurisprudence*). Quelle grandeur dans l'idée, quelle clarté dans l'exécution¹ ! Du premier regard tout est compris. Pas un symbole, pas une allégorie ; il n'est besoin d'aucun commentaire : le titre du tableau dit tout ; c'est de la pensée visible.

Du Vatican retournons à Munich.

Nous sommes à la Glyptothèque, dans la salle des Dieux. Assurez-vous d'abord d'un livret et d'un guide. Voici ce que dit le premier ; je cite textuellement : « Les fresques de cette salle représentent l'histoire des dieux dans leurs relations avec l'homme et le génie dominant qui est en lui. » Ce n'est pas plus clair que la musique mythique et le silence retentissant de M. Wagner ne sont mélodieux ; voyons si la peinture le sera davantage.

1. Je parle de la *Théologie* et de la *Philosophie* ; la *Poésie* et la *Jurisprudence* sont bien inférieures.

D'abord quatre amours. Le premier est sur un dauphin. Nous autres, nous croirions à voir le banibin ailé à cheval sur un poisson qu'on a voulu montrer l'amour embarqué sur la mer orageuse des passions humaines. De l'autre côté du Rhin tant de simplicité ferait sourire. Des gens qui ont médité sur l'Aglaophamus et la Symbolique ne pourraient être contents avec si peu. Cet amour sur un dauphin, c'est la puissance harmonieuse qui dompte l'élément de l'eau ; c'est aussi, je crois, le rôle joué par l'élément liquide dans la formation géologique du globe. Creuzer et Cuvier se donnent la main dans la peinture mythique et savante de Cornélius.

Je n'exagère rien ; écoutez plutôt :

« Dans les quatre compartiments du plafond nous remarquons dans une liaison intime les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre parties du jour et avec celles-ci les mythes qui s'y rapportent. »

L'amour avec l'aigle de Jupiter, c'est l'élément du feu et sans doute aussi la formation des terrains volcaniques. Plus bas est *l'Été*, représenté par Cérès avec Zéphire et un hermès de Pan, symbole de la fertilité ; vient ensuite *l'Heure de midi*, ou Apollon sur le char du soleil, tenant de ses deux mains le zodiaque et

entouré des Heures. A droite et à gauche toute l'histoire du dieu : Daphné qui, dans ses bras mêmes, se change en laurier ; Leucothoé, Clythie et Hyacinthe, qu'il métamorphose en arbre à encens, en tournesol et en hyacinthe. Dans l'arabesque : le génie de la poésie au milieu de ménades assises sur des griffons, « ce qui veut dire la faculté créatrice du génie dominant les forces brutales de la nature. » Au dessous, dans un bas-relief, la bataille de Jupiter contre les géants, « symbolisant la victoire du principe divin sur le principe terrestre. » Enfin, le tableau principal qui montre un des quatre règnes cosmogoniques : ici, c'est le règne céleste représenté par l'assemblée des dieux au moment où Hercule est reçu parmi eux. Comme Hercule est habituellement le héros de la force brutale et qu'une peinture aussi spiritualiste ne saurait se commettre avec une pareille apothéose, au bas du tableau, pour en relever le sens, on a trouvé le moyen de placer encore *l'Amour et Psyché* : mythe scabreux où le vulgaire voit une chose charmante, mais fort terrestre, où les initiés voient « l'amour spirituel rapprochant l'homme de la divinité. »

Trouvez-vous qu'il y ait, comme cela, suffisamment d'idées sur cette muraille. N'oubliez pas que ce que je viens de vous décrire n'est

jourd'hui n'admet que trois tempéraments, la philosophie peripatéticienne en connaissait quatre pour répondre aux quatre éléments et Cornélius tenait à ce qu'il y eût de la philosophie peripatéticienne dans sa peinture.

Franchement, *la Philosophie de la nature* de Hegel n'est pas plus difficile à lire que cette peinture. A côté de cet imbroglio, placez le Jéhovah de Raphaël dissipant le chaos, et vous mesurerez la distance qui sépare le génie de l'érudition. Une seule figure et quelques nuages font toute la fresque, mais cette figure puissante de volonté et d'intelligence se projette d'elle-même dans l'espace. Sa bouche commande sans s'ouvrir ; ses yeux lancent le feu dont vont s'allumer le soleil et les étoiles ; et ses bras étendus ouvrent les abîmes du néant et refoulent les ténèbres. Pour dire que d'un pas il mesure l'infini, il suffit au peintre de montrer l'agitation de sa chevelure immortelle.

Il n'y a de grand que ce qui est simple. En face du Jéhovah de Raphaël l'âme s'élève et se reporte librement aux premiers jours du monde : on sait gré au peintre de ce qu'il fait voir et de ce qu'il fait penser. A la Glyptothèque, on reste écrasé sous le poids de tant de figures et de symboles, qui donnent à l'esprit, au lieu du plaisir que causent de belles formes

traduisant une belle et simple idée, le rude labeur de refaire un cours complet de mythologie. Encore, s'il suffisait de celle d'Homère, mais il faut celle des mythographes allemands.

Chacun des arts a sa langue particulière et son action limitée. Des musiciens ont voulu faire parler la musique. Ils ont réussi tant qu'il ne s'est agi que de produire des impressions simples, comme dans *la Création* d'Haydn et *la Traversée du désert* de Félicien David ; ils ont échoué quand ils ont prétendu aller au delà. La peinture aussi n'est pas plus la philosophie et la science, comme le veut l'école de Munich, que la musique n'est un poëme. Elle rend admirablement des formes et des actions qui font penser, elle ne peindra des abstractions et des systèmes qu'à la condition de recourir à l'assistance fatale de l'allégorie. L'art doit tenir les genres séparés sous peine de tomber dans la confusion des langues. Puisqu'on en savait tant à Munich, on aurait dû se souvenir que la nature maintient sévèrement la distinction des espèces et que les hybrides ne sont pas féconds.

Qu'on ne m'accuse pas d'être trop sévère. Le mal est grand et déborde au dehors. L'Angleterre a ses préraphaélites qui luttent de sécheresse avec les ascètes de Munich, et de

science universelle avec les docteurs allemands. En ce moment (1861) Londres entier admire une toile de M. Hunt, *Jésus enseignant les docteurs*, qui est un vrai musée d'antiquités judaïques. Le peintre a séjourné longtemps en Palestine pour étudier le caractère des lieux, et a passé cinq ans à des lectures archéologiques, pour que l'érudition la plus sévère n'eût rien à lui reprocher. Mais, ô peintre, si c'est là votre idéal, jetez donc votre pinceau et prenez une plume ; vous êtes un savant et n'avez rien à faire avec l'art.

Notez que je n'ai encore parlé ni de la couleur, ici sombre et dure, là criarde, ni du dessin si souvent outré, avec ses exagérations anatomiques, ses raccourcis impossibles et cette recherche violente de la grandeur et de la force qui obligeaient Théophile Gautier à porter sur Cornélius un jugement sévère, « à son grand regret, ajoute-t-il fort bien, car il est si doux d'admirer. »

Ce jugement, je ne crois pas qu'on puisse le taxer d'injustice. Mais il y en aurait une à ne pas reconnaître que Munich, sans être Athènes, est une des plus curieuses cités de l'Allemagne, et que ce roi Louis, sans être un grand roi, a honoré son nom en essayant beaucoup de grandes choses. Dans ce siècle de primes et

de reports, il a aimé les arts et jeté l'or à pleines mains pour créer de nobles plaisirs que nous partageons avec lui. Et ces artistes, s'ils ont failli dans l'exécution, c'est qu'ils ont placé leur but trop haut. J'aime mieux, après tout, ces copies de chefs-d'œuvre immortels que des inventions mauvaises; ces poèmes compliqués et obscurs que la prose vulgaire d'une certaine école de notre pays; et je préfère ces fresques incolores, ces corps sans vie aux matrones dévergondées dont on nous déshabille les formes par trop opulentes. Entre le réel et l'idéal, je n'hésite pas. Je vais au second; mais je cours là où je crois les trouver tous deux réunis : une simple et grande idée sous une belle forme.



XIX

SUITE DE MUNICH.

La brasserie royale. — Une manière de monter la garde à Munich. — Les balafres des étudiants. — Une cérémonie funèbre. — Les cimetières. — L'*Angelus*. — La retraite. — La procession de la Fête-Dieu. — Le masque olympien de Goethe.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'y ait à Munich que des statues et des tableaux, on y trouve aussi des hommes, et qui vivent bien, ou du moins qui aiment à bien vivre. Voyez ces bonnes grosses figures que M. Lancelot a daguerréotypées¹. C'est carré, charnu, largement assis sur la base. Les jambes sont de taille, même chez les femmes, à ne jamais faire défaut au solide édifice qu'elles portent, à moins que la bière ne s'en mêle. Il est vrai qu'elle s'en mêle souvent.

1. Les dessins de M. Lancelot pris sur le vif, à Munich même, accompagnent le texte dans la première édition de ces *Causeries*, celle que le *Tour du monde* a publiée.

Munich a d'innombrables brasseries, où, dès sept heures du soir, la population s'empile, sans distinction de fortune, de rangs, d'âge, ni même de sexe, car les Allemands, si forts sur la hiérarchie des conditions, reconnaissent l'égalité devant la chope et la pipe. J'ai visité la brasserie royale où d'ordinaire les émeutes commencent. On y parle encore du fameux tapage de 1848, et l'on compte avec orgueil le nombre des tonneaux défoncés et celui des chopes brisées. L'affluence y est telle qu'on s'y sert soi-même. La salle est grande, garnie de banquettes en bois et ornée d'un poêle. Marchands, officiers, étudiants, ouvriers, paysans s'y coudoient. On y parle peu, mais parfois des ivrognes y chantent ; on y boit beaucoup, même on y mange. Vous savez que la France qui ne mange plus est placée entre les deux plus grands mangeurs du monde, l'Anglais et l'Allemand. Celui-ci veut avoir à toute heure quelque chose à mettre sous la dent. Il ne perd point son temps à grignoter, par désœuvrement, de jolis riens. Comme notre amusante princesse palatine, qu'ennuyaient tant les délicatesses de Versailles, il pense « qu'il n'y a que les jambons et les saucisses pour rétablir l'estomac, » et il en use à épouvanter une Parisienne. J'en vis qui, pour aller plus vite, les

mangeaient sans pain. Une vieille paysanne circulait entre les buveurs avec un panier rempli de gros radis rouges ; on lui en achète. Sur chaque table est une salière, et on s'excite à boire en croquant de temps à autre une tranche de raifort. Ce sel, ces raves, la pipe et le saucisson, agissant de concert, la soif arrive à des proportions sahariennes. Il n'est pas rare de voir un de ces braves gens, qui, dans sa journée, a vidé de douze à quinze moos, ce qui veut dire vingt-quatre à trente litres. Nos paysans de Basse-Bretagne ne vont guère au delà de vingt, encore faut-il que ce soit un jour de *pardon*.

Cette brasserie royale est la plus renommée de Munich. Un séjour prolongé m'y semblerait un supplice : peu de lumière, une chaleur étouffante et des senteurs ! Aussi je laisse M. Lancelot vous la dessiner, et je me sauve à toutes jambes.

En rentrant à l'hôtel, je me croisai avec une sentinelle qui montrait une agitation inaccoutumée. Le soldat surveillait attentivement une porte, comme si une conspiration allait en sortir. Il passait et repassait, en s'en rapprochant chaque fois davantage. Enfin la porte s'entr'ouvre, le soldat par un demi-tour habilement combiné se trouve en face de l'entre-

bâillement, il allonge le cou, la tête disparaît, et j'entends le bruit d'un gros baiser hardiment cueilli. — Deux pas en arrière et position du port d'armes. — La porte achève de s'ouvrir. Un tablier blanc à bavette en sort en courant et se perd dans l'ombre de la ruelle, où le soldat la suit. A mon tour je suis le soldat, et j'arrive sur une place mal éclairée où une façade d'église m'arrête un moment, de sorte que je perds de vue l'étincelle qui tremblait au cimier du casque de mon déserteur. Tout à coup, sous un reverbère isolé et fumeux, j'aperçois quelque chose d'inexplicable. Figurez-vous un long casque fuyant en arrière avec un plus long plumet, et se prolongeant en avant sous une forme que visière n'a jamais prise. Pas de trace de figure d'homme, et, dans la silhouette, pas de place pour l'y loger. Sous ce fantastique appareil qui me rappelle le monstreux plongeur du pont au Change, ou la coiffure inasphyxiable des pompiers anglais, se dessinent un torse cambré et deux jambes écartées. Un fusil au repos se trahit par le reflet du reverbère expirant sur la baïonnette. Une forme blanche, indécise comme un fantôme, est plantée immobile devant ce spectre, et aucun bruit, aucun mouvement ne m'aide à comprendre ce groupe étrange. Il faut pourtant

percer ce mystère. Je m'avance et j'arrive près de l'énigme, au moment où l'avant du casque décrivant un quart de cercle se sépare de l'arrière, et me démasque une bonne face allemande toute haletante, deux moustaches qui ruissellent, deux yeux qui sourient. J'entends un *gut* interrogatif et un *ia* reconnaissant, auxquels succède un roulement de baisers pris à pleine bouche. Puis, le tablier blanc regagne sa porte, un moos vide à la main, et le soldat reprend sa faction, heureux d'avoir, en dépit de la consigne, vidé le moos de l'amour.

Voilà une des manières de monter la garde à Munich. Il fallait être Parisien pour s'en étonner. L'Allemagne qui joue beaucoup au soldat, qui tient des canons sur les places les plus pacifiques, des chaînes tendues devant les corps de garde les moins menacés, au fond est très-débonnaire et passe à ses conscrits bien des libertés. N'ont-ils pas appelé la locomotive qui nous a amenés d'Augsbourg ici, du nom de Vénus, pour donner à ses noirs mécaniciens des idées couleur de rose.

Cette armée bavaroise a cependant bonne tournure, et fantassins, cavaliers surtout, semblent de vrais soldats, non pas toutefois lorsque, lourdement matelassés et des grilles au

visage, ils font l'escrime à la baïonnette. A la parade ils ont un air suffisamment martial ; s'ils ne marchent pas avec la régularité géométrique des Prussiens, je ne doute pas que leurs régiments ne figurassent fort bien à côté de ceux du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche. Le jour où la véritable Allemagne voudra avoir une armée à elle, qui ne dépende ni de Vienne ni de Berlin, au lieu d'envoyer, comme le duc de Saxe-Gotha, ses bataillons s'exercer et servir en Prusse, elle fera bien de prendre l'armée bavaroise pour noyau de formation.

Une certaine partie de la population de Munich a des mœurs batailleuses qu'accusent des balafres toutes fraîches sur des joues roses et bouffies. Ce sont les étudiants. Mais, ne leur en déplaise, je les crois turbulents et querelleurs une fois seulement de temps en temps, à heure fixe, et en vertu d'un règlement sociétaire. Ils aiment beaucoup les démonstrations en appareil belliqueux. Un jour, sur le soir, j'en vis un grand nombre rassemblés devant Saint-Michel, autour de quatre ou cinq calèches qui contenaient chacune un étudiant coiffé d'un bonnet à claque à cocarde énorme, avec une épée au flanc. D'autres, en casquettes blanches, rouges ou vertes, firent la haie ;

d'autres encore se placèrent entre les calèches, en costume de combat : le toquet brodé d'argent, redingote noire, écharpe aux trois couleurs flottant sur la hanche, pantalon de peau blanche, immenses bottes à l'écuyère garnies d'éperons sonores, dans la main une longue épée, à coquille énorme, qui enveloppait le poignet, enfin un gant à grande garde qui montait jusque vers le coude.

Le cortège organisé, musique en tête et musique en queue, se met en marche. On allume les cigares et les torches. Les « chefs de guerre » marchent devant les calèches, et les calèches tiennent le milieu du pavé. De chaque côté, à la place où devraient se trouver les trottoirs, une file d'étudiants forme la haie, écartant les curieux par la fumée de leurs torches. Quand la musique de tête est essoufflée, la musique de queue reprend. Elles jouent une marche près de laquelle celle de *la Gazza ladra* est une fantaisie joyeuse. On sort de la ville par une rue tortueuse et étroite, dans laquelle les torches éclairent jusqu'au faite de grandes maisons pointues dont toute croisée a des curieux.

Ces lumières fumeuses, cette musique lugubre, cette foule bizarre que je vois à travers l'arcade ogivale d'une des anciennes portes ont

un aspect sinistre. Je ne sais où ils vont, ni pourquoi. La tristesse des chants, l'air solennel des assistants me donnent à penser que les étudiants isolés dans ces calèches funèbres, avec ce cortège d'enterrement, sont au moins voués à une chance de mort. Je rêve à un combat chevaleresque; à trois Horaces casquettes blanches, contre trois Curiaces casquettes rouges; un combat à l'épée, après un combat à la chope où le succès a été indécis.

Ce qui me fortifie dans cette idée, ce sont les moulinets furieux que les chefs de guerre exécutent dans le vide avec leurs immenses épées, dont j'entends les sifflements aigus.

Enfin on s'arrête, après une heure de marche, à la porte d'un cimetière. Les porteurs de chapeaux à claque, d'épées, de torches et de bottes à l'écuyère peuvent entrer. Mais on me ferme la porte au nez, sans doute pour que le profane vulgaire ne soit pas témoin du drame qui va s'accomplir.

Au bout de vingt minutes, le cortège repart. Il était sorti par une autre porte tout au bout d'une longue avenue, et la musique joue des marches vives et joyeuses. Tant mieux : cela veut dire que personne n'est tué.

Arrivé sur une grande place, en avant des murs, on s'arrête. Tous les porte-torches

forment le cercle, les calèches au centre, les porte-épée en groupes. On entonne un chant latin où j'entends *doctores* rimer avec *professores*. C'est une espèce de litanie bien rythmée dont les cuivres reprennent le refrain, ce qui permet aux choristes d'aspirer une bouffée de cigare. Ce chœur est très-bien chanté par les cinq cents étudiants du cortège, auxquels se joignent beaucoup de voix de la foule. Les six ou sept couplets terminés, on entend un commandement; les épées se croisent et ferraillent à grand bruit, avec des vivats et des hourras, puis toutes les torches sont lancées au milieu du cercle où elles forment un grand feu que les badauds regardent brûler, tandis que les étudiants tirent chacun de son côté.

Je voudrais bien comprendre ce que je viens de voir, et demander des explications au chef de guerre qui rentre en ville, comme moi, par les allées de Shönerstrasse, mais ses éperons sonnent si fort, sa colichemarde traîne si vaillamment, son poing gauche est si crânement arc-bouté sur sa hanche, tandis que sa main droite fend l'air, que j'ai peur d'être traité en Philistin.

Le lendemain je revis semblable cérémonie, et je sus que c'était un hommage rendu à un professeur qu'on avait enterré trois jours au-

paravant et que les étudiants des calèches étaient les pacifiques orateurs chargés de l'éloge funèbre !

A la bonne heure ! Le sentiment est excellent ; mais je ne demande pas, pour le jour de mes funérailles, que mes élèves, s'il en est alors qui se souviennent de moi, me portent en terre avec tant de bruit, de feux et de ferrailles.

Du reste, les cimetières de Munich sont charmants. On y trouve quantité de monuments où la fantaisie érudite des architectes allemands s'est donné carrière. Un d'eux est entouré de galeries à arcades, comme les champs saints d'Italie, et remplies de bustes et de statues : partout de la pierre, du marbre, du bronze, entremêlés de verdure et de fleurs. Munich traite bien ceux qui le quittent pour le grand voyage, et je l'en félicite. Il y a une douce et sainte poésie dans le culte des morts ; j'y vois de plus un puissant lien social. La pierre du tombeau, comme celle du foyer domestique, porte les grandes maisons et les fortes races. La Chine n'a eu guère qu'une vertu, le respect des aïeux, et cette vertu l'a fait vivre cinq mille ans ; comme elle empêche de mourir les derniers restes de la tribu indienne qui fuit devant le Yankee en emportant les os de ses pères, et retrouve une patrie

dans le sol où elle peut leur construire un nouveau tombeau.

En revenant de cette promenade sérieuse qu'il ne faut oublier nulle part de faire, parce que les morts aident à juger les vivants, j'arrivai vers midi à la Mariensaüle. Aussitôt que le bronze de l'horloge commença à jeter dans l'air ses douze notes sonores, toute la vie de la place s'arrêta, on cessa de marcher, de causer ou de rire : l'*Angelus* sonnait. Les soldats du poste s'alignèrent, le fusil au pied, la main gauche à la visière, le corps incliné, la tête et les yeux baissés; les tambours battirent aux champs, les trompettes retentirent; la foule se découvrit, les plus zélés se jetèrent à deux genoux sur le pavé, les cochers de fiacre eux-mêmes s'agenouillèrent, mais prudemment, sur les coussins de leur siège, et chacun récitait dévotement les trois versets de la prière. Cependant, comme Satan ne perd jamais ses droits, des filles d'Ève, légères et très-parées, se remirent bien vite à glisser dans la foule, en coudoyant d'un air naïvement provocateur qu'on ne trouve qu'ici, les officiers et les étudiants qui leur souriaient gravement.

L'*Angelus* fut suivi d'un concert donné par la musique militaire. Beaucoup de monde y accourut, ou plutôt y vint, car on ne court pas

..

en Allemagne. L'exécution me parut bonne, et surtout remarquable par l'harmonie de l'ensemble ; mais ce qu'ils ont de plus original en fait de musique militaire, c'est la retraite du soir à trois clairons. Ils jettent d'abord deux notes tristes et graves, relevées par une trompette plus aiguë qui déchire bien l'espace et le silence, comme un premier appel. La sonnerie reprend plus vive, pressante, et éclate par une très-belle phrase de défi et de menace, qui se termine en un dernier avertissement. Ce doit être une fanfare de tradition. En l'entendant dans la nuit et les rues désertes, on rêve aux cavaliers couverts de grands manteaux sombres, aux casques empanachés des vieilles gravures allemandes, à quelque scène de Franz de Sickingen ou de Goetz à la main de fer.

Chaque année, au mois de juin, passe sur cette même Schrannenplatz une procession fameuse à Munich et dans toute la Bavière, celle de la Fête-Dieu. J'étais arrivé trop tard pour y assister, mais je rencontrai quelqu'un qui l'avait vue peu de semaines auparavant, et m'en conta tous les détails.

Dès la veille, on ferme les boutiques une heure plus tôt pour se préparer à la fête. La place est encombrée par les voitures chargées de fraîche ramée et de jeunes bouleaux qu'on

se hâte de planter. La Mariensaüle, devenue le centre d'un immense reposoir, disparaît sous la verdure et les fleurs, et des paysannes, venues de fort loin, émaillent les rues et la foule de costumes étranges.

Avec l'aube, le bruit commence : la ville retentit de tambours et de fanfares, et les gardes nationaux se préparent à faire la haie. Ceux du faubourg d'Au, presque tous ornés de boucles d'oreilles, rappellent la tenue et les allures de nos pittoresques mais très-peu militaires compagnies de banlieue.

A huit heures, la procession se met en marche et se déroule lentement au travers des rues. Elle s'annonce de loin par une multitude de bannières qui flottent au vent. Passent d'abord les corps de métiers en habit noir, coupé d'une écharpe rouge, à quoi les porte-bannière ajoutent une épée; les pèlerins blancs, noirs et bruns; les jeunes filles avec la robe virginale serrée par une ceinture bleue, et à la main le lis des champs, celui dont il est dit : « Le roi Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme un seul d'entre eux. » D'autres *théories* portent le lis rouge, fleur maussade, un bouquet, ou bien un pennon sur lequel est peint ou brodé un des attributs ou des souvenirs de la passion : l'éponge, la

lance, l'épée, la sainte figure, la couronne d'épines, les pieds percés et saignants. Viennent ensuite les séminaristes en blancs surplis; les orphelins que la charité a recueillis, mais à qui elle n'a pu donner la beauté, car ces enfants de la débauche et du vice, dont le visage n'a jamais été égayé par un sourire de mère, sont ici, comme partout, tristes et laids; enfin les moines, parmi lesquels on ne voit guère de ces figures expressives, labourées par la douleur ou la pensée, qui révèlent les grands désespoirs ou les célestes aspirations. Rien n'empêcherait de croire qu'un certain nombre de ces braves gens, replets, hauts en couleur, front bas, mais larges mâchoires, font un métier tout comme un autre.

Des gardes du corps, en superbe costume et de taille magnifique, précèdent le clergé séculier et l'évêque, derrière lequel marche le roi, qui salue de la tête et du sourire. Il est accompagné de ses deux frères, dont l'un, le prince Adalbert, en honnête homme qu'il est, ne veut pas changer sa foi contre une couronne; plus loin, des maréchaux et des généraux, des aides de camp, etc., très-dorés.

Après la cour et l'armée, la justice et les académies, dans un costume d'une ampleur magistrale; les administrateurs des chemins de

fer, des postes, etc., en tenue de généraux, de colonels, et très-empanachés ; puis de beaux gendarmes ; enfin la foule immense, qui suit en psalmodiant. Il en était de même autrefois chez nous, quand la cour et la ville, le parlement et l'université s'en allaient processionnellement à Saint-Denis en tel nombre que la tête du cortège entraît dans la basilique que la queue était encore au parvis Notre-Dame. A cette heure, c'est au fond de l'Allemagne qu'il faut aller chercher, pour les trouver vivantes, des mœurs vieilles de deux ou trois siècles.

La fête terminée, chacun se retire content : on a fait ce qu'on voulait faire. Le peuple était venu pour voir, les princes pour être vus, et le clergé pour mettre à genoux devant lui les grands et les petits de la terre.

Je ne m'attendais pas à cette conclusion de mon interlocuteur. Elle signifiait bien clairement qu'il était un de ces puritains farouches qui élèvent à Dieu dans leur pensée un autel solitaire et ne comprennent rien à la poésie extérieure du catholicisme. Aussi pour n'engager aucune dispute avec lui sur le charme de ces fêtes de la religion populaire, je me contentai de lui exprimer le regret d'avoir perdu cette occasion unique de voir toutes les classes de la société bavaroise.

« Le regret, dit-il, est méritoire; mais n'en prenez pas trop de souci. Le peuple, vous le voyez; les prêtres, vous les verrez, quand il vous plaira, dans les églises. Restent la noblesse et la bourgeoisie universitaire. Pour la première, il se trouvait dans la foule dorée qui suivait le roi plusieurs chefs de vieilles maisons, mais bien peu qui portassent le cachet de la race. Ce ne sont plus que des physionomies à l'anglaise, dont le trait le plus apparent est le soin extrême donné à l'arrangement de la barbe et des cheveux, et dont la roideur gourmée annonce que l'esprit est un captif emprisonné dans ce corps, objet de tant de sollicitude. Ah! monsieur, les grands seigneurs s'en vont!

« Du côté des grosses épaulettes, beaucoup de croix et de cordons; peu de tournures vraiment militaires. Ce n'est pas leur faute. Une belle figure de soldat ne se prend pas à la parade, mais en face des canons; il faut qu'elle soit bronzée au feu. Pour nos académiciens, je vous dirais, si nous n'étions en temps de vacances, allez les entendre; vous en trouverez de fort savants et dont le nom est européen, comme celui du chanoine Dollinger. Mais à les regarder de loin, vous verrez de bonnes faces d'érudits, bien germaniques, et pas une

belle tête de vieillard, comme celles de Gros, d'Arago ou de Chaptal, où la molle enveloppe des ans n'empêchait pas l'esprit de pétiller encore dans les yeux et par tous les traits. Les Allemands ne savent pas vieillir. Avec l'âge, la face s'épaissit, et les traits, comme des blés trop murs, versent et se répandent. Pour eux, le type sublime est ce qu'ils appellent le masque olympien de Goethe : la placidité forte, mais non l'enthousiasme et l'élan.

« — A titre de voyageur, lui dis-je, je suis bien souvent forcé de faire comme vous, de ne voir que les dehors des hommes et des choses, et de juger sur l'apparence. Mais il y a du vrai dans votre pratique et dans votre opinion. Schiller avait bien la figure de son génie; Humboldt ne l'avait pas. »



XX

DE MUNICH A RATISBONNE.

Lundshut. — Les hauteurs d'Altdorf. — La grande plaine bavaroise. — De Kehl à Munich, trois régions distinctes et trois États. — Abensberg et Eckmühl.

Si, en quittant Munich, j'avais pris le chemin de fer de Salzbourg, qui, pour arriver à Lintz, contourne des lacs charmants et traverse des montagnes pittoresques, j'aurais vu un des beaux pays de l'Europe. Un Anglais le préfère même à la Suisse, sans doute pour qu'on lui accorde ensuite que les lacs du Cumberland sont supérieurs à ceux des Waldstetten. Mais je ne cherchais pas dans ce voyage les sites renommés où le monde élégant va, l'été, respirer l'air pur des champs, afin de se mettre en état de vivre, l'hiver, dans l'atmosphère viciée des grandes villes et l'air putride des salons¹. Les

1. Il résulte d'un mémoire de M. Barral, récemment lu à l'Académie des sciences, que de l'eau de pluie re-

lieux sur lesquels planent de grands souvenirs m'attiraient bien plus que ces vallons soignés comme des parcs anglais où errent de pâles jeunes femmes qui plient sous l'étreinte de la passion ou sous la fatigue du plaisir. Voilà pourquoi je tournai le dos à Ischl, le Baden-Baden de l'Autriche, pour gagner Ratisbonne, la vieille ville impériale, à travers les grands champs de bataille de 1809.

Sur cette route je retrouve d'abord la même plaine monotone et triste que j'avais traversée en arrivant d'Augsbourg. Jusqu'à Landshut nous descendons le long des bords marécageux de l'Isar, en passant par Freising et Moosburg : partout de l'eau et de la tourbe, comme il y en a d'Ulm à Munich.

Landshut est à la droite du fleuve, coquettement assis sur le penchant d'un coteau et les pieds au bord de l'Isar, qui se divise en deux bras pour envelopper de ses courbes gracieuses

ceinture à l'Observatoire, qui est cependant le quartier le plus sain de Paris, a laissé, après évaporation, vingt-deux parties de matières solides, tandis que l'eau de pluie recueillie à Brunoy, à six lieues seulement de ce grand foyer d'infection, n'en a laissé que sept. Quant à l'air des lieux de réunion, il est souvent vicié à ce point qu'il ne peut plus fournir aux lampes assez d'oxygène pour brûler. Les poitrines humaines sont moins difficiles, mais ne s'en trouvent pas mieux.

le faubourg de *Seligenthal*, la vallée des Bienheureux. Au sommet de la colline est posé fièrement le château de Trausnitz, qui servait naguère de fortification. Landshut fut longtemps une position importante, le centre des routes de la basse Bavière et de la défense de l'Isar. A partir de cette ville nous montons par le flanc des hauteurs d'Altdorf, au travers d'un pays très-ondulé : grosses collines de sable à peine recouvertes de quelques centimètres de terre végétale, où poussent un peu d'avoine et quelques sapins chétifs. Les eaux ont certainement joué un grand rôle dans la formation de cette contrée; car à voir ces vallons sans issue on dirait une mer houleuse qui a été soudainement solidifiée à la fin d'une tempête.

Au bout de la montée, nous coupons un col qui a bien cent mètres au-dessus de la plaine de Munich, et nous débouchons sur un immense plateau qui finit par descendre en pente douce vers Ratisbonne et le Danube. Il me semble fort pauvre; les villages y sont rares, les maisons bâties d'un peu de briques et de beaucoup de bois ou de torchis, souvent avec les toits à auvent et les galeries extérieures des chaumières suisses. Les femmes y font, comme les hommes, les travaux de force : j'en vois bon nombre qui traînent des brouettes. Ce-

pendant elles remplissent aussi, consciencieusement, leur principale fonction, car je viens d'apercevoir, pendant que nous montions lentement, un gardien du chemin de fer, coquettement accoutré d'une veste rouge à parements noirs avec un cor en bandoulière, qu'entouraient une douzaine de marmots, filles ou garçons, qui semblaient bien à lui.

Ce plateau est lui-même coupé de ravines, au fond desquelles coulent quelques ruisseaux comme la Paar, l'Ilm, l'Abens et les deux Laber. C'est un pays fourré, couvert de bois, sans espace pour le regard, sans horizon pour la pensée : vous n'avez pas un seul grand nom indigène à écrire sur ce sol. En revanche, j'y trouvai en plein mois d'août de l'humidité, des brouillards et des marécages. La terre semblait avoir reçu plus d'eau qu'elle n'avait pu en boire. Je comprends que le prudent et timoré archiduc Charles qui s'y engagea en 1809 n'y ait marché que pas à pas, alors qu'il lui aurait fallu y courir à toutes jambes.

Ce plateau règne tout le long du Danube, de Gunzbourg à Passau, en refoulant le fleuve jusqu'à Ratisbonne, de plus en plus vers le nord. Il a dû former dans l'origine la rive septentrionale d'un bassin que les montagnes du Salzbourg bordaient à l'est, celles du Tyrol et

du Vorarlberg, au sud et à l'ouest. Sous la pression des eaux accumulées le plateau s'est entr'ouvert en trois points, et le Lech, l'Isar, l'Inn y ont passé. L'immense nappe d'eau s'est écoulée par les trois rivières nouvelles, laissant sur le sol qu'elle abandonnait quantité de petits lacs où la fashion accourt et d'innombrables tourbières qui enlaidissent les champs.

Le fond de ce grand lac antédiluvien est aujourd'hui une plaine peu fertile, humide encore et froide, car son niveau se tient à une altitude moyenne de quinze cents pieds au-dessus de la mer¹. Ajoutez que les vents chauds du midi ne lui arrivent qu'après s'être refroidis en passant sur les glaciers des Alpes, et vous ne vous étonnerez plus qu'un séjour à Munich soit pour les poitrines faibles une sentence de mort. On y a trouvé bon nombre d'espèces fossiles, mais point de grands sujets. Les crocodiles de douze à quinze pieds et les lézards gigantesques qu'on voit dans ce qu'on appelle à Munich le cabinet des pétrifications appartiennent au Wurtemberg.

1. Ulm est à quatre cent quatre-vingt-dix-sept mètres d'altitude, selon d'autres, à cinq cent cinquante-quatre; Augsburg, à cinq cent quatorze; Munich, à cinq cent quinze; et Salzbourg, à quatre cent cinquante-six. J'ai dit plus haut que la température moyenne de Munich était celle de Stockholm.

Si vous voulez refaire un moment la route que nous avons suivie depuis Strasbourg, vous verrez que nous avons traversé trois contrées bien caractérisées. D'abord la riche vallée du Rhin, avec le Schwarzwald d'où elle descend ; ensuite le fertile bassin du Neckar et la ceinture de hauteurs qui l'enveloppe ; enfin l'immense et maigre plaine qui s'étend de l'Alpe de Souabe aux monts du Salzbourg. Ces trois régions si différentes sont trois États distincts : la première forme le grand-duché de Bade, la seconde le royaume de Wurtemberg, la troisième celui de Bavière. Il faut que l'influence du sol soit bien grande pour avoir obligé des politiques allemands à constituer ces petits États ainsi que la géographie le voulait. Il est vrai que la main et le bon sens de la France y ont quelque peu aidé. L'Allemagne n'aurait jamais trouvé cela toute seule.

Je parlais plus haut de l'aridité du sol et de l'histoire sur ce plateau que nous gravissions tout à l'heure. La France y est venue cependant et y a laissé comme partout où elle passe d'immortels souvenirs. En 1809, quatre cent mille hommes s'y sont heurtés et glorieusement égorgés cinq jours durant.

Les Autrichiens avaient choisi ce massif inextricable comme une forteresse où leurs ar-

mées seraient invincibles. La forme, en effet, est celle d'un quadrilatère incliné du sud-ouest au nord-est, dont trois faces ont pour fossés le Danube et l'Isar, qui couvrent de marécages le pied des versants, et dont la quatrième est la route de Donauwerth à Munich. Ratisbonne se trouve à l'angle supérieur avec un pont de pierre sur le Danube ; Davoust et cinquante mille vieux soldats l'occupaient. Augsbourg est à la base, à trente lieues dans le sud-ouest ; Masséna y commandait soixante mille hommes.

L'état-major général avec Berthier n'avait point dépassé Donauwerth ; pour Napoléon, il était encore aux Tuileries, que déjà depuis trois jours l'archiduc Charles et cent soixante-quinze mille Autrichiens avaient franchi l'Inn, tandis qu'une autre armée descendait de la Bohême sur Ratisbonne.

Cette soudaine attaque, préparée à loisir derrière le rideau impénétrable des monts de Bohême et de Styrie durant nos luttes héroïques, mais insensées en Espagne, nous surprenait en flagrant délit de dispersion et d'ignorance. La grande armée était disséminée de Hambourg à Naples sur une ligne de quatre cents lieues. Que l'archiduc se hâte, qu'il arrive avant nous sur le plateau, qu'il jette la masse énorme réunie sous sa main alternati-

vement sur Davoust, puis sur Masséna, et il faudra un miracle pour que ces deux grands hommes de guerre échappent à un désastre. Mais il mit six jours à faire vingt lieues. C'est le 10 avril qu'il avait franchi l'Inn ; ce fut le 16 seulement que Landshut fut enlevé et l'Isar forcé par Radetzky, ce même général dont un autre quadrilatère, celui du Mincio et de l'Adige, a fait, en 1848, un héros. Il mit trois jours encore pour arriver à Tengen, sur l'autre versant du plateau que de bons piétons traversent en une étape. Déjà il était trop tard : Napoléon arrivait.

L'armée bavaroise, après avoir abandonné la ligne de l'Isar, s'était réfugiée au centre du plateau, dans la forêt de Dürnbach, où elle s'appuyait aux hauteurs de l'Abensberg. Napoléon y accourt, amenant ce qu'il a rencontré de troupes sur son chemin et s'y établit fortement avec quarante mille Allemands de la confédération du Rhin. Tandis que l'archiduc perd le bénéfice de la concentration en étendant ses ailes sur un espace de trente lieues, pour toucher à la fois et saisir Munich et Ratisbonne, lui, il se resserre et se concentre. Il attire à lui Davoust par sa gauche, Masséna par sa droite ; alors, maître de l'avantage que son adversaire avait, deux jours auparavant, la

réunion de ses forces, il se précipite, le 20, sur le centre ennemi, à Abensberg, et y fait une trouée sanglante; le lendemain il poursuit l'aile gauche qu'il a coupée, la refoule sur Landshut et en rejette au delà de l'Isar les tronçons mutilés; le 22 il se rabat sur la droite des Autrichiens, les écrase à Eckmühl et les accule au fleuve : le pont de Ratisbonne les sauva.

En trois jours il avait traversé deux fois ce plateau, s'y arrêtant assez pour frapper sur l'Autriche trois de ces coups qui retentissent longtemps à travers les siècles. La guerre ainsi faite, avec ces inspirations de génie et cette rapidité foudroyante que Napoléon avait déjà montrées au bord de l'Adige, à Marengo, et à Ulm, est, si vous oubliez un moment le sang répandu, le plus magnifique déploiement de l'intelligence : un tableau de Raphaël, un chant d'Homère ont une autre beauté, mais non supérieure, et je comprends la fascination que cause aussi ce grand art quand il est pratiqué par Annibal ou César, par Frédéric II ou Napoléon.

Les derniers actes de ce drame mémorable s'étaient passés sur la route de Landshut, à Ratisbonne; nous foulions donc le sol consacré par le sang de nos pères. En le touchant, quelque philosophie qu'on ait, on sent qu'une

vertu en sort qui fait porter plus hant le cœur et la tête. Je repassais dans mon esprit ces luttes héroïques et, moi aussi, je m'enivrais de gloire. C'était sur le soir, nous étions en Allemagne, aussi, peu à peu, je vis dans le lointain se dresser du fond des vallées et sur le flanc des coteaux les pâles fantômes des dix mille jeunes hommes qui avaient trouvé là leur couche funèbre. Ils étaient joyeusement partis du fond de leurs villages, pleins de vie, dans l'âge de la force et de l'espérance, laissant derrière eux une famille, des travaux aimés; et la terre étrangère leur servait de linceul. Ils erraient dans la brume, cherchaient et ne trouvaient pas : quoi donc ? ces larmes de mère et de fiancée qui répandues sur la terre des tombeaux la rend si légère aux pauvres morts. Quand la triste apparition se dissipa, je m'écriai involontairement : « Non, non ! la gloire seule est toujours trop chère. »

Mes compagnons de route avaient vu mon agitation, et comme nous étions en ce moment près d'Eckmühl, ils en avaient sans doute deviné la cause. Leur étonnement me rappela à la réalité présente; j'eus presque honte de cette bravade involontaire; c'étaient des Bava-
rois; je leur dis : « Ici, il y a cinquante ans, le sang de la France a coulé avec celui de la

..

Bavière pour repousser une injuste agression et affermir sur la tête de l'ancien duc sa couronne de roi. Vos morts sont auprès des nôtres et tombés du même côté. Honorons-les ensemble et puisse ce souvenir vous rappeler que vos vrais amis sont bien plus à Paris qu'à Vienne. Vos pères l'ont cru durant un siècle et demi et y ont gagné votre grandeur présente; pourquoi ne le croyez-vous plus? Parce que les victorieux de la dernière heure vous ont donné, en 1814, un morceau de notre Alsace qui ne vous sert à rien et qui nous manque; parce que l'Autriche, aussi, a eu l'habileté de lier ses intérêts aux vôtres et de faire payer par votre argent une partie de ses travaux publics. Il vous en coûte peut-être cent millions pour lesquels on vous a donné du papier qui perd cinquante pour cent sur toutes les places de l'Allemagne. Comparez ce que l'Autriche vous prend d'or et ce que la France vous a donné de terres. » On ne me répondit pas, mais je vis que j'avais touché à un point douloureusement sensible.



XXI

A RATISBONNE.

Une ville au clair de la lune. — Ratisbonne est une nécessité géographique. — Le canal Louis. — La navigation du Danube.

Nous étions arrivés tard à Ratisbonne. Je parcourus ses rues étroites et désertes, sans y entendre d'autre bruit que celui de mes pas sur le galet du Danube. L'heure n'était pas propice pour observer les mœurs des habitants et les monuments de la cité ; mais je savais que Ratisbonne n'a plus de vie propre et que ses monuments ne méritent une visite qu'autant qu'on n'a rien de mieux à faire. Tout l'intérêt de la ville n'est plus que dans ses souvenirs, le hasard me servait donc à souhait. C'est la nuit qu'il faut voir les villes mortes. Le jour, un reste de vie fait illusion, et le présent, quelque peu intéressant qu'il soit, distrait du passé.

On a tant abusé de la lune en Allemagne et chez nous, durant l'effervescence romantique, que je ne sais comment dire que c'est aux pâles reflets de son disque d'argent que je vis Ratisbonne.

La beauté des femmes varie avec les heures du jour; il en est de même des monuments : certains gagnent à être vus par une nuit transparente, ceux, par exemple, dont le mérite n'est pas dans la masse énorme et les détails infinis des cathédrales gothiques, mais dans l'élégance des lignes que tracent, sur le fond du ciel, des formes élancées ou des courbes gracieuses.

La Sorbonne, et je demande vraiment pardon de citer un pareil exemple, regardée du boulevard de Sébastopol, à midi, quand la lumière l'inonde, ou à minuit, quand son dôme est doucement éclairé, ne semble pas le même monument. Le Panthéon, même l'Arc de l'Étoile, à condition de revenir ensuite aux sculptures de Rude, gagnent à être vus de loin, au soleil couchant; la Madeleine ou un cloître ogival, quand la lune jette à profusion la lumière et les ombres entre les hautes et sveltes colonnes. Mais le Rathhaus et le dôme de Ratisbonne, édifices lourds et ramassés, construits d'ailleurs à l'époque du gothique fleuri, où la pierre se tord en replis innombrables,

ont besoin de tout l'éclat du jour pour que l'œil voie autre chose qu'une masse sombre et sans art. La cathédrale a ses deux tours inachevées et couvertes d'une toiture qui les écrase. Une église ogivale qui se termine en plate-forme ressemble à un géant décapité. On voit là, une impuissance de l'art qui déplaît et un dédain de la population pour l'œuvre de ses pères, qui attriste¹.

Au débarcadère j'avais repoussé les instantes sollicitations d'un cocher, et avisant dans un coin un pauvre diable qu'à ses guenilles je jugeai très-disposé à gagner un *trink-geld*, je lui mis mon sac de nuit sur le dos, un demi-florin dans la main, et lui dis : « Führen sie mich in Dampfschiffshof durch die Gesandtenstrasse². » Je savais qu'ainsi je

1. « Cette cathédrale est un témoignage évident de la décadence de l'architecture religieuse, car loin de révéler aux yeux les mystères d'un temple chrétien, elle présente la façade d'un hôtel de ville orné au premier étage de son balcon sur lequel s'ouvrent deux grandes fenêtres, surmontées d'un pigeon aigu dont le milieu est marqué par une tourelle féodale.... Les sculptures qui y sont répandues sont de l'ordre le plus commun. .. » (Fortoul, *De l'Art en Allemagne*.) La construction de cette église a bien commencé en 1274, date de la plus belle époque de l'architecture ogivale; mais elle se continua jusqu'en 1436, époque de la décadence.

2. « Conduisez-moi à l'hôtel du bateau à vapeur, en passant par la rue des Ambassadeurs. »

traverserais à peu près la ville entière. Il se leva sans répondre, alluma sa pipe pour fêter l'aubaine inattendue qui lui arrivait et se mit en route. Bientôt le bruit des chars qui emportaient mes compagnons de route s'éteignit, les derniers passants disparurent et je me trouvai seul maître de Ratisbonne, bien plus que Charles-Quint et Napoléon ne l'avaient jamais été, car ils la partageaient au moins avec la foule, et pour moi, la foule dormait.

Autrefois quel bruit, quel tumulte dans cette rue à présent silencieuse, quand les envoyés de l'Europe l'habitaient, avec les représentants de tous les potentats de l'Allemagne, grands et petits. Leurs armes sont encore sculptées à la façade des maisons, et, à l'heure qu'il est, il ne me faut pas de bien grands efforts d'imagination pour voir sortir d'une porte que surmonte le lion de Saint-Marc l'envoyé de la sérénissime république; d'une autre, armoriée de l'aigle à deux têtes, le fier ambassadeur de la maison de Habsbourg. Toutes s'ouvrent et des personnages au costume étrange viennent se joindre à la longue procession qui peu à peu remplit la rue. En tête, marchent le bourgmestre et son conseil, entourés des hallebardiers de la ville; en arrière, le César allemand. C'est la diète qui

va siéger, ou l'empereur Charles-Quint qui se rend au Rathhaus et en passant jette un regard d'amour à l'hôtesse de *la Croix-d'Or*, la belle Barbara Blumberg, qui lui donna don Juan d'Autriche.

Durant un siècle et demi, Ratisbonne eut le spectacle de ces solennités. De 1663 à 1806, elle fut le siège de la diète impériale : un gouvernement sans force dans une ville sans puissance. Tous deux achevèrent ensemble de mourir. La diète fut supprimée et la vieille république devint un simple municpe de la Bavière.

Elle avait eu pourtant de beaux jours. Si Munich est une ville artificielle, Ratisbonne est, ou a été, durant quinze siècles, une ville nécessaire.

Au sommet de l'arc que le fleuve décrit en s'élevant vers le nord¹, au point où se trouve la plus petite distance entre les portions navigables des bassins du Rhin et du Danube, la nature avait marqué la place d'une grande ville et l'histoire l'y a mise. Grâce à la Naab et au Regen qui finissent en cet endroit, l'eau n'y manque jamais aux navires, même chargés de

1. Ratisbonne n'est qu'à dix-huit milles de Bamberg sur le Mein.

cent quatre-vingts à deux cents tonneaux, et deux îles y facilitent le passage. Un pont de cent vint mètres, porté par quinze arches, le plus long de l'Allemagne et sans doute aussi le plus ancien, y a été construit en 1136. On mit dix ans à le faire.

Rome avait établi là le « camp du Regen » (*Regina castra*), les Agilolfings leur résidence; et Charlemagne y séjourna plus qu'en aucun autre lieu situé au delà du Rhin. Au moyen âge, comme Augsbourg, comme Nurenberg, entre lesquel Ratisbonne est placée, elle fut riche, libre et puissante. Il est curieux de voir pourquoi la vie se déplace sur la terre et comment les événements les plus lointains ou les plus généraux agissent sur les petites individualités.

En 1147, l'empereur Conrad prend la croix; les bateliers de Ratisbonne le conduisent, par le Danube, jusqu'en Servie, et, tout en faisant avec lui la moitié de la pieuse expédition, nouent le long du chemin des relations d'affaires avec les villes du rivage qui servaient d'entrepôt à Constantinople. Les croisades avaient dans le même temps ouvert l'Orient du côté de la Méditerranée, et ses trésors affluaient à Venise, à Gènes, à Pise, par suite aux cités d'Allemagne échelonnées sur la route du midi au nord : Inspruck et Salzbourg dans la montagne; Augsbourg dans

la plaine ; Constance et Bâle sur le Rhin ; Ulm et Ratisbonne sur le Danube ; plus loin Nuremberg, les villes franconiennes et celles de la Hanse du nord. Quatre siècles durant elles eurent la fortune, la renommée et la puissance.

Mais un jour, à quatre mille lieues de distance, un marin portugais, bravant de superstitieuses terreurs et toutes les colères d'un océan furieux, arrive aux Indes, en tournant le cap de Bonne-Espérance. Le commerce de l'Orient se détourne de Constantinople et de Venise sur Lisbonne, plus tard sur Amsterdam et sur Londres, qui grandissent, tandis que les villes d'Italie et d'Allemagne qu'il faisait prospérer s'appauvrissent et se dépeuplent.

Un autre changement acheva leur ruine. L'Europe moderne ne voulut plus que de grands États et les forma aux dépens des petits. Après avoir perdu leur richesse par la révolution commerciale, ils perdirent leur indépendance par la révolution politique. Toutes ces glorieuses républiques ne sont plus que des chefs-lieux de districts provinciaux.

Il y a quelques années, Ratisbonne espéra recouvrer une partie de sa grandeur tombée. Le roi Louis creusa le canal projeté par Charlemagne entre le Mein et le Danube, au moyen de la Rednitz et de l'Atmuhl. Un navire hol-

landais, que son patron avait nommé *la Ville de Vienne*, partit d'Amsterdam et traversa de part en part le territoire de la Confédération. On le fêta partout; on l'accueillit fort bien à Vienne; mais le quart d'heure de Rabelais arrivé, le capitaine, tout compte fait, ne trouva plus rien au fond de sa bourse et le navire ne reparut pas.

Construit un siècle plus tôt, ce canal aurait tenu toutes les promesses faites en son nom. Aujourd'hui les chemins de fer le rendent à peu près inutile et l'argent qu'on y a dépensé ne rapporte pas un tiers pour cent¹. Pourtant les Allemands désespèrent trop tôt. Après avoir rêvé des canaux partout, de l'Elbe au Danube,

1. Le canal Louis a cent soixante-quatorze kilomètres (vingt-trois milles et demi) de Bamberg sur le Mein à Kelheim sur le Danube, en amont de Ratisbonne; largeur, au sommet, quinze mètres cinq centimètres; au plafond, neuf mètres sept centimètres. A partir du point de partage, il y a soixante-neuf écluses pour descendre à Bamberg par une pente de quatre-vingt-dix-sept mètres, vingt-cinq pour racheter jusqu'au Danube une pente de quatre-vingts mètres. A la fin d'octobre 1834, les dépenses s'élevaient à seize millions de florins; quatre mille bateaux ou trains y passèrent dans le courant de cette année, portant un peu plus de deux millions et demi de quintaux. La recette brute fut de cent quarante-huit mille huit cent quarante-huit florins, le revenu net de quarante-neuf mille six cent douze francs. C'est donc pour le moment une détestable affaire.

du Danube à l'Adriatique, du Dniester à la Vistule, ils n'en veulent nulle part, depuis qu'ils ont vu des marchandises placées dans un wagon à Hambourg arriver le surlendemain à Trieste. Je ne crois pas que les fleuves aient dit leur dernier mot, et j'en ai donné précédemment les raisons. J'en trouverais la preuve dans les progrès accomplis par la navigation du Danube depuis quelques années.

La batellerie de ce fleuve était naguère encore dans l'état où le moyen âge l'avait laissée. Les navires qui remontent de Vienne à Ratisbonne mettent à ce voyage de six à huit semaines¹ et il leur en faut deux ou trois autres pour arriver à Ulm. A la descente, l'ordinaire, notre coche accéléré, faisait la route d'Ulm à Vienne, au plus vite, en huit jours. Dans l'automne, quand venaient les brumes épaisses qui voilent toute la vallée, il y mettait parfois un mois. Un bateau particulier, fort mal installé, coûtait, de Ratisbonne à Vienne, de cent vingt à deux cents florins. Aujourd'hui on fait

1. Ce sont les *Hohenau*, longs de cent quarante-six pieds et portant deux mille cinq cents tonneaux, ou les *Kelheimer*, appelés ainsi de la ville de Kelheim, où ils sont construits, et qu'on charge à la descente de deux mille quintaux, à la remonte de quatre cents. Leur longueur est de cent quinze à cent vingt-huit pieds.

ce voyage commodément et vite pour quinze ou vingt, et on reste en route vingt-quatre heures, coupées par une bonne nuit qu'on passe dans un des hôtels de Lintz.

La navigation à vapeur sur le Danube est d'importation étrangère et toute récente. Deux Anglais obtinrent, en 1828, du gouvernement autrichien un privilège pour la construction d'un *Dampschiff*, et l'an d'après fondèrent une société par actions au capital de cent mille florins, dont les titres furent très-difficiles à placer. On commença modestement avec le *Franz I*, construit près de Vienne en 1830. Comme un dividende de neuf pour cent se trouva au bout de l'exercice, les actionnaires encouragés décidèrent la construction de deux autres navires; ce qui parut une témérité grande. En 1838, le capital avait été porté à deux millions de florins et la compagnie avait sept bateaux en activité. On descendait jusqu'à Pesth; on remontait jusqu'à Lintz, où arrivaient les bateaux d'une compagnie bavaroise fondée dans le même temps. Cette fois on déclara qu'on avait atteint les dernières limites de l'audace et du possible.

Mais le commerce prenait par toute l'Europe un essor prodigieux; les Principautés danubiennes révélaient leur fécondité; l'Orient

paraissait se ranimer ; Odessa et Trébizonde, dans la mer Noire, Smyrne et Alexandrie, dans la Méditerranée orientale, grandissaient chaque jour ; l'Autriche qui essayait, à l'aide du Lloyd de Trieste, si habilement établi, de supplanter notre pavillon dans les échelles du Levant et qui y est parvenue, songea à disputer la mer Noire aux Russes et aux Anglais. Pour cela, il fallait être maître du Danube, par le commerce du moins, si on ne pouvait l'être encore par la politique et les armes. Il fut décidé qu'on établirait un service au-dessous des Portes-de-Fer, et Constantinople fut désignée comme le port d'arrivée des bateaux du bas Danube. Lorsque Mahmoud voulut visiter les provinces septentrionales de son empire, ce fut à bord d'un bâtiment du Lloyd, *la Maria-Dorothea*, qu'il navigua sur le Danube. Il y avait juste trois siècles que les sultans n'avaient vu leur grand fleuve. Le dernier qui l'eût remonté était Soliman le Magnifique, mais à la tête de deux cent mille hommes et pour assiéger Vienne. Son successeur le parcourait en touriste et comme passager d'un navire autrichien.

La compagnie n'était pas si hardie que le gouvernement ; elle s'exécuta pourtant, commença par un déficit et finit par des dividendes

qui ont monté en 1855, année exceptionnelle, il est vrai, jusqu'à seize pour cent.

En 1857, le premier fonds social de cent mille florins était devenu un capital de trente millions, et *le Franz I*, s'il vit encore, pourrait se faire escorter d'une flottille de cinq cents navires de toute espèce, la plupart en fer¹.

Jusqu'à l'année 1846, on n'avait pas osé franchir les Portes-de-Fer avec de grands navires, et c'était un attelage de cent vingt bœufs qui, à la remonte, traînait le bâtiment à travers les brisants. Un petit vapeur, *le Louis*, s'y risqua et réussit; un gros suivit. Le problème était résolu; tous passent aujourd'hui, du moins tant que les eaux ne sont point trop basses, et l'on peut, sans quitter le fleuve, même depuis Pesth sans quitter le bateau, aller maintenant de Donauwerth à Galatz, où les navires du Llyod attendent les marchandises et les voyageurs pour les porter dans toutes les échelles du Levant. En cent huit heures on va de Paris à Constantinople. Il en fallait à peu près le double, il y a quatre-vingts ans, pour aller de Paris à Lyon.

1. En 1856, la compagnie possédait quatre-vingt-dix-sept navires à roues et dix-huit à hélice, trois cent vingt-sept transports pour les marchandises, vingt-six pour le bétail, trente deux pour le charbon, etc.

XXII

A RATISBONNE.

La bière de l'évêque. — Un Français au four. — Des chevaux logés comme des princes. — Une héroïne de Jules Janin.

Vous vous souvenez, mon cher ami, que j'étais arrivé tard à Ratisbonne; je l'avais traversée à la lueur des becs de gaz et à la clarté des étoiles, ce qui ne m'avait pourtant pas empêché d'y voir bon nombre de choses. Je m'étais encore attardé longtemps sur le pont du Danube à contempler le fleuve dont la lune argentait les flots, si bien qu'il était minuit quand j'arrivai à mon Dampfschiffshof, hôtel d'autrefois, aux salles basses et enfumées, qui fut sans doute en son temps une auberge fameuse, et qui pour le nôtre, tant le luxe et les Anglais nous ont gâtés, est presque un bouge.

Je demande à quelle heure partait le bateau, on me répond à cinq, que les formalités se-

ront longues et qu'il est prudent de se faire éveiller avant quatre. Je regarde le lit, où je retrouve les fameuses serviettes qui servent de draps et les matelas gonflés à la tête où l'on serait fort bien assis pour causer, mais où l'on est fort mal couché pour dormir, et je me décide à m'installer dans un fauteuil, un encrier à droite, une tasse de café à gauche, pour vous conter ce que j'avais vu depuis Munich. C'est ainsi que j'ai souvent vécu depuis mon départ, ne fermant pas les yeux, en dix fois, aussi longtemps qu'une jolie femme en une seule, courant le jour pour voir, écrivant la nuit pour me souvenir, et dormant à la grâce de Dieu. Voilà ce qu'on appelle un voyage d'agrément....

Mais j'avais compté sans mes fatigues de Munich, doublées de celles de la route jusqu'à Ratisbonne. Je croyais écrire, je m'endormais. Quand je me réveillai, il faisait grand jour, et le bateau que je devais prendre à l'aube voguait depuis trois heures vers Passau. Le génie protecteur de la vieille ville s'était vengé de mon irrévérence et me forçait à faire une visite en règle à sa cité impériale. Je m'exécutai de bonne grâce.

Au moment où j'allais sortir, je fus arrêté par un bon gros garçon de Nuremberg, com-

mis voyageur en cigares, qui, apprenant qu'un Français se trouvait à l'hôtel, chose rare à Ratisbonne, en oubliait depuis deux heures son commerce et m'attendait pour me happer au passage. Tout fier d'avoir habité Paris et d'être en état de me le dire en un français très-peu orthodoxe, il s'accrocha à moi de façon que je ne pusse me délivrer de lui. Il se mettait d'ailleurs à ma disposition pour me conduire vers les curiosités de la ville; j'aurais manqué à tous mes devoirs de voyageur en n'acceptant pas. Me voilà donc parti avec mon complaisant cicerone. Nous nous mettons d'abord à la recherche d'une procession qui devait avoir lieu ce jour-là dans le faubourg Stadt-am-Hof, pour je ne sais quelle fête religieuse. Mais il faisait un temps abominable, digne de la réputation de la ville¹. Je n'aperçois qu'un océan de parapluies qui ondulent et ruissellent. Je renonce aux curiosités en plein air et je repasse le pont du Danube presque aussi vite que l'archiduc Charles quand il fut si heureux de le trouver, après Eckmühl, pour s'échapper en Bohême.

1. Ratisbonne s'appelle en allemand Regensburg, du nom d'une petite rivière qui s'y jette. Mais *Regen* signifie *pluie*, ce qui a valu à la ville une réputation que peut-être elle ne mérite pas.

J'avais vu la veille, dans la nuit, des masses énormes accolées à de certaines maisons et dont je n'avais pas compris la destination. Toute la ville, regardée du faubourg, en est comme hérissée : ce sont des espèces de donjons à neuf ou dix étages, où sans doute les seigneurs venus à la diète se cantonnaient. Ils avaient voulu retrouver dans la ville l'image de leurs châteaux forts et pouvoir, au besoin, se défendre contre une émeute populaire ou une attaque de leurs rivaux.

A côté de ces monuments de défiance et d'orgueil, je vois la réponse menaçante des manants. Ratisbonne a une rue Goliath, et, sur une des maisons de cette rue, le géant s'élève de la hauteur de trois étages ; mais le pâtre, l'enfant qui le vaincra est à côté. Berne aussi a une porte Goliath. Cette image était fréquente au moyen âge. N'y avait-il là qu'un souvenir biblique ? ou n'était-ce pas plutôt le symbole aimé de ces petites villes qui se promettaient de tuer, elles aussi, le géant féodal ? Les bourgeois du treizième siècle avaient assez de malice pour le penser, et, dans tous les cas, leurs descendants ont le droit de le dire.

Tout près du pont, nous nous trouvâmes en face du Dom ou de la cathédrale, qui ne

me parut pas faire meilleur effet le jour que la nuit. Bien qu'on vante beaucoup en Bavière son portail, qui date de 1488, il me sembla, comme à M. Fortoul¹, « un témoignage évident de la décadence de l'architecture religieuse; car loin de révéler aux yeux les mystères d'un temple chrétien, il présente la façade d'un hôtel de ville orné au premier étage de son balcon sur lequel s'ouvrent deux grandes fenêtres, et surmonté d'un pignon aigu dont le milieu est marqué par une tourelle féodale. Les deux grandes tours qui accompagnent ce frontispice profane n'ont point été achevées, et les sculptures qui y sont répandues sont de l'ordre le plus commun². »

Mais ce n'était pas là que mon commis voyageur tenait à me conduire. « Des cathédrales, me dit-il, il y en a partout. Je vais vous montrer une chose qu'on ne trouve qu'ici. Allons à l'hôpital. » Je le suis; car en voyage, comme à la guerre, il ne faut reculer devant rien. Il me fait repasser le pont, et nous entrons dans

1. *De l'Art en Allemagne.*

2. M. Darcel est beaucoup moins sévère (*Excursion artistique en Allemagne*). Il trouve que cette cathédrale est un des plus beaux édifices gothiques de l'Allemagne, mais il faut dire que l'Allemagne a bien peu d'églises gothiques.

une salle immense où l'on ne se voit ni ne s'entend, à cause du bruit et de la fumée qui s'y font. Les habitants de ce lieu n'avaient nullement l'air d'être malades; ils buvaient, chantaient et mangeaient tout à la fois et tous ensemble. J'étais encore tombé dans une brasserie. C'est une dépendance de l'hôpital. Un mur seulement sépare les buveurs des malades, de sorte qu'on pourrait entendre alternativement les gémissements des uns et les cris des autres. Était-ce à cause du voisinage et par contraste, ou la pluie les avait-elle mis en liesse? Ces buveurs étaient bruyants et gais comme je n'en avais pas encore vu. La foule était si pressée, que les consommateurs se partageaient fraternellement l'espace et mangeaient au même plat, sans fourchette! La consommation était la même pour tous : trois saucisses dans un bain de moutarde et un verre de bière pour six sous. Aussi beaucoup redoublent; le pain se paye en plus, ce qui donne à croire qu'on s'en passe d'habitude.

Je trouvais que mon guide, comme tous les guides, m'avait surfait sa curiosité, et je me sauvais au plus vite, quand je découvris une figure longue et sèche de vieille fille, toute de blanc vêtue, couronnée de roses, bouquet au côté, reliquaie au cou, voilée comme une

vierge, dont elle venait de jouer le rôle dans la fête sacrée, et qui, debout au milieu de la foule, mais isolée par un air très-recueilli, dévorait à longues dents le mets national. « Décidément vous avez raison, dis-je à mon compagnon ; votre hôpital est curieux. »

J'avais tort de m'étonner que cette sainte fille fût en pareil lieu. J'appris, quelques instants après, que l'évêque de Ratisbonne possède une brasserie et fait fabriquer de la bière qu'on appelle *bischofsbeer*, la bière de l'évêque ; et en rentrant le soir à l'hôtel, j'y trouvai un touchant exemple de ces mélanges qui nous étonnent et de la mansuétude de ces bonnes mœurs allemandes sans fiel ni colère : un prêtre catholique, un juif et un protestant jouaient aux cartes en se jetant pacifiquement au nez la fumée de leurs longues pipes.

A Ratisbonne, M. Lancelot trouve un compatriote qui veut absolument le garder à dîner. Un convive de plus obligeant son hôte à faire prendre plus de pain, le boulanger s'informe, comme de juste, du motif qui dérange les habitudes de la maison. La servante répond qu'un ami de monsieur, un pays, vient d'arriver. « Ah ! un Français, dit le boulanger qui prépare sa fournée ; amenez-le-moi ici, nous chaufferons le four avec sa carcasse. » Le

lendemain, le hasard conduit notre artiste devant une boutique où il voit quelques sculptures à prendre, et il s'arrête pour en faire le croquis. Un gros bonhomme en sort, son bonnet d'une main, une chaise de l'autre, et insiste très-poliment pour que M. Lancelot prenne ses aises. C'était l'ogre de boulanger. Il avait fait le bravache la veille contre un Français, pour obéir à la consigne donnée en 1813 et qui dure encore en paroles; il n'aurait pas voulu, en action, lui porter le moindre préjudice; et il était plein de reconnaissance pour l'artiste qui faisait à sa ville la galanterie de dessiner un dernier vestige de sa splendeur passée.

Pourquoi une certaine presse nourrit-elle encore en Allemagne ces rancunes contre « le voisin perfide, le Gaulois, l'ennemi héréditaire, *Erbfeind*? » Nous les avons méritées il y a cinquante ans, c'est vrai; mais n'en avons-nous pas été punis? Lessing, dans l'autre siècle, jetait à ses compatriotes cet amer reproche : « Le caractère national de l'Allemand, c'est de n'en point avoir. » On a bien changé cela depuis Lessing; mais, de l'autre côté du Rhin, trop de gens font consister le caractère national dans la gallophobie. Oubliez, nous l'avons bien fait nous-mêmes; laissez à l'Allemand sa

débonnaire nature, et n'attisez pas entre les nations ces haines qui ont fait couler tant de sang. Elles ne sont plus de notre âge !

Il n'y a, à vrai dire, que deux choses curieuses à Ratisbonne ; on les trouve au palais du prince de Tour et Taxis, et à l'hôtel de ville.

Le palais du prince, ancien couvent d'une architecture froide et triste, renferme une chapelle gothique très-élégante et un cloître ogival d'un grand caractère. Sous la chapelle est une crypte dans laquelle on aperçoit, par une ouverture du pavé, de magnifiques tombeaux en orfèvrerie. Les appartements de la princesse sont d'un goût exquis, la chambre à coucher du prince d'une simplicité de soldat : un lit de collégien, comme était celui du roi Louis-Philippe, quelques sièges modestes, et sur la muraille les portraits de tous ses chevaux, avec une bibliothèque remplie de pipes. Il y en a de toutes les formes et de tous les pays, depuis l'immense narguilé oriental jusqu'à la courte pipe du gamin de Paris, qui a un nom qu'on n'a écrit pas. J'ai reconnu la favorite au fourreau de peau de daim qui la protège. Mais la merveille du lieu, comme il convient à des princes qui ont eu pendant trois siècles, par privilège impérial, le monopole des postes de l'Alle-

magne, c'est l'établissement hippique : le manège, qui est décoré de bas-reliefs par Schwanthaler; les écuries, où les chevaux sont logés comme des princes, et la sellerie, où l'on a rangé par pays tout ce que l'homme a inventé à l'usage du cheval. Les gens que la matière intéresse viennent de bien loin visiter ce musée équestre.

J'y rencontraï sept ou huit officiers autrichiens tout de blanc habillés, de mise très-élégante et d'une extrême politesse. Ils me saluent pour m'inviter à passer devant eux, ils me saluent encore quand ils passent devant moi, mais ils ne me saluent plus du tout dès qu'ils m'entendent parler.

En sortant du palais, le concierge me montre le calendrier où sont marqués les dix-huit jours des fêtes patronymiques des princes et princesses de la maison et les dix-huit jours anniversaires de leur naissance. C'est trente-six jours fériés pour les fœux et corvéables; ils doivent ces jours-là visites et compliments au prince ou à la princesse, qui, par compensation, doivent les recevoir et les entendre.

Au Rathhaus, je regarde un moment la croisée-tribune d'où l'on haranguait la foule; mais je désole le gardien officiel en refusant de contempler avec la vénération nécessaire les

vieilles friperies de la salle de la diète. Je me fais conduire à la salle de torture, basse, sombre, couverte d'une voûte épaisse que les cris ne pouvaient percer, et où l'on conserve tous les engins dont le moyen âge usait pour obliger un honnête homme à s'avouer coupable.

Un catalogue décrit tout en détail. Voici l'*âne espagnol*, sorte de pupitre à musique porté sur des tréteaux solides; on y mettait le patient à cheval, et à ses pieds on attachait deux grosses et lourdes pierres. Voici le lit de cuir avec son traversin garni de clous aigus, mais courts, qu'on roulait sous les reins, le corps de l'accusé étant tenu bien développé par des cordes attachées aux mains et aux pieds. Et la potence qui tirait à la fois les bras en haut et les pieds en bas; et les tenailles pour déchirer la chair; et les marteaux pour enfoncer les coins entre les chevilles des deux pieds étroitement serrés par des chaînes; et enfin tout ce qu'a pu imaginer l'esprit de ces temps, où, malgré la toute-puissance du clergé et la foi des peuples, Satan régnait bien plus que le Christ. Dans le fauteuil qui est encore là s'asseyait tranquillement le médecin, pour arrêter le supplice juste au point au delà duquel la douleur aurait tué le patient. Derrière la grille en bois siégeait le juge pour recueillir

les aveux que la torture arrachait. Mais pourquoi cette grille entre le juge inique et la victime? Était-ce pour empêcher que le sang ne rejaillît jusqu'à lui?

Tout près de cette salle se trouve la prison du comte Scheffgotsch. C'est un affreux cachot sans jour, sans air, de six pieds carrés tout au plus, et que le curieux ne visite pas sans torture, car la porte, ouverte dans un mur très-épais, n'est haute que de deux pieds et demi. Voici ce que j'ai copié sur le catalogue manuscrit dont j'ai parlé, et qui, en regard du texte allemand, porte une traduction française :

« Prison du comte Scheffgotsch qui fut en concert avec Wallenstein. Retenu quinze semaines, il fut exécuté chez la Croix-d'Or, où est la fontaine. On y trouve une ouverture pour lui donner sa nourriture, une autre au plafond pour épier son monologue, et une commodité. »

En vérité, ils auraient bien dû laisser cela en allemand. Remarquez que Ratisbonne était ville impériale, c'est-à-dire république, ce qui n'empêchait pas qu'on n'y torturât bel et bien comme dans les châteaux des grands seigneurs. En ce temps-là nobles et vilains, dès qu'ils avaient la force, en usaient avec cruauté.

C'étaient les deux jeunes filles du concierge qui m'avaient conduit en cette affreuse prison. L'une portait le flambeau, l'autre donnait les explications, et parfois, comme l'héroïne de Jules Janin, prenait la place du patient pour faire comprendre le jeu des abominables machines. Aujourd'hui de gracieux enfants sourient au milieu de ces horreurs, et ce sol qui a tant bu de sang, ces murs imprégnés encore de malédictions, ne retentissent plus que du bruit des pas des curieux. Ah ! que la justice vient lentement ; et comme l'humanité, elle aussi, a longtemps porté sa croix dans la voie douloureuse, *via dolorosa* !



XXIII

DE RATISBONNE A PASSAU.

Les ruines et la sombre fiancée. — Un paysan du Danube. — Straubing, Agnès Bernauer et une reine d'Égypte. — Les pèlerins du Danube et Satan. — Hohenlinden. — Le pont du *Dampschiff*.

En retournant à l'hôtel pour y faire cette fois une bonne nuit, je me disais : « Décidément, j'ai perdu ma journée.... » et vous, mon cher ami, vous faites comme moi, en examinant le maigre butin que j'ai emporté de Ratisbonne.

Comme on m'en avait averti, avant quatre heures du matin, un bourreau de garçon d'hôtel me réveilla pour partir à cinq. Le beau temps était revenu, la lune était magnifique et les étoiles brillaient encore. J'avais compté économiser une demi-heure sur le temps qu'on me laissait, pour faire une dernière course au pont et dans le grand faubourg de Stadt-am-

Hof; mais comme il est bien difficile d'aller vite avec des gens que l'on ne comprend guère et qui vous entendent encore moins, je perds mon heure en allées et venues du bureau de police au bateau. Ce n'est pourtant pas qu'on n'ait bien simplifié les choses. Jusqu'au 16 mars 1857, il était presque aussi difficile d'entrer et de circuler en Autriche que dans le Céleste Empire. Voyez plutôt l'énumération des formalités alors requises :

« Il faut, disait M. Marmier (*Du Rhin au Nil*), dans chaque ville qu'un nouveau visa soit appliqué à votre passe-port; dans chaque ville encore, on vous présente, dès votre entrée à l'hôtel, une pancarte en trois langues qui renferme un long interrogatoire. La police veut savoir non-seulement votre nom, votre état, mais quelle est votre religion, et si vous êtes veuf, célibataire ou marié, deux questions qui, aux yeux de nos compatriotes, paraissent fort indiscretes. Lorsque enfin vous avez satisfait à toutes ces injonctions, s'il vous plaît de partir, ce n'est pas fini. Votre passe-port, embelli d'un douzième parafe et d'une douzième tête d'aigle, n'est qu'une pièce justificative; il vous faut de plus un petit billet spécial qui fixe le jour de votre départ, le lieu où vous allez. Sans cette pièce officielle, impossible de retenir

une place, soit à la poste, soit sur un chemin de fer ou sur un bateau à vapeur. » Voilà à quoi j'échappais ; je remercie le ciel de n'être venu en Autriche que depuis ce bienheureux jour du 16 mars 1857, que j'inscrivis sur mes tablettes en grandes majuscules. J'ai, en effet, traversé l'empire de part en part, et l'on ne m'a demandé mon passe-port que deux fois, à la frontière et à Vienne.

Enfin tout se termine, me voilà à bord. La lune a pâli : le jour est venu, et le soleil va bientôt se montrer au-dessus des montagnes ; nous partons. Dans quatorze heures nous serons à Lintz.

Au-dessous de Ratisbonne, les collines qui vont rejoindre le Böhmerwald sont toujours en vue. A droite, une plaine fertile qui n'a de beauté que pour son propriétaire ; à gauche, beaucoup moins de revenus, mais de molles ondulations de terrains qui portent des forêts, des villages, et envoient de temps en temps un promontoire dans le fleuve. Sur une de ces hauteurs, qui domine le village de Donaustauf, j'aperçois la résidence d'été des princes de Thurn et Taxis, et les restes d'un vieux château des évêques de Ratisbonne. C'est Bernard de Weymar qui, durant la guerre de Trente ans, en éventra les tours avec

son canon pendant un siège de deux mois. Il est encore dans l'état où les Suédois l'ont laissé ; seulement ces ruines sont à présent soignées comme des palais tout neufs ; des sentiers ombreux y conduisent, et de belles plantations y ménagent les points de vue.

Sachons gré aux Allemands de nous avoir donné l'exemple de ce respect des choses du passé. Ils mettent beaucoup de coquetterie à décorer leurs ruines, et aident la nature à y semer ses parfums et ses fleurs. Parfois une harpe éolienne est suspendue entre les créneaux, et le vent qui passe sur ses cordes sonores les fait vibrer harmonieusement. Au milieu de la nature morte, derrière les arbres de la forêt, ou sur les rochers de la montagne, ils aiment à retrouver les souvenirs de l'histoire, les vagues rêveries de l'imagination et les poétiques émotions du cœur. Ils ont raison. Il faut tout embellir, il faut jouer même avec la mort. Quand Mirabeau sentit venir l'heure suprême, il fit ouvrir ses fenêtres pour recevoir en plein la lumière ; il demanda des fleurs, de la musique, des parfums, pour communier une dernière fois avec la nature et entrer doucement dans la mort, en dorant comme d'un dernier rayon de soleil couchant les austères pensées que la sombre fiancée éveille dans l'âme défaillante.

Tout près de Donaustauf, sur le Salvatorberg, le roi Louis a fait bâtir la Walhalla « la salle des élus. » C'est, il est vrai, un monument de haine contre nous. Le roi en posa à dessein la première pierre le 18 octobre 1830, anniversaire de notre grande défaite à Leipzig, comme pour réveiller les colères de 1813 et en même temps protester contre notre révolution de juillet 1830. Il en fit l'inauguration douze ans après, le même jour, alors que l'Allemagne était toute joyeuse encore de la petite honte qu'il nous avait fallu boire en 1840, et qu'elle n'avait pas fini de chanter à tue-tête le fameux refrain du temps : « Non, vous ne l'aurez pas notre Rhin allemand ! » Mais je n'étais pas venu aux bords du Danube pour y chercher la glorification de la France, et je trouve parfaitement légitime que les Allemands célèbrent leur délivrance et leurs victoires, même quand nous ne célébrons plus les nôtres, à condition toutefois qu'ils n'y mettent pas d'injustice. Qu'est-ce que nos grands poètes, par exemple, ont fait au roi Louis ? Et pourquoi la haine contre nous est-elle allée jusqu'à chasser de la Walhalla Corneille et Molière, quand il fit peindre le *Parnasse moderne* ? Il me semble que notre littérature est un peu comme ce soleil dont

Bonaparte parlait à un autre Allemand, le comte de Cobentzel, après Arcole et Rivoli : « Aveugle qui ne le voit pas ¹. »

La Walhalla n'en est pas moins une grande pensée et une belle chose : le Parthénon d'Athènes transporté en Germanie. Autour du temple, rien que la forêt, les rocs et la montagne. Alentour, pas un village, pas une cabane; du moins on n'aperçoit même pas du pont de notre bateau l'indispensable maisonnette du gardien. Le temple des héros de la Germanie s'élève seul au-dessus du grand fleuve allemand. Il fait comme partie de la nature magnifique qui l'enveloppe. Toute l'Allemagne passe à ses pieds en remontant ou descendant le fleuve immense, et elle salue du cœur et de la pensée le sanctuaire de la commune patrie.

1. L'Allemagne y tient. Le roi de Prusse vient de décider (décembre 1862) que l'anniversaire de Leipzig deviendrait la grande fête nationale de la Prusse. Il a même joint à cette réminiscence, tout en signant un traité de commerce avec nous, un souvenir de Rosbach. Je vous abandonne Rosbach, mais vous étiez dix à la curée du lion, ne l'oubliez donc pas. Et puis, encore une fois, quel profit y a-t-il pour le monde à éterniser ces rancunes? — Il faut dire aussi que l'institution de ce jubilé antifrçais est surtout une manœuvre politique contre les députés libéraux. Mais je ne l'aime pas plus vu de ce côté que de l'autre.

La *Bavaria* de Munich avec son *Portique d'honneur* n'est, après tout, qu'un monument de vanité municipale, et la plupart des grands hommes qui ont là leur buste sont de ceux dont la gloire ne dépasse pas la limite d'une ville, ni d'une génération. Il n'en est pas de même à la Walhalla. Elle parle, par les souvenirs qu'elle évoque, à l'Allemagne entière, et par ses belles proportions et son site, aux gens de goût de tous les pays ¹.

Nous avons quitté Ratisbonne par un temps magnifique; mais peu à peu de légères bandes de nuages s'étaient montrées au-dessus du fleuve. Je n'y faisais pas attention, car plus haut et tout autour brillait la lumière argentée du matin qui nous promettait un heureux voyage. Au-dessous, l'eau était pailletée d'argent et d'or. Tout à coup, à un tournant du fleuve, le soleil se voile, la lumière s'éteint, la brume monte et nous enveloppe d'une atmosphère grise et pâle, qui roule ses ombres autour de nous, mais que nos yeux ne peuvent percer à trois pas. A peine si du bordage nous

1. Il faut, pour l'intérieur de la Walhalla, faire une restriction à ces éloges. La double ligne de bustes qui s'étend le long des murailles n'est point d'un effet heureux. On y trouve heureusement à admirer de belles fresques et quelques bonnes sculptures.

apercevons les rides de l'eau. Nous sommes dans un nuage, et quoique les Grecs y aient mis leurs dieux, c'est une enveloppe humide et froide qui n'a aucune espèce d'agrément.

Le bateau, qui était parti à toute vapeur, prend une allure indécise et inquiète. Il s'arrête; on prépare les ancres; la machine jette dans l'espace son sifflet strident qu'elle répète à intervalles égaux. Cependant le capitaine, qui semble voir sa route là où nos yeux ne voient que la nuit, fait un signal; nous marchons, mais en comptant nos tours de roue. La cloche du bord alterne avec le sifflet et sonne un tocsin comme celui qui appelle aux incendies dans nos campagnes. Tout l'équipage a les yeux et les oreilles tendus vers l'espace de gouffre où nous entrons à chaque instant davantage. J'entends à notre avant sortir un cri rauque dans lequel on sent de la crainte. Il y a un péril.... mais pour qui?

Quelques tours de roues plus loin, le brouillard s'agite à notre gauche et il en sort à demi une forme encore enveloppée d'ombre, étrange, hideuse. On dirait un immense faucheur dont les grandes pattes s'agitent rapidement. Le même cri que j'entendais tout à l'heure se répète. C'est celui de tout l'équipage, hommes, femmes, enfants d'une de ces grandes barques,

cachée presque tout entière sous une haute cabane en planches de sapin et bordée d'immenses avirons qui se manœuvrent de la plateforme établie sur le toit même de la barque.

Nous n'avions couru que le danger de passer sur le corps du bateau, de la cargaison et de l'équipage. Aussi j'éprouvai un grand soulagement quand je le vis à notre arrière, rentrer dans la brume comme une apparition qui s'efface.

Au bout d'une demi-heure, qui me parut longue, surtout en la mesurant aux figures inquiètes de plusieurs passagers, nous sortîmes de ces ténèbres plus vite encore que nous n'y étions entrés. Le rideau de brume qui nous enveloppait se fendit de gauche à droite et du haut en bas. Le soleil reparut et dessina vivement les déchirures de notre humide manteau en les frangeant de lumière. Ses rayons pénétrèrent et éclairèrent tous les recoins de ces ombres, qui, sous leurs traits de feu, se roulent, se tordent et s'élèvent. La nature sort radieuse de son linceul de mort. Nous revoyons le fleuve majestueux et calme, les îles ombreuses qui bordent sa rive droite, les vertes collines dont l'autre est chargée, et au-dessus de nos têtes, dans l'azur du ciel, des nuages aux formes gracieuses et puissantes que le soleil

fait resplendir comme la neige des glaciers, et qui seraient bien, ceux-là, le trône d'un immortel.

Nous venions de traverser un de ces brouillards très-fréquents sur le Danube, qui causent beaucoup de sinistres et entravent la navigation, bien plus que les écueils et les bancs de sable cachés sous les eaux.

Le soleil revenu, nous marchons vite, mais nous n'avancions point, parce que le Danube fait, en cet endroit, de fréquents détours. Je ne m'en plains pas : j'aime la ligne droite dans la vie, pas du tout dans le paysage. Trois cents lieues de chemin de fer m'ont d'ailleurs saturé de géométrie.

Ces courbes du fleuve ne sont pas seulement élégantes, elle font varier sans cesse le point de vue, et les mêmes sites se montrent sous les aspects les plus divers. Nous voyons une ruine dont nous faisons ainsi presque le tour. Vingt fois Straubing apparaît à tous les points de l'horizon, même derrière nous, avant que nous passions devant ses murs. Aussi les gens du pays disent-ils : « De Ratisbonne à Straubing, il n'y a pas moyen de s'égarer ni d'arriver. »

Straubing est célèbre par la mort tragique de la belle Agnès Bernauer, fille d'un petit

bourgeois d'Augsbourg. Un fils du duc de Bavière l'avait épousée en secret ; le père, irrité de ce mariage disproportionné, accusa Agnès de sorcellerie et la fit précipiter du haut du pont de Straubing dans le Danube. Comme elle surnageait et que le flot la portait à la rive, le bourreau la saisit par ses longs cheveux et lui tint la tête au fond de l'eau jusqu'à ce qu'elle fût noyée.

Je ne vous parlerais pas de cette aventure, dont vous trouverez le récit partout, si elle ne venait de faire commettre un de ces méfaits archéologiques auxquels se laissent parfois aller l'érudition allemande et la nôtre. La *Gazette de Cologne* racontait dernièrement que des pêcheurs avaient trouvé dans le Danube, près de Straubing, une épée portant l'inscription : *Anno Domini 1303*. La catastrophe d'Agnès était postérieure de près d'un siècle et demi, en 1436, et la pauvre enfant n'avait pas été frappée de l'épée. On n'en conclut pas moins que cette vieille ferraille était l'épée d'Emeran Kæsberger de Kalmberg, qui avait joué un rôle dans le procès, et elle vient d'être ou sera solennellement donnée au Musée germanique de Nurenberg.

Que de choses dans nos croyances d'érudits et d'artistes ont des attributions équivoques, et

comme nos collections auraient besoin de ce savant et terrible abbé « le dénicheur de saints » qui trouvait tant de suppôts du diable en des personnages pieusement révéérés ! Par contre, si l'archéologie met certaines choses trop haut, elle en laisse tomber d'autres trop bas. Un jour, je trouvai à la porte d'un épicier la momie d'une reine d'Égypte. Je demandai ce qu'elle faisait là. « Mais j'en fais de l'encre de Chine. » me dit l'industriel. Ayez donc été la beauté, la grâce, la puissance, l'amour, pour finir par là !

Ce qui me rappelle cette fin lamentable, c'est l'Isar, que j'avais vu naître à peu près à Munich, et que je viens de voir se perdre dans le Danube, au-dessous de Straubing. Le pauvre petit fleuve, qui, à Munich, est tout turbulent et tapagcur, fait là si triste figure, que sans le *guide*, je l'aurais pris pour un marais honteux qui se cachait à demi sous les saules. Il faut être vraiment grand pour disparaître de la scène avec éclat, et encore combien de grandeurs de ce monde, hommes ou choses, qui meurent misérablement !... le Rhin et le Rhône n'ont pas d'eau à leur embouchure.

Je n'avance guère : c'est que notre bateau ne va pas vite. Nous contournons une plaine fort riche, le grenier d'abondance de la Ba-

vière, dont Straubing est l'entrepôt. Or vous savez par notre Beauce, que pour un pays, richesse ne veut pas dire beauté. Il arrive donc que j'ai beau regarder, je ne trouve rien à vous conter, et que je suis réduit à faire comme le Danube, en l'endroit où nous sommes, de longs détours.

Au-dessous de Straubing, le paysage se dessine mieux, par places. Sur la rive gauche, la petite ville de Deggendorf se présente dans un site délicieux. Le Danube y a douze cents pieds de large, et un pont de bois à vingt-six ouvertures en réunit les deux rives. Chaque année, avant la débâcle des glaces, on l'enlève. Il y a quarante ans, on était occupé à cette besogne, quand la débâcle se produisit si soudainement, qu'elle brisa les arches des deux bords. Le milieu du pont fut emporté avec trente hommes qui y travaillaient. Ils semblaient perdus; mais les glaces repoussèrent peu à peu l'épave vers la terre, et une demi-lieue plus bas ils purent s'en tirer. Je ne sais si je me trompe, mais je vois, au moment où nous passons, travailler beaucoup à ce pont, et il me semble qu'on veut le reconstruire en pierre, chose rare sur le Danube.

Rien de curieux à noter tout le long de cette route, si ce n'est des usages, des traditions

qu'un homme du bord, quelque voltairien bavarois, me raconte. Entre Ratisbonne et Straubing il m'avait montré deux villages : celui de *Heiligenblut*, qui prétend, me disait-il, posséder du sang de Jésus-Christ, et celui de Sossau, qui veut absolument que le miracle de Notre-Dame de Lorette ait été renouvelé pour lui. Et il ajoutait : « Si vous étiez à terre et que ces braves gens vous contassent que des anges ont enlevé leur église d'un village qui venait de passer traîtreusement à la Réforme, et l'ont transportée où elle est maintenant, il ne faudrait pas vous aviser de leur rire au nez, d'abord, parce qu'ils vous diraient très-exactement la date de la chose, une nuit de l'année 1534; ensuite, parce qu'ils seraient bien capables de vous faire un mauvais parti. Ils vivent de leur miracle : les pèlerins qui affluent y dépensent beaucoup d'*ex-voto*, mais aussi un peu d'argent. »

Ce point des rives du Danube est pour les croyances religieuses un pays de promesse¹.

1. On trouve aussi, surtout un peu plus bas, à l'entrée en Autriche, beaucoup de noms géographiques qui se terminent par la syllabe *zell*, mot qui signifie cellule et dont la combinaison avec un nom de bourgade ou de ville (*Marbachszell*, *Engesszell*, *Engelhartszell*, *Hafnerzell*, etc.) annonce qu'un ermitage a donné naissance à ces centres de population.

A Ober-Altaich on conservait comme reliques des larmes de saint Pierre et le foin qui avait servi dans la crèche du Seigneur; tout à côté, sur le Bogenberg, une vieille église renfermait une statue en pierre de la Vierge qui avait remonté toute seule le Danube et s'était arrêtée là. A Deggendorf, ce sont des hosties qui, dérobées par des juifs et percées de coups, rendent du sang. Les mécréants ne peuvent venir à bout de les détruire et les jettent au fond d'un puits : aussitôt un nimbe d'or flotte au-dessus, dénonce le crime et les coupables. Quand la multitude les a égorgés, les hosties reviennent d'elles-mêmes dans le tabernacle.

Toutes ces localités, consacrées par des miracles, sont naturellement devenues des lieux de pèlerinage, et l'on voit fréquemment sur le fleuve de grandes barques remplies à couler de pèlerins qui se rendent aux saints lieux en chantant des cantiques. Nous en rencontrons une si chargée, que notre steamer est obligé de ralentir le mouvement de ses roues, de peur que l'agitation des flots ne fasse chavirer la pieuse *théorie*. Du reste, ce beau fleuve, les collines du Böhmerwald qui le bordent, la forêt qui les couvre, cette vallée élégante et paisible où ne se voit nulle trace de l'industrie moderne, ce silence de la terre sous un soleil de la Grèce,

ces chants pieux qui s'élèvent du milieu des eaux, tout reporte aux solennités du paganisme antique, quand la nature, la grande enchanteresse, était toujours de moitié dans la fête.

Vous voyez qu'au bord du Danube bavarois, si l'on n'a pas remonté tout à fait jusqu'à l'antiquité grecque, on est du moins encore en plein moyen âge. Ne vous étonnez donc pas d'y trouver Satan tout à côté des saints, et lui aussi fort occupé. Tandis, par exemple, que les anges faisaient à Sossau, et pour le bon motif, le miracle dont je vous parlais tout à l'heure, le diable en faisait un, quelques lieues plus bas, à Deggendorf, bien entendu dans un but satanique. Il y avait là un monastère si pieux, si rebelle à toute tentation du malin, qu'un jour il s'en alla chercher dans les Alpes une grosse montagne pour en écraser le couvent. Mais comme il approchait, la cloche se mit soudain à sonner matines et le doux chant de l'*Ave Maria* s'éleva dans l'air. Il eut peur, se sauva et laissa tomber sa montagne. On la voit encore : c'est le Nattenberg, une masse de gneiss, isolée au bord du Danube, haute de trois cents pieds, longue de cinq à six mille. Satan, en vérité, n'avait pas épargné sa peine.

Qu'il faut peu d'effort à l'imagination popu-

laire pour transformer un phénomène naturel en une légende gracieuse ou terrible ! Ce roc solitaire, la science l'étudiera et en trouvera l'origine. Mais le peuple n'attend pas les savants. Il a à son service les puissances invisibles du ciel et de la terre ; il commande : elles obéissent, et ensuite il tremble devant elles.

Ce pauvre diable de Satan n'était pas toujours si noir qu'on le fait. Dans la grande comédie humaine, il a bien des fois, au moyen âge, joué le rôle du *patito*. Il est souvent trompé, bafoué, quelquefois même battu, avant d'arriver à la grandeur méphistophélique que Goëthe lui a donnée. Vous venez de le voir prendre beaucoup de peine pour rien à Deggendorf, tout comme un simple mortel ; un peu plus bas, même chose lui est arrivée. Pour empêcher le départ des croisés qui s'étaient proposé de descendre le Danube, il jeta dans le fleuve, à Vilshofen, de grosses masses de rochers, mais si maladroitement que les croisés passèrent, et après eux tout le monde ; il n'y gagna que d'être maudit par chacun, pour sa mauvaise volonté impuissante ; et, de nos jours, avec un peu de poudre, les ingénieurs ont fait sauter les rochers et l'œuvre satanique. Quoi qu'en disent certaines gens qui nous assurent l'avoir encore vu tout

dernièrement sortir du puits de l'abîme, le diable s'en va comme sont parties tant d'autres choses du bon vieux temps.

Après les anges et les démons, donnons un souvenir aux hommes. L'Isar, le Danube, l'Inn et les montagnes du Tyrol forment un quadrilatère dont nous longeons en ce moment un des côtés, plaine basse et marécageuse où l'archiduc Jean pataugea si bien en 1800, avant Hohenlinden. Depuis la foudroyante campagne d'Arcole et de Rivoli, on ne parlait plus dans l'état-major autrichien que d'imiter les grandes manœuvres de Bonaparte, de tourner par la droite, de tourner par la gauche, puis d'enfoncer le centre : ça n'est pas, en effet, plus difficile que cela. Moreau se trouvait sur l'Isar, à Munich ; l'archiduc à Braunau, sur l'Inn. Nous occupions entre les deux fleuves l'éclaircie de Hohenlinden, au centre d'une grande forêt qui couvre le haut pays et les plateaux d'où l'on descend par terrasses successives jusqu'au sol effondré qui vient mourir au Danube. C'est par là que l'archiduc engagea sa lourde armée pour surprendre le passage de l'Isar, au-dessus de Straubing, et se placer sur les derrières de Moreau. Au bout de quelques lieues, on ne pouvait plus avancer ; il fallut en pleine marche, ou du moins en pleine opéra-

tion, changer le plan de campagne et l'ordre de bataille. On se résolut à assaillir de front les terrasses pour enlever Hohenlinden, le centre de notre ligne; mais Ney était là, le brave des braves; il les arrêta court, tandis que Richepance accomplissait un mouvement tournant des plus hardis et des plus heureux de ce temps des grandes inspirations militaires. L'archiduc paya son essai de haute stratégie au prix de vingt mille hommes et de quatre-vingt-sept canons.

Bien que gagnée à cent lieues de la France, cette victoire était une bataille défensive, sœur cadette de ses grandes aînées, Fleurus et Zurich. Laissons au dernier rang celles qui ne sont que de glorieux égorgements, mais plaçons au premier les victoires qui sauvent, et au second celles qui pacifient. Moreau avait mission d'aller chercher la paix à Vienne; il la trouva sur ce chemin, en dépit des guinées anglaises. Du pont du *Dampschiff*, nous ne pouvions voir le champ de bataille qui s'enfonce à dix ou douze lieues dans le sud, mais il était là, et je le salue en passant.

Ces souvenirs du pays, rencontrés si loin de la frontière, font battre le cœur. Qu'on dise ce que l'on voudra, ici et ailleurs, des travers, des ridicules, des défaillances de la France, il n'y

à qu'un grand peuple pour laisser de telles empreintes sur la face des continents; et en voyant ces traces glorieuses, le plus obscur de ses enfants éprouve le sentiment qui s'éveille dans l'âme du fils des grandes races, quand il trouve tout à coup, en une région lointaine, le blason de ses pères fièrement sculpté au front d'une ville ou de quelque vieux château.

Je ne vous ai pas encore parlé de notre bateau. Il fait cependant partie du paysage, et peut-être porte-t-il des gens curieux à voir. Faisons-en le tour avant d'atteindre Passau, car, arrivés là, nous n'aurons plus d'yeux que pour la rive.

Ce que le chemin de fer est à la diligence, le steamboat l'est au navire à voiles : de la fumée, des cendres, du bruit, un mouvement saccadé, une forme ramassée et disgracieuse. Comme science et industrie, c'est magnifique ; comme art, c'est bien laid, à côté du navire chargé de sa voile latine, qui s'incline au vent et ondule doucement sur la vague qui l'emporte. Le fleuve à présent est presque aussi désert qu'une voie ferrée. De loin en loin nous apercevons un bateau, mais on n'y voit plus de voyageurs, seulement quelques bons compagnons qui payent leur passage avec l'assistance qu'ils donnent aux mariniers.

Sur notre *Dampschiff*, nous étions peu d'étrangers. Sans les colis de marchandises et les indigènes, il n'aurait point fait ses frais : un seul Français, votre serviteur; quelques Anglais présentant les deux échantillons de la race, l'un court et gros, l'autre long et maigre, avec une lady qui ne quittait pas son *murray* des yeux, et regardait le paysage dans son *guide*: une famille belge, ou plutôt cosmopolite, métisée de Suisse et habitant la Russie, où elle retournait; des Allemands qu'on paraissait avoir oubliés jusqu'à vingt ans dans leur mail-lot, tant ils étaient embarrassés de leurs mouvements; des paysans bava-rois dont la grande occupation était, leur pipe fumée, de tirer d'un étui à lunettes un long peigne pour arranger leur chevelure qu'ensuite ils inondaient d'huile. Parmi eux pourtant un couple d'amoureux qui faisaient sans doute leur voyage de nocés, et qui ne se quittaient pas un instant de la main ni des yeux. Je ne sais vraiment pas pourquoi ils étaient partis, car ils étaient bien indifférents à tout ce qui se passait autour d'eux, bien seuls au monde, et, à eux-mêmes, tout leur univers.

Voyez le charme d'un sentiment vrai. Au milieu de ces figures sans expression, sans idées, ce couple de fiancés me réjouit le cœur

et les yeux, comme tout à l'heure le premier rayon de soleil qui perça au travers des nuages humides et bas dont nous étions enveloppés.

Je croyais avoir fini mon voyage de découvertes sur le pont de notre bateau, quand je trouvai encore, dans un coin, un vieux savant armé d'énormes lunettes rondes et enveloppé, malgré le soleil, de son manteau, toujours lisant, annotant et rêvant, mais ne regardant jamais. Moi, au contraire, je le regarde beaucoup, et je cherche à lire dans son esprit à travers sa bonne grosse figure. Il parle sans doute dix langues, sait par cœur l'antiquité grecque et celle des Védas, a étudié tous les systèmes, et très-certainement en a publié au moins un. Il a remué beaucoup de faits, beaucoup d'idées, et n'est probablement d'accord avec personne, peut-être pas avec lui-même. Il a traversé le monde sans s'en apercevoir, et il aurait été bien certainement capable, le 14 octobre 1806, d'aller, comme Hegel, par les rues d'Iéna, chercher un éditeur pour la *Phénoménologie*, sans entendre le canon de Napoléon qui éclatait au-dessus de sa tête. Mais c'est un soldat de la pensée, un vétéran qui a blanchi dans les veilles. Si son œuvre est trouble comme celle de tant d'autres, le Temps tient un grand crible où tout tombe, se clarifie

et s'épure. Heureux qui peut y faire passer une parcelle de vérité : celui-là a payé sa dette de la vie. Mon vieux savant est peut-être de ce nombre : je voudrais bien lui serrer la main, et il faudra que j'en trouve l'occasion avant la fin de notre journée.

En attendant, mes amoureux et lui me donnent un curieux spectacle. Il n'y avait certainement qu'eux, à bord, qui vécussent : et à eux trois ils me représentaient bien l'Allemagne si souvent étrangère au monde réel par le sentiment, la poésie et la science. Après tout, ne vaut-il pas mieux être enlacé de ces fils d'or que des liens pesants de l'industrialisme ? Le riche qui n'est que cela a reçu sa trompeuse récompense, *suam receperunt mercedem, vani vanam*. Le poète ou l'amant, c'est la même chose, l'a toujours dans son cœur et le savant dans sa pensée.



XXIV

DE PASSAU A LINTZ.

Passau et ses trois fleuves. — Harmonie entre la plaine et les montagnes. — Le sanctuaire de Mariahilf. — Une troupe de pèlerins à bord du *Dampschiff*.

Vilshofen est une petite ville à l'embouchure de la Vils, dans le Danube, et à une heure de Passau. Le paysage y change d'aspect. Depuis Ratisbonne, nous descendons au sud-est parallèlement à la chaîne du Böhmerwald, et en la serrant à chaque tour de roue de plus près. La rive gauche s'est donc chargée de collines qui ont pris de plus en plus l'aspect de montagnes onduleuses, aux sommets arrondis, d'où descendent de vertes prairies et des forêts aux teintes plus sombres, manteau de velours que la nature a jeté sur les épaules d'une reine, et dont les franges baignent dans le fleuve.

La rive droite, jusqu'ici fort plate, s'accroît à son tour. Les derniers contre-forts des

Alpes Rhétiques qui courent entre l'Isar et l'Inn viennent y mourir en tombant dans le Danube, dont ils resserrent le cours. Aussi n'a-t-on pu, en 1825, ouvrir une route le long de la rive qu'en coupant le flanc de la montagne. En souvenir de ces travaux d'Hercule, on y a taillé en plein roc un lion colossal.

Nous sommes à l'entrée d'une vallée magnifique et sauvage où le Danube s'enferme jusqu'aux approches de Vienne, et qui défie toute description. J'ai vu l'Elbe et la Suisse saxonne, le Rhin et ses bords tant vantés, de Mayence à Bingen et de Bingen à Coblentz : c'est moins beau. Mais la mode mène là et ne conduit personne ici.

Cette vallée s'élargit cependant en de certains points. Ainsi au-dessus de Neuhaus, une heure avant d'arriver à Lintz, puis à quelque distance en aval de cette ville jusqu'à Walsee, enfin de Krems jusqu'à Vienne, les montagnes s'écartent de la rive, le fleuve coule plus lentement et contourne des îles qui le divisent en plusieurs bras. Cette succession de sites différents offre un charme de plus. L'œil, comme l'esprit, se fatigue d'une beauté toujours la même, et l'ennui naîtrait, en voyage, comme en poésie, de l'uniformité.

Aux endroits où la vallée se resserre, à ceux

áussi où la gorge finit, il arrive souvent que les rochers de la rive traversent le fleuve. Ils s'abaissent assez pour que les eaux passent par-dessus eux, excepté quelques orgueilleux qui, comme il s'en trouve partout, lèvent leur tête plus haut. Ce sont les rapides du fleuve ; on les redoutait beaucoup autrefois ; la poudre aidant, on se rit d'eux aujourd'hui. Ils ne font plus que procurer le plaisir d'une légère émotion. Nous venons de rencontrer le premier, c'est celui de Vilshofen, dont je vous ai parlé tout à l'heure.

Passau, la dernière ville de la Bavière sur la rive droite du Danube, réunit deux avantages qui ne se rencontrent pas toujours en même temps : elle est à la fois, pour le soldat ou le politique, une position militaire, et, pour le peintre ou le poète, un site ravissant au confluent de trois cours d'eau, dont deux comptent parmi les plus grands de l'Europe : le Danube, qui lui arrive de la forêt Noire ; l'Inn, qui descend des monts de Bohême, et l'Inn, qui lui vient du Tyrol. Tous trois se réunissent au pied du Georgenberg, qui porte fièrement une forteresse aujourd'hui peu redoutable, l'Oberhaus¹, et domine d'une hauteur de cent

1. L'Oberhaus n'a qu'une garnison de cent cinquante hommes et le château n'est guère qu'une prison.

vingt mètres les fleuves, la ville et les trois faubourgs. On vante la vue dont on jouit à son sommet. J'aurais bien voulu y monter, mais le bateau ne s'arrête à Passau que quelques instants pour y déposer et y prendre voyageurs ou marchandises. Entre ceux qui partent se trouvent ceux que j'aurais voulu garder, mon savant et les deux fiancés.

Au confluent des trois fleuves, on me fait remarquer la nuance différente de leurs eaux : celles de l'Ilz, claires mais brunâtres comme toutes les sources qui ont filtré à travers les roches granitiques du Böhmerwald ; celles du Danube, qui, dans les jours de calme, sont d'un vert d'émeraude ; enfin les flots jaunes de l'Inn, qui, torrentueux et violent, ronge partout ses rives. La masse d'eau que l'Inn apporte est peut-être supérieure à celle du Danube ; elle est du moins plus large¹ mais ne vient pas de si loin. Grâce à l'Inn, le Danube emporte à la mer Noire toutes les eaux du Tyrol allemand et de la Suisse que le Rhin, le Rhône, le Tessin et l'Adige ne prennent pas pour la mer du Nord et la Méditerranée.

1. Le pont de bois sur l'Inn a 760 pieds allemands (*Füsse*), celui qui est sur le Danube n'en mesure que 677. Le Füss = 324 millimètres, ce qui donne aux deux ponts 246 et 219 mètres.

Admirable harmonie des choses ! sur la cime et les flancs des Alpes, au point culminant et au centre de l'Europe, se trouvent des neiges éternelles qui, réunies, formeraient une mer de glace ayant quatre cents lieues de superficie et parfois cinq à six cents pieds de profondeur. Cette mer sert de réservoir aux fleuves européens et cause en partie la fertilité d'une moitié de notre continent. L'été chaud qui, dans la plaine, tarirait les fleuves, dans la montagne fond le glacier, alimente les sources et envoie de l'eau aux rivières épuisées : c'est la nature morte qui donne la vie.

Passau est une des plus vieilles cités de l'Allemagne. Les Boies, ancêtres des Bavares, et qui étaient une tribu gauloise, avaient construit un grand village sur la langue de terre au bout de laquelle l'Inn et le Danube se réunissent. Les Romains en firent un camp où ils établirent des cohortes bataves (*Batava castra*) : de là le nom moderne. Quand Lorch eut été détruit, en 737, par les Avars, l'évêque de cette ville se réfugia à Passau et y installa son siège. C'est l'origine de la riche principauté ecclésiastique dont l'ancien campement des légions romaines fut la capitale. Toute les églises qui s'élevèrent dans la vallée du Danube, de l'Inn à la Leitha, eurent Passau pour mé-

tropole, même celle de Vienne, qui ne fut érigée en évêché qu'en 1480; et jusqu'à l'empereur Joseph II, le grand révolutionnaire autrichien, l'évêque souverain de Passau posséda de nombreux domaines en Autriche.

C'est dans l'hôtel de la Poste que fut signée en 1552 la transaction de Passau, qui annonça au monde la ruine des ambitieuses espérances de Charles-Quint, la victoire du protestantisme et l'avènement prochain de la liberté de conscience. Cette petite ville a donc vu un des événements considérables de l'histoire générale du monde.

Passau, qui fut sécularisé en 1802 et donné à la Bavière, n'a que douze mille habitants; mais bien que cette ville se trouve éloignée de tout chemin de fer, il est impossible que sa prospérité ne grandisse pas. La navigation à vapeur vient de s'établir sur l'Inn et sur le Salza, son affluent. Le 7 avril 1857, le *Prince-Otto*, de la force de cinquante chevaux, remonta de Braunau jusqu'à Salzbourg au milieu de l'enthousiasme des populations riveraines. Passau est donc l'entrepôt naturel non-seulement des produits du Tyrol, que l'Inn lui apporte, mais de ceux du riche pays de Salzbourg, que le chemin de fer de Munich à Lintz n'emportera pas tous.

Cette prospérité, toutefois, ne pourra aller bien loin, parce que la vallée de l'Inn est plus riche en beautés pittoresques, en sites charmants ou grandioses, qu'en terres fertiles, en cités populeuses et actives. Quand l'Inn a apporté les bois du Tyrol et les sels du Salzbourg, il ne faut pas lui demander autre chose. Cette pauvreté commerciale et la direction sud-nord de son cours ont fait de lui l'affluent au lieu du bras principal du Danube, comme la masse de ses eaux lui permettait d'y prétendre. Pour Rome, qui a arrêté il y a dix-huit siècles la géographie de ces contrées, l'Inn n'était qu'une route des Alpes vers la Germanie; le Danube, dans son cours d'occident en orient, était bien plus le large fossé qui défendait les approches de son empire, la barrière de deux mondes.

En sortant de Passau, il faut se retourner bien vite, tandis que la vapeur vous entraîne pour contempler une dernière fois la ville et ses faubourgs; car, sur le Danube, on ne la voit bien que de ce côté. Le regard plonge dans les vallées par où les deux grands fleuves arrivent, puis remonte sur la ville étagée en amphithéâtre et qui sort d'un océan de verdure. Elle n'a point de beaux édifices, dit-on; mais à cette distance le détail échappe et

..

l'ensemble est saisissant, encadré qu'il est, à droite, par le château d'Oberhaus, avec ses remparts que rien n'empêche à cette distance de croire formidables; à gauche, par la colline qui porte l'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours (*Mariahilf*). Si son escalier de deux cent quarante-sept marches n'était pas couvert, j'y verrais sans doute quelque pèlerin en monter à genoux les degrés, et disant à chaque marche une oraison.

Mais M. Lancelot l'a monté pour moi, sur ses deux pieds, bien entendu. Comme ce n'était pas jour « d'expiation, » il n'y trouva que deux ou trois mendiants et quelques femmes qui avaient pris par là pour abréger l'ascension de la colline.

Avec un pareil site, des Italiens eussent fait merveilles. Le *Tedesco* paraît bien avoir eu l'intention d'appeler, lui aussi, l'art au secours de la religion. Ils ont du moins creusé dans la muraille de gauche une multitude de niches; mais les statues n'y sont pas; point de fresques non plus, aucune sculpture : c'est tout bonnement un escalier pour monter; comme la colline, au lieu de porter ces magnifiques platanes, l'ornement des terres du Midi, n'est qu'un prosaïque verger au maigre feuillage.

Ces apparences refroidissaient déjà le zèle de notre artiste et l'arrêtaient au bas des deux cent quarante-sept marches, « lorsque, me dit-il, un rayon de soleil perçant juste à ce moment, au sommet du Calvaire, qu'il emplit de sa lumière dorée, me sembla une promesse et un encouragement. Je fis donc l'ascension. Au dernier palier, je rencontrai une grande belle jeune fille en robe de soie, à volants modérés, coiffée de l'immense foulard noir, dont les bouts retombent par derrière, plus bas que la ceinture, et qui constitue la coiffure des femmes du peuple dans l'archiduché.

« Le rayon du soleil tenait déjà ses promesses. A défaut d'une œuvre d'art, qui manquait encore, une belle créature ! Bien chausmée, ce qui est rare ; bien gantée, ce qui l'est plus encore ; l'air modeste et presque touchant. Elle me salue d'un *Gut morgen* harmonieux, auquel je réponds par le plus respectueux de mes saluts.

« Mais les deux cents je ne sais combien de marches et mes espérances aboutissent à une chambre carrée, pleine de grandes croix en sapin, de sept à dix pieds de haut, que des pèlerins ont apportées en rampant sur leurs genoux, et de béquilles, d'écharpes, de voiles, de fleurs fanées, de tableaux votifs où des

peintres en bâtiment ont dessiné des apparitions miraculeuses, un pêle-mêle enfin d'*ex-voto* que les yeux des fidèles peuvent seuls regarder. S'ils représentent en effet une grande somme de piété, qu'on serait tenté d'appeler d'un autre nom, ils n'ont pas une parcelle d'art. J'ai vu en Italie bien des sanctuaires analogues, mais presque toujours un *Bambino* radieux ou une chaste *Madone* de quelque maître glorieux ou inconnu, cachait sous son éclat ces signes de la misère humaine et ouvrait à la fois, pour les yeux et le cœur, le ciel de l'art et du sentiment religieux.

« Ici, rien. Je sortis bien vite et m'arrêtai quelque temps à contempler la ville, dont les blanches terrasses, vivement détachées par le soleil sur le fond des montagnes, me rappellèrent certains aspects de Gênes. C'est là, en face de cette belle nature, qu'il faudrait venir prier.

« J'ai retrouvé plus tard la modeste créature de là-haut. Son *Gut nacht* était tout aussi harmonieux que son *Gut morgen*, mais je n'étais plus sous l'influence du lieu et du soleil. J'y vis plus clair, pourtant, et je gardai mon salut, honteux d'avoir cru à la candeur des figures allemandes et d'avoir été plus naïf que la naïve Allemagne. »

Notre artiste oublie qu'il y a de ces candeurs-là partout, et que dans certaines natures Dieu et Satan font très-bon ménage.

M. Lancelot ne fut pas heureux dans ses rencontres aux lieux de pèlerinage ; peut-être bien qu'il n'y portait pas les dispositions nécessaires. Au gros bourg de Marbach qui s'adosse à une montagne rocheuse dominée par l'église de Maria-Taferl, un sanctuaire très-renommé, son bateau fut envahi par une bande de pèlerins. C'étaient en majorité des femmes, presque toutes vieilles, et dont pas une, parmi les jeunes, n'était jolie ou n'avait cette autre beauté qui vient de la grâce. Leurs faces bulbeuses ou tachées, d'un ton violâtre, accusaient un type vulgaire où ne coulait pas un sang généreux ; et pressées qu'elles étaient toutes à l'arrière du bateau, on les eût prises pour un bouquet fané de fleurs des champs. Le costume était à l'avenant : des châles et des chapeaux qui semblaient n'avoir jamais pu être neufs recouvraient des friperies printanières aux nuances délicates, et donnaient le triste spectacle, le plus laid de tous, celui de l'indigence qui laisse voir ses misères à travers les trous d'une opulence menteuse, comme ces pauvres de Londres dont l'habit noir rapiécé a déjà passé, avant d'arriver à eux, sur les

épaules de trois ou quatre propriétaires placés les uns au-dessous des autres dans l'échelle sociale. Que j'aime bien mieux la grosse veste de bure de nos Auvergnats et la robe courte de futaine rayée que l'Opéra n'a pas dédaigné parfois d'emprunter à nos paysannes pour la mettre au milieu de ses magnificences.

Le petit nombre de pèlerins qui représentaient très-légitimement dans la troupe le sexe laid étaient nu-pieds, comme la plupart des femmes, portaient comme elles au cou des chapelets, des images saintes encadrées de laiton estampé et dont quelques-unes, au moins de format in-octavo, descendaient sur un tablier bleu à bavette.

Deux ou trois des femmes moins laides que les autres riaient et caquetaient avec des soldats en tunique de toile blanche. Un d'eux était pourtant le type le plus parfait de la sottise satisfaite d'elle-même. Son nez gros, mou et tombant, ses cheveux plats sur de grandes oreilles sans orbe, ses lèvres épaisses et son petit œil à fleur de tête justifiaient bien l'épithète de *bruta tedesca*, qu'un brave Polonais du bord lui décernait avec une satisfaction très-évidente.

Ce *Polonais*, en costume *hongrois* et qui parlait *italien*, avait dans le cœur toute la haine

que ses trois patries ont bien le droit de vouer à l'Autriche.

Au bout de quelques heures, le bateau déposa nos pèlerins à terre, auprès d'un gros village. La population entière les attendait en habits des dimanches. On tira des boîtes, des pétards, des coups de fusil, et les cloches sonnaient à toute volée. N'était-ce pas justice ? Ces bonnes gens étaient ceux qui étaient allés prier pour eux, et qui leur rapportaient la protection des saints patrons.

Il est des hommes capables de peupler la solitude des cieux de leurs austères pensées, mais il en est d'autres pour qui le ciel doit s'abaisser jusqu'à la terre. L'Évangile a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. » Qu'ils viennent d'un pas ferme ou tremblant, peu importe, pourvu qu'ils viennent !

Un de mes anciens élèves, M. Durand, qui a fait un charmant livre sur le *Danube allemand*, a rencontré aussi de ces pèlerins de Maria-Taferl, mais il a eu meilleure fortune que M. Lancelot : « Ils étaient une centaine, dit-il, et ils avaient dans les mains des rameaux fraîchement coupés. Quand le bateau eut repris sa marche, ils ne s'assirent point d'abord. Leur chef, un grand vieillard blanc comme un patriarche, les rassembla autour de la bannière, et, debout,

tête découverte, tournés vers la rive, ils firent par un cantique leurs adieux à la Madone de Maria-Taferl. Les paroles n'étaient pas pompeuses; leurs voix rauques et fatiguées ne flattaient pas l'oreille, pourtant il se fit autour d'eux un grand silence. On venait de toutes parts pour les entendre, et la curiosité faisait soudain place au recueillement. De toute prière prononcée par des voix sincères s'élève une secrète émotion qui touche le cœur et l'incline devant Dieu. Et quelle grandeur n'ajoutait pas à cette scène la vue du fleuve, la beauté de ses rives, la présence des montagnes, l'étendue de l'horizon! »



XXV

DE PASSAU A LINTZ (Suite).

L'entrée en Autriche. — Pourquoi se trouve-t-il moins de ruines féodales sur le Danube que sur le Rhin. — Le Traunstein et Louis XVI.

Cependant nous avançons à grands tours de roue, mais le fleuve faisait de longs circuits, comme s'il était peu pressé de devenir Autrichien, et embrassait de ses flots quelques îles dont l'une s'appelle l'île aux Jésuites et l'autre l'île aux Soldats, *Jesuitenau* et *Soldatenau*, deux sentinelles qui annoncent bien l'empire où nous allions entrer.

La frontière ne commence pas des deux côtés du Danube au même point. La rive gauche reste bavaroise pendant quelques lieues au-dessous de Passau, jusqu'à l'embouchure du Dädelsbach, en face du village d'Engelhartszell. Mais au sortir de Passau, la rive droite

devient autrichienne. Je vois pour la première fois les couleurs jaune et noire, et l'aigle dont les serres ont été si souvent sanglantes : je suis en Autriche. J'éprouve un serrement de cœur involontaire à respirer pour la première fois l'air de ce pays ; et toute l'histoire de cette maison de Habsbourg, qui a été si fatale au monde et qui lui a si peu donné, me revient à l'esprit. Quelle a été sa part dans la civilisation générale ? Comme l'arbre est jugé par les fruits qu'il porte, les empires le sont par les résultats qu'ils donnent. Où sont les grands hommes de l'Autriche, ses poètes, ses artistes, ses penseurs ? Mais que de sang je découvre partout où l'aigle à deux têtes a passé, en Bohême, chez les Madgyares, en Italie ! Et pourtant le soleil est doux, l'air tiède, la nature magnifique et paisible. A un détour du fleuve nous entrons comme en un lac immense bordé de montagnes aux capricieux contours, et, quelques encablures plus loin, il nous est impossible de découvrir par où nous sommes venus, pas plus que nous ne voyons par où il sera possible de sortir. La terre est déserte et belle comme les eaux : point de villages, à peine de loin en loin une métairie, un moulin, une ruine, et au-dessus de nos têtes l'azur du ciel. Nous sommes seuls dans le silence d'une

majestueuse nature, et je renvoie bien loin les souvenirs importuns de l'histoire.

Les Pyrénées, les Alpes ont des sites plus grandioses, mais leurs sublimes horreurs effarouchent l'esprit et l'écrasent. En face de ces pics décharnés qui se perdent dans l'infini du ciel, et de ces masses colossales qui, en montant à douze et quinze mille pieds dans les airs, ont soulevé avec elles nos continents, comme un géant qui, en se dressant, déploierait son large manteau, l'homme a le sentiment des forces immenses qui ont été là en jeu, et il en est accablé. Ici, tout est fort, mais aussi modéré et en d'harmonieuses proportions. La terre est féconde, la végétation splendide; la vie circule partout; et au milieu de cette calme et riche nature, doucement emporté par ce beau fleuve, je me sens comme bercé sur le sein de la bonne et puissante mère qui nous porte et nous sourit.

L'homme seul manque; mais il n'est pas loin, car de temps à autre je vois pointer, pardessus la falaise, la flèche d'une église; les villages, qui n'auraient pu tenir sur la pente rapide des montagnes, se sont établis en arrière sur le plateau.

Ces magnificences se continuent durant plus de quinze lieues, et n'ont de rivales, m'assure-

t-on, que celles que nous trouverons à l'autre extrémité de la frontière autrichienne, entre Moldawa et Turn-Severin, aux fameuses Portes de Fer.

Nous suivons donc pendant plusieurs heures tantôt les sinuosités d'un canal étroit, tantôt le milieu d'une large vallée; et toujours nous voyons les luxuriantes prairies entretenues par les brouillards qui, chaque soir, s'élèvent du Danube; la forêt aux essences variées qui descend jusqu'à la rive; une vallée qui s'ouvre et où le ruisseau, pressé de se perdre au fleuve, bondit en cascates à côté du roc sourcilieux et grave qui fait sortir sa tête rugueuse du fond de ces masses de verdure : la force paisible auprès de la grâce pétulante. Puis, les incidents de la terre et des eaux : une vache qui nous regarde passer de son air tranquille et doux; un oiseau qui pêche, et, à notre approche, s'envole et fuit; le plongeon qui nage et à chaque instant disparaît, ou le héron dont nous troublons la patience résignée, qui se lève et, de ses grandes ailes, rase lentement la surface de l'eau.

La saison présente n'est peut-être pas la meilleure pour venir ici. Il faudrait y passer au printemps, quand la vie s'éveille, que les arbres se parent de leurs fleurs odorantes; et

que les prairies sont un tapis de velours frangé d'or ou d'argent, selon que les ajoncs ou la prunelle des haies leur servent de ceinture. Cette couronne de fleurs que le premier épanouissement de la vie lui met au front, la nature, comme l'homme, la laisse bientôt tomber pour prendre un aspect plus sévère. Mais elle la retrouve, elle, et nous, nous l'avons à jamais perdue. Au moins, comme elle encore, remplaçons ces fleurs éphémères par des fruits utiles et doux !

Je parlais tout à l'heure de ruines. La plus curieuse est celle du Hayenbach, ou, comme on l'appelle dans le pays, du Kirschbaumer-Schloss, le château des Cerisiers, dont nous faisons presque le tour, placée qu'elle est sur un promontoire que le fleuve enveloppe de trois côtés. Mais, en somme, je trouve peu de ruines au bord du Danube, tandis que les rives du Rhin en sont couvertes. En y réfléchissant, je compris que l'industrie des détrousseurs de grands chemins ne pouvait prospérer que là où l'autorité supérieure était inerte ou absente, et le long d'un fleuve qui était une grande voie commerciale. Or, dès le treizième siècle, il n'y avait plus de ducs ou de chef suprême du pays en Souabe ni en Franconie, tandis que les maisons de Habsbourg et de

Wittelsbach, qui datent de ce temps, durent encore. On sait qu'en Autriche, par privilège spécial de l'empereur Frédéric Barberousse, les ducs eurent droit de suzeraineté sur tous les barons de leurs États, ce qui ne permit pas qu'il s'y formât une noblesse *immédiate*, c'est-à-dire indépendante, comme en Souabe, en Franconie et dans les provinces rhénanes. En outre le Rhin, couvert sur ses bords de riches cités et ayant à son extrémité les Pays-Bas, le centre de la grande industrie au moyen âge, était alors la principale artère du commerce européen. Le Danube, au contraire, traversait des pays sans cesse ravagés par la guerre, et menait à des contrées d'où rien ne venait, où rien n'allait. Il y a bien moins de hasard en histoire qu'on ne le pense.

Au-dessus de Neuhaus, le fleuve s'élargit et la vue s'étend. La double muraille de rochers et de verdure qui nous enveloppait s'écroule et s'efface, et moi j'entre en colère contre moi-même, parce que je me sens tout disposé à sortir avec plaisir de ma belle prison de montagnes, où depuis trois heures je suis enfermé, tant il est difficile de porter longtemps la même émotion. Quand nous avons dépassé le bourg d'Aschah, nous nous trouvons dans un dédale d'îles et de bas-fonds où le Danube perd sa

grandeur, sa force, et change son lit à chaque crue, presque chaque semaine. La rive s'abaisse ; nous voilà de nouveau en plaine ; mais cette plaine laisse courir le regard jusqu'aux Alpes du Salzbourg, et je retrouve le Traunstein, que je crois bien avoir vu du haut de la tour de Saint-Pierre, à Munich. C'est un dédommagement.

De malencontreux touristes s'obstinent à donner au Traunstein les traits de Louis XVI ; je ne lui trouve qu'une assez bonne figure de montagne. Une route qui passe non loin de là a été appelée par les Autrichiens la route de la Dauphine, en l'honneur de Marie-Antoinette, qui la suivit vraiment pour son voyage de France. A la bonne heure. Ils ont, eux, le droit d'associer à leur belle nature le nom de leur gracieuse archiduchesse. Quand elle y passa, la joie était encore dans ses yeux, l'espoir dans son cœur, le bonheur autour d'elle. Que ce souvenir, frais et charmant comme une fleur de printemps, ne soit pas assombri par le souvenir sanglant du 21 janvier. Je le vois, celui-là, se dresser trop souvent devant moi dans l'histoire, pour aimer à le rencontrer encore si loin de la place de la Révolution, au milieu d'un tranquille paysage. Ah ! pourquoi cette route des royales fiancées que l'Alle-

magne du Sud nous donna ne s'est-elle point fermée devant elles ? Isabeau de Bavière , Marie-Antoinette , Marie-Louise , avec quelle amertume vous avez regretté les blondes compagnes de vos jeunes années , en sentant votre front fléchir sous le poids de cette couronne de France , si belle mais si lourde à porter !

Pourtant je me lasse vite de ces bords plats , et c'est avec bonheur qu'au-dessous d'Ottensheim , village coquettement assis sur une colline qu'on découvre de loin , je me vois emporté par notre bateau dans une vallée moins grandiose que celle que nous avons quittée à Neuhaus , mais belle encore avec ses roches granitiques et sa végétation puissante , gracieuse de forme et semée d'habitations de plaisance qui annoncent l'approche de la plus grande ville que j'aie encore vue sur le Danube , Lintz ¹.

Dans ce village d'Ottensheim naquit un triste empereur , Othon IV de Brunswick , notre vaincu de Bouvines. Le livre allemand où je trouve cette indication m'apprend en outre qu'une maison , sur le marché , annonce deux fois aux yeux des passants ce grand événement par un tableau et par une inscription portant

1. Lintz a vingt-huit mille habitants sans la garnison.

qu'Othon naquit en ce lieu en 1208. A cette date, Othon avait trente-trois ans au moins, et il venait, cette année même, de faire assassiner, ou l'on avait assassiné pour lui, son compétiteur à l'empire, Philippe de Souabe. Pour être un village autrichien, on n'est pas dispensé de l'exactitude allemande.

Encore quelques tours de roues et nous voilà à Lintz.

Cette fois ce n'est plus comme à Strasbourg, au bruit du tonnerre, mais bien au bruit du canon que j'entre dans cette grande forteresse de l'Autriche. Cependant ne vous étonnez pas trop, il s'agit d'un canon bien pacifique qui est à bord de notre dampschiff et qu'un mousse tire trois fois contre la rive pour nous faire entendre un magnifique écho.



XXVI

DE LINTZ A VIENNE PAR LE DANUBE.

Le losange des montagnes de Bohême. — Importance militaire de Lintz. — Le char d'Indra. — Le Strudel et le Wirbel. — Les caves de l'abbaye de Mœlk.

Toute la Bohême est enveloppée d'un formidable rempart de montagnes en figure de losange dont les quatre angles regardent les quatre points cardinaux. Ces angles, au lieu d'être, comme dans les bastions de nos ingénieurs, le point où se concentre la force de tout l'ouvrage, est celui où l'assaut a été le plus facilement donné par la nature et par les hommes. Ainsi celui du nord a été emporté par l'Elbe qui s'est frayé un passage au travers des Riesengebirge, malgré leur nom terrible¹ et qui en-

1. Montagnes des Géants. Leur altitude ne leur permet pourtant pas d'avoir des glaciers. Leur cime culminante, la Riesenkope, n'a que cinq mille pieds; il lui en faudrait mille de plus pour avoir des neiges perpétuelles.

traîne par là, avec lui, toutes les eaux de la Bohême. A celui du sud, ce sont les hommes qui, au-dessous de Budweis, ont fait passer une route entre le Böhmerwald qui finit et les monts de Moravie qui commencent. Cette route, qui est aussi celle de Prague et de Dresde, aboutit au Danube, en face même de Lintz où arrive, de l'autre côté du fleuve, la route de Salzbourg et du Tyrol. D'Innsbruck à Prague s'étend donc comme le chemin de ronde de l'empire autrichien le long de sa frontière occidentale. Or, ce chemin coupe à Lintz le Danube, qui est la grande ligne militaire et commerciale de l'Autriche. Là devait se trouver une ville importante. Elle y est; l'histoire a répondu à l'appel de la géographie.

Placé au milieu de la ligne de défense, et se trouvant être à la fois la porte de la Bohême par le sud, celle de l'archiduché par l'ouest, Lintz était destiné à jouer un grand rôle militaire. Ainsi l'occupation de cette ville par les Franco-Bavarois, dans la guerre de la succession d'Autriche, leur permit d'entrer même à Prague. Ils auraient aussi bien pu aller à Vienne. La reprise de Lintz par les Autrichiens empêcha au contraire les alliés de tenir en Bohême et ouvrit la Bavière aux Talpaches et aux Pandours de Marie-Thérèse. Comme une des

clefs de leur empire est là, que plus d'une fois on est venu l'y chercher et l'y prendre, par exemple Moreau, après Hohenlinden, et Napoléon, après Ulm et Eckmühl, les Autrichiens l'ont enfermée sous des fortifications qu'ils estiment formidables. C'est un système de grosses tours rondes, avec glacis et fossés, communiquant entre elles par un chemin couvert et dont chacune peut croiser son feu avec celui de ses deux plus proches voisines. On en compte trente-deux, vingt-trois sur la rive droite, neuf sur la rive gauche, et une forte citadelle, celle du Postlingberg. Quelques-unes de ces tours sont à une grande distance de la ville; l'ellipse qu'elles forment autour d'elle a deux grandes lieues de diamètre. Elles enveloppent donc un espace immense et font de Lintz un vaste camp retranché.

Ce système, imaginé vers 1828 par l'archiduc Maximilien d'Este, et depuis fort employé par les Allemands, a été jugé avec quelque sévérité par nos ingénieurs, qui ne semblent pas désireux de l'imiter. Les tours maximiliennes ont encore leur virginité : aucune n'a été prise; il est vrai que pas une non plus n'a été assiégée. Puisque celui que les soldats appellent le *brutal* et qui, en ces choses, décide souverainement, n'a pas jusqu'à présent dit son mot, le

champ reste ouvert aux discussions théoriques. Puissent-elles durer longtemps!

La disposition des lieux a été favorable à l'établissement de ces vastes fortifications. Les montagnes viennent des deux côtés du fleuve baigner leurs flancs abrupts dans le Danube qu'elles resserrent : au nord le Postlingberg, pointe extrême du Bøhmerwald, au sud les derniers contre-forts des monts du Salzbourg qui, au sortir de la Suisse autrichienne, rejettent la Salza à l'ouest, dans l'Inn, puis se recourbent au nord-est et longent la Traun jusqu'à Lintz. La ville s'étage sur leurs flancs, tandis que les forts se dressent sur leur crête et que des prairies onduleuses descendent vers la Traun.

L'embouchure de cette petite rivière, qui traverse une délicieuse contrée toute semée de lacs et de montagnes, est à quelque distance de Lintz, au village de Zizelau, autrefois florissant, lorsqu'il était le port d'embarquement pour les produits des riches salines du Salzbourg que la rivière lui amenait. Un chemin de fer fait aujourd'hui ces transports et a ruiné la batellerie et le village. La locomotive est comme le char du dieu Indra : elle porte la vie avec elle, mais que de victimes elle broie sous ses roues!

Nous étions arrivés à cinq heures par un ma-

gnifique soleil. La douane nous fit perdre une heure, et, à l'hôtel où l'on me conduisit, on voulait m'en prendre deux autres pour me faire dîner. Je m'étais, il est vrai, fourvoyé dans un hôtel princier, où fourmillait tout un peuple de kellners habillés de noir et cravatés de blanc, saluant bas quand on arrive, ne saluant plus du tout quand on s'en va. Mais je voulais partir le lendemain matin, car je savais qu'il n'y avait de curieux à Lintz que son admirable situation. Depuis douze heures je regardais les choses d'en bas, du fil de l'eau; j'étais pressé de les voir d'en haut, de la montagne. Je pris une voiture découverte et me fis conduire par le plus long au point culminant de la ville. De cette manière je vis bien vite qu'il n'y avait rien à voir.

Nous passâmes d'abord sur une place où se dresse une chose en marbre blanc qui tient à la fois de la colonne et de l'obélisque, très-chargée de moulures, de sculptures, de personnages, et dédiée à la sainte Trinité, ce qui n'empêche pas qu'on ait mis dans son voisinage deux fontaines surmontées l'une d'un Jupiter et l'autre d'un Neptune. Dans la haute ville je vis l'ancien château royal, un gros bâtiment rouge dont on a fait une caserne et une prison, et qui ne pouvait guère servir à mieux;

plus loin, dans la campagne, sur le Freinberg, la première tour bâtie par l'archiduc Maximilien et qu'on a abandonnée aux jésuites. En Autriche ils héritent volontiers de l'État, à la différence d'autres pays où l'État hérite parfois d'eux.

Mais si l'art est pauvre dans la ville, la nature déploie dans la campagne toutes ses magnificences. Tant que nous avions monté, j'avais été plus sage que la femme de Loth : pas une fois je n'avais regardé en arrière. J'en fus récompensé lorsque je me retournai : le spectacle était éblouissant. Devant moi, sur la rive gauche, les montagnes de Bohême accouraient en moutonnant au bord du grand fleuve, comme un troupeau de buffles gigantesques qui venaient s'y désaltérer. Le roc perçait leurs flancs et çà et là montrait la forte membrure de la montagne dont une épaisse forêt couronnait la tête. Dans une éclaircie, la citadelle et l'église du Postlingberg avec la ligne rougeâtre de ses forts détachés ; puis d'autres collines, celles de la Magdalena, du Pfennig et des Vents, qui s'étendaient circulairement autour d'une fraîche vallée semée d'habitations gracieuses, et dont la tête s'enfonçant entre deux rangées de hauteurs allait se perdre dans la pénombre des montagnes.

A l'orient le château d'Ebelsberg montre ses tours de funèbre mémoire, et au delà les Alpes de Styrie détachent sur le ciel les dentelures de leurs cimes neigeuses.

Au-dessous, le fleuve, échappé furieux de la gorge étroite où il coule depuis Aschach, s'épand en un large et tranquille bassin du milieu duquel s'élève une île presque ronde et que traverse un long pont de bois. La ville a donc devant elle un lac aux golfes profonds et aux îles verdoyantes. Elle-même descend du haut des cinq ou six collines qui la portent, comme une naïade nonchalamment étendue qui baigne ses pieds au fleuve.

Cet ensemble magnifique présente l'aspect d'un cirque immense préparé pour une fête ou une bataille. La fête, en ce moment, le soleil la faisait. Ses derniers rayons semaient de larges plaques d'argent la surface du lac et rebondissaient en chaude lumière sur le flanc et la crête des montagnes qu'ils doraient, tandis que déjà dans les bas-fonds roulaient lourdement des ombres bleuâtres qui allaient s'élever et s'étendre comme un linceul sur cette belle nature, à qui son époux et son maître donnait, par une dernière caresse, l'adieu du soir.

Depuis Ratisbonne, le Boëhmerwald a obligé le Danube à s'infléchir au sud-est ; à partir de

Lintz, cette direction change : le fleuve court droit à l'orient et remonte même vers le nord jusqu'à Krems, où il reprend sa direction première pour se retrouver, à Vienne, à peu près sous le parallèle de Lintz. La belle partie de ce trajet commence à Grein, une des plus pauvres villes de la haute Autriche, mais une des plus charmantes à cause de sa situation sur une masse rocheuse qui borde la rive¹. Le Danube s'y enferme de nouveau dans une gorge étroite formée des deux côtés par les montagnes granitiques des Alpes Styriennes et des monts de Moravie. Comme un vigoureux athlète qui rassemble ses forces pour un effort suprême, le fleuve ramasse ses eaux naguère épandues sur les rives, lutte, écume et bondit, mais passe à travers l'issue qu'il s'est ouverte. « A mesure qu'on avance, l'aspect devient plus triste et plus sauvage, les rochers se groupent en masse et se projettent sur les bords d'une manière effrayante; tout annonce le célèbre passage autrefois si dangereux du Strudel. A une demi-

1. Ces rochers descendent jusque dans le fleuve et y forment un rapide, le *Greiner Schwall*, qui exige déjà de la précaution de la part des bateliers. Le fleuve, en cet endroit, est encore à six cent quatre-vingt-dix-huit pieds viennois au-dessus du niveau de la mer, ou deux cent vingt mètres cinq centimètres.

lieue au-dessous de Grein, on entend déjà le bruit du fleuve. Dans cette gorge étroite et obscure, au milieu du Danube, est une île de rochers nommée Werder, de quatre cents toises de long sur deux cents de large, qui sépare le fleuve en deux parties. Le bras droit est à peu près impraticable par les bas-fonds au moment de l'étiage et par la violence du courant dans les hautes eaux. C'est donc le bras gauche seulement qui sert à la navigation et qu'on appelle le *Strudel*. Ce passage, resserré entre des rochers énormes, est en même temps parsemé d'autres rochers entassés les uns sur les autres, et à fleur d'eau. Il n'a de large que quatre-vingt-dix toises, et il est encore partagé en trois parties, dont une seule, à droite, est praticable. Il faut même beaucoup d'habileté dans le pilote pour le passer sans danger. Au sortir de ce mauvais pas, tout n'est point fini : cent toises au-dessous du *Strudel*, on trouve le *Wirbel*, un autre tournant du Danube, espèce de tourbillon que forment les eaux en raison de la pression qu'elles ont éprouvée et de la résistance que leur oppose immédiatement après une masse de rochers du côté du sud et nommée le *Haustein*. Ce passage est encore plus dangereux que l'autre ; en deux minutes on est lancé avec une extrême vitesse du côté opposé.

Cependant les travaux qui ont été faits depuis 1778 ont diminué beaucoup le danger de cette navigation. Il n'en reste plus que ce qui est nécessaire pour inspirer le sentiment de crainte qui s'accorde à merveille avec les beautés de ce lieu sauvage et majestueux¹. »

Les travaux commencés par l'impératrice Marie-Thérèse ont été continués, et, la poudre aidant, le Strudel aura un minimum de six pieds de profondeur dans les basses eaux. Mais le courant y reste toujours d'une violence extrême, parce que la pente y est de quatre pieds par cent brasses de longueur et la vitesse de dix pieds par seconde. Le granit même n'y résiste pas : un des rochers du Haustein, formé de la pierre la plus dure, a été creusé par le choc des vagues jusqu'à huit pieds de profondeur. S'il n'est donc plus besoin au pilote que d'un œil sûr et d'une main ferme, il faut du moins qu'il les ait, surtout quand il s'agit de ces immenses radeaux de bois et de planches où toute une colonie d'hommes, de femmes et d'enfants est embarquée, car pour peu que le navire dévie à droite ou à gauche, il se brise, ce qui arrive encore de temps à autre. A l'en-

1. Le comte Alexandre de Laborde, *Voyage pittoresque en Autriche*, trois volumes in-folio.

trée du Strudel, un des écueils porte une grande girouette de tôle où l'on a écrit les noms des bateaux auxquels il est arrivé malheur en ces derniers temps. Est-ce un charitable avis donné au capitaine pour qu'il redouble de prudence, ou une délicate attention pour le voyageur, flatté dans son orgueil de passer là où d'autres ont péri ?

Avant d'arriver à Lintz, je regrettais de ne pas voir éclore le printemps et les premières fleurs dans cette gracieuse vallée ; ici c'est l'hiver qu'il faudrait venir, au moment de la débâcle, quand les glaces resserrées par l'espace se précipitent et se heurtent avec fracas, plongent les unes sous les autres, se soulèvent, se redressent, et retombent en se brisant. Malgré tous ses bouillonnements et toutes ses colères, le fleuve est dans les temps ordinaires une force calme et cachée. On n'en mesure bien la puissance qu'en le regardant entraîner, sans effort visible, l'immense plaine de glace qui avait voulu l'enchaîner, et que tour à tour, comme en se jouant, il soulève, submerge et rompt, ou amoncelle en débris gigantesques sur les rochers de ses rives. C'est le seul spectacle qui puisse aujourd'hui nous donner une idée des agitations convulsives de nos continents, quand l'œil de Dieu voyait les

montagnes bondir, les terres se tordre, se briser ou se replier sur elles-mêmes comme les feuillets d'un livre.

Dans la croyance populaire, le Wirbel est un gouffre sans fond, par lequel une partie des eaux du Danube s'échappent et vont reparaître au jour en Hongrie, dans le lac de Neusiedl. Il y a de nombreux exemples de rivières poursuivant ainsi sous terre une partie de leur cours. En Grèce, en Italie, on en connaît plusieurs; en France même, le Loiret n'est qu'une infiltration de la Loire. Mais il ne se passe rien de pareil pour le Danube. Ce qui a donné lieu à ce conte des communications souterraines entre le fleuve et le lac, c'est qu'au Wirbel, en un certain endroit, on a descendu la sonde jusqu'à la très-respectable profondeur de quatre-vingt-dix pieds. La cause de tout le mal est ce rocher du Haustein. Aussi les tourbillons n'existent plus dans les très-basses eaux, où le fleuve trouve assez de place entre les rochers de l'île et ceux de la rive gauche, ni dans les grandes crues, parce qu'alors il passe par-dessus le Haustein, comme cela eut lieu le 31 octobre 1789. Ce jour-là, le Danube atteignit sa plus grande élévation connue, cinquante pieds au-dessus de l'étiage. On ne vit plus au-dessus de

l'eau que la tête du saint Jean Népomucène en fer-blanc que les mariniers ont placé sur l'extrême pointe du Haustein ; mais le Wirbel avait disparu.

Le problème à résoudre pour donner toute sécurité à la navigation dans ce passage redoutable est donc bien simple : il faut supprimer le Haustein. Autrefois on n'aurait osé concevoir cette pensée titanique. Aujourd'hui, ce sera un jeu pour les ingénieurs qui percent les Alpes ou arrachent du fond de la mer les roches granitiques qui les gênent, comme ils viennent de le faire à Brest. Ils sont à l'œuvre. Au commencement de 1857, le rocher avait déjà été coupé jusqu'au pied du mur de la vieille tour du Diable, Teufelsturm, que porte le Haustein, et le chenal du fleuve étendu jusqu'à une largeur de cent brasses. En même temps, on a comblé le petit golfe de Freidhorf, sur la rive gauche. Les sinuosités du fleuve, si gracieuses à l'œil, mais si dangereuses au marin, sont donc peu à peu redressées. Le Danube devient un canal ; la ligne droite triomphe, et le pittoresque s'en va, mais aussi le péril.

Au delà de cette gorge fameuse, les montagnes s'abaissent et s'éloignent, principalement sur la rive droite, qui, depuis Ratisbonne, a toujours été moins pittoresque que la gauche,

par la raison bien simple que de cette ville jusqu'à Krems, les monts de Bohême et de Moravie tiennent fidèle compagnie au Danube, et le bordent presque partout de leurs derniers mamelons. A droite, au contraire, les chaînes étant perpendiculaires et non parallèles au fleuve, ne touchent ses rives que de loin en loin.

La haute Autriche, dont Lintz est la capitale, finit sur la rive droite, à l'Enns, qui débouche dans le Danube, en face du gros bourg de Mauthausen ; mais sur la gauche, elle s'étend beaucoup plus à l'est, jusque vers Hirschenau, à « la rivière des Saules, » Weidenbach. Près de là s'élève, sur une roche granitique qui domine le fleuve, le vieux château de Persenbeug, devenu une des résidences favorites de l'empereur François. Il n'y a pas longtemps qu'au pied de la résidence impériale s'étendaient de vastes chantiers où un seul constructeur, Feldmüller, occupait sans relâche cent chevaux, trois cents ouvriers, et lançait chaque année sur le fleuve vingt de ces gros bateaux appelés des *kelheimer*. Aujourd'hui les chantiers sont presque déserts ; les bons compagnons sont partis, et la rive ne retentit plus de bruits joyeux. Je ne serais pas étonné que quelque ouvrier resté là, cassé par

l'âge, ne croie voir de temps à autre le vieux Feldmüller jeter du haut des rochers sa malédiction sur le dampschiff qui passe et qui a tué son industrie.

Le Persenbeug est aussi appelé le Bosenbeug, « le mauvais tournant, » à cause d'un coude dangereux que le fleuve y forme; mais des gens qui arrivent du Strudel n'ont plus d'émotion pour un pareil passage. On jette un regard sur les ruines du Sausenstein que nous avons faites en 1809, sur l'église de Maria-Taferl, que cent mille pèlerins visitent chaque année, et d'où l'on découvre toute la chaîne des Alpes Noriques; sur Pechlarn, la vieille ville du bon margrave Rudiger, un des héros du poëme des Niebelungen, et l'on arrive enfin au pied du promontoire de granit qui porte à cent quatre-vingts pieds dans les airs la grande et magnifique abbaye de Mœlk, couronnée d'une coupole de cuivre qui, sous les rayons du soleil, étincelle de mille feux¹.

Les moines ont toujours été fort habiles à choisir leur résidence, et ils ont eu bien raison. Un site imposant n'est pas seulement la

1. Dans un livre allemand imprimé en 1861, je trouve que le nom de Mœlk ou Mœlk vient d'une exclamation de César qui, durant son expédition (*auf seinem Eroberungszuge*), arrivé sur ce rocher, n'aurait pu retenir ce

plus douce des distractions d'une vie solitaire, c'est une communion avec la nature et Dieu. L'âme y est plus libre que dans ces grandes prisons qu'on appelle des cités. Dernièrement, assis sur le banc du pauvre jardin des capucins de Nice, au-dessus de la vallée du Paillon, et aspirant à pleine poitrine un air tiède et parfumé, je ne pouvais détacher mes yeux du spectacle splendide que me donnaient ces montagnes où une chaude lumière développait une végétation puissante, et cette mer dont chaque vague étincelait, sous le soleil, de mille feux. A mes pieds, une ville prospère ; près de la côte, les balancelles des pêcheurs ; à l'horizon lointain, un vaisseau de Toulon qui passait fièrement ; et je me disais que, sans nos attaches à la vie sociale et de famille, c'est bien là qu'il faudrait vivre et mourir.

Du reste, les bénédictins de Mœlk ne se contentaient pas d'admirer leur beau fleuve et ses rives chargées de villages et de châteaux. Ils avaient pour les joies de l'esprit une biblio-

cri d'admiration : *Mea dilecta* ! d'où le nom Medlik usité au moyen âge et celui de Mœlk employé aujourd'hui. Voilà pour un livre allemand une érudition bien légère. César n'est point allé dans le Noricum, qui ne fut conquis que longtemps après lui ; je crois même qu'il n'a jamais vu le Danube.

thèque de vingt-six mille volumes, et pour les joies du corps de ces caves comme on n'en sait faire qu'en Allemagne. « Elles sont immenses, dit un de ceux qui les visitèrent en 1809 : on y circule en voiture. Elles renferment une quantité considérable de foudres remplis d'excellent vin blanc. Pour se faire une idée de l'abondance qui règne dans cette maison du Seigneur, il suffit de savoir que pendant le passage de notre armée, qui a duré quatre jours, on a distribué aux troupes cinquante à soixante mille pintes de vin par jour, et que cela n'a pas diminué de moitié la provision du couvent. »

De Mœlk jusqu'à Vienne, il ne reste à voir que les châteaux d'Aggstein et de Durrenstein : l'un à cause de ses vieilles murailles croulantes, les plus curieuses du Danube autrichien, et pour ses légendes, ces fleurs des ruines que le peuple y sème à pleines mains ; l'autre à cause des souvenirs de la campagne de 1805. C'est là que Mortier, enveloppé avec cinq mille hommes par trente mille Austro-Russes, lutta contre eux tout un jour, et fit au travers de leurs masses profondes une trouée sanglante, ce qui n'empêcha pas les écrivains allemands de compter ce combat au nombre de leurs victoires. A partir de Krems, les bancs de sable,

les îles à demi noyées se succèdent sans interruption. A gauche s'étend l'immense plaine du Marchfeld, que le fleuve recouvrait quand il ne s'était pas encore ouvert, à Presbourg, la route de la Hongrie. A droite on aperçoit le Wienerwald, dont l'extrémité, le Kahlenberg, vient mourir au fleuve qu'il domine d'une hauteur de mille cinquante-sept pieds. Aussi a-t-on de son sommet une vue immense sur Vienne et le Marchfeld jusqu'aux montagnes de Hongrie et aux Alpes Styriennes. Un couvent des Camaldules y avait été bâti par Ferdinand II en 1628. Il fut supprimé en 1782, et un village prit sa place. C'est dans l'auberge de ce bourg que Mozart composa sa *Flûte enchantée*.

Cependant les rives se peuplent de villages, de maisons particulières, et la capitale de l'Autriche s'annonce par les fiacres, qui viennent déposer au pied du Kahlenberg quelque bande joyeuse de Viennois en partie de campagne. Enfin, on débarque à Nussdorf, mais on est encore à près d'une heure de la capitale de l'Autriche, les grands bateaux à vapeur ne pouvant pénétrer dans le bras du fleuve qui vient toucher la ville et qu'on appelle le canal de Vienne. Il n'y a point d'année où l'on ne puisse le passer à gué. On y trouvait plus d'eau

autrefois; mais le Danube se porte au nord. Au-dessous de Vienne, on voit distinctement, à quelque distance dans les terres, la berge élevée qui lui servait de rivage.



XXVII

DE LINTZ A VIENNE PAR LE CHEMIN DE FER.

Le Marché de Lintz. — Un enterrement. — Aspect des campagnes de l'archiduché. — Un homme coiffé d'une chouette. — L'architecture polychrome et féodale. — Un Milanais autrichien.

Maintenant, mon cher ami, que vous m'avez suivi en toute confiance de Lintz à Vienne sur le Danube, je dois vous avouer que c'est avec les yeux des autres que j'ai fait ce voyage. Entre la capitale de l'Autriche et sa grande forteresse occidentale, un chemin de fer fait rude concurrence au Danube. Après douze heures passées sur le pont du dampschiff à regarder le fleuve et les montagnes gracieuses ou sauvages qui viennent s'y mirer, les touristes ont besoin de changer de points de vue et d'émotions, de voir des champs, des cultures, des hommes, la physionomie de l'archiduché dans l'intérieur du pays. Ils font comme moi : ils

..

n'y tiennent plus et courent à Vienne par le moins long.

En traversant le marché de Lintz pour me rendre à l'embarcadère, je m'arrêtai à voir les paysannes des environs coquettement attifées de leurs jupes à volants et à galons, avec corsage collant en velours qui se termine par derrière en petite veste et s'ouvre par devant pour laisser voir un fichu de couleur éclatante. Elles apportaient à la ville les provisions du matin sur de petits chariots à quatre roues, d'une élégance qui me surprit, découpés, peints et vernis comme une calèche de Hyde-Park. Les brancards sont mobiles et peuvent être retournés pour que la voiture soit à volonté tirée ou poussée. Quand la route est plane et facile, elles se bouclent des bretelles à la ceinture, ce qui laisse les mains libres et leur permet de tricoter : — quoi? — ce ne sont point des bas assurément, puisqu'elles vont nu-pieds.

Un peu plus loin je rencontrai un enterrement. A en juger par la maison d'où le cortège sortait et par la tenue de l'escorte, le défunt n'avait pas été un des privilégiés de ce monde : l'affluence des assistants tenait sans doute à quelque fraternité de compagnonnage. La maison mortuaire était tendue de noir et décorée de bannières, de banderoles, de sta-

tues, de fleurs artificielles et de musiciens : trombones, cors de chasse et surtout clarinettes. On commença par donner une aubade, sans doute à l'âme du pauvre mort. Le clergé arrivé, le cortège s'organisa.

En tête, un groupe de mendiants ou tout au moins de pauvres dont le premier porte une croix. Ils sont généralement vêtus d'une longue redingote éprouvée par de vieux services et que surmonte un chapeau de haute forme. Plusieurs ont, en par-dessus, un tablier de toile bleue. Les femmes sont aussi en guenilles et pieds nus. Viennent ensuite cinq ou six enfants de dix à douze ans en redingotes à pèlerines trop longues et trop larges, la tête cachée sous un énorme chapeau que garnissent plusieurs rangées de crêpes à grands nœuds; puis des enfants de chœur en surplis blancs et courts, comme partout; enfin des prêtres avec la barbe et de grandes bottes.

Derrière le clergé les musiciens, et derrière les musiciens le mort dans un cercueil placé sur les épaules de huit confrères qui ont des crêpes aux poignets, un crêpe immense en sautoir et à la main un gros cierge court.

A l'avant et à l'arrière du cercueil, un grand drap blanc dont je ne comprends ni la signification ni l'usage et qui est porté par huit per-

sonnages en costume pareil à celui des précédents; sur le cercueil même, des statues en bois doré, des couronnes de fer-blanc, des rubans et des fleurs. La foule suit pêle-mêle : les mendiants psalmodient, le clergé chante, les trombones rugissent, les cors sonnent et les clarinettes crient.

Voilà un pauvre diable de mort qui n'était point un Mirabeau et qui s'en va accompagné, comme Mirabeau l'avait souhaité, avec de la musique et des fleurs. Les funérailles sont une des trois grandes solennités de la vie. Les peuples jeunes les font avec une douleur bruyante et entourent de pompe ce grand mystère; les peuples vieux mènent silencieusement leurs morts à l'asile suprême. Pour mon usage, j'aimerais mieux ce goût-là. Dans nos grandes cités, la famille doit garder pour elle ses douleurs, comme ses joies.

Le mort m'avait pris du temps; j'arrivai tard à un charmant embarcadère, trop tôt encore puisque j'y trouvais le kellner de l'hôtel qui m'attendait une note additionnelle à la main. On prétextait je ne sais quelle faute de calcul, et je fus rançonné d'une dizaine de florins. Était-ce vraiment une erreur ou une revanche de Solferino que l'hôtelier prenait patriotiquement sur un Français de passage? Je n'en sais

rien; dans tous les cas, c'était du désordre, et je regrette d'avoir oublié le nom de cette maison peu hospitalière.

Le chemin de fer de Lintz à Vienne ne traverse aucune ville importante. Nous laissons à droite le gros bourg d'Ebelsberg avec son immense pont sur la Traun, où se fit en 1809 un épouvantable massacre qu'un peu de prudence eût épargné. L'eau, le feu, la mitraille y jouèrent tout à la fois leur rôle destructeur. Napoléon lui-même, qui n'avait pas les nerfs sensibles, eut horreur de cette inutile boucherie. A Amstetten, autre trace sanglante; elle date, celle-là, de 1805 : nos troupes s'y heurtèrent contre les Russes, qu'ils rencontrèrent quelques semaines plus tard à Austerlitz. Au delà, depuis l'embouchure de l'Ips jusqu'à Mœlk, nous nous rapprochons du Danube.

Comme la Galathée de Virgile qui se cache derrière les saules, mais a bien soin de laisser voir auparavant son frais visage, le fleuve montre de loin en loin sa face argentée. Cette fois, je vois bien réellement de mes yeux l'admirable position et la vaste étendue de la grande abbaye bénédictine, quoique nous passions trop vite pour que je puisse vérifier si l'architecte Prandauer a vraiment donné aux bâtiments de Mœlk autant de fenêtres que le bon

Dieu donne de jours à l'année. A Saint-Polten, le dernier quartier général de Napoléon avant son arrivée à Schœnbrunn en 1809, nous sommes au pied des pentes du Wienerwald qui nous reste à franchir pour redescendre de l'autre côté dans Vienne.

Tout ce pays doucement accidenté est charmant. Je commence même, à force d'en voir, à me faire aux clochers en turbans recouverts de cuivre étamé qui ont à Mœlk fort bonne figure. Cette province doit être riche aussi; car les tranchées du chemin de fer montrent un sol profond; à la surface la propriété me semble divisée; les cultures varient, les villages sont nombreux, et les habitations des paysans en bon état, quoique trop souvent couvertes en tuiles de bois, et je sais que l'industrie métallurgique y est florissante. Entre Ens et Amstetten, le chemin de fer s'est rapproché de Steyer, ville de onze mille âmes et centre de la fabrication des aciers de Styrie, qui ont un grand renom. Les gens du pays racontent qu'au temps des invasions, quand les Romains durent céder le Noricum aux barbares, le Génie des montagnes apparut aux conquérants et leur dit : « Je vous donnerai des mines d'or pour un an, des mines d'argent pour vingt ans ou des mines de fer pour tou-

jours; choisissez. » Les barbares prirent le fer. Puisque le Génie de la montagne était en si bonne humeur, ils auraient bien dû lui demander aussi de la houille. Mais la houille en ce temps-là n'était point connue, et aujourd'hui le règne de ces bons génies si commodes est malheureusement passé.

Tout cela donne à la Styrie un tout autre aspect que celui de la plaine froide, humide et maigre de la Bavière. Le gouvernement impérial est pauvre, parce qu'il administre mal; mais ces populations ont certainement de l'aisance, bien qu'elles en montrent le moins possible par crainte du fisc, et comme elles sont dévouées à leurs maîtres, il y a de la force dans ce grand corps si mal bâti de l'empire autrichien.

J'éprouve cependant une déception. Je croyais trouver par ici des têtes superbes et des carnations blanches et roses. On m'avait tant dit que les femmes de Rubens et la Marguerite de Scheffer se rencontraient en Allemagne sous chaque pommier! Je ne vois que de disgracieuses créatures qui s'enlaidissent comme à plaisir par leur costume, surtout à l'aide d'une sorte de tablier de soie noire qui leur serre la tête et dont les deux bouts pendent derrière le dos. Beaucoup aussi vont nu-

pieds. C'est un détail de toilette qui me répugne et me fait mal. Je leur passerais toutes les excentricités de costume, sauf celle-là qui m'ôte une partie de la bonne opinion que je me faisais de leur bien-être. A Vienne, d'où je vous écris, je viens de rencontrer encore quantité de femmes et d'enfants courant ainsi, jusqu'à la porte du palais impérial, dans la boue et sur le dur pavé des rues. Nos plus pauvres paysans ont des sabots, nos ouvriers de bons souliers de cuir, et le dimanche ils chaussent l'ancienne botte féodale. Croyez bien que ce n'est pas une remarque puérile. Avec des pieds nus, on ne monte jamais bien haut. Aussi tous les prêtres que je vois passer sont-ils en grandes bottes qui leur arrivent jusqu'aux genoux.

Les hommes ont meilleur air. Le type autrichien est généralement doux, œil bleu pâle, nez long et un peu pendant, bouche boudeuse, sans fermeté. La grosse lèvre des Habsbourg, trait caractéristique de cette maison, ne leur vient pas seulement de l'épouvantable Maultasche, la plus laide créature qui ait jamais porté couronne, mais qui leur céda un beau domaine, le Tyrol. Il y a dans le peuple autrichien quelque chose de ce trait.

Le paysan, qui se coiffe en arrière et a l'air

très-placide, aime les plumets et en abuse. Qui a tué une chouette ou un milan, pare son chapeau de ses plumes. Quelques-uns vont jusqu'à y fixer des oiseaux empaillés, avec des yeux en émail, les ailes étendues et la queue en aigrette.

Nous croyions dans ces dernières années, avoir inventé ou retrouvé l'architecture polychrome. Je la rencontre ici partout. Leurs stations de chemins de fer dont aucune ne ressemble à l'autre sont de vraies curiosités. Je voudrais pouvoir en transporter une aux environs de Paris, à la place de ces affreuses bâtisses qui ne sont que des cages à employés et à patients, où les compagnies n'ont pas voulu faire la moindre dépense d'art, ni les architectes, d'esprit. Ce serait un bijou à faire accourir les badauds et les artistes. Tout s'y trouve, la pierre, la brique jaune et rouge de toute forme, le bois découpé à jour, les moulures en terre cuite, les couleurs harmonieusement combinées. A quoi les habitants ajoutent le plus qu'ils peuvent de fleurs éclatantes ou de plantes au joli feuillage.

Je sais bien que cela coûte plus que quelques moellons entassés à l'équerre, et que les dividendes des actionnaires en ont été diminués. Mais l'industrie et la finance ne doivent-elles

pas payer rançon à l'art? Puisque ces deux grandes puissances des temps modernes sont reines aujourd'hui, demandons-leur de ne pas vivre parcimonieusement, comme des parvenus de bas étage; qu'elles se souviennent que l'éducation du peuple se fait par le beau tout comme par le vrai, et qu'elles soient sûres d'y trouver encore leur compte.

Un des traits de cette architecture, c'est de prendre des motifs de décoration dans les constructions militaires du moyen âge. La forteresse féodale, de terrible souvenir, ne sert plus qu'aux combinaisons des architectes : toute cheminée, ici, a des créneaux; tout embarcadère des tours, des donjons et des machicoulis. Ainsi les enfants jouent avec les casques sonores, les grandes cuirasses et les glaives rouillés de leurs pères. Mais une chose avec laquelle on joue de cette sorte est bien près de sa fin.

Dans notre convoi, rien de particulier, sauf le conducteur qui est pour moi rempli d'attentions que je ne comprends pas. Il s'offre à me mettre seul dans un wagon et de n'y laisser monter personne; il fait toutes mes commissions, m'achète des cigares, des vivres, des journaux, et me renseigne sur le paysage. Il m'apprend qu'il est Milanais. Alors c'est sa

reconnaissance patriotique pour la France qu'il témoigne à sa manière. « En ce cas, lui dis-je, *Eviva l'Italia!* — *Adesso, nein*, se hâta-t-il de répondre dans son dialecte moitié italien, moitié allemand. *Eviva l'Austria!* » Je fus étonné de ce dévouement. Mais la conversation avait lieu à la portière; en me retournant, je vis une figure renfrognée et très-moustachue; je me dis qu'elle était cause de cet *eviva* autrichien, et je plaignis d'autant plus le pauvre diable.

Je venais de commettre une mauvaise action. J'étais en Autriche, et j'avais parlé de l'Italie à un employé italien qui vivait de l'Autriche. J'en fus puni. Arrivé à Vienne, mon conducteur me demanda la *buona mano*. Toutes ses complaisances tendaient là. Neuf heures durant il s'était fait mon domestique en vue d'attraper quelques kreutzers! Mon patriote milanais, forcé de servir le Tédesco, n'était qu'un lazzarone mendiant!



XXVIII

VIENNE.

M. de Metternich botaniste. — *E pure si muove*. — Le Prater et le bois de Boulogne. — La nuit officielle. — L'Opéra. — La moralité viennoise et la littérature autrichienne. — Un sac vide ne peut se tenir debout.

Me voilà donc « dans la cité impériale, » comme les Viennois appellent leur ville, en ajoutant : « Il n'y a qu'une Vienne au monde. » Le chauvinisme est de tous les pays, et je le respecte partout.

Me voilà dans la capitale du gouvernement le plus absolu¹, de la police la plus vigilante et la plus curieuse qu'il y ait eue au monde ; une police qui mettait l'œil et la main partout ; qui entendait ce que vous murmuriez tout bas à l'oreille de votre fiancée, lisait par-dessus

1. J'étais à Vienne au mois d'août 1860, par conséquent avant le diplôme du 30 octobre 1860 et la constitution octroyée le 26 février 1861.

votre épaule la lettre apportée par votre plus cher ami ; regardait écrire, regardait penser, même les ambassadeurs, ce qui, pour plus d'une raison, est pourtant bien difficile.

Un jour, raconte-t-on, le ministre d'Angleterre fait à son cachet une très-légère modification. La poste, comme d'habitude, ouvre la lettre, puis recachette avec l'ancien sceau. A quelque temps de là, l'ambassadeur anglais rencontre M. de Metternich : « Prince, lui dit-il, je crois qu'il serait à propos de prévenir vos employés que nous avons changé notre cachet. — Les maladroits ! » murmura le ministre. L'histoire est-elle vraie ? je n'en sais rien ; mais je sais bien qu'autrefois on ne prêtait qu'aux riches.

Pour mon compte, j'aurais mauvaise grâce de me plaindre. Et d'abord j'entre dans la cité impériale plus facilement qu'à Paris. On ne m'y retient pas aux portes une heure entière, comme il m'est arrivé dans certaine de nos gares, et la douane me semble fort débonnaire.

Aux barrières, on arrête notre voiture pour payer le droit de pénétrer en ville. C'est un ennui qu'ils ont oublié de supprimer. A l'hôtel, dans la rue, j'entends parler avec la plus extrême liberté. Le guide que je prends, un

honvéd hongrois blessé dans la dernière guerre, dit tout haut, partout où il me mène, dans Schœnbrunn même, devant les gens de service, des choses à faire bondir dans son tombeau le prince de Metternich. Vienne n'avait que deux journaux politiques, le *Wiener-Zeitung* et le *Beobacter* ; j'en trouve plus d'une douzaine qui ont l'allure aussi vive qu'à Berlin ou à Paris. *E pure si muove* : décidément le monde marche, puisque voici qu'à Vienne on court.

Arrivé à Vienne à quatre heures et demie, j'étais une heure après au Prater, la promenade fameuse qui s'étend de la ville au Danube avec de grandes allées d'arbres séculaires ¹. Mais le bois de Boulogne et les Champs-Élysées ont fait tort à ces renommées d'autrefois. Depuis que la ville de Paris nous a donné des jardins de rois, où les arbres les plus rares, les fleurs les plus belles, que jadis on n'eût laissé voir que sous les vitrines jalouses d'une serre ou derrière les barreaux de fer d'une grille inexpugnable, sont mis à la portée de nos yeux, de nos mains, et presque sous nos pas ; quand

1. Le Prater se trouvant au delà du canal de Vienne est lui-même une île de deux lieues de long sur trois quarts de lieue de large, dont le faubourg de Léopold, la Léopoldstadt, occupe une grande partie.

le plus pauvre peut jouir de magnificences que Louis XIV ne connut jamais, il n'y a point à s'étonner que les splendeurs d'hier ne soient plus, comme une toilette fanée, que la friperie d'aujourd'hui.

Le Prater est un lieu bas, humide, mal entretenu, où l'on doit se trouver fort bien aux heures les plus chaudes des jours d'été. Je n'ose avancer que les Viennois, qui ont aux environs de leur ville tant de sites charmants, abandonnent le Prater; il faut cependant qu'en historien fidèle je dise qu'au moment où j'y arrivai, je n'y trouvai personne, pas un promeneur, un cavalier ou un équipage, mais treize cerfs et un grand seigneur. Le grand seigneur passait rapidement pour regagner son hôtel, et les cerfs, qui sont en liberté et qui n'en abusent pas, venaient très-débonnairement chercher leur pâture au lieu accoutumé. Comme tant d'autres choses, le Prater s'en va : les chemins de fer l'ont tué, et l'on ne fait rien pour lui rendre la vie.

Après cela, les habitants, sans doute, à cette heure, dinaient, et *Hans Wurst*¹, le Polichinelle viennois, qui a établi au Prater son quartier général, s'était retiré sous sa

1. *Wurst* signifie andouille, saucisse, boudin.

tente. Un gaillard qui s'appelle *Jean Boudin* ne pouvait oublier pareille heure, que personne ici n'oublie, et moi j'aurais dû faire comme eux.

Vienne est, après Constantinople, la ville d'Europe où il fait le plus cher vivre. On y est plus rançonné qu'à Paris et à Londres même. Cela tient, en partie, à ce qu'il n'y a point de tables d'hôte. On mange à la carte, du moins dans les grands hôtels, ce qui permet à l'hôtelier de faire une note pour chaque repas et au garçon de réclamer chaque fois son pour-boire : nulle part le trinkgeld ne fleurit et ne prospère comme ici.

A sept heures, j'étais à l'Opéra. Il ouvre de bonne heure pour finir plus tôt. La police exige que les théâtres ne ferment pas beaucoup plus tard que neuf heures, au moment du souper, le cinquième et dernier repas de la journée. On veut paternellement que les Viennois, réputés les plus grands mangeurs de l'empire, dorment vite et longtemps. C'est bon pour la digestion, c'était meilleur encore pour la politique. La nuit officielle commence, à Vienne, à dix heures et finit à sept heures du matin. C'est neuf heures de somme pour les habitants, de repos pour le gouvernement et d'augmentation de solde pour les cochers. On

paye moitié en sus du prix de la journée pour une voiture prise entre ces deux limites de temps.

L'Opéra donnait le *Don Juan* de Mozart. Je n'avais pas voulu perdre cette occasion unique d'entendre la troupe allemande si vantée. Mon étonnement fut grand de trouver une salle petite et pauvrete, mal éclairée, mal ventilée et déserte. Trois rangées de loges, la moitié du théâtre, absolument vides. Peut-être étaient-ce des locations de l'aristocratie alors en villégiature; mais le parterre eût été comme les loges, sans une soixantaine d'officiers qui s'y tenaient debout.

Voilà où en est l'enthousiasme musical des Viennois !

Sur la scène, des robes, comme au bon temps de M. Sosthène de la Rochefoucauld, qui tombaient jusqu'aux talons, et des guimpes qui montaient jusqu'aux oreilles : ce qui toutefois n'empêchait pas de chanter juste et de jouer bien. La pièce finit comme un mystère du moyen âge. On nous montra l'enfer, avec ses flammes, ses tortures, ses diabolins courant après les damnés, et don Juan expiant, sur une roue dentelée qui tournait dans le feu, ses séductions terrestres.

Cette mécanique terminait par un spectacle

grossier pour les yeux la divine partition du maestro. Mais c'était édifiant pour les spectateurs, qui trouvaient à l'Opéra le bénéfice d'un sermon, sans que les actrices, grâce aux précautions prises, pussent causer une diversion fâcheuse. Tout était donc au mieux ; j'en conclus que la moralité des Viennois devait être grande. On assure pourtant qu'il n'en faudrait pas jurer ; que le vice s'étale le soir très-paré et fort peu vêtu, comme dans nulle autre ville, et que dans quantités d'hôtels on trouve un essaim de jeunes filles, blondes et rieuses, dont la fonction consiste à ouvrir votre porte par mégarde et à rester chez vous par distraction. Je me hâte de dire que je n'ai rien rencontré de pareil. Mais un de mes amis me l'affirme. « Je l'ai vu, me dit-il, de mes yeux vu. »

Il arrive à Vienne, l'été, beaucoup de rayons du soleil d'Italie et des mœurs que ce soleil produit. La température s'élève, et les robes descendent à proportion. Même de grandes dames se montrent en public avec jupes immenses, vestes soutachées d'or, dolmans à fourragère torsée et perlée, chapeaux empanachés, mais le cou nu, et la poitrine à peu près comme le cou.

Vienne a quatre cent soixante-dix mille ha-

bitants ¹, à peine un pen plus que Naples. Une cour nombreuse, toute l'aristocratie d'un grand empire et une garnison immense y résident. Le nombre des gens pour qui la vie est, avant tout, une partie de plaisir, s'y trouve donc, toute proportion gardée, beaucoup plus considérable qu'ailleurs, et ce ne sont pas précisément les vertus de l'âge d'or qu'ils y apportent.

Ces mœurs faciles n'ont pas eu le contre-poids nécessaire d'un grand travail de l'esprit. Un spirituel touriste prétend avoir vu l'ordonnance d'un médecin allemand qui, ne sachant comment guérir un professeur dont le cerveau, fatigué par des veilles laborieuses, menaçait de se détraquer, lui prescrivit trois mois de séjour en un pays où l'on ne penserait pas. Le malade fit sa malle et sans hésiter prit la route de Vienne.

L'Autriche, en effet, pendant longtemps, n'a point pensé, sauf en musique et en histoire naturelle : art et science qu'un gouvernement paternel pouvait encourager sans péril, que le prince de Metternich cultiva par politique, pour le bon exemple, et qu'à la fin il cultiva

1. Quatre cent-soixante et onze mille quatre cent quarante-deux personnes, d'après le recensement de 1836, sans la garnison.

par goût, pour son plaisir, si bien qu'on vit le chancelier aulique devenir un des meilleurs botanistes et numismates de l'Autriche.

Pour tout le reste, la censure faisait autour des esprits une garde vigilante, et protégeait efficacement l'empire contre le démon *Thought* qui effrayait tant l'empereur François II, ou Frauzl, comme l'appelaient les Viennois. « Ne me faites pas de savants, disait-il un jour aux professeurs de Laybach, je n'en ai pas besoin; mais faites-moi de bons et braves sujets attachés aux choses anciennes. Nos pères s'en sont bien trouvés. » Longtemps on a cru *Franzl* sur parole, et l'habitant de Vienne, qui aime à vivre et à se laisser vivre, *leben und sich leben lassen*, s'est abandonné, comme notre Mathurin Régnier, à la bonne et douce loi de nature.

Il n'en va plus tout à fait de même aujourd'hui, du moins quant au démon *Thought*. On s'est quelque peu familiarisé avec lui, et Vienne ne mérite plus le nom qu'elle a si longtemps porté de : « Capoue de l'esprit. »

Il s'est même trouvé un poëte, en Autriche, il est vrai qu'il était Hongrois, pour glorifier le vieux démon. « La pensée, s'écrie Niembsch de Strehlenau, qui n'a osé signer que les deux dernières syllabes de son nom, la pensée, c'est

le Saint, c'est le Héros ! *Der Gedanken, der Heilige, der Held !* » Son poëme des *Albigéois* se termine même d'une façon menaçante : « Les souffrances du passé, dit-il , se payent avec du sang. Après les Albigeois , les Hussites ; après Jean Huss et Ziska, Luther, Hutten et la guerre de Trente ans ; ensuite celle des Cévennes, puis la destruction de la Bastille , et ainsi de suite, *und so weiter....* » Jamais mots si peu poétiques n'ont produit pareil effet. Le poëte s'arrête à la Bastille , mais son lecteur viennois continue par la pensée , et cette pensée est déjà devenue une action.

Depuis 1848, l'Université a été réorganisée sur le plan des universités allemandes, ce qui a entraîné une réforme correspondante dans les écoles secondaires, et, pour fortifier les études, nombre de savants ont été appelés du dehors. L'Académie des sciences¹ fondée le 30 mai 1846, avec une dotation annuelle de quarante mille florins, a bien vite conquis une grande considération et élargi la sphère de ses travaux : ses *Comptes rendus*, par leur abondance, feraient rougir les nôtres de leur sécheresse. Les ministres, les hauts dignitaires

1. Elle est divisée en deux classes : les sciences historiques et philosophiques, les sciences mathématiques et naturelles.

de l'empire ne manquent point de se rendre à ses solennités, et l'imprimerie impériale qui, pour la beauté de ses publications, rivalise avec la nôtre, prête libéralement ses presses aux académiciens. Avant 1848, on ne comptait à Vienne que cinq associations particulières pour les arts et les lettres. En 1856, il y en avait déjà vingt-huit, et cent une autres sociétés de toute sorte s'étaient formées, dont plusieurs publiaient des mémoires qui étaient remarqués au dehors. Naguère, la critique littéraire ne touchait qu'au théâtre, et une comédie de Scribe, un drame d'Alexandre Dumas, toute pièce traduite, imitée ou copiée des nôtres, car nous défrayons largement les théâtres de Vienne, était l'unique aliment des causeries de salon ou des discussions de journaux; la presse va maintenant plus loin et plus haut. L'horizon des esprits s'est agrandi. Le concordat de 1855, qui mettait l'instruction aux mains du clergé, est fort ébranlé; la vie se réveille partout; Vienne enfin publie des livres, même pour la foire de Leipzig, et une littérature autrichienne commence, mais avec ce caractère particulier qu'elle est encore une littérature de grands seigneurs et de bureaucrates.

A Vienne, on est fonctionnaire d'abord,

c'est le pain; écrivain ensuite, c'est le sel, si l'on a du talent. Mais les lettres s'étiolent dans l'atmosphère des bureaux, et l'écrivain qui porte une clef de chambellan ne tient pas fortement sa plume. La grande séve populaire manque donc à cette littérature plutôt allemande qu'autrichienne, je veux dire qui se perd dans le grand courant germanique sans y entraîner son peuple après elle.

Cependant elle peut déjà se vanter d'un triomphe : le plus brillant succès dramatique des dix dernières années en Allemagne est un drame autrichien, heureusement pas en dialecte viennois. Il revient au baron Münch-Bellinghausen, grand conseiller d'État de l'empire, selon son titre officiel, mais, de plus et mieux, auteur de *Griseldis*, du *Fils du désert*, et surtout du *Gladiateur de Ravenne* (1856). Le baron de Zedlitz et le comte d'Auersperg ont aussi conquis un légitime renom hors de leur pays. V. Hugo a imité du premier *die Naechtliche Heerschau*, la *Revue Nocturne*, morceau célèbre au delà du Rhin, mais qui perd beaucoup à sortir de sa poétique enveloppe d'Allemagne pour se montrer en habit français.

« La nuit, vers la douzième heure, le tam-

bour quitte son cercueil, fait la ronde avec sa caisse, va et vient d'un pas empressé.

« Ses mains décharnées agitent les deux baguettes en même temps; il bat ainsi plus d'un roulement, maint réveil et mainte retraite.

« La caisse rend des sons étranges dont la puissance est merveilleuse. Ils réveillent dans leur tombe les soldats morts depuis longtemps :

« Et ceux qui, aux confins du Nord restent engourdis dans la froide neige; et ceux qui gisent en Italie où la terre leur est trop chaude;

« Et ceux que recouvre le limon du Nil ou le sable de l'Arabie : tous sortent de leur tombe et prennent en main leurs armes.

« Vers la douzième heure, le trompette quitte son cercueil, sonne du clairon, va et vient sur son cheval impatient.

« Puis arrivent sur des coursiers aériens tous les cavaliers morts depuis longtemps : ce sont les vieux escadrons sanglants couverts de leurs armes diverses.

« Les blancs crânes luisent sous les casques; les mains, qui n'ont plus que les os, tiennent en l'air les longues épées.

« Et vers la douzième heure, le général en chef sort de son cercueil, il arrive lentement entouré de son état-major.

« Il porte un petit chapeau ; il porte un habit sans ornement ; une épée pend à son côté.

« La lune éclaire d'une pâle lueur la vaste plaine. L'homme au petit chapeau passe en revue les troupes.

« Les rangs lui présentent les armes ; puis l'armée tout entière s'ébranle et passe musicale en tête.

« Les maréchaux, les généraux, se pressent en cercle autour de lui. Le général en chef dit tout bas un seul mot à l'oreille du plus proche :

« Ce mot vole à la ronde , de bouche en bouche et résonne bientôt jusque dans les rangs les plus éloignés : le cri de guerre est *France* ; le mot de ralliement est *Sainte-Hélène*.

« C'est la grande parade des Champs-Élysées que le César mort commande vers la douzième heure de la nuit ¹. »

Il est assez curieux de voir cet hommage rendu à la grande armée et à son chef par un poète autrichien. Au reste, le baron de Zedlitz n'est pas le seul qui ait subi l'attrait magnétique de cette puissante figure. Le baron de Gaudy qui, né à Francfort , mourut à Berlin

1. J'ai suivi pour cette pièce, comme pour la suivante, la traduction de M. N. Martin.

en 1840, avait composé, à la gloire de Napoléon, tout un cycle de chansons impériales, *Kaiserleider*, et passé les dernières années de sa vie à traduire avec Chamisso, autre esprit français égaré en Allemagne, les chansons de Béranger.

Il y a aussi un chant fameux du comte d'Auersperg, *l'Invalide*, où se retrouve la même préoccupation de la France, mais avec une portée plus haute. C'est l'histoire moderne racontée sur les bords de la Loire, à de petits enfants par un vieil invalide qui a fait toutes nos guerres de 1792 à 1830. Mais j'aime mieux vous citer du même écrivain la pièce intitulée : *Notre temps*.

« Sur le tapis vert brillent le crucifix et les bougies ; des échevins et des conseillers vêtus de noir sont assis d'un air grave et vont prononcer un jugement : ils ont cité à leur barre notre Époque, coupable d'agitations et de murmures menaçants, coupable de pensées orangeuses.

« Mais l'accusée ne se présente pas, car notre Époque n'a pas le temps ; les juges avaient à peine attendu pendant deux heures, qu'elle était déjà deux lieues plus loin. Toutefois elle leur dépêche son avocat, qui s'exprime en ces termes :

« Ne calomniez pas notre Époque ; elle est
« innocente ; notre Époque est une coupe de
« cristal transparent, aussi clair que pur ; si
« vous voulez y boire un vin généreux , n'y
« versez pas votre lie. Notre Époque est une
« habitation magnifique, mais depuis que vous
« y êtes entrés, on la prendrait pour une mai-
« son de fous !

« Notre Époque est un champ ensemencé.
« Si vous y avez semé des chardons , com-
« ment pouvez-vous vous étonner qu'il ne
« soit pas rempli de roses ? C'est sur ce même
« champ que César a livré ses combats immor-
« tels, mais des poltrons le trouveront assez
« grand et assez large pour prendre la fuite.

« Notre Époque est une harpe muette ; si un
« maladroit s'avise d'y poser les doigts, les
« chiens et les chats se mettent à hurler aussi-
« tôt dans tout le voisinage. Mais que la main
« inspirée d'un autre Amphion en touche les
« cordes, les fleuves et les forêts seront silence
« pour écouter et les pierres s'animeront. »

Signe caractéristique, la plupart de ces nobles écrivains se cachent sous un pseudonyme. L'auteur du *Gladiateur de Ravenne* signe Frédéric Halm, et le nom littéraire du comte d'Auersperg est Anastasius Grün. Comme nos ducs de la Rochefoucauld et de Saint-Simon,

ils veulent bien ne pas laisser aux seuls manants la gloire de l'esprit, mais ils ne veulent pas fourvoyer leur blason dans la république des lettres.

Toutefois la vie du corps a été en Autriche trop longtemps en honneur et l'esprit trop complètement laissé dans le vide, pour que l'autre n'ait pas lâché les rênes à sa *bête*, et les mœurs se ressentent de ce laisser aller moral. Songez que, jusqu'en 1713, ce peuple n'a eu d'autre enseignement littéraire que celui de *Hans Wurst*, de ses marionnettes et de ses gloutonneries. Le premier théâtre de Vienne, celui de la porte de Carinthie, date de cette époque. Franklin a dit un mot énergique et vrai dans sa trivialité : « Comment voulez-vous qu'un sac vide se tienne debout ? » Comme lui, l'esprit tombe si vous n'y mettez quantité de bonnes choses pour le forcer à rester droit.



XXIX

VIENNE (Suite).

Schœnbrunn. — Pourquoi Louis XIV portait les cheveux si longs et pourquoi le Nôtre taillait les arbres si court. — Le Belvédère. — De la ferraille héroïque. — Un cheval emporté et un général méthodique. — Le Saint-Denys de l'Autriche. — Saint-Étienne; une cloche patriotique.

En fait d'édifices, ma première visite fut le lendemain pour Schœnbrunn, en français : *la Belle-Fontaine*. On y arrive en traversant la Wienn, où je n'ai point vu d'eau¹. Schœnbrunn est moins un palais qu'une grande et belle maison particulière. Une seule intention architecturale s'y trouve : un joli pavillon placé dans le haut des jardins, la *Gloriette*, dont chaque aile est un portique au travers

1. Quand elle en a, les Viennois ont la bonne pensée de la jeter dans leurs égouts pour les laver. On devrait bien faire la même chose à Paris avec la Bièvre, ou avec une dérivation de la Seine.

si beaux quand on leur laisse étendre leurs bras tout à l'aise, et si laids quand on les réduit à n'être qu'une muraille verte où pas une feuille n'a le droit de dépasser l'autre : un jardin, en un mot, gracieux et vivant comme une figure de géométrie.

Il y a quelque chose que je ne comprends pas dans le dix-septième siècle, c'est pourquoi Louis XIV portait les cheveux si longs et pourquoi le Nôtre coupait les arbres si court. A Versailles, pour être conséquent, on aurait dû se coiffer à la Titus. Vous êtes-vous jamais représenté Louis XIV aux genoux de la Vallière sans sa perruque ! Il fallait bien pourtant qu'à certains moments il l'ôtât, et qu'Apollon fût sans rayons. Mais alors c'était la nuit, et il importait peu. Le jour, le dieu reparaissait dans sa majesté ; et ne trouvant pas que sa chevelure naturelle eût assez de solennité ondoyante, il s'était couvert le chef d'une libre et puissante végétation artificielle. L'un et l'autre, le roi et le jardinier, forçaient la nature : c'est leur point commun. Tous deux aussi avaient fort grand crédit en Europe ; et si Louis fit prendre partout sa perruque, partout le Nôtre fit dessiner ses jardins. Voilà comment je retrouve à Schœnbrunn un Versailles bourgeois.

De Schœnbrunn je me fis conduire au Belvédère : c'est le musée de Vienne. Il faudrait y rester une semaine, car toute l'école vénitienne et l'école flamande sont là. Vingt ou trente Titien, autant de Paul Véronèse, de Rubens, de Van Dick, de Rembrandt et de Téniers ; toute l'école allemande d'Albert Durer et d'Holbein, qui, après eux, jusqu'à Overbeck, a une éclipse de deux siècles ; trois ou quatre toiles du Vinci, que j'ai le malheur de ne pas apprécier à sa valeur ; de magnifiques Salvator Rosa ; enfin, quelques Murillo et Velasquez qui ne me plaisent pas toujours.

Il y a, au Belvédère, dix toiles du Titien aussi belles que celle du Louvre, dans le salon carré, *la Femme aux cheveux d'or*. Quelle puissance de pinceau ! Voilà bien les rois de la couleur. Mais ces Vénitiens, sans aller jusqu'à l'exubérance charnelle de Rubens, n'aiment pas du tout les corps diaphanes, à la taille étranglée, dont on se demande : Comment peuvent-ils respirer et vivre ? Nos femmes et nos filles cherchent la grâce dans l'étrange, et, pour obéir à la mode, risquent leur santé. Conduisons-les devant les pontifes de l'art, devant ces maîtres de la beauté, en face de Titien, même de Raphaël, dont la Fornarina n'était pas précisément la condensation im-

palpable d'une nuée vaporeuse ou de la blanche écume d'un torrent. Je recommande le voyage de Vienne et une visite au Belvédère à tous les jeunes maris qui se sentiront dans la poitrine un cœur assez vaillant pour entreprendre la lutte la plus difficile, mais la plus nécessaire, la guerre contre le corset.

Je n'ai vu, dans cette galerie, qu'un tableau de Raphaël, encore est-il de sa première manière, quand il cherchait sa route et ne l'avait pas trouvée. Michel-Ange n'est aussi représenté que par une ou deux toiles; le Poussin par trois ou quatre, entre autres un *Jésus délivrant un paralytique*, qui est, contre l'ordinaire, d'une belle et vive couleur. En somme, ce doit être une des premières collections du monde. Elle est très-supérieure à celle de Munich, et possède bien plus que nous de la magnifique école de Venise. Rien pourtant qui vaille les *Noces de Cana*, ni la *Vierge* de Murillo, quoique nous l'ayons surfaite, ni nos trois Raphaël, ni le *Diogène* du Poussin.

La sculpture est nulle, sauf un Canova, ici, comme toujours, élégant mais fade.

Pour faire comme tout le monde, j'ai visité la collection des armures des princes autrichiens, sans pouvoir prendre le moindre intérêt à toute cette ferraille héroïque.

En y allant, je passai devant la statue de l'archiduc Charles, inaugurée quelques jours après Solférino. Le prince est sur un énorme cheval, si cabré qu'on ne voit que son ventre, ce qui n'est point beau, et que, regardé de face comme on doit regarder toute honnête statue, l'archiduc est complètement caché, de sorte que le monument n'est plus que le portrait d'un cheval emporté. Il y a aussi dans la figure du héros un bien terrible nez. Sous les pieds du cheval sont, il va sans dire, les drapeaux de la France. Il me semblait pourtant que l'Autriche ne les avait jamais mis si bas. Autour du piédestal, on a placé vingt-quatre boucliers portant les noms de vingt-quatre victoires, dont plusieurs m'étaient parfaitement inconnues. Je ne savais pas que l'archiduc nous avait si souvent battus. Il est juste de dire que la moitié de ces noms sont écrits de manière à aller de bas en haut et les autres de haut en bas. Ainsi Wurzbourg monte vers la statue et Wagram descend vers le piédestal. Ces lignes brisées qui alternent harmonieusement font bien à l'œil et peuvent paraître un effet d'art. C'est en outre un moyen ingénieux de contenter à peu près l'histoire, tout en laissant croire au populaire que le héros de l'Au-

triche avait toujours ramassé de la gloire et jamais de coups.

Que Napoléon se soit fait représenter par David calme sur un cheval fougueux, je le comprends, c'est dans le caractère du personnage, et un trait de plus de ressemblance ; mais il me semble que des allures enportées ne convenaient guère pour la statue d'un général méthodique et lent qui a fait bien plus de retraites que de marches précipitées en avant.

Dans l'église des Capucins, j'ai visité le Saint-Denys de la maison d'Autriche. Tous les empereurs sont là, avec quantité d'archiducs, couchés dans des bières de bronze. Ces caveaux n'ont rien d'auguste. Les morts y sont serrés les uns contre les autres parcimonieusement. J'en demande pardon à leurs mânes impériaux, je vis là beaucoup de chaudronnerie et un seul monument, celui de Marie-Thérèse, que j'appellerais volontiers, comme les magnats hongrois, le plus grand roi de la maison d'Autriche. Tous les tombeaux sont en très-minces plaques de bronze qui résonnent sous la main comme des ustensiles de cuivre, et la plupart sans aucune décoration. Sur celui du duc de Reichstadt on a eu soin de mettre une longue inscription pour dire qu'il était mort d'une

phthisie. La bouhémie allemande s'est évidemment effarouchée de la calomnie qui courut en 1832 que le fils de Napoléon avait été empoisonné. Marie-Louise est à côté du duc de Reichstadt.

Le capucin qui nous conduit nous donne à peine cinq minutes pour tout voir avec sa lampe fumeuse, mais il nous attend patiemment à la porte pour nous tendre la main.

A l'église des Augustins, vu le tombeau de la duchesse de Saxe-Teschen par Canova. C'est l'œuvre la plus considérable qu'il ait faite : tout un drame en marbre blanc. Toujours quelque chose qui charme, rien qui enlève. Dans cette église, qui est celle de la cour, la garnison fait célébrer une messe, le 3 novembre de chaque année, pour le repos de l'âme de tous les soldats autrichiens morts dans les combats. C'est une cérémonie pieuse et touchante. Le 18 juin, elle y revient encore, mais joyeuse et bruyante, faisant retentir les sabres sur les dalles saintes, de manière à montrer que la lame tient bien mal au fourreau et ne demande qu'à sortir. C'est l'anniversaire de la victoire remportée en 1757, près de Collin en Bohême, sur les Prussiens de Frédéric II. Chaque année, l'armée autrichienne remercie Dieu de lui avoir permis de battre ce jour-là les chers

confédérés, ce qui ressemble beaucoup à une prière pour solliciter la faveur de les battre encore.

Saint-Étienne, la cathédrale, est du quatorzième siècle, l'âge du gothique flamboyant, de la pierre tourmentée, de cette architecture enfin qui ne dit rien à l'esprit, parce qu'il n'y a de vraiment grand que ce qui est simple. La flèche est magnifique et une des plus hardies du monde catholique : il lui manque quelques pieds seulement pour monter aussi haut que celle de Strasbourg. On a gâté l'intérieur en y construisant quantité de chapelles dans le style gréco-romain, avec colonnes corinthiennes et frontons qui jurent dans ce grand vaisseau gothique.

La grosse cloche a été fondue avec du canon turc. Voilà qui est bien, et si j'étais Viennois, je serais doublement heureux, moi qui aime le son des cloches plus que ne l'a jamais aimé un moine du moyen âge, de reconnaître dans les notes que celle-ci jette sur la ville les deux voix qui rappellent à Dieu et à la patrie.



XXX

VIENNE (Suite).

Les deux parties de la ville. — Le Léopoldsborg. — Pourquoi Vienne se trouve-t-elle où elle est? — Le Wienerwald limite de deux régions géographiques. — Rapport entre l'histoire et la géographie de l'Autriche.

Lorsqu'on a visité les lieux où je viens de vous conduire, il n'y a plus que deux choses à faire, se promener au hasard dans la vieille ville et monter sur une des hauteurs voisines pour en embrasser le panorama.

Vienne est double. La population étouffant dans le corset de pierre de ses fortifications a sauté depuis longtemps par-dessus et a formé autour des glacis trente-cinq faubourgs où l'on ne trouve à peu près rien à voir, quoique M. Lancelot en ait rapporté l'église de Saint-Charles Borromée, qui fait mieux sur son dessin que dans la réalité.

Il y a donc deux villes de Vienne : la nou-

velle qui est la véritable et de beaucoup la plus grande et la plus peuplée, l'ancienne qui ne renferme qu'environ douze cents maisons et moins du huitième de la population. Contrairement à ce qui a lieu dans les autres capitales, la vieille ville est restée la résidence de l'aristocratie ; mais l'espace lui manquant, les maisons ont été forcées de s'accroître perpendiculairement au lieu de gagner en largeur. Aussi sont-elles très-hautes, et comme on les a très-solidement construites, beaucoup ont l'aspect monumental de notre gravure, qui montre la place du Haut-Marché¹. Le grand commerce s'est également cantonné là, autant qu'il l'a pu, pour mettre ses produits à côté des gros consommateurs et sa caisse à l'abri des remparts. Il résulte de cet entassement d'hommes et de choses, et de cette concurrence, que les loyers sont fort chers, phénomène qui n'est pas, on le voit, particulier à Paris, mais qui provenant de causes générales, de l'état économique de toute la société européenne, se reproduit partout et n'est point près, quoi qu'on en dise, de disparaître. Le terrain est si cher, à Vienne, qu'on n'en a point laissé pour les

1. Le petit monument qu'on y voit est un ex-voto de Léopold I^{er}, qui n'a rien de remarquable.

rues, et sans les nombreux passages percés au travers des îlots de maisons, les indigènes eux-mêmes ne s'en tireraient pas. Qu'est-ce pour les étrangers qui ne les connaissent point et s'y perdraient? Ajoutez encore que ces rues étroites n'ont pas de trottoirs et que les voitures sont nombreuses et rapides.

Mais quelle affluence, quel mouvement, quel luxe! Les magasins resplendissent, les uniformes brillent, la soie, les diamants ruissellent. Que de maisons blasonnées, que de suisses galonnés! Lorsqu'on vient de traverser les petites *résidences* de l'Allemagne du sud, on sent bien en entrant à Vienne qu'on arrive dans la capitale d'un grand empire. On y coudoie, à distance, cela va sans dire, la plus vieille, et, après la *nobility* d'Angleterre, la plus riche aristocratie de l'Europe, sans compter les princes, ducs et landgraves souverains qui ne dédaignent pas de venir recevoir en Autriche un grade de colonel.

Mais j'aime bien mieux prendre une voiture et me faire conduire par le chemin le plus charmant au Léopoldsberg.

Quand j'avais vingt ans, une de mes joies était d'aller sur la fin du jour m'asseoir au sommet de Montmartre qui, en ce temps-là, était bien désert, et d'y contempler longue-

ment la grande ville couchée à mes pieds, cette capitale de la France, mais aussi ce cerveau de la terre où s'élaborent les idées dont vit à présent l'humanité. J'aimais à voir le soleil s'éteindre derrière la colline du mont Valérien, la nuit descendre sur l'immense cité, et de cette nuit jaillir soudain mille feux dans les rues, sur les boulevards, parfois une lampe solitaire qui s'allumait au plus haut d'une maison écartée, là où peut-être habitait, pauvre, inconnu, dédaigné, un de ces hommes dont la pensée agite le monde. Je ne savais pas que je prenais là un plaisir que Rousseau aimait à se donner, quand il venait le soir à l'extrémité du plateau de Montmorency écouter le murmure lointain et confus où il croyait reconnaître la voix de la grande ville; mais, depuis, je n'ai manqué jamais, toutes les fois que je l'ai pu, d'aller baigner mon esprit dans cette poésie des hauts lieux que redoutaient tant, et avec raison, les hommes de la loi étroite et rigoureuse : les prêtres de Jéhovah.

Le Léopoldsberg est le dernier sommet du Kahlenberg, qui lui-même est l'extrémité du Wienerwald. On s'y trouve à deux cent soixante mètres au-dessus du Danube, et le regard y court librement à la surface de cent lieues carrées de pays. A ses pieds on a le second fleuve

de notre continent pour la longueur du cours, le premier pour l'importance commerciale ou politique, et une des grandes capitales de l'Europe, la cinquième par le nombre de ses habitants¹.

Je ne vous décrirai pas la majesté de ce spectacle. D'ailleurs cette fois la nature, toute belle qu'elle fût, eut tort devant l'histoire. Je n'étais pas venu au Léopoldsberg pour voir un beau coucher de soleil ou l'horizon bleuâtre des montagnes lointaines. Je venais y chercher la solution de deux problèmes : demander à Vienne la raison de son existence, et à l'Autriche comment autour de cette ville s'était formé un empire de trente-six millions d'hommes. La poésie s'en allait et la géographie prenait sa place.

Nous savons pourquoi Londres, Paris, Constantinople et Pétersbourg se trouvent où ils sont. Paris dans son île que le fleuve protégeait ; Pétersbourg dans ses marais, mais auprès du golfe de Finlande et à portée de l'Europe civilisée ; Constantinople sur les sept collines qui descendent à un port magnifique, en face de l'Asie et au bord d'une mer inté-

1. Londres, Paris, Constantinople sont beaucoup plus peuplés, mais Vienne n'est pas très-loin du chiffre de Saint-Pétersbourg.

rieure dont elle peut fermer les deux entrées ; Londres enfin, assez loin de la mer pour n'avoir rien à craindre d'une guerre maritime, assez près pour recevoir dans son fleuve des navires de mille tonneaux. Mais Vienne et Berlin ! Pourquoi l'une s'est-elle placée au bord d'une rivière sans eau, quand, à deux pas plus loin, coulait un fleuve magnifique ; pourquoi l'autre a-t-elle poussé d'un jet si vigoureux dans ces landes du Brandebourg où la bruyère même pousse si mal ?

C'est qu'aucune des deux n'est un produit naturel du sol qui les porte, mais une création artificielle de la politique. Sous les Romains, *Vindobona* resta sans importance. Ils n'y gardaient rien, pas même le Danube qui en est éloigné d'une lieue et s'y divise en plusieurs bras. Aussi avaient-ils mis leur flottille plus bas, à Hainbourg, et leur forteresse *Citium* plus haut, au Léopoldsberg. Dans le moyen âge, au contraire, des raisons militaires firent la fortune de la bourgade romaine. Quand Vienne s'agrandit, ce ne fut pas en effet qu'on songeât au commerce, à l'industrie, aux convenances de la paix, mais beaucoup aux Huns, aux Hongrois, aux Turcs. Vienne fut alors une forteresse jetée en avant du Wienerwald pour en défendre les approches.

Ces monts du Wienerwald, extrémité des Alpes Noriques, jouent un rôle considérable dans la configuration du pays. Par un de leurs contre-forts, le Sœmering, ils se relient aux hauteurs qui séparent le bassin du Raab de celui de la Mühr, et le demi-cercle qu'ils tracent ainsi de Vienne jusqu'aux environs du lac Platten marque la limite de deux régions et de deux climats bien distincts. En arrière, les Alpes couvrent toute la rive droite du Danube de montagnes ou de hauts plateaux ; en avant s'étend la plaine immense de la Hongrie. L'année 1860 a été très-humide pour toute l'Europe occidentale, et les pluies m'avaient tenu trop fidèle compagnie jusqu'à Vienne. Dans cette ville même j'en vis encore, mais ce furent les dernières ; et quand j'arrivai à Pesth, il y avait trois mois qu'il n'y était tombé une goutte d'eau. Soyez bien sûr que deux régions séparées par la géographie le sont aussi par l'histoire. Ici nous avons deux éléments différents : à l'est la grande plaine hongroise, le pays des peuples à demi nomades et des cavaliers rapides ; à l'ouest, les montagnes élevées, les vallées profondes et les fleuves perpendiculaires au Danube qui forment autant d'obstacles à l'invasion.

Il y a eu, aux temps anciens, dans le monde

germanique, un formidable balancement de nations : d'occident en orient sous la pression de Rome, d'orient en occident sous celle d'Attila. Mais tandis que les Germains reculant devant les Huns inondaient la Gaule et l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre, la masse des tribus slaves et hunniques prenait possession des pays abandonnés par eux dans la Germanie orientale : les Obotrites avancèrent jusqu'à l'Elbe, les Avars jusqu'au delà de la Leytha, au pied du Wienerwald.

Avec Charlemagne et les Othons le mouvement d'occident en orient recommence et les Germains essayent de reprendre ce que les races slaves et finnoises leur avaient enlevé. Contre ces races, les Germains constituèrent, le long de leur frontière orientale, deux grands duchés : entre le Rhin et l'Elbe, celui de Saxe ; entre le Lech et la Leytha, celui de Bavière, qui, dans la première moitié du moyen âge, furent les deux plus puissantes principautés de l'Allemagne, l'un au nord, l'autre au sud de cette forteresse des monts de Bohême, où les Slaves tchèques étaient entrés, que les Allemands n'ont pu leur reprendre encore, d'où, au moins, ils les ont empêchés de sortir.

Le péril était si grave que les deux duchés parurent une défense insuffisante. En avant de

chacun d'eux on constitua un margraviat, ou province frontière militairement organisée; en avant de la Saxe et de l'Elbe : la Marche de Brandebourg; en avant de la Bavière et de l'Enns : la Marche Orientale. L'un dut faire tête aux Slaves du nord, l'autre aux Hongrois, successeurs des Avars, et dont les hardis cavaliers traversèrent plus d'une fois l'Allemagne entière pour ravager l'Italie et la France. Quand leur grande défaite d'Augsbourg, en 955, les eut pour jamais rejetés de l'autre côté du Wienerwald, et plus tard derrière la Leytha, les margraves d'Autriche furent chargés de les y contenir, comme ceux de Brandebourg avaient mission d'arrêter les Slaves du nord derrière l'Oder.

Il en est du corps social ainsi que du corps humain, le sang afflue là où on le provoque à venir. Ces deux points étant les plus menacés, l'énergie vitale s'y développa, la force militaire et l'habileté politique s'y concentrèrent. Les deux margraviats, comme deux forteresses bien approvisionnées de courage, furent plus riches en hommes que les duchés vivant derrière eux et sous leur abri. Ceux-ci s'affaiblirent et se divisèrent; les autres, au contraire, se fortifièrent et grandirent jusqu'au jour où sortirent tout armés et prêts pour une grande

fortune, de l'un, la Prusse, de l'autre, l'Autriche, qui ne sont restées que trop fidèles à ce rôle d'ennemies des races slave et magyare pour lequel elles furent fondées.

Les premiers margraves d'Autriche s'établirent en arrière du Wienerwald, à Moelk, qui dans le poème des Niebelungen apparaît comme une forteresse des Huns, et en firent le centre de leurs opérations contre les Hongrois. Onze de ces anciens margraves, de la maison de Bamberg, reposent encore dans la chapelle souterraine du chapitre. Ce ne fut qu'au commencement du douzième siècle, après qu'Albert le Victorieux eut enlevé aux Magyares le pays compris entre le Wienerwald et la Leytha, que Léopold le Saint, pour suivre le progrès de la conquête, transféra sa résidence de Moelk sur le Kahlenberg. Il y construisit un château qui fut bien des fois pris et détruit dans les invasions des Hongrois, des Bohèmes et des Turcs. Un peu plus bas, au pied du Léopoldsborg, à l'endroit, dit la légende, où sa jeune femme retrouva un voile qu'elle avait perdu à la chasse huit ans auparavant, il fonda un couvent qui donna naissance à la petite ville de Klosterneubourg¹ et où l'on montre ses

1. Ce couvent a été bien des fois remanié dans sa construction. Les plus importants travaux datent de 1730 et

reliques, une tête enchiassée dans l'or, l'argent et les perles.

Le château de Kahlenberg commandait le passage du Danube et les défilés du Wienerwald; c'était bon pour la guerre. Mais au pied du Wienerwald s'étend une plaine fertile où *Vindobona* s'était formée, dans un intérêt agricole. Quand les margraves, qui du haut du Kahlenberg pouvaient presque toucher Vienne et la couvrir de leur épée, eurent donné la paix au pays jusqu'à la Leytha; que les Hongrois conquis au christianisme par leur reine Gisèle cessèrent de considérer la Marche Orientale comme leur terrain de chasse et de pillage; lorsque enfin les croisades firent pencher l'Europe à l'orient, les margraves, eux aussi, avancèrent encore d'un pas et descendirent de leur montagne dans la ville si bien placée au pied de leur château fort.

Ils n'y eurent d'abord qu'un repos de chasse, à l'endroit où s'élève aujourd'hui le palais des princes Esterhazy dans Wallerstrasse. La population s'accroissant en proportion de la richesse du sol et de la sécurité dont on jouissait, Vienne devint une cité prospère où il faisait

les derniers de 1834. C'est un des plus riches du monde. Une partie considérable des environs de Vienne lui appartient.

meilleur à vivre que sur les âpres sommets du Kahlenberg qui sont sans cesse balayés par des vents d'une extrême violence. Le margrave Henri y fixa sa résidence et y posa en 1144 la première pierre de l'église de Saint-Étienne.

Cinquante ans plus tard Frédéric I^{er} entourait sa ville d'un rempart et d'un fossé; Léopold VII, son successeur, donnait à la bourgeoisie d'utiles privilèges et construisait le *Burg* ou château qui, bien des fois transformé, sert encore de résidence aux empereurs. Vienne suivit dès lors la fortune de ses princes et grandit avec eux. Elle était si peuplée dès le milieu du quatorzième siècle, que la peste de 1340 put lui enlever quinze mille habitants; autant périrent encore trente-deux ans plus tard. Mais malgré les églises et les couvents qu'on y multipliait, sa moralité était déjà assez légère pour que, dans un document officiel, les patentes du duc Albert III (mort en 1395), on ait mentionné ses lieux publics de débauche. Les juifs aussi y étaient nombreux, car en 1421 on en brûla cent quarante, et il n'y manquait pas de ce qu'on trouvait alors en quantité partout, des bandits : d'un seul coup de filet, en 1458, on en prit dans les environs de la ville cent cinquante qui furent exécutés.

Nous savons comment s'est formée la

capitale, voyons comment l'empire s'est construit.

Ce margrave Henri qui, le premier, se fixa à Vienne, est le même prince pour qui l'empereur Frédéric Barberousse rompit enfin le lien vassalitique qui subordonnait le comte de la Marche Orientale au duc de la Bavière. Henri fut autorisé par l'empereur à ceindre la couronne ducale, et l'Autriche devint fief immédiat de l'empire. Un de ses successeurs, au milieu du quatorzième siècle, prit le titre d'archiduc, qui le mettait au-dessus de tous les ducs de l'empire, en le laissant au-dessous des sept électeurs. Les princes de la maison d'Autriche portent encore ce titre.

Ducs ou archiducs, ces princes, dont aucun ne mérite en particulier beaucoup d'attention ou d'estime, ont eu cependant l'esprit de vivre. C'est une grande force que de durer lorsque tout passe; d'avoir pour soi le temps qui pour les autres s'échappe et fuit à tire-d'aile. Alors les traditions de gouvernement s'établissent, les longues visées de l'ambition se réalisent et on est là pour recueillir la succession de ceux que le temps moissonne. C'est ainsi que, sans héroïsme, ni aventures chevaleresques, sans politique bien profonde, ni coups d'épée bien retentissants, les archiducs, la bourse ou quel-

que testament à la main, s'en sont allés tout autour de leur domaine ducal, acheter une ville, ou hériter d'une province : aujourd'hui c'était la Styrie et la Carniole, demain le Tyrol et la Carinthie.

Maintenant, veuillez supposer un moment que vous êtes monté au sommet du pic des Trois-Seigneurs, *Dreiherrenspitz*, d'où descendent la Salza, la Drave et un affluent de l'Adige, et que votre vue est assez perçante pour arriver jusqu'aux extrémités de la double chaîne des montagnes dont vous occupez là un des points culminants. Vous voyez derrière vous les Alpes Rhétiennes se rattacher par le Brenner, l'Orteler et le Splügen, au Saint-Gothard, en versant au nord l'Inn et le Rhin, au sud l'Adige, l'Adda et le Tessin. Devant vous, la chaîne principale se divise en deux bras : l'un, les Alpes Noriques, qui se prolonge jusqu'au Kahlenberg où le Danube l'arrête; l'autre, les Alpes Carniques et Juliennes, qui va mourir à Trieste et à Fiume sur l'Adriatique. Vous reconnaissez donc deux chaînes qui sont comme les deux côtés d'un triangle gigantesque dont le sommet serait sous vos pieds, au *Dreiherrenspitz*, la base du Danube, de Presbourg à Belgrade, et dans l'intérieur duquel vous verriez courir la Leytha, le Raab, la Mühr,

la Drave et la Save, qui, au sortir des montagnes où elles sont nées, arrosent et inondent la région basse dont le Danube marque le thalweg ou la dépression la plus profonde. Alors embrassant d'un regard ce massif montagneux qui sépare les plaines de l'Italie, de l'Allemagne et des pays hongrois, vous comprendrez qu'il ait été comme la grande forteresse de l'Europe orientale, par-dessus laquelle les invasions ont passé, tant qu'elle n'a pas appartenu à un seul maître; mais qui toutes s'y sont brisées, du jour où une seule domination y a planté son drapeau. Mongols, Hongrois, Transylvains, Bohêmes, Ottomans n'ont pu emporter cet inexpugnable rempart. La France seule, en le prenant à revers, y est entrée deux fois, mais l'Europe entière s'est mise à l'œuvre pour fermer les brèches que notre épée avait su y ouvrir.

Par une heureuse rencontre, dans un empire qui contient tant de populations différentes, il se trouve que la grande forteresse autrichienne n'enferme qu'un seul peuple, qu'on n'y parle qu'une même langue; qu'on n'y vit que de la même histoire, parce que depuis des siècles les intérêts et les sentiments ont été mis en commun; qu'on y est enfin animé du même dévouement affectueux pour la maison de

Habsbourg, ce qui ajoute une force morale à la force matérielle que donnaient les lieux.

Voilà comment la géographie et l'histoire ont fait l'Autriche.

Dans l'ancienne stratégie on disait : Qui est maître de la montagne est maître de la plaine. Je ne sais pas ce que dit la stratégie moderne, mais je sais bien ce que pensaient là-dessus les seigneurs féodaux. Au moyen âge, la montagne domine la vallée. Ce qui était vrai pour les hobereaux qui plantaient leur repaire au sommet d'une colline escarpée, le fut pour l'Autriche. Elle domina les trois plaines italienne, hongroise et morave, qui s'étendent au pied de ses montagnes, et dont les populations de races différentes ne surent jamais combiner leur résistance ou leurs insurrections.

Divide et impera, ce fut la devise et la fortune de l'Autriche. Portant successivement, tout autour de ses montagnes, au sud, à l'est, au nord, la masse des forces levées dans les duchés allemands, elle écrasa des populations divisées, et s'aidant ensuite de l'une contre l'autre, elle s'assujettit des nations plus civilisées et plus riches, comme les Italiens, d'une valeur plus opiniâtre, comme les Bohêmes, d'un plus brillant courage, comme les Hongrois et les Polonais. Alors son chef plaça sur sa tête

dix couronnes ; il prit vingt titres, depuis celui d'empereur jusqu'à celui de margrave et de weyvode, et son manteau impérial aurait dû être teint de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est bien à cet empire fait de pièces de rapport qu'on aurait le droit d'appliquer le mot que le prince de Metternich lançait dédaigneusement à l'Italie, de n'être qu'une expression géographique.

Le prince qui savait tant de choses ne savait pas que la géographie est la plus grande des forces nationales, et que l'avoir pour soi, c'est, en dépit du présent, avoir l'avenir. L'Italie l'a bien prouvé. Elle était, elle, non pas une *expression*, mais un *fait* géographique, et l'Autriche est le contraire. En tant qu'archiduché, celle-ci a bien l'unité géographique où réside la force dont je parle, comme empire elle ne l'a plus, et le mot Autriche n'est, dans ce cas, qu'une simple désignation qui couvre d'un même nom des choses très-différentes : un assemblage de parties hétérogènes, au lieu d'un territoire ayant un caractère propre, *sui generis* ; un pêle-mêle de peuples, au lieu d'une grande nation formant un seul et puissant être moral.

Il en est ainsi parce que les limites que la *géographie* traçait autour de l'Autriche véri-

table ne sont pas celles que la *politique* a tracées autour de l'empire. Cette seconde force prévaudra-t-elle contre la première, la politique contre la géographie, l'unité nationale contre la division matérielle et historique? C'est le secret de l'avenir. Mais j'en doute, car, à certains égards, l'empire autrichien est de quatre siècles en arrière de la France; il en est encore au temps où nos députés aux états généraux se partageaient en *nations* de France, de Bourgogne, de Normandie, etc. Pour nous ces nationalités provinciales ont disparu. Pour l'Autriche elles durent toujours, vivaces, énergiques, indomptables. Le gouvernement les a lui-même longtemps encouragées. « Mes peuples, disait l'empereur François II à un de nos ambassadeurs, sont étrangers l'un à l'autre, c'est pour le mieux. Ils ne prennent pas les mêmes maladies en même temps. Je me sers des uns pour contenir les autres. Je mets des Hongrois en Italie, des Bohêmes et des Italiens en Hongrie. Chacun garde son voisin. Au contraire, vous, quand la fièvre vient, l'accès vous prend tous et le même jour. »

Ce système de bascule, ce jeu d'équilibriste a réussi longtemps. Un jour cependant est venu où l'on a compris le péril de marcher ainsi sur la corde tendue avec un balancier dans les

maines pour appuyer tantôt à droite, tantôt à gauche. On a vu le gouffre qui était au-dessous et le prince de Schwartzenberg a voulu le combler en y jetant, après les grandes insurrections de 1848, ces nationalités qui devenaient gênantes. Il se mit à l'œuvre avec la fougue de son caractère et de sa volonté; il est mort à la peine et les individualités provinciales sont plus vivantes que jamais.

C'est qu'au moment où le gouvernement autrichien entreprenait cette révolution unitaire, la France jetait par-dessus les Alpes le grand mot de principe des nationalités; et l'œuvre de fusion commencée partout, dans les États retardataires, s'arrêta soudain. A Vienne, on comprit que le plan du prince de Schwartzenberg devenait impossible. On y renonce, dit-on, et l'on veut essayer de retrouver la force que donne l'union, non plus dans la centralisation administrative, mais dans une association volontaire au sein de la liberté. Dieu veuille que l'essai réussisse, car l'Autriche est nécessaire à l'équilibre des puissances en Europe, mais une Autriche libérale et à qui la France puisse tendre franchement la main.

ms 706487

TABLE.

I. — LE DÉPART.

II. — DANS L'ILE-DE-FRANCE ET LA CHAMPAGNE.

Le chemin de fer et la diligence. — Les Mortemart et les Clicquot. — La craie champenoise. — L'Aï et l'empereur Wenceslas. — La maréchale d'Estrées et le duc de Montébello. — Gloire récente du mousseux. — Quatre-vingt-dix-neuf moutons. — Un paysage de la Champagne Pouilleuse. — Pourquoi Champaubert et Montmirail sont-ils où les Prussiens les ont trouvés?..... 5

III. — ENTRE CHAMPAGNE ET LORRAINE.

La Champagne et un moine tonsuré. — Les hauts fourneaux de la Blaise. — L'Argonne et Goethe. 25

IV. — EN LORRAINE.

La Lorraine est une place forte. — Bar-le-Duc, Commercy et le cardinal de Retz. — Les monastères d'autrefois et les usines d'aujourd'hui.

— Les vins lorrains. — La croix de pierre de l'Étang-Saint-Jean. — Pourquoi les Evêchois? — Un camp volant. — Vue de montagne en chemin de fer.	32
--	----

V. — EN ALSACE.

Deux ennemis. — Une Venise allemande. — Du haut du Münster; Castor et Pollux. — Les Cigognes. — L'Alsace à vol d'oiseau.....	49
--	----

VI. — AU BORD DU RHIN.

L'île des Épis et Desaix. — Le pont de Kehl. — Les allures du fleuve. — Concurrence du canal. — L'homme rouge et jaune. — Les chutes de Lauffen et Montaigne. — Voltaire et Goethe en Alsace. — Les châteaux et les ondines du Rhin.	72
--	----

VII. — DANS LE GRAND-DUCHÉ DE BADE.

Première apparition de l'Allemagne militaire. — La coiffure d'assaut. — Time is money. — Un gardien d'une Wartsaal. — Le jardin de l'Europe. — Près de Baden-Baden. — Turenne et Erwin de Steinbach. — Rastatt et la veste autrichienne. — Carlsruhe. — Inconvénients et avantages des villes trop jeunes. — Le salut allemand. — Dans le parc de Carlsruhe.....	89
--	----

VIII. — SUR LA FRONTIÈRE DU WURTEMBERG.

Paul de Kock et la Bibliothèque des chemins de fer. — Le goût de la duchesse du Maine.....	111
--	-----

IX. — DANS LE WURTEMBERG.

Les wagons wurtembergeois. — La sentimentalité et la rêverie allemandes. — Quatre étudiants. — Sous le cimetière de Bruchsal. — Le Schwarz-	
---	--

wald et les routes des armées. — Paysage de la Forêt-Noire. — Le bassin du Neckar. — Le gothique neuf. — Ludwigsbourg.....	116
--	-----

X. — A STUTTGART.

Différences nationales de l'ivresse. — Une erreur de naissance. — La France en Allemagne. — Une couronne royale sur les toits. — Les vainqueurs de la Fère et de Brienne. — Le palais du roi. — Les Vénus du roi Guillaume et la statue de Schiller. — Les cuisines royales et leur suisse.....	138
---	-----

XI. — DE STUTTGART A ULM.

La Wilhelma. — L'Alpe de Souabe et l'Alpe-Rude. — Le Hohenstaufenberg et les oiseaux noirs. — La porte de l'Orient.....	154
---	-----

XII. — A ULM.

Vue du Danube à vol d'oiseau. — Le vieux père et la vieille mère de la blonde Gertrude. — Un grand fleuve et un personnage historique. — L'Allemagne est un carré et la France un cercle. — La poésie du Danube. — Ses villes, ses ponts et ses forteresses. — Ulm. — Une erreur de la nature pour les Bavares. — Une traînée de sang et de gloire.....	162
---	-----

XIII. — ENTRE WURTEMBERG ET BAVIÈRE.

Le Wurtemberg et la Lorraine. — Population. — Transformation de la propriété. — La plume et le bâton. — Les moutons wurtembergeois à Poissy. — Commerce.....	188
--	-----

XIV. — EN BAVIÈRE; AUGSBOURG.

Les Amazones aîeules des Augsbourgeois. — Trai-	
---	--

tement des fonctionnaires payé en truites. — Les bonnets bavarois et la confession d'Augsbourg. — La guerre à l'hôpital Saint-Jacques. — Le feu de la Saint-Jean et Perlach Michel. — La raison et l'architecture. — Le Falerne d'Horace. — Un club littéraire et l'éloquence des maillets. — Les premières pipes allemandes. — Deux voyageurs : l'un qui arrive à tout, l'autre qui n'arrive à rien. 194

XV. — ENTRE AUGSBOURG ET MUNICH.

La marmite de l'Empereur Maximilien. — La Bavière et la France. — Le parti de la guerre. — Une fresque d'Holbein et l'unité allemande. — Une troisième Allemagne..... 224

XVI. — A MUNICH.

Les villes nécessaires et les villes artificielles. — Munich est né de la querelle d'un duc et d'un évêque. — Le roi Louis. — Un coup de cravache. — Munich à vol d'oiseau. — La vieille ville et la nouvelle ville. — L'architecture : un musée de pastiches pris pour une renaissance. — La Runcshalle et la Bavaria. — La Siegesthor et ses lions. — L'obélisque de bronze et les obélisques de pierre..... 243

XVII. — SUITE DE MUNICH.

Sculpture : la Glyptothèque et les marbres d'Egine. — Peinture : la Pinacothèque ; Albert Durer et Rubens. — Les fresques. Faut-il des fresques à Munich, et l'architecture est-elle la servante de la peinture ? — Munich une des capitales du nouvel art chrétien. — Origine de cette renaissance catholique..... 272

XVIII. — SUITE DE MUNICH.

<u>La colonie allemande à Rome. — Le mysticisme d'Overbeck et les synthèses génésiaques de Cornélius. — La maladie du cosmos et la peinture philosophique. — Infécondité des hybrides.....</u>	291
--	-----

XIX. — SUITE DE MUNICH.

<u>La brasserie royale. — Une manière de monter la garde à Munich. — Les balafres des étudiants. — Une cérémonie funèbre. — Les cimetières. — L'Angelus. — La retraite. — La procession de la Fête-Dieu. — Le masque olympien de Goethe.....</u>	307
--	-----

XX. — DE MUNICH A RATISBONNE.

<u>Lundshut. — Les hauteurs d'Altdorf. — La grande plaine bavaroise. — De Kehl à Munich, trois régions distinctes et trois États. — Abensberg et Eckmühl.....</u>	324
---	-----

XXI. — A RATISBONNE.

<u>Une ville au clair de la lune. — Ratisbonne est une nécessité géographique. — Le canal Louis. — La navigation du Danube.....</u>	335
---	-----

XXII. — A RATISBONNE.

<u>La bière de l'évêque. — Un Français au four. — Des chevaux logés comme des princes. — Une héroïne de Jules Janin.....</u>	347
--	-----

XXIII. — DE RATISBONNE A PASSAU.

<u>Les ruines et la sombre fiancée. — Un paysan du Danube. — Straubing, Agnès Bernauer et une</u>	
---	--

<u>reine d'Égypte. — Les pèlerins du Danube et Satan. — Hohenlinden. — Le pont du Dampschiff.....</u>	360
---	-----

XXIV. — DE PASSAU A LINTZ.

<u>Passau et ses trois fleuves. — Harmonie entre la plaine et les montagnes. — Le sanctuaire de Mariahilf. — Une troupe de pèlerins à bord du Dampschiff.....</u>	383
---	-----

XXV. — DE PASSAU A LINTZ (SUITE).

<u>L'entrée en Autriche. — Pourquoi se trouve-t-il moins de ruines féodales sur le Danube que sur le Rhin. — Le Traunstein et Louis XVI.....</u>	391
--	-----

XXVI. — DE LINTZ A VIENNE PAR LE DANUBE.

<u>Le losange des montagnes de Bohême. — Importance militaire de Lintz. — Le char d'Indra. — Le Strudel et le Wirbel. — Les caves de l'abbaye de Mœlk.....</u>	406
--	-----

XXVII. — DE LINTZ A VIENNE PAR LE CHEMIN DE FER.

<u>Le Marché de Lintz. — Un enterrement. — Aspect des campagnes de l'archiduché. — Un homme coiffé d'une chouette. — L'architecture polychrome et féodale. — Un Milanais autrichien.,</u>	425
---	-----

XXVIII. — VIENNE.

<u>M. de Metternich botaniste. — <i>E pure si muove</i>. — Le Prater et le bois de Boulogne. — La nuit officielle. — L'Opéra. — La moralité viennoise et la littérature autrichienne. — Un sac vide ne peut se tenir debout.....</u>	436
--	-----

XXIX. — VIENNE (SUITE).

Schœnbrunn. — Pourquoi Louis XIV portait les cheveux si longs et pourquoi le Nôtre taillait les arbres si court. — Le Belvédère. — De la ferraille héroïque. — Un cheval emporté et un général méthodique. — Le Saint-Denys de l'Autriche. — Saint-Étienne; une cloche patriotique... 433

XXX. — VIENNE (SUITE).

Les deux parties de la ville. — Le Léopoldsborg. — Pourquoi Vienne se trouve-t-elle où elle est? — Le Wienerwald limite de deux régions géographiques. — Rapport entre l'histoire et la géographie de l'Autriche..... 462

FIN DE LA TABLE.

11
GI:
64

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{ie},

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77, A PARIS.

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON.

« Faire connaître les voyages de notre temps, soit français, soit étrangers, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la curiosité ou à l'étude, » tel est le but que l'on s'est proposé en fondant, au commencement de 1860, LE TOUR DU MONDE.

Quatre années se sont écoulées, huit volumes ont paru, et, en poursuivant ce but avec fidélité et conscience, *le Tour du Monde* a atteint le succès. Sa publicité s'est étendue au delà des limites de la France : c'est aujourd'hui un recueil européen. Traduit en quatre

langues, on le nomme, en Italie, *il Giro del mondo*; en Espagne, *la Vuelta al mundos*; en Angleterre, *all round the World*; en Allemagne, *der illustirte Globus*.

Tout voyageur dont la relation mérite d'être connue, a désormais, dans *le Tour du Monde*, un moyen de se mettre en communication prompte et directe avec les lecteurs éclairés de tous les pays. C'est un avantage qu'on ne peut manquer d'apprécier lorsqu'on sait combien de documents utiles ou curieux, rapportés de loin au prix de beaucoup de fatigues et de périls, restaient autrefois inédits. Rarement un libraire osait entreprendre la publication d'un récit de voyage : il semblait qu'il n'y eût, pour ces sortes d'ouvrages, aucune chance d'être lus, s'ils ne consentaient, tout au moins, à se déguiser en romans. L'expérience du *Tour du Monde* démontre que la frivolité des esprits est loin d'être aussi générale qu'on l'avait supposé, et que l'on peut même compter par dizaines de mille les lecteurs qui n'ont pas besoin qu'on leur altère la réalité par des fictions, pour s'intéresser aux narrations des voyages faits en vue, non-seulement du simple amusement, de la curiosité de l'inconnu, du goût des aventures ou de

l'observation des mœurs, mais aussi de l'art, de l'industrie ou de la science.

C'est qu'en effet, même dans ce qu'elles ont de plus sérieux, les relations de voyage qui ont une valeur véritable ne sont jamais arides, parce que la science y est toujours en action et mêlée à des événements et à des surprises propres à émouvoir l'homme instruit tout aussi bien que l'homme ignorant. Il est difficile d'admettre qu'un savant qui, pour aller surprendre les secrets de la nature, étudier les ruines ou déchiffrer le sens des monuments, affronte les dangers, les épreuves, expose sa vie, soit nécessairement ennuyeux. Il est trop évident d'ailleurs que la science n'exclut ni l'imagination ni l'esprit. Humboldt, le plus grand voyageur de ce siècle, et Victor Jacquemont l'ont assez bien prouvé. Les lecteurs du *Tour du Monde* en ont eu récemment un autre exemple notable dans la belle et touchante relation de Henri Mouhot, ce jeune naturaliste français qui, après avoir exploré en 1859 et en 1861 les royaumes de Siam et de Cambodge, de Laos et de plusieurs contrées inconnues de l'Indo-Chine, est mort, victime de son dévouement, à Luang-Prabang le 10 novembre 1862. C'était assurément une intelligence

élevée, un cœur droit, une âme accessible aux sentiments les plus nobles et les plus humains. Si ses dessins et ses photographies étonnent les yeux par la magnificence des temples du Siam et des ruines d'Ongkor révélées pour la première fois au monde, ses confidences de chaque jour sur les peuples de ces beaux et fertiles pays, voués à l'oppression et à la misère, excitent au plus haut degré l'intérêt et la sympathie.

On peut douter aussi qu'il vienne à aucun lecteur quelque envie de se plaindre de tout ce qu'il y a de science habilement insinuée dans les fines et spirituelles narrations du « voyage à travers l'Amérique du Sud. » A suivre M. Paul Marcoy dans ses amusantes pérégrinations on profite plus qu'on ne pense, tout en souriant à chaque ligne de l'originalité de ses observations et de son ingénieuse critique des mœurs.

L'art de la composition d'un recueil de voyages doit, du reste, consister principalement à ne faire choix que de récits où ceux qui veulent s'instruire et ceux qui désirent se distraire trouvent une égale satisfaction. Les relations publiées par *le Tour du Monde* en

1863 se recommandaient à l'un et à l'autre titre.

M. Duruy, dans son voyage à Bucharest, anime chacune des étapes de son itinéraire de la vivacité de ses souvenirs historiques où l'on sent partout respirer un sincère et noble amour de la France.

Des qualités incontestables et très-diverses ont fait considérer comme une bonne fortune d'avoir à mettre en lumière : — l'énergique description du sanglant royaume de Dahomey par M. le docteur Répin, ex-chirurgien de la marine impériale ; — l'exploration du canal de Suez par M. Paul Merruau, en compagnie de M. de Lesseps et de l'ambassadeur anglais sir Henry Bulwer ; — l'expédition armée de Geryville à Ouargla, dans le Sahara algérien, racontée par M. le chef de bataillon V. Colonnieu, qui la commandait ; — le voyage au Malabar par M. le contre-amiral Fleuriot de Langle ; — la mission scientifique de M. Ernest Renan en Phénicie par M. Lockroi que cet écrivain éminent s'était associé ; — la description des pêcheries de Terre-Neuve par M. le comte A. de Gobineau ; — la visite aux mines du Hartz par M. A. Carnot, ingénieur, et par

M. Stroobant ; — les excursions au Kordofan et aux environs de Gondokoro, par M. Guillaume Lejean, consul ; — la peinture des mœurs et usages des dames turques par une personne qui a eu le rare privilège d'être admise dans leurs réunions intimes ; — le naufrage du lieutenant Krusenstern dans les glaces de la mer de Kara ; — les chasses si incroyables et pourtant si véridiques de William-Charles Baldwin, membre de la Société de géographie de Londres, dans l'Afrique australe ; etc.

Tous ces récits sont contemporains ; tous se complètent par des cartes qui constatent l'état le plus récent des connaissances géographiques, et par des photographies ou des dessins rapportés par les voyageurs et qu'ont reproduits sur bois les artistes les plus habiles : MM. G. Doré, Karl Girardet, Thérond, Catenacci, de Bar, Français, Bocourt, de Bérard, Sabatier, Foulquier, Riou, Mettais, et autres. Le nombre des gravures, publiées par *le Tour du Monde* depuis quatre ans, s'élève déjà à près de trois mille.

Le Tour du Monde est ainsi tout à la fois un livre, un atlas et un album. Il tend sans cesse à s'améliorer sous ce triple rapport parce qu'il

y est encouragé par la faveur publique, et surtout parce qu'il a foi dans l'importance des services qu'il peut rendre. Combien les progrès de l'instruction générale ne seraient-ils pas plus rapides, s'il était donné à chaque science de se produire avec le même attrait, et par suite avec le même succès ! C'est une pensée que doivent avoir présente ceux qui ont à cœur de contribuer à répandre les connaissances utiles : il faut les faire aimer.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT.

PRIX DU NUMÉRO : 50 CENTIMES.

Il paraît tous les samedis un numéro comprenant 16 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques. Les 52 numéros publiés chaque année forment deux volumes qui peuvent être reliés en un seul.

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS :

Un an, 26 fr. — Six mois, 14 fr.

Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} de chaque mois.

Les quatre premières années du *Tour du Monde* (1860, 1861, 1862 et 1863), formant 2 beaux volumes, sont en vente.

Prix de chaque volume, broché, 12 fr. 50 c.

IMPRIMERIE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL.

- Aboult (Edm.).** La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le salon de 1857. 1 vol. — Théâtre impossible. 1 vol.
- Ackermann.** Contes et poésies. 1 vol.
- Annexes.** L'enfant, par M^{me} ... 1 vol.
- Anthologie grecque.** trad. en français. 2 vol.
- Aristophane.** Œuvres complètes, tr. par Poyard. 1 v.
- Arnould (Edm.).** Sonnets et poèmes. 1 vol.
- Balzac (H. de).** Théâtre. 1 vol.
- Barras.** Histoire de la Révolution française. 1 vol.
- Bastula (l'abbé).** La belle saison à la campagne. 1 v. — La chrétienne de nos jours. 2 vol. — Le chrétien de nos jours. 2 vol.
- Bayard.** Théâtre. 12 vol.
- Bellemare (A.).** Abd-el-Kader. 1 vol.
- Bellay (de).** Le Chevalier d'Al — Légendes féeriques. 1 v.
- Boué.** Phidias, drame antique. 1 vol.
- Bazant.** Poèmes des heures. 1 vol.
- Byron.** Œuvres complètes, trad. de Laroche. 4 vol.
- Caro (K.).** Études morales. 1 vol.
- Castellana (de).** Souvenirs de la vie militaire. 1 v.
- Charpentier.** Les écrivains latins de l'empire. 1 v.
- Cherbulieu (V.).** Le comte Costa. 1 vol.
- Chavallier (M.).** Le Mexique ancien et moderne. 1 v.
- Conte.** La Divine comédie, trad. par Florentino. 1 vol.
- Dargaud (J.).** Marie Stuart. 1 vol. — Voyage aux Alpes. 1 vol. — Voyage en Danemark. 1 vol.
- Daumes (E.).** Mœurs et costumes de l'Algérie. 1 v.
- Deschamps (Em.).** A pied et en wagon. 1 vol.
- Deville (L.).** Excursions dans l'Inde. 1 vol.
- Didier (Charles).** Les amours d'Italie. 1 vol. — Les nuits du Calvaire. 1 vol.
- Éonist (L.).** La Terre-Sainte. 1 vol. — Constantinople et la Turquie. 1 vol. — Le Norvège. 1 v.
- Ferri-Pissani.** Lettres sur les États-Unis. 1 vol.
- Ferry (Gabr.).** Le cœur des bala. 2 vol. — Costal l'indien. 1 vol.
- Figuler (Lonia).** L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — Histoire du merveilleux. 4 vol. — Les applications nouvelles de la science. 1 vol. — L'enseignement scientifique, 7 années (1854-1862). 7 vol.
- Fléchier.** Les grands jeurs d'Auvergne. 1 vol.
- Forgues.** La revue des Cipayas. 1 vol.
- Fromantin (Eng.).** Dominique. 1 vol.
- Gervard-Huillman (P.).** Trois ans en Judée. 1 v.
- Gigant (P.).** Le Livre de Job. 1 vol.
- Galot (F.).** Un projet de mariage royal. 1 vol.
- Hérodote.** Œuvres complètes. 1 vol.
- Hénau.** L'année agricole. 8 années (1860-1868). 8 v.
- Houma.** Œuvres complètes, trad. de Giguet. 1 vol.
- Houmaire de Hall (Mme).** Les steppes de l'amer Caspienne. 1 vol.
- Huancyns (A.).** Poésies. 1 vol. — Philosophes et comédiens. 1 vol. — Le violon de François. 1 vol. — Histoire de 41^e fauteuil. 1 vol. — Voyages hémorriques. 1 vol. — Les filles d'Ève. 1 vol.
- Hugo (Victor).** Notre-Dame de Paris. 2 vol. — Bug'argal, Le dernier jour d'un condamné. 1 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Les voix intérieures, Les rayons et les ombres. 1 vol. — Légende des siècles. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants de crépuscule. 1 vol. — Théâtre. 4 vol. — Les contemplations. 2 vol. — Le Rhin. 3 vol. — Les enfants. 1 vol.
- Jouffroy.** Cours de droit naturel. 2 vol. — Cours d'esthétique. 1 vol. — Mélanges. 2 vol.
- Jourdan (L.).** Contes industriels. 1 vol.
- Jurien de la Gravière (l'amiral).** Souvenirs d'un embar. 2 vol.
- La Landella (G. de).** Le tableau de la mer (la vie navale). 1 vol.
- Lamartine (A. de).** Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueils poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. — La chute d'un ange. 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Les Girondins. 6 v. — Histoire de la Restauration. 8 v. — Lectures pour tous. 1 vol.
- Lannoy (F. de).** Le Niger. 1 vol. — L'Inde contemporaine. 1 vol.
- Lantyrin (Vard. de).** Causeries artistiques. 1 vol.
- Laugel.** Études scientifiques. 1 vol.
- Le Vaillet (J.).** Zorge le chasseur. 1 vol.
- Lantot (G.).** Le scribe en France. 1 vol.
- Libert.** Histoire de la chevalerie en France. 1 vol.
- Lolaineur.** Les crimes et les peines. 1 vol.
- Lucien.** Œuvres complètes, tr. par M. Talbot. 2 vol.
- Lutfaiah.** Mémoires d'un mahometan. 1 vol.
- Macanlay (Jord).** Œuvres diverses. 2 vol.
- Marcoy.** Scènes dans les Andes. 1 vol.
- Marmier.** En Alsace; L'avare et son trésor. 1 vol. — En Amérique et en Europe. 1 v. — Ganida. 1 v. — Un été au bord de la Baltique. 1 vol. — Les Plaines du Spitzberg. 1 vol. — Lettres sur le Nord. 1 vol. — Héloïse et Benoîte. 1 vol.
- Mas (Simbaldo de).** La Chine et les puissances chrétiennes. 2 vol.
- Michelet.** L'homme. 1 vol. — La femme. 1 vol. — Le mer iv. — L'insouc. 1 v. — L'oiseau. 1 v.
- Milne.** Le vie réelle en Chine. 1 vol.
- Mogen (le marquis de).** Souvenirs d'une ambassade en Chine et un Japon. 1 vol.
- Molens (P. de).** Caprices d'un régulier. 1 vol.
- Musnier.** L'Italie est-elle la terre des meris? 1 v.
- Montaigne.** Essais. 1 vol.
- Morand (F.).** La vie des eaux. 1 vol.
- Mortemart (baron de).** Le vie élégante. 1 vol.
- Nissard (Ch.).** Curiosités de l'étymologie française. 1 v.
- Nodier (Ch.).** Histoire du roi de Bonême. 1 vol.
- Nourissan.** Les Pères de l'Église latine. 1 vol.
- Orsay (comtesse d').** L'ombre du bonheur. 1 vol.
- Osakan.** Poèmes galloques. 1 vol.
- Patin.** Études sur les tragiques grecs. 4 vol.
- Perlat (Ch.).** Le presbytère de Plouguern. 1 v.
- Perrens (P. T.).** Jérôme Bonavenia. 1 vol. — Deux ans de révolutions en Italie. 1 vol.
- Pfotter (Mme Ida).** Voyage d'une femme autour du monde. 1 vol. — Mon second voyage autour du monde. 1 vol. — Voyage à Madagascar. 1 vol.
- Pouchkine.** Poèmes dramatiques. 1 vol.
- Quatrefores (de).** Unité de l'espèce humaine. 1 v.
- Raymond (X.).** Les marines de la France et de l'Angleterre. 1 vol.
- Renda (V.).** L'intelligence des bêtes. 1 vol.
- Rougebleuf.** Un seigneur de la France. 1 vol.
- Rauwell-Killnagh (le comte).** 18000 Heures à travers l'Asie et l'Océanie. 1 vol.
- Solntian (X.-B.).** Piccola. 1 vol. — Seul. 1 vol. — Le chemin des docteurs. 1 vol.
- Sand (George).** Elle et lui. 1 vol. — Jean de la Roche. 1 vol.
- Sando.** Critique et littérature musicales. 2 vol. — Le Chevalier berti, roman musical. 1 vol. — L'année musicale, 3 années (1859-1861). 3 vol.
- Sénèque.** Œuvres complètes. 2 vol.
- Sévigné (Mme de).** Lettres.
- Simeon (Jules).** Le devoir. 1 vol. — La religion naturelle. 1 vol. — Le libéré. 2 vol. — Le libéré de conscience. 1 vol. — L'ouvrier. 1 vol.
- Tachet.** Œuvres complètes, trad. de Bernouf. 1 vol.
- Taine (H.).** Voyage aux Pyrénées. 1 vol. — Essai sur l'Int. Liv. 1 vol. — Essai de critique et d'histoire. 1 vol. — La Fontaine et ses fabes. 1 vol. — Les philosophes français du XIX^e siècle. 1 vol.
- Théry.** Conseils aux mères. 2 vol.
- Thacyddo.** Guerre en Péloponnèse, trad. par M. béant. 1 vol.
- Töpffer (Rod.).** Le presbytère. 1 vol. — Nouvelles géométriques. 1 vol. — Rose et Gertrude. 1 vol. — Réflexions et menus propos. 1 vol.
- Troptang.** Influence du christianisme. 1 vol.
- Ullac-Trémadecore (Mlle).** La maîtresse de maison. 1 vol.
- Vapereau (Gust.).** L'année littéraire, 8 années (1858-1865). 8 vol.
- Vindot (L.).** Les musées d'Allemagne. 1 vol. — Les musées d'Angleterre, de Belgique, etc. 1 vol. — Les musées d'Espagne. 1 vol. — Les musées de France. 1 vol. — Les musées d'Italie. 1 vol.
- Viennot.** Épîtres et satires. 1 vol.
- Vignaux.** Souvenirs d'un prisonnier de guerre au Mexique. 1 vol.
- Vivien de St.-Martin.** L'année géogr. (1862). 1 v.
- Warren (le comte de).** L'Inde anglaise. 1 vol.
- Wey (Francis).** Dick Moon en France. 1 vol.
- Widal (Aug.).** Études sur Homère. 1 vol.
- Xénophon.** Œuvres complètes. 2 vol.
- Zeller.** Épisodes dram. de l'hist. d'Italie. 1 vol. — L'année historique, 8 années (1859-1866). 8 vol.





